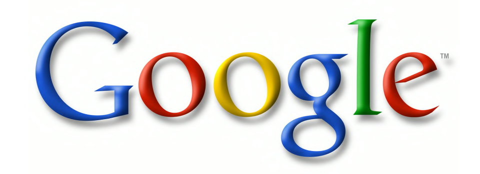
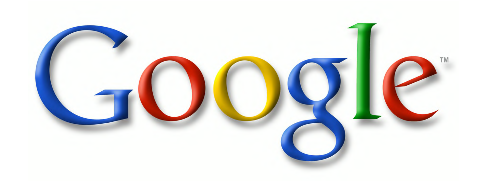
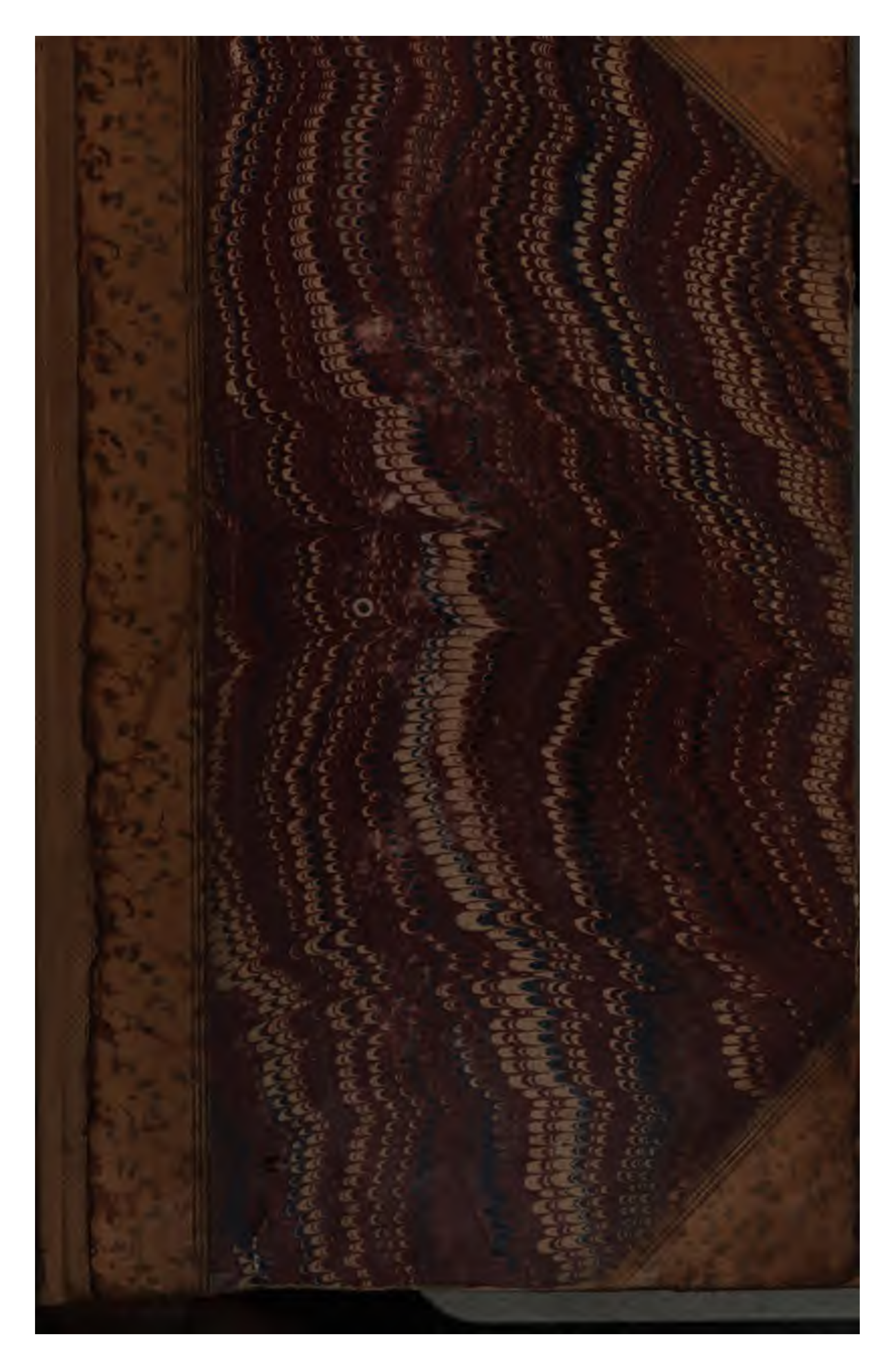

Google






DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

ÉTUDES SUR L'EMPIRE ROMAIN

TOME DIXIÈME

---

# LES CÉSARS

## DU TROISIÈME SIÈCLE

I

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

**LES CÉSARS**, Histoire des Césars jusqu'à Néron et Tableau du monde romain sous les premiers empereurs, 4e édition, revue et augmentée. 4 vol. in-8°. . . . . . . . . . . . . . . 20 fr.

— Le même ouvrage, 4 vol, in-18 anglais. . . . . . . 12 fr.

**ROME ET LA JUDÉE.** 3e édition, revue et augmentée, 2 vol. in-8° avec plan de Jérusalem . . . . . . . . . . . . 12 fr.

— Le même ouvrage, 2 vol. in-18 anglais . . . . . . . 7 fr.

**LES ANTONINS** (ans de J. C. 69-180), suite des *Césars* et de *Rome et la Judée*, 2e édition, revue et augmentée. 3 vol. in-8° . . . 18 fr.

— Le même ouvrage, 3 vol. in-18 anglais . . . . . . . 10 fr. 50

---

Abbeville. — Imp. Briez, C. Paillart et Retaux

ÉTUDES SUR L'EMPIRE ROMAIN

TOME DIXIÈME

# LES CÉSARS

DU

TROISIÈME SIÈCLE

PAR

LE C^TE DE CHAMPAGNY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME PREMIER

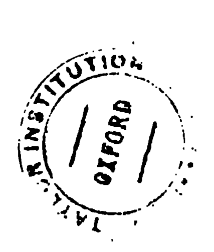
PARIS

LIBRAIRIE AMBROISE BRAY

BRAY ET RETAUX, SUCCESSEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1870



# LES CÉSARS

## DU TROISIÈME SIÈCLE

---

# LIVRE PREMIER

## COMMODE ET LA GUERRE CIVILE APRÈS SA MORT

— 180-197 —

# CHAPITRE PREMIER

## LES FAVORIS DE COMMODE

— 180-189 —

Je commence ce récit après le temps de Marc-Aurèle dont j'ai dit ailleurs la mort, les funérailles, l'apothéose[1]. Pendant que Rome le déifiait, Commode, son fils et son successeur[2], était probablement encore sur les bords du Danube, au milieu de cette armée qui avait recueilli le dernier soupir du mourant. Marc-Aurèle était mort au lendemain d'une victoire qui lui eût permis, s'il eût été là pour en recueillir les fruits, d'ajouter à l'Empire

1 *V. les Antonins*, livre V, *in fine*.
2 L. Aurélius Commodus, fils de Marc-Aurèle et de Faustine; né à Lanuvium, 31 août 161; — César 12 octobre 168; — surnommé *Germanique*

romain la Bohême et la Moravie actuelles, non comme une vaine satisfaction de conquérant (Marc-Aurèle n'eut point cette orgueilleuse et homicide faiblesse), mais comme un gage de sécurité et de paix. Les ennemis qu'il avait vaincus, Quades et Marcomans, sans vivres et sans soldats, à cause des ravages de la guerre et des pertes éprouvées dans les derniers combats, envoyaient au camp romain une ambassade suppliante pour avoir la paix.

Commode cependant déclara qu'il voulait partir au plus tôt. Déjà, pendant les jours de l'agonie de son père, peu s'en était fallu qu'il n'abandonnât le lit du mourant et ne prît le chemin de Rome. L'épidémie au camp, les plaisirs à Rome, c'était plus qu'il n'en fallait pour décider au départ cet écolier craintif et voluptueux. Il ajoutait une raison de prudence politique; il craignait que, s'il tardait à rentrer dans Rome, Rome ne lui donnât un compétiteur. Commode, jeune, robuste, livré à tous les exercices du corps, avait toujours eu horreur de la vie militaire; tandis que Marc-Aurèle, âgé, faible de corps, homme de philosophie et d'étude, avait su accepter la vie militaire et la continuer pendant tout son règne. L'un sut être guerrier,

15 octobre 172; — agrégé à tous les colléges sacerdotaux, 20 janvier 175; — toge virile, 7 juillet 175; — prince de la jeunesse, surnommé *Sarmatique*, même année; — titre d'*Imperator* à lui et à son père, 25 nov. 176; — triomphe avec son père des Germains et des Sarmates, 23 déc. 176; — revêtu de la puissance tribunitienne, c'est-à-dire associé à l'Empire, vers le même temps; — épouse Bruttia Crispina, fille de Bruttius Præsens, en 177. — Consul en 177, 179, 181, 183, 186, 190. — Ses surnoms de Britannique, Hercule Romain, Amazonien (V. Orelli 885-887). — Son prénom de *Lucius*, quitté au commencement de son règne pour prendre celui de son père Marcus, mais ensuite repris. (Orelli ibid.) — Tué le 31 décembre 192.

Sa femme Crispina, répudiée, exilée, puis tuée par lui. Monnaies de 177. Inscriptions. Henzen 5488; Renier (*Algérie*), 1496.

Voyez sur ce règne, Dion extrait par Xiphilin, LXXII; Lamprid. *in Commodo*; Hérodien, l. I; les deux Victors, Eutrope etc...

rien que par devoir; l'autre aurait dû l'être, ne fût-ce que par tempérament, et ne le fut pas.

Néanmoins Commode avait encore des mesures à garder. Agé de dix-neuf ans seulement, entouré de conseillers que son père lui avait donnés presque comme des tuteurs, il fallait au début les écouter. Il lui fallait écouter surtout son beau-frère, Claudius Pompeïanus, homme d'État et homme de guerre, grave, mûr, dévoué au bien public et à la mémoire de Marc-Aurèle. Pompeïanus le rassura sur la crainte d'un compétiteur, et en même temps lui parla de ses devoirs envers l'Empire et envers l'armée. Commode fléchit ou parut fléchir, et prit au moins le temps de conclure la paix. Mais cette paix, faite à la hâte, ne pouvait donner à l'Empire tout ce qu'il était en droit d'attendre. Les Marcomans et les Quades (Moravie et Bohême) acceptèrent une sorte de vassalité vis-à-vis de Rome; leurs assemblées nationales ne purent se tenir qu'une fois par mois, en des lieux déterminés et en présence d'un centurion romain; ils rendirent les prisonniers et les déserteurs; les Quades fournirent treize mille hommes de milice, les Marcomans un moindre nombre (dangereux tribut! Il y avait déjà bien assez de barbares dans les armées romaines). Un autre peuple que Rome avait combattu, les Burii (Gallicie?) furent reçus à des conditions pareilles, quoique jusqu'alors la paix leur eût été obstinément refusée. Tous s'engagèrent à ne pas attaquer les alliés de Rome, à n'avoir ni établissement ni pâturage dans un rayon de quarante stades (deux lieues) de la Dacie romaine. Engagements qui pouvaient suffire sans doute, s'ils étaient tenus! Mais Marc-Aurèle n'avait pas eu au-

tant de confiance, et lui, si modéré, ne croyait pouvoir assurer la sécurité de l'Empire, qu'en faisant une Sarmatie et une Marcomannie romaines.

Quoiqu'il en soit, six mois après la mort de son vieux prince, Rome était avertie que son nouvel Empereur lui arrivait. Sans ombre de compétition ni de répugnance, Commode avait été salué par le Sénat, reconnu par le peuple. Sénat et peuple, tous accouraient, des lauriers sur la tête et des fleurs dans les mains, sur la voie triomphale, à la rencontre du jeune Auguste et de l'armée victorieuse qui le ramenait.

Qui était ce prince? On le savait fils de Marc-Aurèle; et, bien qu'on le sût également fils de Faustine, on oubliait sa mère, et on l'aimait pour son père. On le savait jeune, et les nations croient rajeunir quand elles ont un jeune maître. On le savait beau et les nations sont femmes. Quand on vit sur le char de triomphe cette tête qui rappelait les plus beaux traits de celle de Marc-Aurèle, avec une jeunesse que les vieillards seuls avaient vue chez Marc-Aurèle ; « cette taille heureusement proportionnée, ce duvet sur ses joues qui semblait comme les revêtir de fleurs; cette physionomie gracieuse et virile; ce regard calme et brillant; cette chevelure blonde et bouclée qui reluisait au soleil et que, selon quelques-uns, il parsemait de poudre d'or : on crut voir dans l'éclat qui environnait sa tête les rayons d'une auréole divine. Les acclamations de joie retentirent, et les couronnes de fleurs volèrent autour de lui [1] ». Du lieu de la première

[1] Hérodien I.

rencontre aux portes de Rome, des portes au temple de Jupiter, du Capitole au Sénat, du Sénat au palais, ce ne fut qu'un cri de joie.

On avait pu remarquer cependant que Commode n'était pas seul sur le char de triomphe. Un favori était là derrière lui, traité avec une indécente amitié ; le comédien Antéros allait gouverner Rome. On put aussi entendre les paroles de Commode au Sénat et ses remerciements aux prétoriens qui, maîtres qu'ils étaient de l'Empire, avaient bien voulu le lui laisser ; sa parole était vulgaire ; il ne trouva d'autre souvenir à rappeler de son père, ni d'autre éloge à faire de lui-même, si ce n'est qu'un jour étant à cheval avec Marc-Aurèle, il l'avait aidé à se tirer d'un bourbier. Et enfin on put voir la cérémonie du triomphe se terminer par une orgie où, après s'être enivré en plein jour aux dépens de son empire, le nouveau prince avait passé la nuit à courir les tavernes et les lieux de débauche. Sénat et peuple ne durent donc pas garder longtemps leur illusion ; ou pour mieux dire, tout ce qui était sénat, gens mûrs, gens de bon sens, n'avait jamais dû se faire illusion. Je l'ai dit, mais il faut que je le répète, l'hérédité du pouvoir n'était pas la loi de l'Empire romain, et n'en pouvait être le salut. L'hérédité n'est salutaire que parce qu'elle est loi ; disons mieux, l'hérédité n'a été salutaire aux nations chrétiennes, que parce qu'elle a été accompagnée chez elles d'une consécration sérieusement religieuse du souverain, qui le rendait respectable, non-seulement aux peuples, mais à lui-même. A Rome et dans le paganisme, la consécration religieuse du souverain allait jusqu'à l'apothéose ; elle était exces-

sive, mais par suite elle n'était pas sincère. Elle motivait la crainte, mais non le respect ou l'amour; elle impliquait une force, non un devoir; elle constituait un pouvoir, non une mission; elle donnait au prince peu de sécurité, beaucoup de licence. Louis XIV et Louis XV sous la loi chrétienne ont pu être des rois plus ou moins attaquables; mais, empereurs romains et empereurs romains héréditaires, ils eussent été des monstres.

Les gens de bon sens le savaient donc; il était impossible que cet écolier qui, dès l'âge de quinze ans, avait été nominalement associé à l'Empire, ne fût pas un enfant dépravé; il était impossible que cette éducation faite en vue de la pourpre, et cependant avec une certaine crainte de ne pas atteindre la pourpre, ne fût pas détestable. Cette éducation d'ailleurs s'était faite sans mère. Faustine n'eût-elle pas été la prostituée que nous peignent les historiens, eût-elle été la tendre mère que Galien semble nous montrer; Faustine n'eût pu suffire à la tâche d'élever son fils, au sein de Rome et du palais, malgré Rome et malgré le palais. Et d'ailleurs, Commode n'avait que quatorze ans quand elle mourut. Or, dans les éducations antiques la mère était tout; ou plutôt pourquoi ne pas dire: en toute éducation, la mère est tout? Marc-Aurèle lui-même était l'œuvre de sa mère; César, Auguste, les Scipions, les Gracques avaient été l'œuvre de leurs mères. Marc-Aurèle avait eu beau mettre auprès de son fils tous les sages et tous les grands esprits de son empire; l'éducation de son fils s'était faite par des courtisans. Quel est donc ce Prince, parfaitement élevé, dont on disait : « Il n'a jamais pu apprendre qu'une

chose, c'est de mônter à cheval, parce que son cheval ne l'a point flatté » ?

Aussi Commode dont la nature n'était pas primitivement mauvaise; que Dion, contemporain, nous représente « un peu timide, mais doux, simple et, plus que nul autre, exempt de malice [1] » ; Commode élevé au palais, sous les yeux d'un Marc-Aurèle , mais toujours avec cette terrible perspective de l'empire apparaissant, non comme une mission et un devoir, mais comme un billet gagnant à la loterie; Commode était depuis longtemps devenu abominable. Depuis longtemps le fils de Marc-Aurèle et l'élève de tous les philosophes avait renvoyé ses maîtres et bafoué la faiblesse paternelle. Le fils de Marc-Aurèle se montrait bien plutôt le fils du gladiateur prétendu amant de Faustine; il chantait, il sifflait, il dansait, il ciselait, il était bouffon parfait, et parfait gladiateur (sans péril comme de raison pour sa vie). Il installait dans l'enceinte du palais impérial cabarets, maisons de jeux et lieux de débauche ; à douze ans il avait voulu faire brûler et croyait même avoir fait brûler un esclave (n'osant lui désobéir, on l'avait trompé en faisant brûler à la place de l'esclave une peau de mouton [2].) A cet âge-là ou peu après, il se jetait dans des excès de libertinage que l'innocence des siècles modernes ne saurait comprendre. Les yeux si ouverts de Marc-Aurèle étaient fermés sur la vie de son fils, comme ils l'avaient été sur la conduite de sa femme. C'est là une incontestable fai-

1 Πανοῦργος μέν οὐκ ἔφυ, ἀλλα καί, ἔι τις ἀνθρωπων, ἄκακος. Dion, LXXII, 1.

2 *Quando a pædagogo cui hoc jussum fuerat, vervecina pelli in fornace consumpta est, ut fidem pœnæ de fætore nidoris impleret,* Lampride.

blesse de cette grande âme, que je ne veux ni abaisser ni avilir, mais qu'il m'a bien fallu montrer tout entière.

Et pour que la faiblesse fût complète; cet adolescent dépravé, qu'il eût fallu, dans l'intérêt de son honneur et même de sa vie, envoyer en exil, au camp, je ne sais où, avait été accablé d'honneurs prématurés, comme si on eût voulu lui rendre plus présente cette perspective de la pourpre qui avait suffi pour le corrompre. On lui avait donné à quatorze ans la toge virile qui ne se donnait guère qu'à dix-sept; enfant, on le faisait Prince de la jeunesse; on le revêtait des titres de Germanique, de Sarmatique, d'*Imperator*, sans qu'il eût combattu Sarmates ni Germains; on demandait au Sénat une dispense pour le faire consul à seize ans; dès avant ce consulat, on le nommait Auguste, et on le revêtait de la puissance tribunitienne, c'est-à-dire qu'on le faisait, de pair avec Marc-Aurèle, souverain du monde romain. Marc-Aurèle qui aimait ses peuples, sa famille, ses amis, son fils, ne voyait-il donc pas qu'il vouait ses peuples à une tyrannie effroyable, ses amis et sa famille à la proscription, son fils au déshonneur et à une prompte mort ?

Les gens de bon sens savaient tout cela, et il n'en était probablement pas un dans Rome pour qui les fêtes de ce retour ne fussent le début d'une nouvelle ère néronienne. Depuis quatre-vingt quatre ans on n'avait pas vu de tyran proprement dit, le peuple ne savait plus ce que c'était ; mais les gens qui avaient lu auraient pu dire à Commode : « Je te reconnais pour t'avoir rencontré dans Tacite, tu t'appelais alors Néron. » Cet enfant, né le 31 août comme était né Caligula ; élevé pour

la pourpre comme Néron; étranger comme Néron au camp et à la milice ; débauché dès l'enfance et de cette débauche à la fois monstrueuse et triviale qui avait caractérisé Néron ; comme lui, gladiateur, cocher, histrion ; comme lui, impur et superstitieux à la fois, méprisant les dieux et les mœurs de Rome, adorateur des dieux et sectateur des mœurs de l'Orient ; paresseux, d'esprit médiocre : le fils de Faustine était le fils d'Agrippine revenu au monde. Le type était toujours le même. Commode n'était qu'un Néron un peu moins lettré ; ni Antéros sur son char de triomphe, ni la platitude de ses harangues au Sénat n'avait dû étonner personne.

Cependant ses débuts furent, à ce qu'il paraît, assez doux. C'était l'usage qu'un César naissant fît patte de velours, et il fallait aux griffes du tigre le temps de pousser. Néron avait eu cinq années admirables ; Commode paraît avoir eu quelques mois. Néron avait obéi assez fidèlement à la direction de Sénèque et de Burrhus; Commode fut pendant quelque temps assez docile aux anciens amis de son père. Néron avait eu ce beau mot que Racine a rendu célèbre ; Commode eut aussi sa belle action : on avait retrouvé et mis en prison un complice de la conspiration depuis longtemps avortée et amnistiée de Cassius contre Marc-Aurèle. Ce complice avait gardé des papiers et promettait de faire des dénonciations; Commode brûla les papiers et refusa d'entendre le dénonciateur. Rome dans son mariage avec Commode eut sa lune de miel, comme elle l'avait eue dans tous ses mariages.

Comment finit cette lune de miel et quand finit-elle ?

Nous ne le savons pas exactement. Dès la troisième année de Commode, nous voyons un attentat contre sa vie provoqué par ses cruautés ou qui motive bien des cruautés. Ce palais et cette famille de Marc-Aurèle étaient hantés par d'étranges passions. Lucille, sœur aînée de Commode; femme autrefois de Vérus, le frère adoptif de Marc-Aurèle; mariée ensuite à ce Pompeïanus dont nous parlions tout à l'heure; Lucille depuis la mort de sa mère prétendait être la première femme de l'Empire romain. Elle avait le titre d'Augusta, un siége impérial au théâtre, le droit de faire porter des flambeaux devant elle; mais le mariage de son frère lui avait donné une rivale en fait d'étiquette et l'avènement de son frère au pouvoir grandissait encore cette rivale. Ce dépit féminin enfanta une conspiration. Dans ce complot dont le récit est un peu confus, entrèrent un Claudius Pompeïanus, parent du mari de Lucille, ami intime de Commode et compagnon de ses orgies. On parle aussi d'un Ummidius Quadratus, parent de la famille impériale. L'un des deux était à la fois le gendre et l'amant de Lucille. Quoiqu'il en soit, un des conjurés attendit Commode dans un couloir obscur de l'amphithéâtre, et, quand il le vit paraître, tira son poignard en disant : Voilà ce que le Sénat t'envoie. Le mot et le geste avertirent Commode, il esquiva le coup. Le coupable fut arrêté, lui et ses complices mis à mort, bien d'autres condamnés justement ou injustement. Le Sénat, complice présumé de toutes les conspirations, resta voué pour jamais à la défiance et à la haine du Prince; Lucille fut envoyée en exil. Elle eut, il est vrai, au bout de bien peu de temps, la consolation de voir sa rivale Crispina, la femme de Com-

mode, accusée d'adultère, venir la rejoindre dans l'île de Caprée. Du reste, ni l'une ni l'autre n'y resta longtemps et, de la part de leur frère et de leur mari, la mort vint bientôt les y chercher.

Dès sa quatrième année donc, et même plus tôt, l'ère de proscriptions était commencée pour Commode. Dès sa quatrième année, comme Néron à sa cinquième, il s'était débarrassé de sa famille, par l'exil d'abord, par la mort ensuite. Délivré des conseillers gênants que son père lui avait légués, délivré des rivalités qu'il pouvait trouver dans sa famille, il était libre de s'occuper exclusivement de ses chasses, de ses chevaux, de ses chars, de ses courtisanes, de ses gladiateurs, de ses orgies. Il était sûr de trouver toujours des favoris qui le déchargeraient des soins de son peuple. Plus inintelligent, plus paresseux, plus brutal que Néron; Commode usa, plus largement encore que lui, du droit qu'avait un César de ne pas gouverner ; l'histoire de son règne n'est au début que l'histoire de ses premiers ministres.

Celui qui règne le premier est cet Antéros dont nous parlions tout à l'heure, ami de Commode, mais au degré le plus vil de l'amitié antique. Rome pourtant, grâce à ces quatre-vingt-quatre ans écoulés sous une domination plus honnête, avait retrouvé une certaine énergie; elle pouvait toujours produire des Néron et des Tigellin, mais elle avait plus de peine à les souffrir. Quelques magistrats et quelques soldats eurent honte d'être proscrits pour le compte d'un pareil homme. Il se forma contre Antéros une conspiration, pour ainsi dire officielle; les deux préfets du prétoire, Tarruntius Paternus et Pérennis inventèrent un pré-

texte pour le faire sortir du palais, et des agents de police *(frumentarii)* qui l'attendaient l'assassinèrent.

Mais Rome ne gagna rien à cet assassinat ; Antéros mort eut tout de suite un successeur, et ce successeur qui avait contribué à sa mort se chargea de le venger. Commode se débarrassa d'abord de Tarruntius Paternus; c'était un ancien ami de Marc-Aurèle, on le traita avec un ménagement prudent, on le fit sénateur. Par là on l'obligea de quitter le commandement de la milice prétorienne, et l'épée demeura exclusivement entre les mains, que l'on jugeait plus sûres, de Pérennis. Cela fait, Commode recommence à se reposer. Adieu les affaires ! Commode vivra au palais, les rues ne sont pas sûres; Commode ne lira plus un placet ne donnera plus une audience, les affaires sont si ennuyeuses! Tout passera par Pérennis; le fils de Marc-Aurèle devient un Empereur de la Chine.

A Pérennis donc et à Pérennis seul, le soin de veiller à la sûreté du Prince. — Paternus, n'ayant plus les prétoriens autour de lui, est traité comme un simple sénateur et, après avoir joui quelques jours du laticlave qui lui a été conféré, il est bientôt enveloppé dans un prétendu complot. Sans l'accuser ouvertement du meurtre d'Antéros, on l'accuse d'avoir voulu faire empereur Salvius Julianus. Il est mis à mort (on ne dit pas jugé) avec ce Julianus contre lequel Commode avait une de ces causes de haine que les langues modernes ne savent pas nommer, avec une parente de l'Empereur [1], avec deux consulaires, avec bien d'autres. Les deux consuls alors en exercice sont exilés.

1 Vitrasia Faustina, probablement fille d'Annia Faustina cousine de Marc-Aurèle.

A Pérennis également le soin de veiller à la fortune de l'Empereur comme à sa sûreté, et de confisquer les biens des riches comme les têtes des conspirateurs. — A ce double titre, les Quintilii lui étaient doublement recommandés. C'étaient deux frères, illustres, dès le temps d'Antonin, par leurs talents militaires, par leurs richesses, par leur savoir et encore plus par leur union. La fortune et même le pouvoir, alors que le pouvoir aimait les honnêtes gens, s'étaient plu à ne pas les séparer. Ils avaient été consuls ensemble sous Antonin (151) ; ils avaient gouverné ensemble l'Achaie d'abord (173), la Pannonie ensuite (178), l'un comme gouverneur, l'autre comme lieutenant de son frère; ils écrivaient ensemble aux Empereurs et en recevaient des lettres communes ; ils écrivirent et publièrent des livres sous leur nom commun, et aujourd'hui encore, non loin de Rome, sur la voie Appia, on voit de loin les grandes ruines de leur villa.

L'opulence, l'illustration à la guerre, l'amitié de Marc-Aurèle, l'union fraternelle, c'était un quadruple chef d'accusation, sous le prodigue, le peu guerrier, le peu filial et le peu fraternel Empereur qui régnait. Toute la famille des Quintilii fut condamnée, c'est-à-dire suppliciée. Le bruit se répandit pourtant que le jeune Condianus, fils de l'un des deux frères, avait échappé ; qu'avant d'être arrêté, il avait simulé une chute de cheval, s'était fait rapporter chez lui tout sanglant, s'était fait passer pour mort, avait fait brûler à sa place un bélier, et qu'il était dans quelque lointaine province, errant ou caché. Ce bruit fut peut-être une ruse pour multiplier les proscriptions. Dans toutes les provinces, on arrêtait et on tuait des faux Condia-

nus, on arrêtait et on tuait de prétendus recéleurs ou protecteurs de Condianus, on envoya cinq ou six fois à Rome la tête de Condianus. Il ne s'en produisit pas moins, après la mort de Commode et sous le règne de Pertinax, un Condianus ou soi-disant tel parfaitement vivant. On le mit à l'épreuve, et il répondit fort pertinemment aux questions qui lui furent adressées; mais Pertinax, qui avait été professeur de grammaire, s'avisa de lui parler grec et le prétendu Condianus en lui répondant estropia la langue d'Homère. Or le fils et le neveu des savants Quintilii pouvait-il ne pas savoir le grec? Dion assista à cette enquête où le faux Condianus fut démasqué, sans que le vrai ait jamais été retrouvé.

Pendant que Pérennis veillait ainsi et à la sûreté du Prince et à l'accroissement de son trésor, le Prince jouissait doucement du repos que lui avait rendu Pérennis. Il avait quitté la maison du Mont-Palatin, cette maison d'Auguste, de Tibère, de Néron, de Domitien, de Trajan, de Marc-Aurèle; il ne pouvait, disait-il, y dormir, peut-être à cause des souvenirs qui hantaient cette maison. Il était allé sur le Mont Célius, dans la maison des Vectilii, chercher un air moins infecté des traditions paternelles et des avertissements de l'histoire. Dans l'intérieur ou dans les dépendances de ce palais, il trouvait tout ce qui était nécessaire à son bonheur et à sa gloire : une arène où il pouvait faire assaut d'armes avec ses gladiateurs domestiques; des temples pour ses dieux orientaux; des thermes où il se baignait jusqu'à sept et huit fois par jour; un double harem, chacun de trois cents victimes, triées une à une pour leur beauté parmi tout ce qu'il y avait dans

l'empire de libres ou d'esclaves, de plébéiens ou de patriciens, de matrones ou de prostituées. Toutes les corruptions étaient réunies là, la polygamie de l'Orient et l'infamie de la Grèce. Je ne dis pas ici la moitié de ce que les historiens racontent, les mots me manqueraient pour les traduire. On peut cependant nommer l'inceste : Lucille, s'il faut en croire Lampride, avait été violée par son frère avant d'être mise à mort. Les autres filles de Marc-Aurèle avaient subi ou accepté le même outrage, et comme pour se faire l'illusion des crimes qu'il ne pouvait commettre, ou pour renouveler le souvenir de ceux qu'il avait commis, Commode donnait à une de ses concubines le nom de sa mère, à une autre le nom de sa femme qu'il avait mise à mort. Du reste en dehors de la morale chrétienne et sous la morale indépendante du paganisme ou de l'athéisme, y a-t-il là rien d'étonnant? Qu'est-ce que l'homme? un être terriblement dépravé. Qu'est-ce que le païen? un homme doublement dépravé. Qu'est-ce que le despote païen? un païen pire que les autres parce qu'il a tout pouvoir pour se livrer au mal. Soyez sûr qu'à l'heure qu'il est, il y a, en fait de Sultans, d'Émirs, de Rajahs, de Fils du Ciel, de Mikado ou de Taïcoun, vingt personnages qui ne valent pas mieux que le fils de Marc-Aurèle.

Une exception cependant, une exception étrange se faisait remarquer à travers cet ensemble de dépravations à l'usage de l'Empereur et de cruautés pratiquées par son ministre. Les chrétiens n'étaient pas persécutés, l'Église avait une paix qu'elle n'avait pas eue sous Marc-Aurèle, sous Trajan, peut-être pas même sous Antonin.

Il est vrai de dire que les chrétiens en général n'é-

taient ni consulaires, ni sénateurs, ni anciens amis de Marc-Aurèle, ni personnages politiques, ni millionnaires; ils ne pouvaient ni inquiéter la défiance de Pérennis, ni tenter sa cupidité; mais persécuter les chrétiens était chose si habituelle, si admise, si populaire. D'où venait sous un prince tel que Commode, ce singulier accès d'humanité?

Le païen Dion et l'auteur chrétien du *Philosophoumènes* voient là une influence féminine. Dans la maison, et on pourrait dire dans le mobilier du patricien Quadratus mis à mort pour conspiration, Commode avait trouvé une femme, non pas une esclave, mais peut-être une affranchie, Marcia. Cette femme était belle, et elle était, autant que nous pouvons le savoir, non sans quelque hardiesse dans l'esprit et quelque courage dans le cœur. Elle pouvait avoir sur Commode, comme Poppée l'avait eu sur Néron, l'ascendant qu'une femme de passions supérieures exerce sur l'âme hébétée et amollie d'un libertin vulgaire qu'elle séduit, qu'elle amuse, qu'elle étonne, qu'elle effraie, qu'elle domine. Quoi qu'il en soit, Marcia fut la reine du palais, elle eut le rang d'une épouse et presque d'une impératrice. Il ne lui manqua que le titre d'Augusta et le droit de faire porter devant elle des flambeaux, pour qu'elle fût aussi légitimement et aussi solennellement que Livie, Agrippine, Faustine ou toute autre, la tête féminine du monde romain [1].

Or, Marcia était chrétienne, ou au moins amie des chrétiens, et il n'est pas douteux que l'influence de cette

1 Monnaie avec les deux têtes réunies de Commode et de Marcia, celle-ci coiffée d'un casque, datée de la 17e année tribunitienne de Commode (an 190 ou 191).

femme n'ait été une protection pour l'Église. Dieu sait faire sortir du mal le bien, et à plus forte raison rendre utiles à sa cause les quelques bons mouvements des âmes coupables. L'Église fut libre de fait, quoique non pas de droit. On revint même sur les sentences de Marc-Aurèle ; de nombreux chrétiens étant exilés en Sardaigne, Marcia s'en fit donner la liste par l'évêque de Rome, Victor, et saisissant un moment favorable, obtint de Commode leur rappel [1]. L'Église, plus libre, put gagner au Ciel des âmes que les calamités d'un tel règne détachaient, malgré elles, des espérances de la terre ; on put venir au Dieu des chrétiens, d'autant qu'on désespérait davantage des dieux de Rome. Les conquêtes de la foi s'étendirent même aux plus lointains rivages ; s'il faut en croire le Vénérable Bède, un des rois de la Grande-Bretagne, vassal de Rome, Lucius, écrivit au pontife romain, Éleuthère, pour lui demander des instructions et des apôtres [2].

Il paraît cependant que, lorsque des sénateurs et de riches Romains (et vers ce temps on en remarque un plus grand nombre), furent touchés, par les ineffables consolations de la foi, Marcia elle-même ne put les dérober au supplice. Chrétiens, riches, sénateurs, c'étaient trop de titres à l'attention du bourreau. Les annales de l'Église

1 *Philophoumènes* IX, 12. Saint Victor siégea de 193 à 202.

2 Saint Eleuthère siégea de 177 à 193. Voyez sur saint Lucius, Adon et et les autres martyrologes au 3 décembre, Bède, *Hist* 1, 4, *ép.* II et le livre *De romanis pontificibus* rédigé au 6e siècle. Les Gallois l'appellent *Laver-maur*, (grande lumière) mot qui correspond assez au prénom romain de Lucius. Des écrivains, même antérieurs à cette époque, parlent de chrétiens en Bretagne : Justin *adv. Tryphon*, et à une époque un peu plus récente : Irenée I. 2., Tertull. *contra Judæos* 7. Origène. *Homélia in VI Lucam.* Plus tard Théodoret, *De curandis græcis affect.* IX ; Joann. Chrysost. *Homil. I. De laudib. Pauli. Oratio quod Christus sit Deus.*

ne citent que deux scènes de martyre à Rome, sous le règne de Commode ; dans l'une et l'autre le rôle principal est rempli par un sénateur.

Ainsi le sénateur et le philosophe Apollonius fut dénoncé comme chrétien par son propre esclave, au préfet du prétoire, Pérennis. La loi romaine était rigoureuse contre les esclaves délateurs de leurs maîtres, et cependant il y avait toujours de ces délations. Pérennis fit mourir l'esclave comme délateur, mais fit juger le maître comme chrétien. Après avoir éloquemment et courageusement confessé sa foi devant le Sénat dans un discours qui se conserva après lui, Apollonius, condamné par ses collègues, reçut la couronne du martyre [1].

Ainsi encore, vers la fin du règne de Commode, la conversion d'un sénateur attire la persécution sur quelques chrétiens ; Eusèbe, Pontianus, Vincentius, Peregrinus sont mis en jugement avec le sénateur Julius qu'ils ont instruit ; et le bourreau chargé de les torturer, voyant un ange qui vient essuyer leurs plaies, court demander le baptême et revient pour être compagnon de leur martyre [2].

Y eut-il une lutte d'influence entre Pérennis qui persécutait les chrétiens et Marcia qui les protégeait ? Nos documents sont trop pauvres pour nous en instruire. Ce

1 Voir surtout Eusèbe *Hist. Ecclesi.* v. 21. Saint Jérôme *Catalog. scriptor. Eccles.* 4. *Ep.* 84 *ad Magnam.* Quelques manuscrits de la Chronique d'Eusèbe placent ce martyre en 188, mais Pérennis mourut en 186. L'Eglise le célèbre le 18 avril.

2 SS Julius sénateur, 19 août ; Eusèbe, Pontianus, Vincent, Pérégrin, 25 août. *Martyrol. Roman. parvum a Rosweydo editum.* Adon, Usuard. Est-ce le Julius Proculus dont parle Lampride ?

Autres martyrs attribués à la même époque. SS. Nicander et Marcianus, martyrs à Venafrum et Atina, 17 juin. S. Calimer, évêque de Milan, 31 juillet. S. Faustus ou Faustinus, martyr à Milan, 7 août.

qui est certain, c'est que la fortune de Pérennis ne fut pas de longue durée, mais sa disgrâce vint d'ailleurs que de Marcia.

Les derniers empereurs avaient eu le mérite de relever dans l'Empire romain l'esprit militaire. Moins défiants envers l'armée parce qu'ils étaient moins despotes; plus préoccupés des dangers de l'Empire, parce qu'ils avaient plus de dévouement; la Rome des camps s'était régénérée sous eux plus encore que celle des bords du Tibre. Trajan, capitaine illustre; Hadrien, soldat intelligent; Marc-Aurèle, guerrier par devoir sans l'être par goût, laissaient après eux une armée forte, disciplinée, énergique, romaine. Ils laissaient des généraux plus occupés de s'élever par leur courage que de se sauver par leur bassesse ; un Aufidius Victorinus, impitoyable ennemi des concussionnaires; un Ulpius Marcellus, dur, austère, vigilant, incorruptible à l'argent, qui avait la prétention de ne jamais dormir, et qui se faisait envoyer son pain de Rome pour montrer qu'il ne tenait pas à le manger frais ; un Helvius Pertinax, futur empereur, ci-devant grammairien, fils d'un marchand de bois ligurien, devenu sénateur et consul ; un Septimius Severus, comme lui grammairien ou rhéteur, comme lui empereur futur. Ces hommes, nés la plupart dans des conditions obscures, avaient grandi par leur courage et par la justice de Marc-Aurèle.

Or ces hommes ne devaient pas ignorer que l'empire avait besoin d'eux. Depuis vingt ans, la lutte contre les barbares était devenue plus sérieuse. Marc-Aurèle y avait passé sa vie, mais Commode n'était pas disposé à y passer la sienne. Sur le Danube, où le traité conclu à la hâte

avec les barbares n'était pour l'empire qu'une faible garantie, il avait besoin d'Albinus et de Niger pour dompter les révoltes des alliés et les incursions de l'ennemi. En Bretagne, où les Pictes avaient taillé en pièces une garnison romaine, il avait besoin d'envoyer Ulpius Marcellus qui lui gagna, à lui Commode, le surnom peu mérité de Britannique. On ne pouvait plus, comme au temps des premiers Césars, se jouer de l'armée, et, sans trop d'inconvénients, laisser les barbares faire quelques promenades militaires sur les cantons reculés du territoire romain. Les barbares étaient autrement hardis et puissants, l'armée autrement nécessaire.

Et cependant tel était l'esprit d'aveugle défiance du pouvoir césarien que les chefs de l'armée commençaient déjà à lui être suspects. Commode, le Germanique, le Sarmatique, le Britannique, commençait à être jaloux des généraux qui lui avaient procuré ces surnoms menteurs. Pérennis, son ministre, était jaloux de ces hommes qui se souciaient peu de s'humilier devant lui. Ulpius Marcellus eut peine à se faire pardonner une glorieuse victoire en Bretagne. Aufidius Victorinus, fatigué des soupçons qu'il voyait se répandre contre lui, alla hardiment trouver Pérennis. « On veut ma mort, lui dit-il ; pourquoi attendre? Qu'on me fasse mourir aujourd'hui. » Commode recula, laissa Victorinus finir en paix sa vie, et après sa mort dressa une statue à l'homme qu'il avait voulu tuer. Pertinax venu à Rome pour prendre le consulat, y reçut l'ordre de Pérennis d'aller vivre dans ses terres et y resta. Pérennis, dans sa défiance contre les généraux et contre le Sénat, ne voulut plus qu'un sénateur pût commander les

armées, excluant ainsi et le Sénat de la milice et les chefs de l'armée de la première dignité de Rome.

Mais l'armée n'était plus d'humeur à accepter de nouveau l'état de suspicion et d'abaissement que lui avaient imposé les premiers Césars. L'armée de Bretagne se déclara pour les chefs qu'on lui ôtait et contre un fils de Pérennis qu'on voulait lui donner pour général. Elle députa vers Commode, et lui envoya à titre d'ambassade, s'il faut en croire Dion, presque une légion, 1,500 hommes. Il faut que la puissance de Commode fût bien faible hors de l'Italie, les armées et leurs chefs bien hostiles à son pouvoir, pour que cette députation si menaçante et si nombreuse traversât toute la Gaule et pût arriver aux portes de Rome.

Peut-être aussi, Commode lui-même n'était-il pas très-défavorable à ces actes d'indiscipline des soldats. Si Pérennis lui dénonçait les généraux, d'autres lui dénonçaient Pérennis. On lui disait que les deux fils de Pérennis, commandant en Illyrie, y amassaient des trésors, y levaient des soldats, allaient envahir l'Italie et seconder un complot de leur père contre la vie du prince. On lui mettait sous les yeux des monnaies fondues par avance à l'effigie de Pérennis. Enfin, aux jeux capitolins, au milieu d'un immense concours de spectateurs, en présence de Commode assis sur le siége impérial et des prêtres de Jupiter placés à ses côtés ; avant que les acteurs ne fussent sur la scène, un homme se présente tout à coup ; il avait le bâton, la besace, la demi-nudité des cyniques. « Ce n'est pas l'heure des spectacles, crie-t-il à l'Empereur. Pérennis et ses fils conspirent pour t'égorger. »

L'homme est saisi et Pérennis le fait brûler vif; mais le soupçon qu'il avait semé germa dans l'âme de l'Empereur.

Ainsi la députation de l'armée révoltée de Bretagne fut-elle secondée dans l'esprit de Commode par un parti pris ou par la peur. « Que voulez-vous, mes camarades? leur dit-il, quand il vint à leur rencontre. Pourquoi êtes-vous venus? » — « Parce que Pérennis et ses fils en veulent à ta vie. » Commode fut ou effrayé de leur nombre ou touché de leur sollicitude. Il leur livra Pérennis. Ce malheureux fut saisi dans son lit et décapité ; sa femme, sa sœur, un de ses fils déchirés par les prétoriens. Un autre de ses fils, qui commandait en Illyrie, fut mandé à Rome par des messagers porteurs d'une lettre flatteuse de Commode; à peine arrivés sur le sol d'Italie, ils l'assassinèrent. Voilà tout ce que nous savons de cette étrange et subite révolution; mais ne s'en est-il pas passé d'aussi étranges à Constantinople ou même à Petersbourg ?

Peu importe du reste, il fallait à Commode un premier ministre et Pérennis eut immédiatement un successeur. Celui-ci s'appelait Cléandre. Sorti de plus bas que ses prédécesseurs, il était né esclave en Phrygie, et il avait été vendu comme tel, afin d'aller à Rome faire le service de portefaix. Montant de degré en degré, il était devenu, faut-il dire chambellan ou valet de chambre, de l'Empereur. Il avait eu l'honneur d'épouser Damostratia, une de ses concubines ; il avait été complice du meurtre d'Antéros, il avait été instigateur de la chute de Pérennis. C'était bien à son tour de gouverner le monde romain.

Commode eut cependant, à ce qu'il paraît, jusqu'à

trente jours de bon sens; la peur des soldats, le besoin de se justifier et d'attaquer la mémoire de Pérennis, lui firent désavouer quelques proscriptions, rétracter quelques actes de tyrannie. Mais la nature l'emporta bientôt. Commode revint à son sérail, Cléandre à ses sentiments de valet parvenu, Rome au régime des proscriptions. Comme au temps d'Antéros, comme au temps de Pérennis, ce fut ce césarisme extrêmement simplifié, où l'Empereur ne s'occupait même pas des têtes à faire tomber et des biens à envahir. Cléandre, comme Pérennis, veillait à ce que les têtes dangereuses fussent abattues, à ce que les confiscations alimentassent le trésor, toujours près de tarir, des voluptés impériales. Le monde gouverné, décimé, épuisé d'argent se traduisait pour Commode purement et simplement en sultanes pour ses harems, en gibier d'Afrique pour ses chasses, en gladiateurs pour égayer ses repas. Quant aux affaires de l'empire, Commode dans son innocence, ne savait rien de ce qui se passait.

Peut-être résultait-il de ce système d'abstention de la part du prince, que la proscription était moins ardente et moins générale; un Cléandre pouvait y mettre moins de défiance et moins de passion qu'un Commode. Quelques têtes de consulaires que leur importance rendait inquiétants, quelques têtes de millionnaires que la pénurie du trésor rendait nécessaires aux finances de l'État; et c'était tout. J'avouerai, si l'on veut, que cette tyrannie ne faisait qu'écrémer l'empire et pouvait laisser la masse du peuple assez tranquille. Je permets de dire, (si l'esprit de notre siècle y tient absolument) qu'il y avait dans l'empire une vieille, bien vieille aristocratie, dont il s'a-

gissait encore d'extirper les restes; que les guerres civiles, que Tibère, Néron, Domitien, quoique bien actifs moissonneurs, avaient laissé quelques épis à glaner ou plutôt quelques mauvaises herbes à arracher après eux : cela fait, pensait-on, on n'aurait plus qu'à se reposer dans la paix, l'égalité et l'innocence. Mais par malheur, ces aristocraties-là sont immortelles. Ces dernières têtes de l'hydre qu'il faut abattre laissent toujours après elles quelques têtes qu'il faut abattre encore. Elles ne survivent pas, mais elles renaissent. Les parvenus de la veille sont les aristocrates du lendemain; ceux qui proscrivaient hier, grandis et enrichis, sont bons à proscrire aujourd'hui. Robespierre eut régné trente ans qu'au bout de trente ans il eut trouvé encore quelques têtes à abattre, lesquelles abattues, n'eût-il pas manqué de dire, tout le monde allait s'embrasser et l'échafaud allait disparaître pour jamais.

Ici ressort un autre fait des mœurs césariennes que j'ai observé sous les premiers empereurs, mais qui est plus frappant à cette époque et qui ira toujours croissant : l'aversion des mœurs romaines, des institutions romaines, du nom romain. Cette passion, très-explicable chez l'esclave phrygien Cléandre, ne se retrouve pas moins chez le fils de Marc-Aurèle.

L'orgueil des tyrans est tout personnel. Ils n'ont le culte ni de leur patrie, ni de leur famille, ils n'ont que le culte d'eux-mêmes, ils sont les ennemis nés du passé. Qu'y a-t-il de respectable et de sérieux, hors César, ses affranchis, ses concubines et ses valets? Des consuls? Cléandre, cet esclave phrygien, fera vingt-cinq consuls

la même année. Un sénat? Le sénat se peuplera d'affranchis et surtout d'appauvris : c'est la retraite que donne Cléandre à ses amis banqueroutiers, quelquefois aux gens que lui-même a dépouillés ; on dit de Julius Solon qu'il a eu ses biens confisqués et qu'il a été relégué au sénat. Un préfet du prétoire? Cette fonction, la seconde de l'Empire, cette unique épée de Rome passera de main en main : après Pérennis, ce sera Niger pendant six heures, Martius Quartus pendant cinq jours; ce seront ensuite trois préfets, parmi lesquels Cléandre, qui se réserve le droit de vie et de mort et s'intitule l'affranchi chargé du poignard (*libertinus a pugione*). Les charges, les commandements, les provinces, les armées? Tout cela se vend dans la boutique des affranchis, laquelle en compte ensuite avec le Prince. Rome enfin, la grande cité, ses souvenirs, son nom? Rome n'est quelque chose que parce qu'elle est la cité de Commode ; le peuple romain est le peuple de Commode, c'est là sa grandeur ; officiellement, par un décret du sénat, le peuple romain s'appellera peuple commodien, l'armée romaine, armée commodienne, le sénat, sénat commodien, et Rome s'appellera « l'immortelle colonie commodienne, fortunée, maîtresse du monde [1] » ; et le jour où tous ces changements auront eu lieu s'appellera à son éternel honneur jour commodien.

Je l'ai dit pourtant, si on retrouvait dans Commode les Césars du premier siècle, dans Cléandre et ses pareils les affranchis de Néron et de Claude, on ne retrouvait au

[1] Οἰκουμένην τῆς γῆς. Dion. Lamprid.

même degré, ni la Rome du premier siècle avec son inaltérable patience, ni l'armée des premiers siècles avec son insouciance des affaires publiques. L'armée avait renversé Pérennis, elle se révolta contre Cléandre. Des soldats désertèrent, formèrent une troupe de brigands, devinrent presque une armée, prirent des villes, ouvrirent les prisons, ravagèrent la Gaule et l'Espagne. Quand les chefs militaires, excités par les reproches de Commode, se préparèrent à marcher contre eux, ces bandits se dispersèrent, mais en se donnant rendez-vous en Italie (il faut se rappeler que l'Italie, sauf Rome, était sans garnison). Un grand nombre arrivèrent isolément à Rome et y retrouvèrent leur chef Maternus. C'était au printemps, on allait célébrer la fête de la Mère des dieux. La déesse à cette époque était solennellement promenée dans Rome par ses prêtres eunuques, fanatiques et mendiants, accompagnée de toutes les magnificences que les maisons riches et le palais impérial lui-même pouvaient lui prêter. Cet étalage d'un culte empreint de la dissolution asiatique était pour Rome une époque d'agitation et de folles joies. C'était sept jours de carnaval où on allait par les rues, déguisé, qui en licteur, qui en soldat, qui en sénateur, qui en consul. Au milieu de cette licence et grâce à ces costumes équivoques, s'approcher de Commode, se mêler à son cortége, lui donner la mort, faire un nouvel empereur, tel était le projet de Maternus et des siens. Mais des faux frères le trahirent, et la patrie fut sauvée encore cette fois [1].

[1] Hérodien I.

Mais l'orage, écarté de la tête de Commode, allait se détourner sur celle de Cléandre; et cette fois c'était le peuple et non l'armée qui allait renverser le favori de Commode. Rome se plaignait; elle souffrait de la tyrannie, des incendies, de la disette. Le tonnerre était tombé sur le Capitole et, dit-on, des quartiers entiers avaient péri dans les flammes. La famine, périodique dans l'Empire romain, si elle ne l'est partout, arrivait à son tour; elle était combattue comme toujours par des lois de *maximum*, qui comme toujours aggravaient le mal; comme toujours aussi, le peuple parlait de prétendus accaparements et de prétendus pactes de famine: « Papirius Dionysius, préfet de l'Annone, empêchait le blé d'arriver à Rome; Cléandre accumulait les blés pour s'enrichir en ne les vendant pas. » Voilà ce qu'on disait, et ce qu'on dit toujours.

Ce qui est certain, c'est que la fortune de Cléandre était inouïe, et son pouvoir plus grand que jamais. Ce ci-devant esclave venait de bâtir des thermes magnifiques auxquelles il avait bien voulu donner le nom de Commode. Il achevait en même temps de poursuivre les derniers restes de la famille impériale. Antistius Burrhus, beau-frère de l'Empereur, avait péri, lui et beaucoup d'autres avec lui, pour avoir essayé de dégoûter l'Empereur de son ministre. Un parent de l'Empereur, un Arrius Antoninus, proconsul d'Asie, dénoncé par un homme que lui-même avait condamné pour crime, était traité comme on traitait les prétendus aspirants à l'Empire, c'est-à-dire, mis à mort sans forme de procès. Cléandre, disait-on, aspirait lui-même à l'Empire; et pourquoi n'y eût-il pas aspiré? Commode le craignait peut-être; ou peut-être

aussi commençait-il à calculer, à l'exemple de Tibère, qu'il était bon d'avoir un Séjan à jeter au peuple pour lui faire prendre patience.

Quoiqu'il en soit, c'est le peuple qui prit les devants. Au milieu des jeux du cirque (on sait qu'au cirque et au théâtre, le peuple romain avait toujours gardé un certain franc-parler), au moment où les chevaux s'apprêtaient pour la septième course, une multitude d'enfants envahit le terrain ; à leur tête marche une vierge d'une haute taille et d'un aspect redoutable (on la crut une déesse). Clameurs de la part des enfants, clameurs en réponse de la part du peuple: et toute la foule s'ébranle pour aller trouver l'Empereur. Commode était hors de Rome, dans la villa des Quintilii, ne se doutant de rien et se livrant à ses divertissements ordinaires. La « manifestation pacifique » s'achemine de ce côté. Cléandre qui, lui, se doutait de quelque chose, fait déboucher sa cavalerie sur le peuple. Surpris au moment où il vient de franchir les portes de Rome, en rase campagne, sans armes, écrasé par les chevaux, atteint de coups de lance et d'épée, le peuple rentre précipitamment dans la ville ; là dans les rues étroites, monté sur les toits et les terrasses, il combat avec plus d'avantage ; les tuiles et les pierres pleuvent sur les chevaux des prétoriens. Mais il y a plus ; ce 14 juillet devait avoir ses gardes françaises. L'infanterie et la cavalerie prétoriennes étaient ennemies l'une de l'autre, l'infanterie vint en aide au peuple.

Commode cependant, enfermé dans la villa confisquée, jouait, buvait ou chassait, et ne savait rien de cette lutte décisive pour son empire. Les émeutes n'a-

vaient pas alors comme aujourd'hui la voix de la mousqueterie et du canon pour se révéler bon gré malgré aux oreilles du souverain endormi. Autour du prince, on savait tout, et personne n'osait rien lui dire. Une femme enfin eut ce courage. Comme le peuple vainqueur approchait du palais, Marcia, selon les uns, selon d'autres, Fadilla, sœur de l'Empereur, se présenta à lui les cheveux épars, se jeta à ses pieds, osa lui parler, et dès ce moment, tout ce qui était au palais osa après elle parler à Commode.

Dès lors la question fut résolue; les questions sont quelquefois fort simples pour les poltrons. Si le peuple était menaçant et en voulait à Cléandre, eh bien! au lieu d'affronter le peuple, il fallait lui livrer Cléandre. Commode sacrifia donc son Cléandre au peuple, comme il avait sacrifié son Pérennis aux soldats, sans hésitation et sans regret. Lui-même fit saisir le favori arrivant au palais, lui fit couper la tête et envoya cette tête au bout d'une pique aux révoltés, comme gage de paix et d'amitié. Ainsi que la famille de Pérennis, celle de Cléandre fut enveloppée dans sa condamnation; sa femme, quoiqu'elle eût été concubine du prince, d'autres concubines du prince qui avaient été séduites par Cléandre, les enfants des unes et des autres furent immolés. Un malheureux enfant, fils de Cléandre, qui était sans cesse sur les genoux de Commode, fut jeté au peuple et écrasé par lui sur le pavé. Les amis de Cléandre furent recherchés, massacrés, traînés au croc par la ville, jetés aux égoûts, tout comme l'avaient été sous Tibère les amis de Séjan. Ne nous récrions pas sur ces horreurs: ce peuple-là est

le peuple de tous les temps; mais seulement ce souverain-là n'est heureusement pas un souverain des temps chrétiens.

Ainsi périrent successivement les trois favoris de Commode : Antéros par un assassinat prémédité, Pérennis par la haine des soldats, Cléandre par la révolte du peuple. Chacun d'eux avait régné environ trois ans.

## CHAPITRE II

### COMMODE RÈGNE PAR LUI-MÊME. 189-193.

Commode règnera donc désormais par lui-même, car il ne semble pas qu'un nouveau favori ait succédé aux favoris sacrifiés. Comme chez tous les tyrans, la défiance chez Commode croissait avec les années ; il dut craindre qu'un nouveau Pérennis ou un nouveau Cléandre ne sacrifiât le prince, afin de ne pas être sacrifié par lui. Il se résigna donc à prendre en main les rênes de ce gouvernement, si simple et si facile du reste, que Tibère avait légué à ses imitateurs.

Toujours est-il qu'à cette époque les proscriptions redoublent. Tous les hommes importants deviennent dangereux, tous les dénonciateurs deviennent dignes de foi. L'histoire ne nous donne guère ici qu'une liste de noms propres. Les deux Préfets du prétoire qui ont succédé à Cléandre, Julianus et Regillus, sont bientôt punis de leur grandeur momentanée. Julianus avait cependant témoigné une rare complaisance : comme il était un jour chez l'Empereur, en grand costume, entouré de ses officiers, Commode par divertissement l'avait jeté tout habillé dans la

piscine où il se baignait; puis l'avait fait danser nu devant les dames du palais, le visage grimé et des cymbales à la main. Des familles meurent tout entières : deux Silani et leurs enfants, trois Petronii dont un était beau-frère et un autre neveu du Prince, Pactumeius Magnus et sa famille [1], Julius Proculus et sa famille [2] ; et enfin Annia Faustina, cousine de Marc-Aurèle, déshonorée, puis proscrite par le fils de Marc-Aurèle. A Emèse, Julius Alexandre voulut, dit-on, se révolter contre les meurtriers impériaux. Assailli dans sa chambre, il sut se débarrasser d'eux, s'élancer à cheval, et s'enfuir chez les Parthes. Un jeune homme, son ami, fuyait avec lui, mais, le voyant épuisé de fatigue et hors d'état d'aller plus loin, Alexandre ne voulut pas le laisser en arrière ; il aima mieux le tuer et se tuer avec lui. On vit encore périr les enfants de ce Cassius qui avait jadis conspiré contre Marc-Aurèle; Marc-Aurèle les avait, non-seulement épargnés, mais laissés parvenir aux honneurs; et, au début de son règne,

[1] V. Digeste 92, *De vulgari et pupillari substitutione* (XXVIII, 5.) Sa fille Magna proscrite avec lui se fit passer pour morte et reparut depuis en Asie.

[2] Nous avons l'épitaphe d'un de ces proscrits dont la mémoire fut réhabilitée après la mort de Commode.

D. M.
M. ANTONII ANTII LVPI PR...
CVIVS MEMORIAM PER VIM OPPRESSI IN
INTEGRVM SECVNDVM AMPLISSIMI ORDINIS
CONSVLTVM RESTITVTA EST SEPVLCRVM AB EO CŒPTVM
CLAUDIAE REGILLAE VXORI ET ANTIAE MARCELLINAE FIL.
PIETATIS SVAE ERGA EVM TESTIFICANDAE GRATIA ET
NOMINIS EIVS IN PERPETVVM CELEBRANDI PERFECERVNT ATFINES
M. VALERIVS BRADVA ET ANTONIA VITELLIA.
AMICI
Q. FABIVS HONORATVS. T. ANNAEVS PLACIDVS
*A Rome. Orelli* 890.

C'est donc Antius Lupus et non Anicius qu'il faut lire dans Lampride, 7.

Commode, par un noble mouvement, s'était refusé à réveiller le souvenir de cette conspiration: mais à la fin de son règne, il ne se la rappela que trop. Pour se débarrasser des enfants de Cassius, il inventa un prétendu complot, au moyen duquel ils furent condamnés et brûlés. Nul personnage tant soit peu important ou inquiétant ne lui échappait donc. Restaient seuls les généraux qu'à la tête de leurs armées les meurtriers officiels n'osaient atteindre : Commode voulut au moins avoir des ôtages de leur fidélité, il retint leurs fils à Rome.

Il n'avait donc plus maintenant qu'à se réjouir. Rome, il est vrai, continuait à se plaindre ; un incendie avait détruit le magnifique temple de la Paix, chef-d'œuvre de l'architecture flavienne, et anéanti non-seulement les trésors qui appartenaient aux dieux, mais ceux que, faute d'un lieu plus sûr, beaucoup de particuliers y déposaient; le feu avait même dévoré une partie du palais des Césars et de leurs archives. Il est vrai encore, des assassins couraient les rues, et une bande de sicaires, comme cela s'était vu au temps de Domitien, faisait métier de tuer à prix d'argent, au moyen d'aiguilles empoisonnées, les gens qu'on lui désignait. Il est vrai enfin, la peste, la terrible peste des premières années de Marc-Aurèle était reparue et s'établissait dans l'Empire, pour deux ou trois ans, devenant ainsi la maladie endémique de la société romaine ; en vain croyait-on la chasser avec des parfums qu'on faisait brûler de toutes parts, elle immola dans Rome jusqu'à deux mille hommes le même jour.

Mais ces dangers et ces malheurs ne troublaient pas le repos de Commode. Il sortait trop rarement et trop bien

escorté, pour avoir à craindre les piqûres d'aiguilles dans les rues. Le temple de la Paix pouvait brûler sans inconvénient pour lui ; il n'y déposait pas ses revenus, aussi promptement dépensés qu'ils étaient facilement acquis. Le palais des Césars, il avait cessé de l'habiter; les archives, il ne s'en souciait guère. Rome elle-même eut-elle péri tout entière, peu lui importait ; après une courte apparition dans cette ville pour se féliciter avec son peuple de la chute de Cléandre, il avait cessé d'y demeurer. Contre la peste enfin, ses médecins lui avaient conseillé le séjour de Laurentum, à cause du voisinage de la mer sans doute, et, dit-on, de la multitude des lauriers dont l'ombrage et le parfum passaient pour un préservatif: sur cet heureux rivage, le fléau respectait le maître du monde.

Il n'avait donc plus qu'à se réjouir. Quelles étaient ses joies ? On nous les décrit telles qu'il nous est difficile de croire à tant d'immoralité jointe à tant d'extravagance. Cependant, si le lecteur a eu la patience de lire les huit volumes d'histoire romaine que je lui ai infligés, il a pu remarquer que l'extravagance poussée jusqu'à des limites presque surhumaines a été le fait de bien d'autres empereurs romains ; il a pu remarquer aussi qu'elle a été croissant de génération en génération. Néron a dépassé Caligula, Commode va dépasser Néron, d'autres dépasseront Commode ; et leurs historiens, divers de temps, d'origine, de caractère, se justifient les uns les autres. De plus, nous avons ici un témoin des meilleurs : Dion Cassius, en commençant le récit du règne de Commode, nous avertit qu'il n'est plus seulement historien, mais témoin

oculaire ; Dion Cassius était homme fait à cette époque, il vivait à Rome, il siégeait dans ce Sénat que Commode se plaisait à persécuter ; il a vu le tigre de ses propres yeux, il en parle comme s'il sentait encore la griffe du monstre sur son épaule [1]. Hélas ! dénier la vraisemblance d'un fait comme trop atroce ou trop insensé, c'est faire à la raison et à la vertu de l'homme plus d'honneur qu'elles ne méritent.

Entrons donc dans cette villa de Laurentum, dans laquelle, las de l'Empire, ayant signé en bloc cinquante édits, ou bien ayant écrit au bas d'une lettre, le seul mot *adieu*, le fils de Marc-Aurèle se repose à l'ombre des lauriers de son jardin. Que fera-t-il aujourd'hui ? Nous sommes au siècle d'or (c'est ainsi que par un décret du Sénat l'ère de Commode a été officiellement appelée) ; nous sommes la veille des kalendes du mois Herculéen (car, par un autre décret, le calendrier a été changé, et six des mois de l'année ont été décorés des noms ou surnoms de Commode) [2]. Mais, même au siècle d'or, même dans le mois Œlius ou dans le mois Amazonius, même quand on est maître du monde, on s'ennuie. On a lu sur une trentaine de lettres ou édits qu'on signait, cette formule magni-

1 « Je continue maintenant, dit-il quand il est arrivé au règne de Commode, à raconter ce qui s'est passé de mon temps avec une exactitude et un détail que je n'ai pu avoir pour les époques précédentes. En effet, j'ai tout vu, et je ne connais personne, parmi ceux qui peuvent parler au public, plus en état que moi de raconter cette époque. « LXXII, 18.

2 Voici ces noms que Lampride nous a conservés : Janvier, *Invictus*. — Mai, *Celius*. — Août, *Commodus*. — Octobre, *Herculeus*. — Novembre, *Exsuperator*. — Décembre, *Amazonius*. Dans une inscription, nous lisons encore IDVS COMMODAS. Orelli 844.

Une inscription à moitié effacée, mi-partie grecque et latine, appelle Commode « le plus royal des hommes » le porte-bouclier de la terre ΑΝΔΡΙ ΒΑΣΙΛΙΚωΤΑΤω ΑΣΠΙΣΤΗ (τῆς) ΟΙΚΟΥΜΕΝΗΣ. Inscr. de l'an 186, à Rome, au Capitole. (Henzien. 5485).

fique, mais à la fin insipide : « L'empereur César Lucius Ælius Aurélius Commodus Auguste, pieux » (il a pris ce surnom le jour où il a fait consul un des amants de sa mère), « heureux, Sarmatique, très-grand, Germanique, Britannique, Pacificateur du monde, Invaincu, Hercule romain, Grand Pontife, revêtu de la puissance tribunitienne pour la dix-huitième fois, *Imperator* huit fois, Consul sept fois, Père de la patrie, aux Consuls, aux Préteurs, aux Tribuns du peuple et au Sénat commodien » (car le Sénat aussi a pris ce surnom, par dérision, dit l'historien ; mais s'il riait, soyez sûr qu'il riait bien bas) ; « au Sénat heureux et commodien, salut. [1] » Oui, sans doute on est Sarmatique, on est *heureux* et *pieux*, on est tout cela huit ou dix fois comme on est huit fois *Imperator*, on est même dieu, on est Hercule. (C'est une flotte *commodienne herculéenne* qui par une grâce particulière de l'Empereur amène dans Rome les blés de l'Afrique ). On s'est fait voter une statue d'or du poids de mille livres, où l'on figure avec les attributs herculéens, une vache et un taureau. Mais qu'importe? On s'ennuie.

Ce n'est pas qu'on n'ait employé utilement sa matinée. On a rempli sa bourse que les plaisirs de la veille avaient vidée. On a vendu aux ambitieux les préfectures, les charges, les honneurs ; aux malfaiteurs le pardon ; aux condamnés l'atténuation de leur peine ; aux suppliciés une diminution de souffrances ; à leurs familles le droit de les enterrer : par contre, aux ennemis la mort de leurs

1 Dion LXXII, 15.
2 Monnaie portant : TRIB. POT. XI, IMP. VIII (an 186), au revers PROVID.AVG, navire voguant sur les eaux. V. aussi Lamprid. 5.

ennemis ; à un proscrit riche un autre proscrit à titre de remplaçant. On a trafiqué avec ceux qui trafiquent du crédit impérial et on a traité de compte à demi avec ses propres affranchis qui traitent avec le public. De plus, comme on célèbre aujourd'hui son jour de naissance, on s'est fait donner par chaque sénateur, femme ou enfant de sénateur, deux pièces d'or ; par chaque membre des sénats provinciaux, cinq deniers [1]. Pour un prétendu voyage qu'on n'a point fait et qu'on n'a jamais pensé à faire, on s'est fait donner par souscription des frais de route qui ont augmenté d'autant la caisse du jeu et de l'orgie. On est donc riche aujourd'hui, on peut jouir ; mais à quoi dépenser son argent ? et où trouver, même pour de l'argent, des amusements qui amusent ?

Arrive Marcia, chargée de divertir son redoutable époux : « Que veut faire mon maître ? dit-elle; veut-il faire préparer le cirque et revêtir l'habit de la faction verte pour remporter de nouvelles victoires ? ou bien l'Hercule romain demande-t-il sa peau de lion et sa massue ? » Marcia lui avait donné ces fantaisies herculéennes ; puisqu'il fallait un rôle de comédie, elle eût voulu lui inspirer le goût d'une comédie un peu virile. « Mon maître sait que je suis amazone et que j'aime les combats. Veut-il que je prenne le casque et la cuirasse pour aller combattre sur les bords du fleuve Thermodon ? ou bien veut-il être amazone lui-même et combattre en habit de femme avec

1 Je renonce à évaluer en monnaie française les monnaies de l'Empire romain. L'extrême variabilité du titre rend ces évaluations impossibles. On peut considérer la valeur de 1 franc pour le denier et de 25 francs pour la pièce d'or, comme un *maximum* et un point de départ après lequel la valeur n'a cessé de décroitre. Voyez dans l'appendice A, quelques faits relatifs au système monétaire.

le courage d'un héros? — Oui, dit Commode, je combattrai, ôtez-moi ma chaussure, donnez-moi une tunique de matrone, tissue de pourpre et d'or, préparez mon arène domestique, appelez mes gladiateurs pour venir se faire tuer par le premier gladiateur du monde. Qui tuerai-je ? hommes ? bêtes? éléphants ? rhinocéros ? J'ai bien dans une seule chasse tué deux éléphants, cinq hippopotames, des rhinocéros, des centaines de bêtes, toutes du premier coup, et j'ai envoyé un javelot percer la corne d'une gazelle. — Mais non, je veux épargner le sang aujourd'hui, je tuerai seulement quelques culs-de-jatte et quelques boiteux. — Je suis Hercule, apportez-moi ma peau de lion et ma massue. Ces pauvres diables seront les Titans, mettez autour de leurs jambes des serpents de toile et de carton. — Je suis Apollon, je les percerai de mes flèches. »

Marcia cherche peut-être à lui suggérer quelque occupation moins sanguinaire ; elle lui parle du petit nombre de plaisanteries relativement innocentes qui ont signalé ses plus débonnaires journées. Elle lui rappelle comment une fois il s'est fait apporter sur un plat d'argent deux bossus entourés de moutarde, et dans sa clémence inouïe a bien voulu non-seulement ne pas les manger, mais les enrichir et les faire préfets; comment une autre fois dans les mets les plus délicats, il a mêlé les immondices de ses écuries et a fait semblant d'y goûter, pour que ses convives y fussent pris: trop heureux le monde lorsque Commode n'avait que ces dégoûtantes facéties! Mais lui se souvient de plaisanteries qui lui sourient davantage: il a fait la barbe à celui-ci et lui a coupé le nez; il a fait le

chirurgien et coupé l'artère de celui-là ; sous prétexte de tondre les cheveux, il a abattu l'oreille de cet autre; il a fait éventrer cet homme pour voir ce que pouvait contenir son immense abdomen. Il se souvient combien il a fait à plaisir de borgnes et de boiteux! combien de gens il a fait tuer comme trop beaux! combien pour les avoir rencontrés vêtus à la façon des barbares! Car il a dans sa vie privée et dans l'intimité de son appartement ses petites cruautés personnelles tout à fait indépendantes de la politique.

Marcia voudrait donner le change à ces instincts sanguinaires. Elle parle à Commode de prières et de sacrifice; elle éveille en lui la peur des dieux. « Il y a longtemps, dit-il, que je n'ai sacrifié à Isis. Mes cheveux ont repoussé depuis l'époque où je me suis rasé pour porter le saint Anubis. — Te souviens-tu comment, tenant la statue en main et la faisant baiser aux serviteurs d'Isis, je la faisais durement heurter contre leurs mâchoires? — Et ces pauvres dévots quand ils se frappaient la poitrine avec la pomme de pin consacrée, comme je les obligeais à frapper dur? Et comment j'exigeais des prêtres de Bellone, quand ils doivent se taillader le bras avec des couteaux, qu'ils fissent couler leur sang bel et bien? Et comment j'ai pris au sérieux les épreuves qui précèdent l'initiation aux mystères de Mithra, éprouvant le courage des postulants par la vue du sang bien réellement versé? » Quoique l'on fasse, qu'on lui parle ou de ses dévotions, ou de ses orgies, ou de ses amours, ou de ses jeux, ou de sa politique, l'homme de sang se retrouve toujours.

Encore une fois, on se récrie et on dit que tout cela

est impossible ; tout cela cependant se passait presque en public. Commode ne se cachait de rien. Il avait l'habitude, dit l'historien, de faire mettre dans le journal tout ce qu'il avait fait d'infâme, d'impur, de cruel, tous ses exploits de gladiateur et de *leno*. Chaque fois qu'il combattait comme gladiateur, il le faisait inscrire sur les monuments publics ; il constatait qu'il avait combattu du vivant de son père 365 fois, et en tout 735 fois ; et, comme dans chacune de ces séances à l'amphithéâtre il avait pu remporter plus d'une victoire, on portait à près de mille le nombre des rétiaires, thraces, *secutores*, qu'il avait ou vaincus ou tués, sans recevoir jamais, on le pense bien, la moindre égratignure. Ses titres de gladiateur victorieux étaient gravés sur le marbre comme ses titres de triomphateur germanique ou sarmatique ; ils étaient gravés sur la base du colosse qui avait été jadis celui de Néron, et auquel, par une troisième ou quatrième substitution, Commode fit mettre sa tête [1]. Il inscrivait, au milieu de tous ses titres impériaux, qu'il avait été 620 fois le premier parmi les *secutores*, ou bien, qu'avec sa seule main gauche il avait vaincu 12,000 hommes [2].

Si Dion Cassius nous parle d'après ses yeux et ses oreilles, Hérodien et Lampride eux-mêmes nous parlent

1 Il voulait figurer là en Hercule et il avait ajouté au colosse de Néron la massue et la peau de lion, écrivant sur le piédestal : *Lucius Commodus Hercules*. Un plaisant mit à la suite : « Je ne suis pas Lucius, mais on me force à mentir. » *Non sum Lucius, sed cogunt me (Dionis excerpta apud Maïum Veteres scriptores*, t. II).

2 Le titre qu'il prenait était : *Sexenties vicies primus palus secutorum* Lamprid. Quant au nombre de 12000, Dion le donne sans une certitude absolue, δωδεκάκις, οἶμαι, χιλίους. LXXII, 22.

d'après le marbre, d'après le bronze, d'après l'auteur contemporain Marius Maximus, et enfin d'après le *Moniteur* du temps; car il y avait un *Moniteur* contrôlé, surveillé et même rédigé par le Gouvernement. Pourquoi douter? Est-ce qu'une certaine limite de grossier bon sens, et d'élémentaire honnêteté une fois franchie, tout n'est pas possible?

Tout est possible et forcément tout va croissant. A la treizième année de son règne, (192) Commode, ayant successivement sacrifié son Antéros, son Pérennis et son Cléandre, n'ayant plus que trois sœurs vivantes de la nombreuse postérité de Marc-Aurèle, ayant fait litière de consulaires, de sénateurs, de gens riches, de préfets du prétoire, de chambellans et d'autres favoris, Commode était dieu, recevait des sacrifices; il se montrait en Hercule, en Mercure, en femme, selon qu'il lui plaisait, rarement en homme, en Empereur ou en Romain. Rome lui paraissait disposée à tout subir, et il prétendait, en la rendant témoin d'un nouvel avilissement de sa personne, lui infliger un nouvel outrage.

Il s'agit ici de quatorze jours de fêtes que Dion nous raconte, non sans un certain frisson de terreur rétrospective. Rome voyait rarement son maître; depuis la chûte de Cléandre, Rome lui plaisait peu. Rome ne trouvant plus de ministre à qui s'en prendre de ses souffrances n'avait que son souverain à qui imputer la peste, la disette, l'incendie de ses temples, les exactions et les bourreaux; Rome n'aimait pas son maître et son maître se tenait éloigné d'elle.

Cette fois cependant, il favorisa son peuple, il annonça

qu'à l'occasion des Saturnales, il accomplirait tous les genres de combats et serait vainqueur dans tous. Toute l'Italie accourut pour le voir, dans l'attente d'un rare spectacle, mais surtout d'un grand événement. Le temple de Janus s'était, disait-on, ouvert de lui-même; Anubis avait paru se mouvoir; Hercule avait été vu en sueur plusieurs fois; on avait enfin trouvé un hibou dans la chambre à coucher de Commode; et cela deux fois, à Rome et à Lanuvium. On attendait et on espérait.

Le prince arrive à l'amphithéâtre revêtu d'une tunique à manches de soie blanche, le costume le moins romain qui puisse être imaginé. C'est sous ce costume que le Sénat le salue; puis à peine assis, Commode revêt une tunique de pourpre brodée d'or, une chlamyde grecque, pareille à la tunique, une couronne faite d'or et de pierreries indiennes (jusque-là, nul empereur romain n'avait osé ni porter le diadème ni accepter le nom de roi). Le caducée de Mercure lui tient lieu de sceptre. Quant à son costume d'Hercule, c'est à dire la massue et la peau de lion, on les porte devant lui et on les place sur un siége d'or, où, même en son absence, ces insignes impériaux représentent l'Empereur.

La chasse commence. Commode est le seul chasseur, et le gibier, ce sont toutes les bêtes de la création. L'Amphithéâtre est divisé en quatre portions égales, au moyen de deux murailles de bois qui se croisent au centre, et au-dessus desquelles court une plate-forme assez large pour le passage d'un homme. C'est de là que Commode, à l'abri de la dent des bêtes et de la trompe des éléphants, peut leur envoyer ses flèches et montrer son adresse,

non son courage. Laissant là son caducée, sa chlamyde, sa chaussure, nu-pieds et en tunique, il s'élance sur ce champ de bataille peu périlleux. Ses flèches atteignent les daims et les chevreuils au milieu de leur course ; il jette aux autruches des traits dont le fer en forme de croissant abat leur tête et l'on voit leurs corps décapités courir quelques instants encore. Une panthère est amenée face à face avec un esclave, elle le saisit et va le déchirer ; Commode, avec une sûreté de trait inouïe, donne la mort à l'animal sans toucher l'esclave, et cette fois sauve une vie humaine. Cent lions apparaissent dans une des sections de l'arène ; en cent coups ils tombent, tous frappés du premier coup ; tous, frappés au front ou au cœur, tombent pour ne plus se relever. Dans les moments où il a besoin de repos, le merveilleux chasseur reçoit des mains de Marcia vêtue en amazone une coupe d'un vin exquis, rafraîchi à la neige, il l'avale d'un trait ; « et nous, sénateurs, dit avec candeur le pauvre Dion Cassius, nous d'applaudir, de jeter avec tout le peuple une immense acclamation, et de crier, comme dans les festins : A ta santé ! [1] Qu'on ne me reproche pas, ajoute-t-il, d'affaiblir la gravité de l'histoire en racontant ces détails. Quand de telles choses ont été faites par un empereur, que j'y ai moi-même assisté, que j'ai tout vu, tout entendu, causé de tout, j'ai cru ne devoir rien taire ici. » Certes ce n'est pas nous qui reprocherons à Dion les détails qu'il nous donne ; que ne possédons-nous en entier son bavardage ? et que ne donnerions-nous

1 Ζήσειας. LXXII, 18. En latin, *vivas*.

pas pour que d'autres témoins oculaires dans l'antiquité eussent été aussi bavards que lui?

Le lendemain, le spectacle recommence ou plutôt Commode est encore seul en spectacle. Mais les échafaudages ont disparu; le prince est de plein-pied avec ses ennemis. Ses ennemis, ce sont de pauvres bêtes qui se laissent approcher, qu'on pousse vers lui, ou qu'on lui amène dans des filets; il tue même, sans doute avec les précautions nécessaires, un tigre, un éléphant, un hippopotame. Chaque jour à midi (car ces exercices durent plusieurs jours) le spectacle est interrompu pour le dîner, et recommence bientôt pour les combats d'homme à homme. Au début, le combat n'est pas sanglant. Commode entre en lutte avec un gladiateur qu'il provoque ou que le peuple lui désigne. Le gladiateur combat armé d'une baguette; Commode le poursuit avec le costume du *secutor*, tient un bouclier dans sa main droite, une épée de bois dans sa main gauche; car il se fait gloire de se servir d'une de ses mains comme de l'autre. Commode ne tarde pas à vaincre; son adversaire pour avoir combattu reçoit un léger salaire; lui, pour avoir vaincu, reçoit 250,000 drachmes par jour sur le fonds des jeux, et il va embrasser sans ôter son casque les présidents des jeux, son préfet du prétoire Emilius Létus et son chambellan Electus. Mais quand le prince s'est retiré de la scène, est remonté sur son siége, a repris son caducée et son habit de Mercure, le combat alors devient sérieux. Parmi les malheureux qui sont amenés pour ferrailler les uns contre les autres, plus d'un ne demanderait pas mieux que de faire grâce à son adversaire vaincu; Com-

mode ne le permet pas, il ordonne que, liés ensemble, tous deux recommencent à combattre. Il y a même des spectateurs qui périssent ; l'affluence est telle que les spectateurs envahissent l'arène et s'exposent involontairement aux coups.

Quatorze journées se passèrent ainsi, Commode toujours infatigable à combattre, le peuple et surtout le Sénat infatigable à applaudir. « Nous étions là à nos places de chevaliers ou de sénateurs, répétant chaque fois que le Prince avait combattu, les acclamations enthousiastes qui nous avaient été prescrites : Tu es le maître ! tu es premier ! tu es le plus heureux de tous les vainqueurs ! tu vaincras éternellement ! tu vaincras, ô Amazonien ! » Les malheureux sénateurs criaient d'autant plus fort qu'ils se savaient plus menacés. « Un moment nous nous sommes crus près de mourir, dit leur collègue Dion; car ayant coupé la tête d'une autruche, il vint en face de nous, tenant cette tête dans sa main gauche, et dans sa main droite son épée sanglante ; il ne dit rien, mais par un signe de tête, il nous montra qu'il nous traiterait ainsi. En ce moment, malgré sa férocité, il était tellement risible que le rire passa sur nos lèvres, et je ne sais ce qui fût arrivé, si, pour contenir une dangereuse hilarité, je ne me fusse mis à mâcher quelques-unes des feuilles de laurier qui étaient sur ma tête, et si mes collègues, à mon exemple, n'en eussent fait autant. » Au contraire, le peuple plus libre laissait percer son dégoût. Bien des hommes venaient aux portes du théâtre sans vouloir y entrer, d'autres, après avoir regardé un instant, se retiraient honteux de cette ignominie (le peuple d'alors

n'était plus tout à fait le peuple du temps de Néron, auquel on ne craignait pas d'imposer l'assistance au théâtre, bon gré malgré). On annonçait d'effroyables malheurs et des cruautés raffinées qui devaient terminer les jeux. On remarquait avec admiration l'absence de Pompeïanus, seul manquant sur les bancs du Sénat; le gendre de Marc-Aurèle qui eût été digne de lui succéder, sommé de venir aux jeux, y envoya bien ses fils, mais refusa d'y aller: « J'aime mieux mourir, dit le noble vieillard, que de voir de mes yeux le fils de Marc-Aurèle jouant le rôle qu'il joue aujourd'hui. »

Le dernier jour de ces fêtes dut être le 30 décembre. Par une sorte de caprice funèbre, Commode avait proscrit ce jour là les habits de fête ; les sénateurs étaient en habit de cheval et en manteau, comme lorsqu'ils portaient le deuil d'un Empereur [1] ; le peuple était vêtu, non de la toge, mais de la *pænula*. L'Empereur lui-même était en noir. On avait remarqué que deux fois son casque déposé par lui avait été emporté par le passage par où l'on emportait les morts; que lui-même, ayant mis la main sur la plaie d'un gladiateur blessé, se l'était ensuite portée à la tête et avait ensanglanté ses cheveux. « Ces présages, dit notre historien témoin du fait, furent une grande consolation pour nous, et de toutes parts on se dit que la mort de Commode était proche. »

La journée du lendemain en effet allait être dans le palais une journée de vive émotion. Commode était rentré de l'Amphithéâtre, exalté par ses succès de gladiateur, fou d'orgueil et de puissance, prêt à tout mettre sous ses

[1] Ἐν τῇ στολῇ τῇ ἱππάδι καὶ ἐν ταῖς μανδύαις. Dion 21.

pieds. Il déclara que le jour suivant, jour des kalendes de janvier, où l'Empereur assis sur sa chaise curule voyait solennellement défiler devant lui pour lui rendre hommage, les consuls, les sénateurs, les magistrats, les choses ne se passeraient plus dans l'ordre accoutumé ; que, pour aller sacrifier, il sortirait en pompe, non du palais d'Auguste et de Marc-Aurèle, mais du lieu habité par les gladiateurs, non avec la toge et la chlamyde impériale, mais avec l'armure et le costume du *secutor*, accompagné non par les prétoriens, mais par les gladiateurs; qu'il ferait périr les deux consuls entrant en charge le jour même; et que ce serait à lui, seul consul, mais surtout à lui, vainqueur dans l'arène, que le Sénat, Rome, le monde viendraient rendre hommage.

Ce dernier degré de la démence impériale, qui ne doit pas étonner après tant d'autres, épouvanta cependant le palais. Marcia se jeta en larmes aux pieds de l'Empereur, le suppliant au nom de sa propre sûreté de ne pas faire un tel affront à Rome, et de ne pas confier sa vie à une garde aussi périlleuse. Commode la repoussa durement et prononça intérieurement son arrêt de mort; il répéta son ordre à Létus, préfet du Prétoire, à Electus, son chambellan, prescrivant que tout fût prêt dans la maison des gladiateurs pour l'y recevoir cette nuit. Létus et Electus renouvelèrent les supplications que Marcia avait fait entendre, ils ne furent pas mieux écoutés.

Fatigué de ces remontrances, Commode se retira dans sa chambre à coucher pour y faire la sieste. Ses premiers instants de repos furent consacrés à écrire sur une élégante tablette de bois de tilleul, enduite de cire, comme

celles qui servaient d'agenda aux Romains, les noms de quatorze personnes. Celui de Marcia était en tête, puis venaient Létus et Electus, après eux ce qui restait encore des amis de Marc-Aurèle et les principaux personnages du Sénat. Cela fait, il posa ses tablettes sur son lit et s'endormit avec le calme d'une bonne conscience, tout au moins d'une conscience de César qui se croit assuré du lendemain.

Alors, selon le récit d'Hérodien et de Lampride qui ressemble trait pour trait, je dois l'avouer, à celui que Dion Cassius fait de la mort de Domitien [1]; un de ces jeunes enfants qu'il était de mode d'entretenir dans les grandes maisons romaines où ils étaient des jouets pour le caprice du maître; un de ces enfants, chargé comme c'était l'habitude d'or et de pierreries pour tout vêtement, approcha du lit de Commode. Il s'amusait volontiers autour du prince, il se mettait sur son lit et dans son lit; on l'appelait Philocommodus. Les tablettes impériales lui tombèrent sous la main et, sans savoir ce qu'elles contenaient, il les emporta en jouant. A deux pas de là, il rencontra Marcia qui aimait à caresser le favori de son maître ; en l'embrassant elle lui ôta les tablettes, elle lut son nom et ceux des autres proscrits, elle appela Electus. Electus était son ami ; ils avaient été ensemble dans la maison du proscrit Quadratus; ils s'aimaient, disait-on,

[1] Dion dit seulement au sujet de la mort de Commode que, « épouvantés des projets qu'il annonçait, Létus et Electus résolurent de lui donner la mort et associèrent Marcia à leur complot. Le dernier jour de l'année, pendant la nuit, Marcia lui donna du poison dans de la viande de bœuf; mais sous l'influence du vin qu'il avait bu en abondance et des bains dont il usait sans cesse, le poison fut rejeté. Commode soupçonna quelque chose et prononça des menaces. Alors on fit venir Narcisse. » etc... 22.

et après la mort de Commode, ils s'épousèrent. Du reste, le danger commun était bien suffisant pour les réunir. Electus était un Égyptien, violent et hardi ; sans perdre de temps, il mit les tablettes sous une enveloppe cachetée et les envoya à Létus. Sur cet avis, Létus arriva en toute hâte au palais, sous prétexte de veiller au déménagement du prince chez les gladiateurs ; là il vit ses deux compagnons de péril, et leur parti à tous trois fut bientôt pris.

Quelques heures plus tard, comme l'Empereur revenait de son septième bain, Marcia, qu'il aimait à choisir pour échanson, lui présenta selon l'habitude une boisson rafraîchissante et parfumée. A peine Commode l'eut-il prise, sa tête s'appesantit, il s'endormit ; Marcia et Electus renvoyèrent tout ce qui se trouvait là et restèrent pour veiller sur son sommeil. La chasse, le bain, l'orgie, l'ivresse, le sommeil se répétaient si souvent dans la journée du prince que ceci ne devait étonner personne.

Une crise cependant parut s'opérer chez lui ; il s'éveilla dans un état de vertige, puis il vomit. Bien probablement il avait rejeté le poison ; si on ne se hâtait, tout était perdu. On appela l'athlète Narcisse, jeune, robuste et hardi ; on lui promit une grosse somme d'argent, et on le fit entrer dans la chambre où l'Empereur se baignait. Commode était épuisé par la souffrance et par l'ivresse, la vigueur naturelle de ses muscles lui fut inutile, il fut promptement étouffé. Ainsi mourut à trente et un ans le fils de Marc-Aurèle [1].

[1] Tertullien ne savait pas ou ne croyait pas Marcia chrétienne. Témoin ce

Ainsi finissait elle-même cette dynastie antonine qui avait fait la gloire et le bonheur de l'Empire, et dont le nom lui demeura cher pendant de longues années. Hélas ! elle finissait par un Néron. Quoiqu'il y ait eu, en face de Commode, quelques velléités de résistance plus vives que les Césars du premier siècle ne les avaient rencontrées ; quoique Rome, grâce à l'éducation que ses derniers princes lui avaient donnée, se soit montrée un peu plus digne ; il n'en est pas moins vrai que le principe du césarisme avait revécu, et qu'on avait retrouvé, après quatre vingts ans d'oubli, un Néron parfait. Commode avait régné treize ans, plus que Caligula, autant que Néron, presque autant que Domitien. Cela est triste à dire, mais ces trois derniers règnes sont au nombre des longs règnes de l'Empire romain, et le plus long de tous a été celui de Tibère, le fondateur de la tyrannie. La vertu n'était donc pas une sauvegarde, et l'exemple de Commode était plutôt un encouragement qu'un épouvantail pour les tyrans futurs.

passage, allusion évidente au meurtre de Commode: « D'où sont venus ceux qui entre deux lauriers » (c'est peut-être une désignation du lieu où Commode fut tué) « entourent et attaquent un César ? D'où sont venus ceux qui s'exercent à la palestre pour étrangler un empereur ?... Ce sont des Romains, si je ne me trompe, c'est-à-dire des non-chrétiens *(Apologét.* 25). »

---

## CHAPITRE III

### PERTINAX (JANVIER A MARS 193).

Pendant cette nuit du 31 décembre au premier janvier, ces trois meurtriers ou ces trois libérateurs, Létus, Electus et Marcia, étaient réunis dans le palais du mont Célius, seuls en face du corps inanimé de leur Empereur.

Que faire et de son cadavre et de son Empire ? Le corps fut enveloppé de couvertures, remis à deux serviteurs affidés, et emporté par eux, sans bruit et sans indiscrétion, à travers les gardes endormis. Tout le palais avait fait l'orgie comme le Prince, et les restes de celui-ci purent sortir sans éveiller l'attention de personne. On les déposa en lieu sûr; on voulait être en mesure de dissimuler, aussi longtemps qu'il serait nécessaire, la mort et le genre de mort de Commode.

Mais que faire de l'Empire? Les assassins d'un Empereur étaient perdus, s'ils n'en faisaient tout de suite un autre. Un César fait par eux devait les épargner, les récompenser même; un César fait sans eux devait forcément les livrer au bourreau. Après une délibération assez longue, Létus prit quelques-uns de ses soldats, et, avec

Electus, alla droit chez le préfet de Rome, Pertinax. Un préfet de Rome, un sénateur, un consulaire, un capitaine illustre chez qui, au milieu de la nuit, le préfet du Prétoire arrivait avec des soldats, savait en général de quoi il était question et devait s'attendre à mourir. Les esclaves de Pertinax effrayés lui donnèrent l'alarme. Mais lui resta paisiblement dans son lit, fit ouvrir la porte, ne changea pas de visage : « Je m'attendais à ce message, leur dit-il, et j'étais étonné de ne pas le voir venir, exécutez vos ordres. » — « Tu te trompes, le tyran est mort, répondit Létus, et nous venons t'apporter l'Empire. » Pertinax crut un instant à une plaisanterie cruelle ; il fallut qu'on lui montrât les tablettes écrites de la main de Commode, sur lesquelles il put lire les noms de Létus et d'Electus ; il fallut même, selon Dion, qu'il envoyât un de ses amis s'assurer par ses propres yeux que Commode était mort. Mais enfin il accepta.

Ce premier pas fait, un autre était à faire, le plus important de tous. Il fallait que le nouveau César allât au camp des prétoriens ; or, si l'Empereur tombé avait dans Rome quelques amis, c'étaient les soldats du Prétoire. Commode ne leur avait pas sans doute donné en argent tout ce qu'il leur avait promis ; mais l'affaiblissement de la discipline, la liberté de rançonner le bourgeois, les revenants-bons des proscriptions, valaient bien la distribution solennelle que Commode leur faisait encore attendre. Même avec le préfet du Prétoire à ses côtés, la démarche était périlleuse. Aussi, pour se fortifier auprès des prétoriens de l'assentiment du peuple, laissa-t-on le bruit de la mort de Commode se répandre, et Rome

s'éveilla dans la joie. Elle courut aux temples qu'elle fit ouvrir avant le jour pour rendre grâces; elle courut chez les sénateurs les plus menacés pour les féliciter; elle courut surtout vers le camp, et Pertinax y arriva escorté d'un flot de peuple venant supplier les prétoriens de laisser régner le nouvel Empereur.

Létus parla à ses soldats: « Commode est mort d'une apoplexie », dit-il, n'osant prendre la responsabilité du meurtre, « ses excès en sont la cause. Voici l'Empereur que nous vous amenons » ; et il fit l'éloge de Pertinax. Celui-ci parla à son tour et ne déplut pas; il eut cependant l'imprudence de faire allusion à des abus à réformer devant ceux qui étaient le plus grand abus de l'Empire, et le mot fut remarqué. Néanmoins, comme il promettait une libéralité énorme, comme l'enthousiasme du peuple était contagieux, comme après tout il fallait un Empereur, on le salua par les acclamations ordinaires; on fit un sacrifice d'actions de grâces; peuple et soldats, couronnés de lauriers, le menèrent à la demeure du Mont Palatin, déserte depuis Marc-Aurèle.

Il fallait enfin que le Sénat, à son tour, se prononçât, lui le légitime et constitutionnel électeur des Césars. Dès avant le jour, le Sénat, convoqué ou non, se rendit au lieu de ses assemblées. La curie était fermée, le gardien absent; on entra dans un temple voisin, celui de la Concorde. Pertinax y vint comme simple sénateur, sans flambeaux devant lui, saluant chacun de ses collègues. « Les soldats, dit-il, m'ont proclamé Empereur; je ne souhaite pas l'être, je viens ici abdiquer l'empire ; mon âge, ma santé, la difficulté des affaires m'en font un

devoir. » Il demanda donc au Sénat de nommer un autre empereur. (Terrible fardeau eût été celui d'un empereur nommé par le Sénat seul et sans l'agrément des prétoriens.) Pertinax parla de l'obscurité de sa naissance ; il proposa, selon Hérodien, Acilius Glabrio, homme d'une grande famille, qu'il prit même par le bras pour le faire asseoir sur le siége impérial ; il proposa, selon Capitolin, Claudius Pompeïanus, ce gendre de Marc-Aurèle, sorti ce jour-là de la longue retraite par laquelle il avait voulu fuir le spectacle de la tyrannie, et donnant cependant quelques larmes au tyran son beau-frère : tous deux refusèrent et le Sénat confirma leur refus. On insista auprès de Pertinax, qu'on ne jugea ni aussi faible de corps, ni aussi incapable d'esprit qu'il le disait ; les acclamations du Sénat vainquirent sa résistance. Il ne laissa pas que d'y avoir quelques opposants, non pas amis du prince défunt (ses amis ou plutôt ses courtisans se taisaient et se préparaient à faire leur cour au nouveau prince), mais des opposants presque républicains. Pertinax ayant raconté le meurtre de Commode que l'on ne cachait plus, et ayant rendu grâces à Létus, le consul Falcon ne craignit pas de lui dire : « Ce que sera ton Empire, nous le savons assez, puisque nous voyons derrière toi Létus et Marcia, ces ministres de la tyrannie de Commode. » Pertinax répondit sans colère : « Tu es jeune, consul, et tu ne sais pas ce que c'est que la nécessité d'obéir. Malgré eux, ils ont obéi à Commode; mais, dès l'instant où ils l'ont pu, ils ont montré quels sentiments avaient toujours été dans leurs cœurs. » Cette opposition-là du reste n'était pas à craindre; l'opposition redoutable devait

être, non pas dans le Sénat, mais dans le camp.

Dans Rome, l'allégresse était universelle. Pendant qu'on renversait, par ordre du Sénat, les statues de Commode, que l'on brisait ses images, qu'on effaçait son nom des inscriptions, c'étaient partout des chants de joie. On répétait sur un ton ironique les chants dont le théâtre avait retenti à sa louange. On criait aux sénateurs menacés par Commode : « Te voilà sauvé ! » On ne disait ni Commode ni l'Empereur; on disait le Gladiateur, le Bouffon, le Bourreau, le Parricide, la Peste. On demandait pour le déchirer, ce cadavre auquel ses assassins, plus compatissants, avaient fait donner la sépulture. Néron, Domitien eux-mêmes avaient laissé quelques amis dans le peuple de Rome ; Commode n'en laissait aucun.

Mais nulle expression de la haine triomphante et de la peur qui se venge, n'est comparable aux imprécations solennellement rythmées du Sénat contre cette mémoire et contre ce cadavre : « Flétrissez le parricide ! déchirez l'ennemi de la patrie, le gladiateur ! déchirez-le dans le spoliaire (le lieu où étaient jetés les gladiateurs morts) ; l'ennemi des dieux, le bourreau du Sénat, le parricide du Sénat, dans le spoliaire ! Celui qui a assassiné le Sénat, qu'il soit traîné au croc ! celui qui a assassiné des innocents, traîné au croc ! celui qui n'a pas épargné le sang de sa famille, traîné au croc ! celui qui allait t'assassiner (à Pertinax), traîné au croc !... Tu as tremblé avec nous, tu as été en danger avec nous !... pour que nous soyons sauvés, Jupiter, très-bon et très-grand, garde nous Pertinax ! A la fidélité des prétoriens ! Que partout les statues de l'ennemi, partout les statues du

gladiateur, partout les statues du parricide soient renversées !.. Nous sommes maintenant sans crainte ; aux délateurs la crainte ! les délateurs hors du Sénat ! les verges aux délateurs ! les délateurs aux lions !... exauce nous, César, que le Bourreau soit traîné au croc ! Prends les voix, nous opinerons tous pour qu'il soit traîné au croc.... Celui qui a dépouillé les temples, celui qui a anéanti les testaments, celui qui s'est fait payer la vie des innocents et n'a pas tenu le marché, celui qui a enlevé aux fils l'héritage de leurs pères, qu'il soit traîné au croc ! Les espions hors du Sénat, les délateurs hors du Sénat, les suborneurs d'esclaves hors du Sénat ! Tu connais tout, les bons et les mauvais ; tu connais tout, réforme tout. Consulte le Sénat sur ce parricide, prends les voix. Il a fait exhumer des morts ; que son cadavre soit traîné au croc ! » Et comme le corps avait été enseveli pendant la nuit, sur un ordre émané de Pertinax : « Qui a autorisé sa sépulture? Exhumez-le, traînez-le au croc !.. » Et là-dessus, un pontife, se levant au nom du collége des pontifes, déclare l'inhumation de Commode contraire à la loi religieuse. C'est par ces acclamations, qui attestent de la part de Commode une grande tyrannie, mais qui attestent aussi de la part du Sénat une peur bien grande et une vengeance bien lâche, qu'on inaugurait et qu'on bénissait le nouveau règne, sans trop se demander combien de jours il durerait.

Qu'était le nouveau prince ? il est temps de le dire. Son origine n'était pas brillante et sa carrière n'avait pas été facile [1]. La voici en peu de mots : il était né dans un

[1] P. Helvius Pertinax, né dans la villa de Mars près d'Alba Pompeia en

canton désert des Apennins, probablement au milieu des forêts, où son père, marchand de bois, avait le siége de son industrie. Son père était un affranchi, laborieux trafiquant qui avait trouvé, dit-on, le secret perdu depuis lui, de faire sécher le bois de telle façon, que brûlé il ne donnait point de fumée. L'enfant travaillait à côté de son père, et c'est son opiniâtreté au travail, qui lui valut de la part du trafiquant enchanté le surnom de Pertinax. Il y avait eu cependant des présages à sa naissance. On prétend qu'à l'heure où il vint au monde, un poulain trouva moyen de monter sur le toit d'un bâtiment peu élevé sans doute, s'y tint un instant, puis tomba et mourut; là-dessus le père fit venir un devin qui lui conta merveilles de l'avenir de son fils, mais le père n'en voulut rien croire et trouva qu'en payant le devin, il avait perdu son argent. Quoiqu'il en soit, l'éducation de l'enfant ne fut pas trop négligée; on l'envoya même chez le grammairien, ce qui était l'équivalent de ce qu'est le collége aujourd'hui. Sortant de là, comme tant d'autres qui, sortant du collége, ne se trouvent bons qu'à être professeurs, Pertinax ne se trouva bon qu'à être grammairien. Le métier cependant lui réussit assez mal et il songea à la milice. La milice était souvent un port de refuge pour

Ligurie (Albe dans le Montferrat) le 1er août 126; fils d'Helvius Successus; — prend part aux guerres de Néron contre les Parthes (161 et s.) — Est fait sénateur et préteur sous Marc-Aurèle. — Ses guerres dans la Rhétie et le Norique — Consul en 175 ou peu avant. — La même année, envoyé en Syrie contre Cassius. — Commande successivement dans l'Illyrie, la Mœsie, la Dacie et la Syrie. — Disgracié l'an 183, puis envoyé en Bretagne (186). — Préfet de Rome. — Empereur, le 1er janvier 193; — tué le 28 mars. Septime Sévère le mit au rang des dieux.

Sa femme Flavia Titiana, fille de Flavius Sulpitianus qui fut préfet de Rome après Pertinax.

Voyez Dion extrait par Xiphilin. LXXIII; Hérodien II: Capitolin *in Pertinace*.

les naufragés des autres carrières. Mais quel titre avait ce fils de marchand pour s'avancer dans l'armée? Heureusement pour lui, il était fils d'esclave ; son père, ayant eu un maître, avait un patron; ce patron était le consulaire Lollianus Avitus, et, sous les auspices de celui-ci, le grammairien obtint de prime abord un commandement dans la cavalerie [1].

La milice lui réussit mieux que la grammaire. Il y éprouva cependant plus d'une disgrâce. Sous Antonin, étant chef d'une cohorte en Syrie, il déplaît au proconsul pour avoir usé sans permission des chevaux de l'État, et, venu en poste à Antioche, il est renvoyé à pied à sa résidence. Employé en Dacie sous Marc-Aurèle [2], il est disgrâcié par ce prince sur de faux rapports ; heureusement Pompeïanus le soutient, et Marc-Aurèle éclairé lui donne, à titre de réparation, une place au Sénat, plus une légion à commander et des ennemis à combattre. Il remporte des victoires ; Marc-Aurèle le prend en affection, le fait consul et à plusieurs reprises parle de lui au Sénat avec éloge. Un commandement en Syrie amène cependant une nouvelle éclipse de sa fortune ; Marc-Aurèle était mort, et Pertinax, disait-on, songeait trop à s'enrichir. Pérennis, tout puissant sous Commode, l'exile dans son pays natal, il retourne à son désert de la *Villa Martis* et au vieux hangar de son père. Il place là sa fortune bien ou mal gagnée; mais, par une fidélité reconnaissante qui ne se rencontre pas chez tous les parvenus, au milieu du vaste domaine qu'il a su acquérir et des constructions nombreuses qu'il y élève, le hangar paternel subsiste, servant tou-

1 Ducendi ordinis dignitatem. Capitolin *in Pertinace*.
2 Ad ducenum sestertiûm stipendium translatus. *Ibid.*

jours au commerce et toujours pieusement respecté.

Bientôt la chûte de Pérennis fait cesser sa disgrâce, et une seconde fois le marchand de bois devient un grand personnage. C'est sur une dénonciation des légions révoltées de Bretagne que Pérennis était tombé ; mais, Pérennis tombé, la révolte durait encore. Pertinax y est envoyé, trouve là des soldats dont l'indiscipline est effroyable, qui demandent à grands cris un autre empereur que Commode, qui sont prêts à proclamer Pertinax s'il le veut, à le tuer s'il ne veut pas être proclamé. Peu s'en faut que cette dernière menace ne s'accomplisse. Pertinax, assailli par une légion révoltée, est laissé pour mort. Il survit pourtant, rétablit l'ordre, non sans de grands actes de rigueur ; l'ordre rétabli, il demande à quitter cette île inhospitalière et ces soldats indisciplinés.

Proconsul d'Afrique, il y rencontre de nouvelles épreuves ; les servantes fanatiques de la Vierge Céleste agitent la province par leurs prophéties. Préfet de Rome, il y rencontre au contraire une popularité justement acquise ; la révolte des légions de Bretagne avait alarmé le peuple romain, et le pacificateur de la Bretagne était pour lui un héros. De plus, Pertinax, équitable et doux, succédait à un homme d'un caractère dur ; Rome l'aima et parla tout bas de lui pour l'Empire. Dion rapporte un fait un peu puéril, mais dans la pauvreté des documents qui nous restent, il ne nous faut rien négliger. Il y avait, dit-il, un cheval de course, appelé Pertinax, appartenant à la faction verte et par conséquent favori de Commode. Ce cheval ayant gagné, on cria du côté de Commode : C'est Pertinax ! « Oui, dirent ironiquement les adversaires,

et Dieu veuille que ce soit bien Pertinax!) », faisant allusion, non au cheval, mais au futur César. Quelques années après, aux derniers jeux du cirque auxquels assista Commode, comme cet illustre coursier, retiré de l'arène, mais honoré pour ses hauts faits, était amené au cirque, avec ses sabots dorés et une housse dorée sur le dos, le cri : Voilà Pertinax ! poussé par les premiers qui l'aperçurent, fut répété par la foule, comme une allusion ou comme un présage.

Voilà donc l'homme que toutes ces vicissitudes de son sort avaient fait appeler *la balle de la Fortune*, et qui était enfin lancé à soixante-six ans sur la chaise curule des Césars. J'ai dit ailleurs ce qu'avait été Vespasien, cet autre soldat et cet autre plébéien arrivé dans sa vieillesse à l'Empire, et dont l'âge, les exploits militaires, l'origine obscure furent pour Rome autant de gages de sécurité. Pertinax était ami, et le dernier des amis de Marc-Aurèle, comme Vespasien avait été l'ami de Thraséa ; il était, comme Vespasien, l'homme de la politique augustale, l'homme du Sénat, l'homme des honnêtes gens. Il était fils de trafiquant comme Vespasien avait été fils de traitant, et à tous deux on leur reprocha leur avarice. Ce reproche était-il mérité chez Pertinax ?

On disait bien qu'avant d'être empereur, il avait agrandi son patrimoine en faisant l'usure ; on disait que, gouverneur dans les provinces, il avait vendu les emplois et les congés (ce que faisait Vespasien, même empereur) ; on disait que, pauvre et n'ayant hérité de personne, il s'était enrichi ; et Capitolin ajoute que, même empereur, il faisait faire maigre chère à ses convives. Ses premiers actes furent cependant des actes de désintéressement ; il

garantit contre le fisc le respect dû aux testaments.[1] Il jura devant le Sénat (et il voulut que ce serment fût confirmé par un sénatusconsulte) de n'accepter aucune hérédité, si elle lui était léguée, comme il arrivait souvent, par un sentiment de servile déférence ou si elle entraînait un procès douteux contre la famille : « J'aime mieux, dit-il au Sénat, me trouver pauvre à la tête de la République que d'atteindre le comble des richesses, au péril de ma réputation et en laissant une tache sur la mémoire d'autrui [2]. » De plus, si Capitolin lui reproche son opulence, Hérodien le loue de sa pauvreté. Si Capitolin qui vivait au quatrième siècle et n'avait par conséquent jamais soupé chez Pertinax, lui reproche d'avoir servi des moitiés de laitues à ses convives, Dion, qui soupa plus d'une fois chez Pertinax, ne confirme pas ces détails de ménage, il dit seulement que la table était frugale : « Les riches, ajoute t-il, et les prodigues se moquaient de lui. Nous qui mettions la vertu avant le luxe, nous chantions ses louanges. »

Dion n'a pas tort : je ne dis pas l'avarice, encore moins la soif de l'argent, mais la parcimonie, j'irais jusque-là, était une vertu chez un Empereur. Ce que Paul-Louis Courier disait à grand tort d'un roi de France : « l'économie est chez lui une si belle vertu qu'elle lui tient quasi lieu de toutes les autres, » c'est bien plutôt d'un César romain qu'on aurait pu le dire. Demandez donc à Pertinax d'être magnifique quand il succède à un Commode ; quand il trouve les paiements arriérés, la solde de

1 Legem sane tulit ut testamenta priora non prius essent irrita quam alia perfecta essent, neque ob hoc fiscus succederet. Capitolin.

2 Aut lite perplexa, ut hæredes legitimi et necessarii privarentur.... per discrimina et dedecoris vestigia.

l'armée en retard, des promesses non acquittées envers les prétoriens et le peuple de Rome, et que lui-même a été obligé de leur promettre de nouvelles largesses; quand le trésor de l'Empire se monte en tout à 250,000 deniers[1]; et lorsqu'en même temps les peuples crient contre mille impôts onéreux et vexatoires que Commode a établis! Demandez-lui donc d'être magnifique comme l'a été Commode, mais d'une magnificence plus désintéressée et plus noble, et cela sans recourir aux *voies et moyens* de Commode qui tuait pour avoir le droit de confisquer!

Le prince nouveau venu fit ce que tout homme sage devait faire, ce qu'avaient fait Auguste, Vespasien, Trajan, Marc-Aurèle. Au lieu d'accroître la recette, il diminua la dépense. Il fit argent de ces magnificences de Commode qui avaient coûté tant d'or et tant de sang. Ce fut un étrange spectacle que cette vente publique du mobilier d'un tyran. Je me demande quelquefois si plus d'un prince ne ferait pas bien de penser à l'effet que produiraient l'inventaire, l'exposition et la vente à la criée de sa vie intime. Voici pour ce qui regarde Commode un extrait de cet inventaire : « De riches doublures de soie brodée d'or mises à des grossiers manteaux comme les portaient les pâtres, les voyageurs et les soldats en faction ; — des costumes et des armures de gladiateur, en or, garnies de perles et de pierreries ; — des colliers d'honneur gagnés à l'amphithéâtre; — des vases dans lesquels se combinaient avec l'or le plus pur, l'ivoire, l'argent, le bois de citronnier; — des vases à formes obscènes; — d'autres destinés à chauffer la poix et la

1 250,000 drachmes, Dion. Decies sestertium. Capitolin.

résine pour s'épiler et se lisser la peau ; — des voitures d'une recherche inconnue jusque-là, avec un système de roues s'enchevêtrant les unes dans les autres, avec des siéges qui tournaient à volonté, pour éviter au besoin le soleil et le vent ; — d'autres voitures garnies d'un cadran dont la marche indiquait l'espace parcouru, — et bien d'autres choses, dit l'historien, dignes témoins des vices de Commode [1] ». De plus, selon Dion et Capitolin, dans cette garde-robe de petit-maître, de débauché, de gladiateur et de cocher, ce qui révoltait surtout, c'était son mobilier vivant, ses concubines et ses esclaves. Dans le nombre, étaient des hommes libres enlevés par force et qu'on dut rendre à la liberté ; des esclaves fugitifs qui avaient pris le service impérial pour un refuge inviolable et qu'on dut rendre à leurs maîtres. On vendit le reste, entre autres de misérables bouffons dont le visage déformé à plaisir, dont le costume, dont les noms même, choisis par Commode parmi les termes les plus obscènes de la langue, attestaient l'épouvantable dégradation : et la vente de ce honteux mobilier donna de quoi payer une moitié au moins de ce qu'on avait promis aux prétoriens.

D'un autre côté, on faisait rendre gorge aux affranchis de Commode. Ce qu'ils avaient gagné de compte à demi avec leur Empereur en vendant sa faveur, sa clémence ou sa cruauté, dut être remboursé au trésor. Et, afin de flétrir au moins ceux que l'on ne pouvait atteindre, Létus, plus âpre que Pertinax contre la mémoire de Commode, faisait afficher les noms de quelques-uns de

[1] Cœtera vitiis ejus convenientia. Capitolin.

ces misérables et en regard, les biens qu'ils possédaient. On reconnaissait dans les mains de ces hommes dégradés, les biens de tel sénateur, de tel consulaire, de tel honnête homme que Commode avait fait mourir; on riait de cette ignominie et on gémissait de cette indignité.

La réaction était donc complète: et, grâce à cette réaction financière et politique, en moins de trois mois, les dépenses impériales avaient été réduites de moitié [1]; les crédits que Commode s'était votés à lui-même pour ses magnificences infinies étaient annulés [2]; les emprunts qu'il avait bien fallu contracter dans le premier moment d'embarras étaient remboursés [3]; l'arriéré était payé; les largesses promises par Commode au peuple et aux soldats étaient acquittées au nom de Pertinax; et de plus le peuple de Rome recevait cent deniers par tête, les prétoriens au moins 1,500 deniers, ce qui était déjà une moitié des promesses personnelles de Pertinax[4]. Les approvisionnements de Rome étaient assurés, un crédit spécial alloué aux travaux publics[5], la milice encouragée par des récompenses [6], l'agriculture par des concessions de terrains vacants que le fisc selon son habitude détenait sans les cultiver. Elle l'était aussi par des remises d'impôts pour les terres défrichées, par la liberté pour les cultivateurs esclaves du fisc (réagir contre le fisc et contre l'esclavage,

1 Imperatorium sumptum, pulsis non necessariis, ad soliti dimidium detraxit. Capitolin.

2 Sumptus etiam omnes Commodi reddidit. Idem.

3 Æs alienum quod primo imperii tempore contraxerat, solvit. Id.

4 Il y a ici une différence entre Capitolin et Dion. Selon le premier, Pertinax aurait promis 12,000 sesterces (3,000 deniers), et payé seulement moitié Selon Dion, il aurait promis 3,000 drachmes ou deniers et payé le tout. V. Dion LXXIII, 1, 5.

5 Ad opera publica certum sumptum constituit. Capitolin.

6 Præmia militantibus posuit. Id.

c'était faire pour relever la fortune de l'Empire, l'inverse de ce qui s'était fait deux siècles auparavant pour la ruiner). Malgré toutes ces dépenses, et à la condition de maintenir les impôts établis par Commode, que Pertinax au premier moment avait voulu supprimer tous, le budget se soldait sans déficit.

On sauvait ainsi le moment présent de la banqueroute, et on assurait la prospérité de l'avenir. Et, dès les premiers mois, quelques-unes de ces mesures portaient leurs fruits. Non-seulement la simplicité de la vie du prince anéantissait autant que possible ce consommateur improductif qu'on appelait César, mais encore la simplicité que l'exemple du prince mettait en faveur chez les grands personnages de Rome faisait disparaître bien d'autres dépenses improductives et ruineuses[2]. Les denrées que Commode avec sa loi de *maximum* n'avait fait qu'aider à renchérir, sans loi de *maximum* tombaient à des prix meilleurs; le peuple était plus heureux et bénissait la parcimonie du prince. Accroître le bien-être des peuples n'est pas si impossible qu'on le pense; seulement au lieu de procéder par la contrainte ou par le luxe, il faudrait procéder par la liberté et par la simplicité. Les gouvernements n'y peuvent pas grand'chose, la bonne volonté des hommes y pourrait beaucoup.

Cette simplicité n'était pas seulement dans les dépenses, elle était aussi dans les mœurs. Après l'abus extravagant et funeste que Commode avait fait des titres, de la pourpre,

1 Obeundis postremo cunctis muneribus fiscum parem fecit. Id.
2 Exemplo imperatoris, cum ille parcius se ageret, ex omnium continentia vilitas nata est. Id.

des honneurs humains et même divins, un prince modeste, un prince qui, fils d'esclave et fils d'un marchand de bois, se gardait bien de désavouer cette origine, faisait un plaisir extrême et donnait une grande sécurité. Pertinax eut toujours, et certes avec raison, horreur de l'Empire et des titres impériaux, il ne prétendit jamais être que ce qu'il avait été par le passé [1]. Quand on voulut appeler sa femme Augusta, il sentit qu'il était de meilleur goût de ne pas donner ce titre à une femme qui n'était pas irréprochable; plus sage que Marc-Aurèle, il ne voulut pas faire une nouvelle Faustine [2]. Lorsque le Sénat décréta pour son jeune fils le titre de César qui impliquait un serment, Pertinax se fit scrupule d'imposer ce serment à la conscience d'un enfant: « Mon fils, dit-il, portera le titre de César, quand il l'aura mérité. » Acceptant l'Empire comme une lieutenance de courte durée (et elle ne fut que trop courte), Pertinax n'avait voulu amener au palais, ni sa fortune privée, ni ses affranchis, ni sa maison, ni sa famille. Sa femme et son vieux précepteur Valérianus, avec qui il aimait causer littérature, l'avaient seuls suivi. Son fils et sa fille entre qui il avait partagé ses biens, étaient restés chez leur grand-père. Son fils avait continué à aller à l'école du grammairien et au gymnase comme tous les enfants de Rome; et tous deux, élevés simplement, étaient visités de

1 Imperium et imperialia omnia sic horruit ut sibi semper ostenderet displicere, denique non alium se quam fuerat videri volebat. Id.

2 Flavia Titiana est cependant qualifiée Augusta, et son fils César, dans une inscription trouvée à Metz (Orelli 895) mais cette inscription, témoignage des vœux d'un esclave payeur pour le blé dans les Gaules (*ser. verna dispensator a frumento*) n'a rien d'officiel. Une monnaie d'Alexandrie porte également: Τιτιανη Σεϐαστη.

temps à autre, non par l'Empereur, mais par leur père. Pertinax eût voulu, s'il était possible, que l'humble famille du marchand de bois fût indépendante de la fortune de César. Selon le mot très-juste de Dion, il craignait que son fils ne se laissât corrompre par les espérances que son nom pouvait lui inspirer [1]. Pourquoi Marc-Aurèle n'avait-il pas eu la même prévoyance?

A plus forte raison en face du Sénat, le souverain légal, cette modestie de Pertinax ne se démentait pas; comme Auguste, s'inclinant devant le Sénat, ne manquant pas une de ses séances, y portant toutes les affaires de l'Empire; causant avec chacun comme lorsqu'il n'était que préfet de Rome; invitant familièrement les sénateurs à sa table, ou leur envoyant un plat de sa table (on trouvait seulement parfois le cadeau un peu mesquin). Pensez ici encore quel était le contraste et quelle devait être la satisfaction de ce Sénat, honni, menacé, décrié, proscrit sous Commode, et que les Césars avaient semblé ne conserver qu'à titre de souffre-douleur. Ne jugeons pas cette politique d'après celle de notre temps. Chez nous, l'esprit de Louis XIV est toujours vivant; Louis XIV est le vrai fondateur de la monarchie française, et nous exigeons plus ou moins que tous les souverains aient du Louis XIV. Mais le fondateur de la monarchie romaine, c'était Auguste, c'est-à-dire tout l'opposé de Louis XIV, et on aimait que le souverain eût quelque chose des traits d'Auguste. Paris se raillait, il y a une trentaine d'années, du parapluie et des poignées de main d'un roi citoyen;

1. Τῇ ἐκ τοῦ ὀνόματος ἐλπιδι διαφθαρνῆναι. 7

Rome au contraire aimait à voir la *pœnula* et les poignées de main d'un César citoyen.

Et surtout, le résultat de cette simplicité, de cette modestie, de cette économie, c'était la clémence. On s'interdisait l'orgueil, le faste, la prodigalité, la divinité de Commode, pour s'épargner la cruauté de Commode. On pouvait jurer devant le Sénat qu'on tiendrait pour abolie la loi de lèse-majesté, et chacun avait confiance à ce serment, parce qu'il savait que la loi de majesté ne serait jamais nécessaire à un tel Empereur. On pouvait condamner aux verges, à la croix même, les esclaves dénonciateurs de leurs maîtres; on était sûr de ne jamais avoir à solliciter de telles dénonciations. On pouvait punir tous les délateurs, grands ou petits, par les fers, le fouet et d'autres peines; on comptait n'avoir jamais besoin d'eux. A plus forte raison, on pouvait réhabiliter les proscrits, rappeler les exilés, rendre les biens confisqués, permettre d'ensevelir les morts (car la tyrannie de Commode avait été jusque-là et avait refusé tout honneur aux cendres de ses victimes). Ce fut un triste jour, mais en même temps un jour de consolation, que celui où les parents et les amis vinrent en larmes, exhumer, de la terre où ils avaient été ignominieusement jetés, ces pauvres restes souvent mutilés et les reporter dans les sépultures de leurs familles [1]. On pouvait tout cela, on pouvait bien plus. On pouvait sans péril être non-seulement juste en faveur des vainqueurs, mais modéré vis-à-vis des vaincus; on pouvait tempérer la réaction contre les souvenirs

1 L'inscription d'Antius Lupus cité plus haut rappelle ces réhabilitation (v. p. 32.)

de Commode, sauver ses restes de l'ignominie, ses ministres de la mort, ses serviteurs mêmes d'une disgrâce. On pouvait tout cela quand on n'était ni prodigue, ni besoigneux, ni dieu.

On pouvait enfin relever la sécurité et la dignité de l'Empire. C'était déjà beaucoup que de faire comprendre au monde que celui qui régnait n'était plus le fils de Faustine, forcément ennemi de son propre Empire et de sa propre armée; Rome grandissait par cela seul qu'elle avait un autre que lui à sa tête. Malgré les accusations que Pertinax avait pu jadis encourir dans son administration provinciale, les peuples de l'Empire qui l'avaient connu se réjouirent de son avènement. Selon la triste coutume du paganisme, les cités provinciales lui dressaient déjà des autels. On lui donnait le surnom de *juste* que nul empereur, si je ne me trompe, n'avait encore porté [1]. Les peuples barbares, qui avaient éprouvé sa droiture dans la paix et son courage dans la guerre, tenaient l'Empire romain pour plus respectable et plus redoutable, depuis qu'il était aux mains d'un tel homme. Des députés affluaient à Rome, apportant les félicitations des peuples sujets ou alliés, les assurances de paix des peuples dont on se méfiait, la soumission des peuples révoltés. Commode, au moment de sa mort, venait de traiter avec des envoyés d'une nation barbare et leur avait acheté la paix, comme les Césars de l'école néronienne ne le faisaient que trop souvent, par un large

1 Agate gravée avec les têtes de Pertinax, de Titiana et de leur fils : à côté de la tête de Pertinax, ΔΙΚ (*αιος, juste*) ; à côté de celle de sa femme, ΤΙΤ (*ιανη*). Cette pierre gravée est relative aux jeux chrysanthins de Sardes.

tribut, et ces envoyés étaient déjà repartis avec leur or; mais, Commode expiré, le préfet du Prétoire, Létus, fit courir après eux et leur fit restituer la somme qu'ils emportaient: « Faites savoir à votre nation, leur dit-il tout simplement, que Pertinax est notre Empereur. » Les barbares connaissaient Pertinax et ne bougèrent pas. On croit trop depuis Louis XIV, que, pour qu'une nation soit respectée au dehors, il faut qu'elle soit comprimée au dedans.

Ce que je dis ici, je l'ai dit plus d'une fois, et je serai obligé de le redire. Il y a deux types d'empereur romain: l'empereur sage, modeste, économe, modéré, clément, puissant au dehors, aimé au dedans; c'est Auguste, c'est Vespasien, c'est Nerva, c'est Trajan, c'est Antonin, c'est Marc-Aurèle, c'est Pertinax, et plus tard, ce sera Alexandre Sévère, ce sera Tacite, ce sera Probus: — l'empereur insensé, orgueilleux, prodigue, sanguinaire, redouté au dedans et méprisé au dehors; c'est Caligula, c'est Néron, c'est Domitien, c'est Commode, et plus tard, ce sera Caracalla, ce sera Élagabale, ce sera Gallien. — Nous verrons sans cesse alterner ces deux mêmes hommes. Il n'y avait que deux manières d'être empereur romain; il n'y avait qu'une politique pour préserver l'empire et il n'y en avait qu'une pour le perdre.

Seulement, et c'est là ce qui faisait toujours redouter une catastrophe, chacune des deux politiques avait ses partisans. La tyrannie comme la modération avait les siens. Au temps de Pertinax, la masse du peuple semble avoir été assez unanime. On parle bien de quolibets jetés çà et là contre lui par les Pasquin et les Marforio de la

Rome d'alors [1], de quelques railleries sur son avarice, de certains sobriquets [2] qui lui furent donnés par ses compatriotes venus à Rome pour profiter de la fortune du nouvel Empereur et mécontents de n'avoir pu obtenir tout ce qu'ils demandaient. Mais rien de tout cela n'était sérieux ; le nom de Commode restait impopulaire, çelui de Pertinax respecté. Deux classes d'hommes seulement, deux classes à part, mais puissantes, regrettaient le premier, maudissaient le second.—C'étaient d'abord ceux que les historiens grecs appellent les *césariens*, c'est-à-dire les affranchis et les serviteurs du palais. Par une générosité peut-être imprudente, Pertinax avait gardé le personnel du palais de Commode ; il avait laissé ses affranchis à lui dans la maison de ses enfants, il ne voulait pas sans doute qu'on lui reprochât, comme on avait reproché à tant d'autres empereurs, le crédit et l'influence de ses affranchis : mais il en résultait qu'il n'était entouré que des créatures d'autrui, de serviteurs mécontents, non pour avoir perdu Commode, mais pour avoir perdu leur crédit.—La seconde classe de mécontents, c'était l'armée de Rome, les prétoriens. Pertinax cependant ne les avait pas autrement appauvris ; il avait confirmé les dons antérieurs de Commode, acquitté les promesses de Commode, acquitté au moins pour moitié les siennes propres ; mais Pertinax n'avait pas été fait par eux, il leur avait été imposé par Létus, par Electus, par le peuple. Une phrase de son

1 Omnes qui libere fabulas conferebant Capitolin.

2 Agrarius mergus, Chrestologus. — *Mergus*, est le plongeon, oiseau pêcheur ; allusion à la fortune immobilière que Pertinax se serait faite sur les bords du lac Sabatinus (Bracciano), ou de la rivière Sabatus, au moyen de l'usure. *Chrestologus*, diseur de belles paroles.

discours d'inauguration, mal interprétée, leur avait donné de l'inquiétude, et ils avaient vu, non sans chagrin, renverser les images de Commode. Mais surtout le plus mauvais signe pour eux et le plus grand tort de Pertinax à leurs yeux, c'est qu'il avait été soldat. Un soldat de boudoir et d'amphithéâtre tel que Commode était bien plutôt l'affaire de cette milice de Rome, oisive, enrichie, énervée. Un vieux capitaine, comme Pertinax, qui le premier jour de son règne donnait pour mot d'ordre ce mot : *Soyons soldats* et en avait pour ainsi dire fait sa devise, un vieux capitaine qui ne leur permettait ni d'insulter ni de détrousser le bourgeois, qui prétendait les habituer à une vie plus militaire et qui au besoin les eût envoyés guerroyer sur le Rhin, devait déplaire à ces hommes qui ne voulaient avoir du soldat que la paye, l'habit et l'arrogance [1]. Pertinax avait donc contre lui et la caserne et le palais, s'il avait pour lui le Sénat et la cité.

En outre, ce que Pertinax pouvait bien ignorer, un ennemi plus puissant que ceux-là allait se mettre à la tête de ces ennemis déjà si dangereux. Létus, le meurtrier de Commode, le premier électeur de Pertinax, Létus était mécontent. Préfet du prétoire, c'est-à-dire le second personnage de l'empire, il n'avait rien à demander dans l'intérêt de sa grandeur ; mais il trouvait sans doute qu'on n'avait pas assez abaissé ses ennemis. Létus commençait à exciter les soldats contre Pertinax. Une seconde révolution coûte si peu à faire à ceux qui en ont fait une première.

1 Timebatur militia sub sene imperatore. Capitolin.

Sans connaître la trahison de Létus, l'Empereur savait le péril de la situation, et il en éprouvait de la tristesse. Il n'avait pas ambitionné l'empire; à peine revêtu de la pourpre, il pensait à la quitter[1]. Il eût voulu, après avoir mis en ordre les affaires publiques, les confier à une main plus jeune et à un cœur doué de plus d'espérance, afin d'aller abriter sa vieillesse dans le paisible asile de sa vie privée. Il avait fixé le jour natal de Rome, comme on disait, le 21 avril, pour être le commencement d'une ère nouvelle dans l'empire. Ce jour-là il comptait nommer un certain nombre de fonctionnaires nouveaux, soit dans le gouvernement, soit dans le palais, et se séparer ainsi de cette administration et de cette cour commodienne avec laquelle il reconnaissait qu'il était impossible de vivre. Peut-être aussi eût-il choisi ce moment pour remettre aux mains d'un autre l'empire ainsi affermi et épuré. La pourpre pesait à ses épaules, mais on ne lui laissa pas le temps de la déposer; ce 21 avril que l'on redoutait, on se décida à le prévenir.

Déjà les projets des mécontents s'étaient révélés par des démonstrations menaçantes. Dès le 3 janvier, il y avait eu une tentative pour faire un autre Empereur; les soldats avaient voulu appréhender au corps un sénateur illustre, Triarius Maternus Lascivius, pour le mener au camp et le faire César; le pauvre homme leur avait échappé, nu, et était allé se cacher au palais, sous l'aile même de Pertinax; un peu plus tard il avait quitté

1 Voyez le passage de Capitolin cité plus haut, et ailleurs : Voluit imperium deponere et ad privatam vitam redire. Une lettre écrite par lui et attestant son peu de goût pour l'empire avait été publiée par Marius Maximus dans sa vie de Pertinax (Capitolin *in fine*).

la ville; et Pertinax n'avait calmé cette émeute militaire que par une ratification expresse de tous les dons que Commode avait jadis pu faire aux soldats.

Quelques jours après, c'est le consul Falco que l'on veut proclamer. Pertinax est absent, il est allé dans les ports pour veiller à l'approvisionnement de Rome. A cela se joint je ne sais quelle étrange histoire d'un esclave qui, se prétendant fils d'une Fabia de la famille des Vérus, réclamait le palais impérial à titre de propriété personnelle [1]. Sur le bruit de ce complot, Pertinax revient en toute hâte; Falco, innocent, peut-être, est jugé par le Sénat. Les sénateurs, convaincus de sa complicité, allaient le condamner. Pertinax, se rappelant son serment, se lève et s'écrie : « Me préserve le Ciel, que sous mon empire, un sénateur soit mis à mort, même justement! » Falco vécut paisible, ne perdit rien de sa fortune, et lorsqu'il mourut, elle passa sans difficulté à son fils.

Mais les mécontents du prétoire n'en demeuraient que plus aigris. Beaucoup d'entre eux avaient entendu au Sénat, Pertinax soutenir qu'il avait donné aux soldats autant que Marc-Aurèle et Vérus, quoique ceux-ci eussent trouvé 675,000,000 deniers au Trésor et que lui n'en eût trouvé que 250,000. Il y avait là une exagération dont les prétoriens furent blessés, car ces deux princes avaient donné 5,000 deniers par tête et Pertinax

1 Dum sibi quidam servus, quasi Fabiæ esset filius ex Ceionii Commodi familia, palatinam domum ridicule vindicasset, cognitus, jussus est, flagellis cæsus; domino restitui, in cujus vindicta his qui oderant Pertinacem, occasionem seditionis invenisse dicuntur. (Capitolin).

Sur ce qui suit, voyez le même Capitolin et un fragment de Dion apud Maium *Veteres scriptores* 1. 2.

n'en avait pas donné plus de 3,000. Mais ce fut bien pis quand, par suite de cette conspiration de Falco dont le chef ou au moins le héros fut absous, un grand nombre de soldats furent menés à la mort sur le témoignage d'un seul esclave. Létus, comme chef militaire, avait seul ordonné cette exécution, mais il alléguait le nom de l'Empereur et la vengeance remonta vers l'Empereur.

Un matin donc (28 mars), comme Pertinax avait projeté de sortir du palais pour aller à l'Athénée fondé par Hadrien, entendre une lecture faite par un poète, grand nombre de soldats arrivent aux alentours pour saluer, disent-ils, le prince sur son passage. On leur annonce que le prince ne sortira pas. En effet au moment où il sacrifiait, les entrailles de la victime ont donné des présages sinistres, et il a renoncé à cette sortie. Le premier mouvement de ces hommes est de rebrousser chemin; mais un groupe de deux ou trois cents autres prétoriens, parti du camp, en ordre de bataille, l'épée à la main, continue sa route malgré eux et arrive aux portes du palais. Soldats et serviteurs du palais, je l'ai dit, étaient d'accord. Personne ne les signale, personne ne les arrête, personne n'avertit l'Empereur. Les révoltés montaient déjà les degrés, Pertinax était occupé à donner des ordres intérieurs, quand sa femme accourt et lui annonce le danger. Pertinax avait Létus auprès de lui, il l'envoie parler à ces soldats révoltés, mais Létus, achevant par la lâcheté son œuvre de trahison, cache son visage, prend un chemin détourné et quitte le palais. Les soldats avancent toujours, ils ont pénétré sous les portiques, jusqu'à cette salle qu'on appelle la salle à manger

de Jupiter [1]. Les serviteurs du palais, loin de les repousser, les encouragent. Quelques amis se pressent autour de Pertinax, lui conseillent, ceux-ci de fuir, ceux-là de fermer les portes et de se défendre dans le palais intérieur ; il a sa garde de nuit, des cavaliers, de nombreux esclaves. Avec une généreuse imprudence et une noble confiance en son propre ascendant, Pertinax va seul, le visage découvert, au devant des rebelles. Il les arrête et il leur parle. Ce courage, cette noble parole d'un soldat, cette chevelure blanche rejetée en arrière, cette barbe tombant sur la poitrine, tout cet extérieur imposant d'ordinaire et bien plus imposant en face du péril, tient en suspens ces hommes passionnés. « Vous pouvez me tuer, leur dit-il, je n'en aurai ni crainte ni regret. Seulement, à tuer un concitoyen, un empereur, auquel vous n'avez rien à reprocher, pas même la mort de Commode, que gagnez-vous, si ce n'est la honte aujourd'hui et le châtiment demain ? » Malheureusement en pareille circonstance, il ne suffit pas d'en imposer à quelques-uns ou au plus grand nombre, il faudrait en imposer à tous. Un seul homme qui se roidit entraîne ces hommes qui fléchissaient ; les têtes se baissaient, les épées rentraient dans le fourreau, Pertinax parlait encore, lorsqu'un soldat de race germanique [2], appelé Tausius, pousse un cri : « Voilà le cadeau que te font les soldats », dit-t-il, et il lance son javelot à la poitrine de Pertinax. Les multitudes sont si lâches ! A leurs yeux un homme blessé est un homme condamné. Ceux qui, devant Pertinax debout

1 Siciliæ (Semeles ?) et Jovis cænatio.
2 Unus è Tungris. Les Tungri pays de Liège), étaient Germains d'origine.

et parlant, se retiraient presque effrayés, se jettent sur Pertinax frappé et chancelant. Quant à lui, son courage ne se démentit pas. Selon quelques-uns, il fut poursuivi jusque dans sa chambre et tué au pied de son lit. Mais, selon le récit que Capitolin semble accepter comme plus probable, à la vue du suprême péril, il s'enveloppa la tête de sa toge, invoqua Jupiter Vengeur et se laissa égorger. Electus, l'époux de Marcia, le principal auteur de la mort de Commode, resta fidèlement auprès de lui et se fit tuer en le défendant. Voici donc parmi ceux qui avaient été les meurtriers de Commode, deux hommes bien différents l'un de l'autre : Létus qui livre lâchement Pertinax, Electus qui meurt courageusement pour lui. C'est une redoutable doctrine que celle du tyrannicide et sur laquelle on ose à peine se prononcer. Le poignard arrive si facilement des tyrans aux bons princes, et nous avons peine à louer Charlotte Corday, quand nous pensons aux infâmes apothéoses qui ont été faites d'un Louvel, d'un Alibaud, d'un Milano, d'un Orsini.

Du reste, on put comprendre ce jour-là, combien est aveugle la justice du poignard. Quatre-vingt sept jours auparavant [1], elle frappait le plus détestable Empereur qu'on eût encore vu, sans excepter Néron ; elle délivrait Rome. Aujourd'hui, elle frappait l'un des plus dignes

1 Capitolin dit deux mois et 25 jours, mais il fixe la mort de Pertinax au 28 mars, ce qui donne bien, à partir du 31 décembre, 87 jours, comme les compte Dion.

Il existe (Muratori, 345 ; Orelli, 896) une inscription trouvée à Rome, et consacrée par les habitants de Capène à Pertinax, PRINCIPI SEV (*erissimo* ?) FORTISSIMO DVCI ET OMNIVM VIRTV ( *t* ) VM PRINCIPI, le 14 des kalendes d'avril (19 mars), huit jours avant sa mort.

Autre inscription en son honneur avec le titre de PRINCE DU SÉNAT, (qu'en effet il reprit quoi qu'abandonné avant lui) à Tarragone (Gruter, 209 ; Orelli, 897). Une autre de Lambesa, le qualifiant trois fois consul et neuf fois *Impe-*

empereurs que le monde eût connu, et jetait Rome dans une terreur que les événements allaient trop justifier.

Faut-il dire cependant, au sujet de Pertinax, ce que dit son admirateur et son partisan Dion Cassius : « Pour « avoir voulu tout réformer en peu de temps, il a suc- « combé, ne sachant pas, quoique du reste son expé- « rience fût grande, qu'on ne peut sans danger redresser « en masse tous les abus. Plus que chose au monde la « politique a besoin de temps et de sagesse. »

Le temps en effet, sinon la sagesse, a manqué à Pertinax ; mais, si le temps ne lui eût pas manqué, ne placerait-on pas son nom au dessus de Trajan et près de Marc-Aurèle?

*rator*, (trouvée à Shah-Meghala en Afrique, Henzen 401). Une autre qui doit être de Pertinax lui-même, alors commandant sur le Danube.

I. O. M
ET MARTI
CVSTODI
P. HELVIVS
PERTINAX
PR(æfectus)

(à Sirmium, aujourd'hui Mitrowitz, Henzen 5490.)

Les monnaies de Pertinax portent : *Lætitia temporum* — *Providentia deorum.*

## CHAPITRE IV

### JULIANUS ( MARS A JUIN 193 )

La mort de Pertinax jeta Rome dans la consternation. Rome était déshabituée des crises révolutionnaires. Quatre-vingt-quatre années de paix intérieure (période bien longue dans quelque histoire que ce soit) lui avaient donné la douce accoutumance de la sécurité et du repos. Et, maintenant, en moins de trois mois, deux révolutions venaient de s'accomplir, l'une, il est vrai, qui avait été une délivrance, mais l'autre qui était une catastrophe et une menace. Que faisait le Sénat? le peuple? les soldats?

Le Sénat avait peur. Ce qu'il éprouvait n'était point une crainte énergique telle que la ressent l'honnête homme qui s'arme contre le danger public parce qu'il le connaît : c'était la peur égoïste de l'homme qui s'accommode du péril public, pourvu qu'à force de bassesses, il échappe au péril personnel. Le Sénat se cachait, restait enfermé dans ses demeures, partait pour la campagne, allait chercher un refuge dans le camp même des prétoriens. Le peuple, au contraire, moins timide, était indigné plus qu'effrayé,

il courait dans les rues, cherchant et menaçant les auteurs du meurtre, pleurant tout haut ce bon prince que le Sénat pleurait tout bas. Et enfin les soldats eux-mêmes commençaient à s'effrayer de l'indignation populaire. Les meurtriers de Pertinax lui avaient tranché la tête et l'avaient mise au bout d'une pique, mais ils jugèrent bientôt que le plus pressé était de s'en aller avec leur sanglant trophée, et de se renfermer derrière les murailles du camp prétorien. C'est là que dix mille soldats (et dix mille mauvais soldats), barricadés par crainte du peuple, disposèrent néanmoins de l'empire du monde.

En effet, dans ce camp, se trouvait pour l'heure Flavius Sulpitianus, préfet de Rome, beau-père de Pertinax. A l'instant des premières alarmes, Pertinax l'y avait envoyé, pour s'assurer des prétoriens restés au camp, leur demander secours, ou au moins les contenir. La nouvelle de l'assassinat accompli avait donc trouvé Sulpitianus au milieu des prétoriens, et, ne pouvant plus sauver son gendre, l'idée lui vint de lui succéder. Il commença à intriguer, à cajoler les soldats, à leur promettre de l'argent.

Ainsi les soldats qui d'abord avaient eu peur du peuple, voyant que le peuple ne les attaquait pas, reprenaient leur assurance, et, voyant que Sulpitianus les sollicitait, recommençaient à jouer cette fois encore leur rôle d'arbitres de l'empire ; cette fois encore, cet arbitrage n'était pour eux qu'une occasion de s'enrichir. Quoique Sulpitianus fît de belles offres, ils voulurent essayer de trouver mieux, et sans plus de façon, selon le récit d'Hérodien, ils crièrent du haut de leurs murailles, que les enché-

risseurs n'avaient qu'à se présenter à leur porte [1].

Or, il y avait dans Rome un certain Didius Julianus [2], sénateur et consulaire. Sa famille était de Milan, il avait eu pour arrière-grand-père maternel Salvius Julianus, illustre jurisconsulte sous Hadrien; un autre Salvius Julianus, son oncle, avait péri sous Commode. Il avait été élevé et protégé par la mère de Marc-Aurèle, avait occupé des charges importantes, et sa vie n'était pas sans quelques souvenirs militaires. Aussi sa carrière sous Commode n'avait-elle pas été non plus sans périls. Impliqué dans la même accusation que son oncle, il avait couru de grands dangers; mais Commode, à cette époque, était encore timide, il venait de faire périr tant de hauts personnages qu'il eut peur d'aller plus loin ; Didius Julianus fut absous.

Qu'un homme placé dans cette situation et ayant traversé de telles épreuves, sexagénaire, opulent, doué

1 Cette proclamation et tout ce qui suit n'aurait eu lieu, selon Hérodien, que le jour qui suivit la mort de Pertinax; mais Dion est à cet égard un témoin bien plus sûr, et il admet implicitement que tous ces faits se sont passés le même jour.

2 M. Didius Severus Julianus, né le 29 ou 30 janvier 133; originaire de Milan, fils de Petronius Didius Severus, et d'Æmilia Clara, celle-ci petite fille du célèbre jurisconsulte Salvius Julianus.—Élevé par Domitia Lucilla mère de Marc-Aurèle.—Nommé parmi les *Viginti viri* par le crédit de celle-ci. — Questeur avant l'âge légal, puis préteur par le choix personnel de Marc-Aurèle.—Commande une légion en Germanie et y fait la guerre.—Consul.— Gouverne la Dalmatie, puis la Germanie inférieure.— Chargé de l'administration alimentaire en Italie.—Accusé sous Commode et absous; gouverne la Bithynie.—Consul avec Pertinax, puis proconsul d'Afrique. — Empereur le 28 mars 193. — Tué le 29 mai.

Sa femme, Manlia Scantilla. — Sa fille, Didia Clara, mariée à Cornelius Repentinus.

V. Dion LXXIII. Herodien II. Ælius Spartianus *in Juliano*.

Ses monnaies lui donnent le titre inusité jusque-là de *rector orbis*, bien peu applicable à lui qui ne régna guère que sur l'Italie. Celles de sa femme appellent IVNO REGINA ; celles de sa fille portent HILARITAS TEMPORVM ; lui, d'autre CONCORDIA MILITVM. Il était difficile d'accumuler plus de contre-vérités.

de passions peu violentes, qu'un tel homme ait eu peur, comme les autres sénateurs, en un jour de révolution; cela se conçoit. Mais qu'un tel homme, sans doute, éclairé, sur ce que valait l'empire, se soit soucié de la pourpre offerte dans de telles conditions et évidemment pour bien peu de temps; c'est ce qui semble incroyable. C'est cependant ce qui arriva. Les influences féminines y furent peut-être pour quelque chose : Julianus avait une femme et une fille nouvellement mariée, qui ne purent qu'envier le rare bonheur d'être appelées Augustes, et décidèrent, dit-on, leur mari et leur père à tout risquer pour leur assurer un si beau titre. La superstition aussi put y avoir part : Didius Julianus, comme la plupart des Romains lettrés de son temps, était superstitieux, mais non à la manière romaine ni pour les dieux romains; il pratiquait la magie, les cultes orientaux, les dévotions mystérieuses. Enfin un présage bien insignifiant, ce semble, lui annonçait la pourpre : il avait été consul avec Pertinax; il lui avait succédé ensuite dans le proconsulat d'Afrique; ce qui faisait que Pertinax l'appelait souvent et, peu de jours auparavant l'avait appelé : « mon collègue et mon successeur. »

Quoiqu'il en soit, allant au Sénat qu'il croyait convoqué, Didius Julianus trouva les portes closes. Comme il s'en revenait, il rencontra deux tribuns du peuple : « La place est vacante, lui dirent ceux-ci, pourquoi ne la prendrais-tu pas?[1] — Mais il y a déjà un Empereur proclamé.— Non, viens voir au camp.» Et ils l'emmenèrent au camp.

1 Hortati ut locum arriperet. Capitolin.

Au camp où Julianus apporte ainsi son enchère, la criée s'accomplit de la façon la plus méthodique. On ne laisse pas entrer le candidat (tant on tenait à se barricader contre le peuple !) mais, du pied des murailles, il peut se faire entendre. Sulpitianus au dedans offre une largesse déjà énorme : 5,000 deniers par tête de prétorien. Du haut des murs on communique ce chiffre à Julianus. Julianus répond, en levant les cinq doigts de la main, qu'il surenchérit de 5,000 sesterces. Il est riche à millions, il a la somme chez lui ; on sera payé comptant. Il rappelle aussi que Sulpitianus est beau-père de Pertinax et pourrait avoir la fantaisie de venger son gendre. Lui, au contraire, indifférent à la mémoire de Pertinax, admirateur de Commode, il vient venger Commode et honorer cette sainte mémoire, si chère aux prétoriens. Il écrit quelque chose de cela sur des tablettes (car la porte restait toujours close), et ces tablettes circulent dans le camp. Enfin, les prétoriens lui adjugent l'Empire, faisant seulement à son concurrent la galanterie de mettre sur le cahier des charges qu'il aura la vie sauve.

L'Empire adjugé, la porte du camp ne s'ouvre pas encore. On se procure une échelle et le nouvel Empereur hissé sur le rempart est enfin dans les bras de sa fidèle armée. On lui donne et il accepte le surnom de Commode. Il décrète le rétablissement des statues de Commode, il abolit les règles de discipline que Pertinax avait prétendu imposer aux prétoriens ; il donne aux soldats les deux préfets du prétoire qu'il leur convient de choisir ; et enfin il *ordonnance,* comme nous dirions, le paiement immédiat sur sa propre caisse, des sommes promises aux pré-

toriens. Cela fait, comme la nuit approche, après un sacrifice offert aux dieux, on arbore sur les drapeaux l'image de Julianus, et on se prépare à montrer à Rome son nouveau maître.

Rome savait la décision des grands électeurs de l'Empire et ne l'acceptait pas sans murmure. Entre la politique de Commode et celle de Pertinax, en d'autres termes entre la politique de Néron et celle d'Auguste, Rome n'hésitait pas, et elle ne craignait pas de témoigner ce qu'elle pensait. Aussi Julianus ne se hasarda-t-il dans les rues qu'avec un cortége de soldats plus nombreux que ne l'avait jamais eu aucun empereur à son avènement. On marchait les piques hautes; les boucliers élevés au dessus des têtes formaient ce qu'on appelait la *tortue*, afin de garantir l'Empereur et son cortége contre les attaques qui pourraient venir des fenêtres et des toits. Au milieu de cette escorte menaçante, le prince, souriant, saluait le peuple et cherchait à le gagner. Mais sur son passage, pas une acclamation, pas un chant de joie; une imprécation au moins murmurée courait dans les rangs de la foule : au Sénat seul était réservé de faire entendre des acclamations en l'honneur d'un prince qu'il détestait.

Ce fut en effet au Sénat qu'il se rendit. Ce corps était appelé en pareil cas à ratifier le choix des soldats ; mais cette fois, appuyé par le mécontentement populaire, n'eut-il pas pu se refuser, au moins par son absence, à cette ratification? Dion, dont la narration a ici le caractère de véritables mémoires, nous peint très-naïvement ce qu'étaient en cette occurrence les impressions d'un sénateur. « A mesure que ces nouvelles (de la mort de Pertinax et de

l'élection de Julianus) arrivaient à chacun de nous, dit-il, la peur nous prenait et de Julianus et des soldats. Ceux d'entre nous, surtout, qui avaient été les amis de Pertinax, étaient effrayés, moi plus qu'un autre ; car, Pertinax, entre autres honneurs qu'il m'avait faits, venait de m'appeler à la préture, et de plus, dans des causes que j'avais plaidées, j'avais révélé des actes iniques de Julianus. Il nous sembla cependant peu sûr de rester à la maison et d'attirer ainsi les soupçons sur nos têtes. Nous vînmes au Sénat, non avec l'empressement de gens effrayés, mais tranquillement, et après avoir soupé. Nous traversâmes les rangs des soldats. Ayant pénétré dans l'enceinte de la Curie, nous entendîmes Julianus. Entre autres choses dignes de lui : « Je vous vois, dit-il, sans empereur, et je « suis, autant que qui que ce soit, digne de vous comman- « der; je parlerais de tous les avantages que je possède, « si vous ne les connaissiez pas, et si vous ne les aviez « depuis longtemps mis à l'épreuve. Aussi n'ai-je pas eu « besoin de beaucoup de soldats, et je suis venu seul au « milieu de vous, afin que vous confirmiez le don qui « m'a été fait par l'armée. » Il prétendait être venu seul, tandis qu'au dehors il avait laissé une escorte de gens armés, et que, dans le Sénat même, beaucoup de soldats étaient entrés avec lui. Il parla, du reste, ouvertement de la haine et de la crainte qu'il savait bien qu'il nous inspirait. Ayant ainsi reçu l'empire et se l'étant vu confirmer par le Sénat, il partit pour le palais. »

Que fit-il au palais? Selon Dion qui n'y était pas et que sa peur rend suspect, Julianus en arrivant aurait trouvé un souper préparé pour Pertinax et se serait raillé de la

maigre chère que faisait cet empereur. Pour se montrer plus digne de l'Empire, il aurait à la hâte fait demander de tous côtés ce qu'il y avait de plus recherché, en fait d'oiseaux, d'huîtres, de poissons, etc.; il aurait soupé avec une joie bruyante, il aurait appelé le danseur Pylade et se serait amusé de ses tours : tout cela pendant que le corps mutilé de Pertinax était encore gisant. Sa vie toute entière, selon le même témoignage, aurait été marquée par une débauche et une prodigalité grossières.

Selon d'autres, Julianus n'était pas le débauché qu'on prétend ; il était même d'une telle sobriété et d'une telle épargne, qu'il se réduisait souvent, sans que cette abstinence lui fût de devoir religieux [1], à ne souper qu'avec des légumes. D'après ceux-là, il ne voulut pas se mettre à table, que les restes de Pertinax n'eussent été ensevelis. Le souper impérial fut plein de tristesse, et la veillée qui se prolongea longtemps après, pleine de soucis et d'inquiétudes. Sa femme et sa fille qui avaient, disait-on, stimulé son ambition, n'étaient elles-mêmes entrées au palais que les yeux baignés de larmes, avec une répugnance et une terreur bien concevables. J'admets sans peine cette dernière version; à l'âge et avec l'expérience de Julianus, ce n'était pas chose gaie que d'être empereur romain, et de l'être de cette façon.

Ni le prince ni les sénateurs n'étaient au bout de leurs épreuves. Le lendemain, sénateurs et chevaliers viennent rendre leur hommage au nouveau César. « Nous feignions la joie et nous cachions notre tristesse, » dit le pauvre Dion

1 Nulla existente religione. Capitolin.

Cassius. Julianus pourtant, à qui la nuit avait porté conseil, Julianus, au rebours de la veille, se montre affable et doux, appelle les plus âgés du nom de père, les autres du nom de frère ou de fils.

Mais, ce jour-là, il faut encore qu'il retourne au Sénat et affronte sur son passage ce redoutable peuple romain qui ne se laisse, lui, ni gagner ni effrayer. Ces obstinés de la foule ne cachent nullement leur tristesse; « ils disent tout haut ce qu'ils pensent, et ils préparent ouvertement ce qu'ils prétendent faire », dit notre auteur sympathique à leurs sentiments, mais épouvanté de leur audace. Ce peuple qui a vécu sous Marc-Aurèle et Pertinax, ne se fait pas à cet empire acheté, mis à prix, enchéri, surenchéri. Il ne se fait pas à cette résurrection de l'indigne Commode sous la forme d'un sénateur et d'un consulaire quelconque, par la toute-puissante volonté des prétoriens. Aussi ce n'est pas seulement le silence et les sourdes imprécations de la veille, quelques pierres commencent à voler sur le malheureux Empereur qui s'épuise cependant à faire des signes affectueux au peuple. Lorsque, arrivé aux portes de la Curie, il fait comme d'usage un sacrifice sur l'autel de Janus, les cris redoublent: « Assassin, parricide, voleur de l'empire, quitte la pourpre ; puissent les dieux te donner de mauvais présages! »

Il entre pourtant dans le sénat; mais là, effrayé de son impopularité, il n'a plus rien de son arrogance de la veille, il est pacifique et prudent, il rend grâces pour lui, pour sa femme, pour sa fille qu'on a déclarées Augustes; il refuse le vote d'une statue d'argent qu'on a la bassesse de lui offrir : « Faites-en une de bronze, dit-il, elle du-

rera. »[1] C'était encore beaucoup trop de présomption.

Sorti du sénat et revenu en face du peuple qui n'avait que faire de cette mutuelle hypocrisie, l'orage éclate de nouveau. Julianus veut monter au Capitole, le peuple lui barre le passage. Julianus a beau gesticuler, promettre des largesses, montrer avec ses doigts le nombre de pièces d'or qu'il donnera par tête de citoyen ; « nous n'en voulons pas, nous les refusons, » est le cri de cette multitude. Il faut enfin que les prétoriens dégaînent, et, frappant ceux qui se trouvaient les plus proches de l'Empereur, se fassent jour pour le conduire au temple de Jupiter.

A ce moment, l'alarme est dans toute la ville. Ce ne sont que combats dans chaque carrefour, que citoyens courant s'armer, fugitifs, blessés, poursuivis. On croit être aux jours de cette émeute qui a renversé Cléandre, mais les adversaires de Cléandre avaient trouvé aide dans une partie de l'armée, et cette fois la garnison tout entière combat pour Julianus. Les prétoriens, mieux commandés et mieux armés que l'émeute, la refoulent. Un groupe d'hommes plus désespérés que les autres se laisse investir dans l'immense enceinte du cirque ; ils sont si ardents qu'on n'ose les y attaquer, on compte que la faim les forcera à se rendre. Ils demeurent là toute la nuit, toute la journée du lendemain, n'ayant pas même d'eau à boire ; et lorsqu'enfin la soif, la fatigue, la veille les forcent à tenter la fuite ou à se livrer à la merci des prétoriens, ils poussent un dernier cri, un cri prophétique

1 Dion. *apud Maium. Veteres script.*

et qui va cruellement troubler la sécurité du palais, si toutefois il y avait au palais quelque sécurité. Comme si les nuages se chargeaient de transmettre leurs vœux, ils invoquent le secours des légions éloignées et ils demandent à Niger, proconsul de Syrie, d'être leur vengeur et leur prince.

Ils avaient raison. C'était bien la milice des légions qui devait avant peu châtier et détrôner l'orgueilleuse milice du prétoire. C'étaient les soldats et les généraux des provinces qui devaient délivrer l'Empire des arrogants soldats de la ville de Rome et de leur misérable Empereur. On l'avait déjà vu : lorsqu'après la chûte de Galba, les prétoriens achetés eurent donné la pourpre à Othon, les légions, indignées ou peut-être jalouses, s'étaient soulevées toutes à la fois ; l'Afrique, la Syrie, la Germanie, l'Illyrie s'étaient disputées à qui enverrait ses aigles envahir l'Italie, ce jour-là déjà livrée aux barbares. Les révoltes des légionnaires étaient le seul remède possible aux émeutes payées des prétoriens, le seul salut possible pour l'empire, la seule chance possible de restaurer une politique honnête. L'indiscipline provinciale pouvait seule punir l'indiscipline romaine; les aigles du Rhin ou de l'Euphrate pouvaient seules tenir en échec les aigles insolentes du Mont Palatin. Ne médisons pas trop de ces insurrections des armées les unes contre les autres. Si Rome n'avait eu qu'une seule armée, une d'esprit, de discipline, d'obéissance, Rome eût été pour jamais rivée à la tyrannie. La prépondérance militaire partagée entre plusieurs armées rivales ouvrait au moins quelque chance à un gouvernement plus digne, plus humain, plus sensé. Il pouvait

arriver aux légions de mettre sous la pourpre un général; les prétoriens ne devaient y mettre qu'un mannequin.

Chacun, du reste, s'y attendait. Le soulèvement provincial appelé par le dernier cri des vaincus et des mourants du cirque, ce soulèvement allait infailliblement avoir lieu; à l'exception tout au plus de quelques soldats du prétoire, ivres de vin et d'arrogance, il était prévu par tous, amis et ennemis. Pourquoi donc les légions du Rhin, celles du Danube, et ces fières légions de Bretagne, qui avaient lancé à travers le monde leur députation de 1,500 hommes à Commode, eussent-elles subi le sceptre qu'il avait plu aux assassins de Pertinax de mettre aux mains du plus offrant et dernier enchérisseur? On sentait, et Didius Julianus avait senti le premier, que rien ne se faisait à Rome que de provisoire et de précaire.

Déjà, pendant que cet Empereur faisait un sacrifice d'inauguration aux portes du Sénat, un signe prophétique avait frappé tous les yeux. Trois étoiles étaient apparues en plein jour, à côté d'un soleil éclatant; les soldats se les étaient montrées et avaient dit assez haut que Julianus était menacé de quelque désastre. Les sénateurs les avaient vues et s'étaient réjouis intérieurement; mais ils n'avaient osé fixer leurs regards sur ce signe d'espoir que leur donnait le ciel. Ces trois étoiles, c'étaient les trois armées de Syrie, de Bretagne, d'Illyrie; c'étaient les trois généraux qui les commandaient, Niger dont j'ai déjà parlé, Albinus, Septime Sévère.

Tous trois étaient de vieux soldats. Pescennius Niger[1]

[1] C. Pescennius Niger, originaire de la ville d'Aquinum, fils d'Annius Fuscus chevalier, et de Lampridia. — Consul en..., gouverneur de Syrie a

bien qu'il eût été auprès de Commode le protégé de cet ıthlète Narcisse qui finit par étrangler Commode, bien ɪu'il eût pris part aux cérémonies que ce prince célébrait ɜn l'honneur d'Isis; Niger semble avoir été des trois le ılus distingué et le plus digne. Il avait une noble stature, un beau visage, des cheveux élégamment ramenés, :omme c'était l'usage, sur le derrière de la tête, une voix ıarmonieuse et sonore qui, lorsque le vent portait, se aisait entendre à un mille. Il était, comme tous les grands ·énéraux de ce temps où les armées étaient si portées à 'indiscipline, d'une extrême sévérité envers les soldats, ılus aimé des peuples qu'il protégeait que des armées ont il réprimait la licence. Sous lui, jamais soldat ı'extorqua à un provincial son bois, son huile, son tra'ail ; il fit un jour lapider deux tribuns qui avaient stipulé ans des marchés des gains illicites (*stellaturas*). Il ne ouffrait pas de vin dans ses armées ; ses légions buvaient e l'eau et du vinaigre, et, comme en Égypte on lui emandait du vin, il répondait : « Vous avez le Nil. » 'as de boulangers à la suite de son camp ; ses soldats ıangeaient du biscuit. Pas d'or ni d'argent dans le avresac des légionnaires : il ne voulait pas, en cas de evers, enrichir l'ennemi. Cette sévérité envers autrui, il exerçait envers lui-même : en marche, il prenait ses

ɜmps de la mort de Commode. — Proclamé empereur à Antioche (193). — 'aincu et tué, 194. — Sa femme et ses deux fils tués quelque temps après ıi ; ses deux filles survécurent.

Ses monnaies grecques ou latines lui donnent le surnom de *Justus* δικαιος). Ses monnaies latines portent pour légendes AETERNITAS AVG.- ɪONAP SPEI-IVSTITIA AVG. — ROMAE ÆTERNAE — — SPEI FIRMÆ etc.

Un P. Pescennius Niger mentionné comme frère Arval (Marini *tab.* 32).

Voyez Dion, Hérodien et Spartian. *in Nigro*.

repas devant sa tente, et ses soldats pouvaient juger que sa nourriture n'était pas meilleure qûe la leur. Jamais il ne chercha un abri contre le vent ni contre le soleil ; les esclaves qui le suivaient, au lieu de porter des meubles de luxe pour leur général, portaient des rations comme les soldats. De plus, par une bien rare exception aux mœurs païennes, il avait la chasteté d'un chrétien. Dans la Gaule, une sorte de sacerdoce druidique qui supposait une pureté parfaite, lui fut décerné comme au plus chaste [1]. Enfin, des trois généraux que j'ai nommés, il était le seul Romain d'origine ; aussi était-ce lui que, dans son indignation et son désespoir, le peuple de Rome avait appelé comme son libérateur et son prince.

Les deux autres étaient des Africains. Clodius Albinus était d'Adrumète et Sévère de Leptis. Le premier avait depuis longtemps une grande importance [2] ; chef des légions de Bretagne, qui, par leur éloignement, échappaient à la puissance romaine et l'effrayaient par leur indépendance, il avait inquiété Commode, s'il faut en croire des documents dont l'authenticité paraît, il est vrai, douteuse. Commode lui avait offert le manteau de pourpre et le titre de César, et il les avait refusés, ne voulant recevoir de tels titres que du Sénat. Il

1 Æl. Spartianus *in Nigro*. Sévère l'accusait des vices contraires, (ibid) mais Sévère était son ennemi.

2 D. Clodius Ceionius Albinus, d'une famille noble d'Adrumète en Afrique, fils d'un Ceionius Posthumus. Commande en Bithynie à l'époque de la révolte de Cassius (175) et maintient sa province dans le devoir. Consul après cette époque. Commande en Gaule, puis en Bretagne sous Commode. Fait César par Sévère et prend alors le nom de Septimius. Sa guerre contre Sévère, sa défaite et sa mort. (196)...

Ses monnaies avec SAECVLO FRVGIFERO, MINERVA PACIFERA etc...

Deux inscriptions où il est nommé sont douteuses (Orelli 900,901).

était né pauvre, quoique, disait-on, d'une famille ancienne. Son caractère était dur, ses passions violentes, ses mœurs moins entachées pourtant que celles de la plupart des païens, sa voracité effrayante [1]. Mais il avait, cependant, d'assez nombreux amis dans le Sénat, et une grande popularité dans ces provinces de la Bretagne et de la Gaule d'où sortit plus d'un empereur.

Reste maintenant Sévère. Lucius Septimius Severus, qui, seul de ces généraux, devait régner, semblait de tous le moins digne de régner. C'était un Africain; il avait toujours gardé l'accent de son pays, et, quoiqu'il eût été rhéteur de son métier, il était plus éloquent dans la langue punique que dans la langue romaine. Il avait du reste été sénateur; il avait été aussi jurisconsulte, philosophe, et de plus astrologue; et comme cela arrivait souvent à Rome, la science et la plaidoierie l'avaient mené au gouvernement des provinces et le gouvernement des provinces au commandement des armées. La division du travail n'était pas aussi exacte, ni la démarcation entre la milice et la vie civile aussi absolue qu'elle l'est chez nous. Sa jeunesse avait été pleine de passions violentes et furieuses : il avait comparu devant Julianus lui-même, alors proconsul, pour une accusation d'adultère qui était presque en ce temps une accusation capitale; Julianus l'avait absous. Il avait comparu, sous Commode, devant les préfets du prétoire pour avoir con-

1 Selon Cordus cité par Capitolin, il mangeait des fruits au delà de ce que la nature humaine permet de croire possible, 500 figues, 100 pêches de Campanie, 10 melons d'Ostie, 20 livres de raisin de Lavicum, 100 becs figues, 400 huitres.

sulté des devins, au sujet de l'empire, disait-on; cette fois encore il avait été absous; mais il est certain que, superstitieux comme tous les Africains, ou plutôt comme tout le monde, il passait sa vie à faire des horoscopes, à lire dans les astres, à consulter des devins. Du reste, horoscopes, prédictions, pronostics, étaient une denrée si abondante, qu'il n'est pas un des quatre personnages, alors compétiteurs pour l'empire, dont la fortune n'eût été prédite au moins de cinq ou six façons; et l'oracle de Delphes lui-même, sortant de sa léthargie, faisait entendre au sujet des trois généraux de Syrie, de Bretagne et d'Illyrie, ce vers soi-disant prophétique :

*Optimus est Fuscus, bonus Afer, pessimus Albus.*

(le noir *(Niger)* est le meilleur, l'Africain est bon, le blanc *(Albinus)* est le pire). Mais la victoire ne devait pas être pour le meilleur; elle devait être pour le plus actif, le plus habile, nous devons ajouter le plus perfide.

Niger paraît s'être jeté le premier dans le combat. Il était à Antioche, brillant, magnifique, aimé. Il frappait par des jeux et des spectacles l'imagination de ces peuples d'Orient, curieux et passionnés. A la nouvelle des tristes événements de Rome, on le pressa de venir au secours de l'Empire. Réunissant donc les soldats et le peuple d'Antioche, il en appela au patriotisme de son armée, et son armée le proclama César; on le conduisit au temple, portant le feu devant lui, comme on le faisait pour les empereurs. Les adhésions lui arrivèrent de tout

'Orient, les rois et les satrapes de l'autre côté de l'Eu-
hrate lui promirent leur aide; il reçut et fit de magni-
iques présents. Toute l'Asie romaine, et, au delà du
Bosphore, la ville de Byzance furent à lui. On rêvait peut-
tre pour lui cet empire d'Orient qu'on avait déjà rêvé
our Titus contre Vespasien, pour Vérus contre Marc-
Aurèle ?

Niger put accepter cette pensée, et, en tout cas, il ne
ourna pas assez promptement ses yeux et ses pas vers
'Occident. Il ne songea pas que, sur le Danube, aux
portes de l'Italie, étaient les armées les plus puissan-
es et les plus aguerries de l'Empire; que jadis, grâce
à ces armées-là, Vespasien, proclamé comme lui en
Syrie, avait été vainqueur à Rome avant même d'y
arriver. Là, en effet, à Carnuntum en Pannonie, dans le
camp de Sévère, se passait la même chose qui venait de se
passer à Antioche dans le camp de Niger. Là aussi, on
pressait le général d'accepter, avec la pourpre, le nom
même de Pertinax et le devoir de venger Pertinax. Là, on
triomphait d'une résistance sincère peut-être, et la pour-
pre était mise sur les épaules du rhéteur africain devenu
un des plus rudes soldats de l'armée romaine (13 août 193,
selon Capitolin, mais plus probablement en avril ou mai).
A la différence de Niger, Sévère sut ne pas perdre de
temps. Didius Julianus proclamé dans Rome l'inquiétait
peu ; Niger, proclamé à Antioche, Albinus tout-puissant
dans les Gaules, le préoccupaient bien davantage. Il com-
prit qu'entre lui et Niger qui avait déjà respiré les fumées
de la souveraineté, l'orgueil rendait une alliance impossi-
ble ; d'ailleurs, pourquoi Sévère, placé aux portes de

l'Italie et maître de Rome quand il voudrait, aurait-il compté avec Niger que six ou sept cents lieues séparaient du centre de l'Empire? Il n'hésita pas à rompre avec Niger. Albinus, au contraire, était plus voisin et ne s'était pas prononcé; il était possible de s'entendre avec lui. Sévère lui envoya des messages pleins de ces magnifiques promesses, toujours faciles aux consciences qui ne les tiennent pas. Albinus fut gagné; Sévère put compter sur tout l'Occident depuis les monts Cheviots jusqu'aux portes de Byzance; et lorsque, avec la promptitude d'un vieux soldat, il se mit en marche pour l'Italie, le monde romain se trouva partagé en deux moitiés, chacune ayant fait son Empereur.

Entre deux, Julianus ne comptait déjà plus. Son gouvernement fut si insignifiant et si court, que l'on ne mentionne aucun de ses actes. Dion nous le dépeint tremblant et flatteur, même envers ce Sénat qui était et si flatteur et si tremblant; caressant les grands personnages, saluant les petits, souriant à tous, donnant des festins, passant sa vie au théâtre pour se rendre populaire. « Nous n'y avions pas confiance; » dit-il (les sénateurs ne se fiaient à personne), « cette excessive affabilité était suspecte à tous. Tout ce qui est extraordinaire, bien que quelques-uns y prennent plaisir, inspire de la défiance aux sages. »

Ce fut un coup de foudre pour Julianus quand il apprit la révolte de Sévère. Il semble que celle de Niger lui fût déjà connue, mais Niger était plus éloigné et savourait paresseusement le faste de la royauté orientale. Sévère au contraire, plus proche et plus actif ; Sévère déjà en marche, par la même route que, cent vingt ans aupa-

ravant, Antonius Primus avait suivie à la tête des mêmes légions pour aller détrôner Vitellius et faire régner Vespasien ; Sévère s'était entouré d'une garde de six cents hommes choisis dans tous les corps de son armée et qui tous avaient juré de ne déboucler qu'à Rome la cuirasse qu'ils avaient endossée en Pannon ! Pour le coup, le pauvre Julianus ne sut plus que devenir. Tout ce qu'il sut faire fut de commander à son Sénat un nouvel acte de bassesse en lui faisant déclarer ennemi de la patrie le prétendant en qui le Sénat mettait secrètement ses espérances. Un jour fut fixé par le sénatus-consulte, passé lequel les soldats, s'ils n'abandonnaient Sévère, seraient inéxorablement traités comme rebelles; et une députation fut envoyée à ce général, pour lui signifier ce décret auquel le Sénat eût été bien fâché que Sévère et les soldats obéissent. Le Sénat était donc la seule et bien trompeuse ressource de ce pouvoir aux abois.

En même temps, néanmoins, Julianus dépêchait à Sévère et un successeur et un meurtrier. Le meurtrier était un de ces agents presque officiels que Commode employait en pareil cas [1]; et quand ce meurtrier aurait, ce qui n'était pas facile, exécuté l'arrêt du Sénat sur Sévère dans sa tente et au milieu de son camp, alors le successeur désigné devait prendre le commandement des soldats désormais soumis à Julianus. Pareil message avait déjà été expédié à Niger et sans succès. Spartien a raison de le dire, ce n'était pas là du crime, c'était de la démence. Et cette démence aurait été poussée plus loin encore, s'il est vrai, comme

1 Aquilius.. notus cædibus ducum. Spartien, *in Severo*. Notus cædibus senatoriis. Id. *in Juliano*.

cet écrivain l'avait ouï dire, que Julianus fit assigner Sévère devant les juges, afin de se faire adjuger judiciairement l'Empire romain [1].

Mais, si insensé que fût Julianus et si confiant qu'il fût dans les moyens de résistance légale, il lui en fallait d'autres. Tout empereur surpris dans Rome par une attaque de l'autre côté des Alpes se trouvait étrangement au dépourvu. Julianus avait dans Rome ses quatorze ou quinze mille hommes de garde prétorienne ou municipale; il avait à Misène et à Ravenne deux flottes dont on pouvait débarquer les rameurs pour en faire de mauvais soldats ; hors de là, rien. L'Italie était sans troupes, et un recrutement fait dans son sein n'eût amené que des conscrits de mauvaise humeur, sans vétérans pour leur donner l'exemple, sans officiers pour les commander. Voilà pourquoi Néron, et Othon après lui, n'ayant que les forces de l'Italie pour se défendre, avaient été si facilement vaincus.

Il fallait cependant se faire une armée. Pendant quelques jours, Rome fut un camp; ses places publiques servirent d'écuries, de bivouac, de champ de manœuvres aux hommes, aux chevaux, aux éléphants. Les soldats, anciens ou nouveaux, menaçaient, insultaient, maltraitaient les citoyens comme dans une ville prise. Dion et le Sénat eurent encore un accès d'hilarité contenue comme ils l'avaient eu sous Commode, quand ils virent les prétoriens, soldats de cabaret ou de boudoir, cherchant tant bien que mal à

1 Par insania... quod cum Severo ex interdicto de imperio egisse fertur, ut jure videretur ad imperium pervenisse.

s'aguerrir contre l'ennemi qui arrivait; les matelots de Misène s'exerçant tant bien que mal à manier la lance et l'épée; et, pour achever cet ensemble d'éducation militaire, les éléphants de l'amphithéâtre dont on voulait faire des éléphants de combat, se jetant furieux sur les chevaux et renversant brutalement leurs conducteurs. En outre, on fortifiait le palais; Julianus était convaincu que Pertinax n'avait été tué que faute de grilles et de verroux, et il prétendait se faire de la maison impériale une citadelle invincible en cas de défaite. Il eût voulu même fortifier Rome et avait supplié les prétoriens de creuser des fossés et d'élever des remparts; mais ces soldats opulents avaient les mains trop blanches pour une telle besogne, et ils louaient des ouvriers pour tenir la pioche à leur place.

Rome eût souri volontiers, si le délire de la peur n'eût rendu Julianus sanguinaire. La superstition était plus que jamais éveillée en lui. Il croyait se concilier la faveur des soldats, la faveur des dieux peut-être, en offrant un peu de sang aux mânes de Commode. Il fit périr le traître Létus, certes bien digne de mort; mais Létus put lui rappeler que, sous Commode, Julianus lui avait dû la vie. Marcia périt également, comme meurtrière, hélas! et non comme chrétienne. Entouré de magiciens et de devins, Julianus célébrait des cérémonies étranges, faisait chanter devant lui des hymnes barbares, se faisait apporter de ces miroirs magiques, dans lesquels des enfants, les yeux bandés et le dos tourné, voyaient l'avenir. Cette magie non sanglante ne lui suffisait pas encore; et, cet avenir dont il s'épouvantait, il en cherchait souvent la

connaissance dans les entrailles d'enfants immolés.

Du reste, ce délire de la peur et de la cruauté allait bientôt finir. Les nouvelles que recevait Julianus étaient de plus en plus sinistres. Il apprenait que Sévère traversait l'Italie sans résistance; que les villes, gagnées ou effrayées, lui ouvraient leurs portes; qu'on allait au devant de lui, avec des hymnes, de l'encens et des guirlandes de fleurs. Le préfet du prétoire de Julianus, envoyé pour prendre le commandement de la flotte de Ravenne, s'en revenait tristement, après avoir trouvé Sévère maître de la flotte. La députation du Sénat avait joué un rôle plus pitoyable encore : arrivée auprès de Sévère, elle l'avait un peu effrayé d'abord par le grand nom du Sénat ; mais bientôt elle s'était laissé elle-même effrayer ou séduire, elle avait fini par haranguer les soldats de Sévère en l'honneur de Sévère, et elle était demeurée dans le camp des rebelles. Le découragement était autour de l'Empereur ; les prétoriens eux-mêmes, pour avoir manœuvré dans Rome pendant quelques jours, se déclaraient épuisés de fatigue; l'idée d'avoir affaire à des soldats sérieux les épouvantait.

Julianus désespéré vient de nouveau au Sénat (29 mai) : « Il n'y a plus, dit-il, qu'une ressource pour sauver la patrie; que tous, sénateurs, consuls, prêtres, vestales; avec la robe prétexte et les bandelettes, aillent au devant de Sévère, comme jadis Véturie au devant de Coriolan. » Grande ressource eussent été les consuls et les vestales du peuple romain vis-à-vis de l'Africain Sévère et de ses soldats Illyriens ou Dalmates [1]. Le Sénat, cette fois, ose

1 Inane contra barbaros milites præsidium parans. Spart. : *in Juliano*.

refuser. « Qui ne sait pas combattre ne doit pas régner », dit-on durement à Julianus. Il fallait que la cause de ce prince fût bien évidemment perdue.

Le Sénat s'exposait pourtant ; car, s'il faut croire certains récits, Julianus songea un instant à faire massacrer les sénateurs, par ce qui restait d'épées à sa disposition. En tout cas, ce peu croyable accès de colère ne dura qu'un instant, et le sentiment de sa faiblesse lui revint bientôt. Alors, nouvelle proposition au Sénat: Sévère n'est plus ennemi public; on consent à ne pas le faire poignarder, on consent même à le faire empereur: «Écrivez à Sévère, dit Julianus au Sénat, proposez-lui de partager l'empire avec moi.» Un sénatus-consulte est redigé en ce sens, le préfet du prétoire Tullius Crispinus est chargé de le porter. Mais, comme on le pense, il arrive de ce sénatus-consulte ce que probablement le Sénat en attendait. Sévère n'en veut point; il déclare qu'il aime mieux avoir Julianus pour ennemi que pour collègue ; il traite Crispinus d'assassin déguisé sous l'apparence d'un envoyé pacifique, il le fait tuer, et il continue à marcher sur Rome.

Arrivé au dernier degré de la terreur, Julianus vient encore au Sénat demander conseil, mais cette fois personne n'a de conseil à lui donner; le Sénat n'en eut jamais pour les empereurs en détresse. Julianus veut chercher un autre appui ; il écrit à ce vieux et vénéré Pompeïanus, gendre de Marc-Aurèle, et lui offre le partage de l'empire. Pompeïanus, de sa retraite de Terracine, répond que son âge et l'affaiblissement de sa vue l'obligent à refuser. Julianus, ne dédaignant pas les plus vils auxiliaires, envoie à Capoue armer les gladiateurs dont cette ville était depuis

des siècles le quartier général. Mais, au même moment, ses soldats, les prétoriens l'abandonnent. Sévère leur a envoyé des messagers, Sévère a fait afficher dans Rome même ses proclamations; il promet aux soldats la vie sauve et l'impunité, s'ils livrent les meurtriers de Pertinax; les soldats se hâtent de saisir dans leurs rangs les meurtriers et se déclarent pour Sévère. Après avoir vendu l'empire et en avoir reçu le prix, ils n'ont pas le courage de tenir le marché.

Après cette trahison, c'est au Sénat de trahir. Julianus n'a plus de soldats, tout le monde l'a abandonné, il est seul au palais avec son gendre Repentinus et son second préfet du prétoire, Génialis. C'est alors que le Sénat se décide à lever l'étendard et à déployer toute son énergie. Il faut entendre avec quelle naïveté le sénateur Dion Cassius raconte ce haut fait de ses collègues : « Les prétoriens ayant fait part de leur défection au consul Silius Messala, celui-ci nous convoqua dans l'Athénée (ainsi appelé parce qu'il sert aux exercices de ceux qui s'instruisent dans les lettres), et il nous apprit ce qu'avaient fait les soldats. Alors, » soudainement éclairés, « nous condamnâmes Julianus à mort, nous fîmes Sévère empereur, et nous accordâmes à Pertinax les honneurs dus aux demi-dieux. » Voilà comme un sénateur raconte, tranquillement sans ombre d'embarras ni de remords, cet acte d'infâme lâcheté du Sénat.

Le pauvre Julianus (car on arrive à le plaindre ; il est moins lâche que ses nouveaux ennemis), le pauvre Julianus, par ordre du Sénat qui pour la première fois depuis Auguste osait faire à ce point acte de souveraineté, vit venir au

palais un simple soldat chargé de le tuer. Il en appela en vain à la pitié de César, c'est-à-dire de Sévère ; et il reçut la mort, couché à terre, dans un coin des thermes impériales, ne disant que cette parole « qu'ai-je donc fait? qui ai-je donc tué? » (1er ou 2 juin 193).

Ainsi finit ce triste drame du règne de Julianus, un des plus humiliants pour la nature humaine et dans lequel on peut dire que, depuis le commencement jusqu'à la fin, l'Empereur, ses prétoriens et son Sénat, luttèrent entre eux de lâcheté.

On se demande seulement pourquoi le Sénat était si bas à une époque où nous avons remarqué dans le peuple romain un certain retour d'énergie et de dignité. Ce Sénat, pendant plus de quatre vingts ans, avait été traité avec un respect qui eût dû le relever à ses propres yeux. Cinq empereurs, des plus dignes que le monde romain eût connus, s'étaient succédé, l'honorant, le choyant, inclinant devant lui leur puissance, faisant entrer dans ses rangs tout ce qu'ils connaissaient de plus hommes de bien. Il y avait à peine quatorze ans que Marc-Aurèle était mort; le Sénat devait encore être composé en grande partie des amis, des protégés, des élus de Marc-Aurèle. Et c'étaient les élus de Marc-Aurèle qui avaient été si tremblants sous Commode, si lâchement triomphants à sa mort, si impuissants après celle de Pertinax, si serviles envers Julianus empereur, si odieusement traîtres envers Julianus prêt à tomber. C'étaient eux qui avaient marqué par un acte éclatant de lâcheté chacune de ces péripéties de la fortune romaine.

Faut-il s'en prendre à la bonté crédule de Marc-Aurèle

qui faisait que, tout en aimant et recherchant les plus dignes, il rencontrait parfois les plus intrigants, et que ses élus à certains moments avaient été bien plutôt les élus d'Anaclytus, de Faustine, de quelque affranchi ou philosophe de cour ? J'ai peine à l'admettre ; nous voyons qu'au moins dans les choix pour l'armée, Marc-Aurèle avait su trouver des hommes de mérite et de cœur. Ne faut-il pas s'en prendre plutôt à l'éternelle débilité de toute vertu humaine ? Nos vertus, et surtout les vertus païennes, ont grandement besoin de s'appuyer sur le sentiment de la responsabilité vis-à-vis des hommes, et, dans les assemblées, cette responsabilité ou disparaît ou diminue. On serait énergique et digne si on agissait pour son propre compte et si on devait porter seul la responsabilité de ses actes ; mais quand on est quatre ou cinq cents pour faire acte de vertu ou de peur, on s'inquiète peu de son quatre-centième de responsabilité, et on ne rougit pas d'une faiblesse partagée entre tant de coupables. Quel membre du long Parlement, s'il eût été à lui seul le Parlement tout entier, se serait plié à tant de tyrannie, eût cédé à tant de peurs, eût toléré de telles insultes, eût été tour à tour si inique envers Charles I^er^, et si lâche devant Cromwell ? Pas un seul peut-être. Quel membre de la Convention, s'il eût été à lui seul la Convention tout entière, eût voté tant de crimes, accepté une telle servitude, subi une terreur aussi dégradante, se fût parjuré tant de fois et eût trahi, tant de fois: trahi le Roi après l'avoir servi, trahi les Girondins après les avoir encensés, trahi Danton après l'avoir béni pour le sang versé, trahi Robespierre après lui avoir voué le culte de la peur ?

Lequel? Personne peut-être. C'est une chose redoutable pour la faiblesse humaine que les mensonges et les parjures qui se votent par assis et levé et après lesquels chacun peut se dire : « Je n'y suis que pour une voix ; la majorité est coupable, mais que suis-je dans la majorité? »

Ajoutons même, pour humilier davantage l'orgueil humain, que presque toujours ces votes de servitude et de peur sont des votes unanimes. Soyez sûr que le Sénat romain dut être unanime au théâtre pour applaudir Commode, unanime dans la curie pour charger son cadavre d'imprécations, unanime pour élire Julianus qu'il détestait, unanime pour le faire décapiter. La convention elle aussi fut unanime ou peu s'en faut, pour et contre les Girondins, pour et contre Danton, pour et contre Robespierre. Jamais loi bienfaisante, libérale, salutaire, bénie, n'a eu en sa faveur une majorité pareille à celle qu'a eue la loi des suspects ou la loi du tribunal révolutionnaire. L'histoire des hommes n'est pas toujours belle, l'histoire des assemblées l'est moins encore.

---

## CHAPITRE V

### LUTTE DE NIGER, ALBIMUS ET SÉVÈRE (193-197).

Sévère cependant continuait sa marche [1]. Ce fut à Intéramne (Terni), à une vingtaine de lieues de Rome, qu'une députation de cent sénateurs vint lui apporter le décret qui l'avait fait empereur et avait condamné à mort Julianus. Cette députation suivait d'une quinzaine de jours celle qui était venue lui dénoncer sa propre condamnation par le Sénat sur la demande de Julianus.

Sévère ne se montra pas autrement reconnaissant de

[1] L. Septimius Severus, né à Leptis en Libye, le 11 avril 145 ou 146, fils de M. Septimius Geta et de Fulvia Pia (deux frères de son père furent consuls). — Questeur en Espagne et en Sardaigne. — Légat du proconsul d'Afrique, préteur en 176 ou 177, gouverneur de la Gaule Lyonnaise vers 186. — Proconsul en Pannonie, puis en Sicile, consul en 189, commandant en Illyrie, 190 ou 191. — Proclamé empereur en Pannonie puis, reconnu à Rome, 193, et surnommé Pertinax. Ses titres : *Arabicus Adiabenicus, Parthicus, Pius* en 195; *Invictus* en 201, *Britanicus Maximus* en 209. — Consul en 194 et 202 — Mort à York le 4 février 211.

Il épousa 1° Martia, morte avant son avènement et plus tard déifiée par lui ; 2° (avant 175) Julia Domn a, native d'Emèse en Syrie. Celle-ci porte les titres de *mater castrorum, mater senatus, mater patriæ, mater Augustorum,* (à cause de ses deux fils). Ses monnaies reproduisent ces différents titres. Inscriptions: Orelli 910, 923-925, Henzen 5505, 5507, 5508.—Morte en 217. — Déifiée, peut-être par Elagabale (Monnaies avec le mot *Consecratio*).

Historiens de Septime-Sévère: Xiphilin d'après Dion. LXXIII, LXXVII; Hérodien II et III; Ælius Spartianus, *in Severo.*

cette tardive résipiscence. Il reçut les sénateurs sous sa tente au milieu de son camp (car il marchait comme en pays ennemi); et, avant de les admettre en sa présence, il les fit fouiller pour s'assurer que leurs robes prétextes ne cachaient pas des poignards. Le Sénat méritait bien cela.

Le lendemain, les fidèles officiers du palais, qui avaient aidé au meurtre de Pertinax, vinrent à leur tour déposer aux pieds du nouveau César l'assurance de leur fidélité inviolable à côté de l'inviolable fidélité du Sénat. Ils y déposèrent aussi, à ce qu'il paraît, le trésor de Julianus, et Sévère put remettre (à titre de gratification ou d'indemnité) 720 pièces d'or à la députation sénatoriale, laissant les députés libres ou de le précéder à Rome, ou, s'ils aimaient mieux, de rester dans son camp pour rentrer dans Rome avec lui.

Mais, après le Sénat et le Palais, il y avait à s'entendre avec le camp du prétoire. C'était une troisième puissance et des trois la plus sérieuse. Les soldats du prétoire avaient abandonné Julianus ; mais quelles conditions allaient-ils proposer à Sévère? Quelles largesses ne leur faudrait-il pas faire pour s'assurer quelques jours de règne, après que Pertinax et Julianus avaient payé si cher et régné si peu de temps? Fallait-il subir le joug de cette milice insolente, avide, indisciplinée, qui avait d'autant plus de goût pour les révolutions, qu'elle en avait moins pour la guerre?

Sévère ne le voulut pas. Mais le perfide Africain ne crut pouvoir mieux faire que d'employer la fourberie. Comme il approchait de Rome, il fit inviter les

prétoriens à venir en attirail pacifique lui présenter leurs hommages et recevoir l'annonce de ses largesses. Sans armes, sans cuirasses, en habits de fête, couronnés de lauriers, et portant à la droite de leur ceinture la courte épée qui ne les quittait pas, ils vinrent donc aux portes du camp. Là, Sévère leur fit dire de l'attendre et qu'il viendrait leur parler. Bientôt il parut sur son tribunal, où les acclamations joyeuses et solennelles l'accueillirent. Mais son discours les fit bientôt cesser. Son visage était dur, sa parole violente et irritée. Il leur reprocha leur trahison envers Pertinax, l'empire vendu à Julianus, leur dernière trahison envers Julianus : « Je vous fais pourtant grâce de la vie, leur dit-il, mais vous allez être dépouillés du vêtement militaire. Vous vous retirerez, et, sous peine de mort, vous n'approcherez pas de Rome à une distance moindre de cent milles. » Les prétoriens, pendant qu'il leur parlait, avaient pu s'apercevoir que, peu à peu, les soldats de Sévère armés les entouraient et s'approchaient d'eux. Contre le nombre et les armes, il était impossible de résister. Ils subirent, sans trop de murmure, l'arrêt qui venait d'être prononcé. On leur ôta leurs poignards ornés d'argent et d'or, leurs ceintures et les autres insignes de la milice ; aux cavaliers, leurs chevaux. On les renvoya dépouillés et comprenant assez qu'ils n'avaient pas le droit de se plaindre. Un seul mouvement de susceptibilité militaire se fit remarquer : ce fut de la part d'un cheval qui, malgré tout ce qu'on put faire, s'obstina violemment à suivre son maître. Le prétorien touché tua le cheval et puis se tua ; il semblait, à ce que Dion prétend, que ce

noble animal montrait quelque joie de mourir avec son maître.

Ainsi fut brisée pour la première fois cette milice du prétoire qui datait de Tibère, qui avait fait régner Claude, Néron, Galba, Othon, Pertinax, et, en dernier lieu, Julianus ; à qui tous les Césars avaient payé leur avènement ; auxiliaire redoutée, quand elle n'était pas l'arrogante dominatrice, de la puissance impériale. Rome put se réjouir de n'avoir plus cette garnison détestée, mais elle dut s'effrayer d'avoir un Empereur aussi perfide.

Sévère fit ensuite son entrée dans Rome. Sur cette entrée, les impressions diffèrent. Dion, pour sa part, déclare que jamais il ne vit un si beau jour. L'Empereur fut modeste. Il vint jusqu'aux portes de Rome, à cheval et en tenue militaire; mais là, il prit la toge et entra dans la ville à pied, en simple citoyen, comme avait fait Trajan. Il est vrai que toute son armée le suivait avec armes, chevaux, drapeaux et les enseignes des prétoriens que l'on portait renversées. Toute la ville était ornée de fleurs ; toutes les têtes chargées de lauriers ; partout des parfums, des lumières, des acclamations ; le peuple était joyeusement vêtu de mille couleurs. « Nous étions là, dit-il, en habit sénatorial, au milieu de cette multitude qui s'empressait pour voir Sévère et pour l'entendre, se hissant les uns sur les autres, pour apercevoir ce visage pourtant bien connu, mais qu'il semblait que la fortune avait embelli. »

Le lendemain, Sévère vint au Sénat. Il annonça qu'il venait rétablir le gouvernement de l'aristocratie, c'est-

à-dire du Sénat; que nul ne serait mis à mort ni même emprisonné sans jugement; que les délateurs ne seraient plus soufferts. Il prononça avec respect les noms de Marc-Aurèle et de Pertinax, se déclarant, par une fiction rétroactive, fils adoptif de l'un, se déclarant le vengeur de l'autre dont il voulut même ajouter le nom au sien, les prenant tous deux pour ses modèles : et enfin, à la grande joie du Sénat, il répéta cette promesse que tous les empereurs avaient faite, et que tant d'empereurs avaient violée, de ne faire mourir aucun sénateur. Il ne se contenta pas de l'appuyer par un serment ; il fit ajouter dans le sénatus-consulte cette clause, qui eût semblé trop révolutionnaire à toutes les chartes modernes, que dans le cas où le prince ordonnerait la mort d'un sénateur, le prince lui-même et ses enfants, l'auteur du meurtre et ses enfants, seraient réputés ennemis de la République. Évidemment Sévère était le plus libéral et le plus constitutionnel de tous les Césars ; et, revenu de ses frayeurs sous Commode et sous Julianus, délivré des prétoriens, le bon Dion ne se tenait pas de joie. Quel heureux avènement que celui de cet « empereur qui arrivait au trône du fond de l'Illyrie, sans une goutte de sang, sans même un grain de poussière [1] ! » Tel est le récit du sénateur enfin rassuré.

Au contraire, selon Spartien, qui n'était pas contemporain, mais qui avait lu Marius Maximus et d'autres contemporains, l'entrée de Sévère dans Rome fut odieuse et terrible. Il ne faut pas oublier que les légions romaines

[1] Πρῶτον ἀνθρωπων καὶ βασιλέων ἀναιματί καὶ ἀκονοτὶ τοσαῦτα κατωρθωκότα. Hérodien II.

se recrutaient en général dans la province où elles tenaient garnison. Ces soldats romains des légions, comparés aux Romains de l'Italie, étaient des barbares[1]; c'était donc l'Illyrie et la Pannonie qui, à la suite de Sévère, triomphaient de Rome captive, comme jadis avait triomphé la Germanie, amenant Vitellius après elle. Ces paysans du Danube, émerveillés des splendeurs de la cité reine, et irrités d'en avoir été si longtemps les gardiens pauvres et mal payés, allaient, venaient, s'établissaient sous les portiques, dans les temples, dans le palais, comme dans leurs bivouacs des bords de la Save, prenaient sans payer, menaçaient de pillage.

Il faut que Dion lui-même en convienne : « Jusque-là, dit-il, la garde du prince était composée ou d'Italiens, ou au moins d'Espagnols, de Macédoniens, d'habitants du Norique, gens que nous connaissions, qui avaient bonne façon et bon visage ; mais ces sauvages de toute nation et de toute langue, ces visages farouches, ces voix rauques, ces manières brutales nous effrayaient. » C'en était fait : à partir de ce jour, l'empire de Rome était destiné à recevoir la plupart de ses maîtres de l'autre côté de l'Adriatique ; à partir de ce jour, l'Italie devait s'habituer à être gouvernée, ou au moins occupée par les barbares. Qu'ils vinssent, comme sous les Césars, des Alpes Carniennes et du Danube, ou comme après l'empire, de la Gothie et de la Scandinavie, ou comme dans les siècles modernes, de l'Espagne, de la France et de l'Allema—

1 J'ai expliqué cela dans mon ouvrage *Rome et la Judée*, 1re partie, chapitre VIII.

gne, ou comme aujourd'hui des Alpes piémontaises, peu importait ; l'Italie devait toujours crier : « Hors d'ici les barbares ! » et le crier inutilement.

De plus, Dion est même obligé de l'avouer, il se passait bien des choses qui ne plaisaient pas aux sénateurs. Les vieillards du Sénat qui avaient vu Sévère grandir à côté d'eux (et Sévère lui-même n'était plus jeune), les vieillards hochaient la tête et engageaient les jeunes gens à ne pas trop se fier aux promesses de ce rusé Africain. Je sais que la malhonnêteté politique est chose sur laquelle bien des consciences passent facilement ; je sais que, dans les derniers temps surtout, sous le nom jadis décrié de machiavélisme, cette malhonnêteté politique a reçu de nombreux hommages. Oui, on la loue et on l'admire, mais on se défie d'elle ; et, lorsque Cartouche deviendra roi, tout en le portant en triomphe, on prendra garde à ses poches.

Sévère cependant croyait trouver beaucoup de dupes. Car, avant de quitter Rome où il ne resta que peu de temps, il crut à propos de décerner une belle apothéose à cet honnête Pertinax qu'il prenait, non sans quelque restriction mentale, pour son modèle. Sur le Forum, en face des rostres, fut construit un édifice en bois soutenu par des colonnes ornées d'or et d'ivoire. Un lit funèbre y fut disposé, couvert d'une housse de pourpre et d'or, et, sur ce lit, la statue en cire de Pertinax, en habit de triomphateur. Auprès de lui, un beau jeune homme, tenant un éventail en plumes de paon, chassait les mouches de son visage, comme s'il eût été vivant et endormi.

Sévère et les sénateurs, en habit de deuil, s'assirent à

l'entour, les femmes des sénateurs sous les portiques voisins. Alors passèrent successivement devant le corps, d'abord les statues des illustres Romains ; ensuite des chœurs d'hommes et d'enfants, chantant les louanges du mort ; puis les statues de toutes les nations sujettes de l'Empire, chacune dans le costume qui lui est propre ; puis les licteurs, scribes, hérauts et autres ministres inférieurs, classe par classe ; l'armée après eux ; après l'armée les chevaux du cirque ; puis les offrandes pour le sacrifice funèbre, envoyées par l'Empereur, par les sénateurs, par leurs femmes, par les plus riches d'entre les chevaliers, par les nations de l'Empire, par les corporations de citoyens. En dernier lieu on portait un autel doré, orné d'ivoire et incrusté de pierres précieuses.

Sévère alors, du haut des Rostres, fit l'éloge de son devancier. Il le fit au milieu des acclamations, parfois même des sanglots du Sénat (le Sénat savait trop bien ce qu'il avait perdu). Mais surtout, au moment où il fallut enlever le lit funèbre, les cris de douleur et les larmes redoublèrent. Le lit funèbre, enlevé par les pontifes et les magistrats, fut remis par eux à un certain nombre de chevaliers, et l'on se mit en route pour le champ de Mars. Une partie des sénateurs marchaient en avant du lugubre simulacre, les uns brisés par la douleur, les autres chantant un hymne funèbre qu'accompagnaient les flûtes, compagnes habituelles de toutes les obsèques ; Sévèrre marchait le dernier. Au champ de Mars ! sur un bûcher en forme de tour carrée, ornée d'or, d'ivoire et de statues, le char doré dont se servait jadis Pertinax avait été placé ; on déposa sur le bûcher, d'abord les offrandes,

puis le lit funèbre. Sévère et les parents de Pertinax donnèrent à la statue qui représentait le mort, un dernier baiser : des cavaliers et d'autres soldats firent autour du bûcher des évolutions pyrrhiques qui rappelaient les jeux de l'amphithéâtre ; les consuls y mirent le feu ; un aigle, captif sur le bûcher, s'envola vers le ciel ; et ainsi, selon l'expression de Dion, Pertinax devint immortel [1].

Mais la grande question de l'Empire n'était pas à Rome ; et, de plus, Sévère n'ignorait pas que, même dans Rome, on murmurait d'autres noms que le sien. Avant sa venue, le peuple révolté avait un instant proclamé Niger, et le Sénat parlait tout bas d'Albinus. Albinus et Niger, l'Occident et l'Orient, l'armée de Bretagne et l'armée de Syrie, c'étaient, pour Sévère et pour l'armée d'Illyrie, les deux rivaux qu'il fallait ou vaincre ou se concilier. Ce n'était plus dans Rome que le sort de l'Empire romain se décidait ; les provinces représentées par leurs légions pesaient plus dans le choix des empereurs que Rome dominée par les prétoriens.

Or, Sévère était décidé, s'il se pouvait, à éliminer l'un comme l'autre ces deux rivaux. Mais il ne voulait pas avoir à les combattre tous deux à la fois. Dès le jour où il s'était soulevé, il avait écrit amicalement à Albinus ; proclamé dans Rome, il lui adressait de nouveaux éloges,

1 Καὶ ὁ μεν Περτίναξ ὀυτως ἠθανατισθη. LXXIV. 6. La déification de Pertinax est rappelée par plusieurs inscriptions DIVO PERTINACI (Cirta Renier 1825 .) Il y eut des jeux annuels au cirque pour le jour de sa naissance et pour celui de son avènement ; ces derniers depuis supprimés par Sévère. Des *sodales* (Confrérie pieuse) *Helviani*, qui se confondirent avec les *Marciani*, en l'honneur de Marc-Aurèle, les *Commodiani* eu l'honneur de Commode, et plus tard les *Severiani* en l'honneur de Sévère. Capitol. *in Pertinace* 15. Insc. de Rome (Orelli 2379).

lui conférait le titre de César et une sorte d'adoption par suite de laquelle Albinus et lui se traitèrent de frères[1]. Mais en même temps il envoyait, officiellement ou non, un de ses affidés pour commander en Bretagne; en honorant Albinus, il se préparait à le supplanter un jour.

Mais, vis-à-vis de Niger, sa politique était différente. En même temps qu'Héraclitus était parti du camp d'Interramne pour aller commander en Bretagne, un autre serviteur de Sévère, Plautianus, était parti pour Rome et y avait devancé son général afin de s'emparer pour lui des fils de Niger et de les lui réserver comme ôtages. Les mêmes précautions étaient prises contre les personnages les plus importants de l'Orient dont les familles étaient à Rome. On saisissait les correspondances et les proclamations de Niger; on ne permettait ni qu'elles fussent lues au Sénat ni qu'elles fussent affichées dans Rome. De ce côté-là, Sévère était donc décidé à une guerre ouverte et immédiate; et, lorsque un peu plus tard Niger lui proposa le partage de l'Empire, un refus absolu fut la seule réponse.

Aussi Sévère ne voulut-il pas perdre un moment. Il savait que Niger soulevait l'Orient; que le roi d'Arménie, sollicité par lui, s'était contenté de se retrancher dans une prudente neutralité; que le roi des Parthes, au contraire, avait fait appel aux satrapes, c'est-à-dire à ses grands feudataires, pour qu'ils envoyassent au delà de l'Euphrate leurs guerriers prêter assistance à Niger; que déjà un Barsémius, roi ou émir d'Hatra (cette ville devant la-

[1] Voyez plus bas la lettre de Sévère à Albinus et la monnaie d'Albinus où il s'intitule D. CLOD. SEPT. ALB. CAESAR. Il ajoutait ainsi à son nom le nom de son collégue.

quelle Trajan s'était brisé), avait envoyé ses archers au camp de Niger ; que des levées se faisaient en Syrie, à Antioche surtout, avec l'enthousiasme habituel de ces populations mobiles ; qu'on fortifiait les passages du Taurus ; que Byzance était en armes et servait à l'armée orientale de tête de pont au delà du Bosphore. Sévère savait tout cela et avait hâte de partir. Pendant qu'un de ses généraux courait en Afrique, pour empêcher Niger d'envahir cette province et d'affamer Rome ; lui-même, « donnant une heure aux soins de son empire » naissant, payait les dettes de sa vie privée, dotait et mariait ses deux filles, faisait ses gendres consuls [1] tous deux à la fois et tous deux riches aux dépens du trésor public, assurait les approvisionnements de Rome que Julianus avait laissés fort insuffisants, faisait mettre à mort quelques amis de Julianus (ce qui n'était encore qu'un modeste début dans la voie de la proscription), et quittait Rome (1 ou 2 juillet 193) sans y avoir séjourné plus de trente jours.

Plusieurs de ses généraux étaient déjà en marche vers la Thrace et, quelle que fût son activité personnelle, cette guerre se fit plus par ses lieutenants que par lui-même. Elle fut courte : l'Orient (car, encore une fois, c'étaient, dans la personne des légions, les nations qui combattaient), l'Orient était amolli par des siècles de civilisation ; la force des légions s'y énervait. L'Occident au contraire était voisin encore de son temps de barbarie ;

1 Elles devaient être nées du premier mariage de Sévère avec Marcia ; elles épousèrent Probus et Aétius ; qui furent, à ce qu'on suppose, les consuls substitués (*suffecti*) du 1er juillet 193.

le soldat y naissait plus robuste, et y demeurait plus brave.

La première rencontre eut lieu dans le voisinage de Périnthe (appelée depuis Héraclée) sur les bords de la Propontide. Niger s'était de sa personne avancé jusque-là. Mais, un aigle s'étant arrêté sur le sommet d'un de ses étendards et des abeilles ayant fait leur miel sur sa statue, ces signes, qui étaient, à ce qu'il paraît, de mauvais présages, l'avaient effrayé, et il avait de sa personne rétrogradé jusqu'à Byzance. Ce fut son lieutenant Emilianus qui, dans un combat contre un lieutenant de Sévère, fit le premier couler le sang romain. A la nouvelle de ce premier sang versé, le Sénat déclara Emilianus et Niger ennemis publics.

Cependant Sévère, arrivé depuis le combat, juge la position de Byzance trop forte pour l'attaquer immédiatement, fait passer l'Hellespont à ses troupes et transporte la guerre en Asie (194). On se rencontre de nouveau devant Cyzique. Emilianus y est vaincu ; on le soupçonna d'avoir trahi son Empereur ou par orgueil et parce qu'il ne pardonnait pas à Niger d'être au dessus de lui, ou par faiblesse et parce que ses enfants, restés à Rome, étaient eux aussi entre les mains de Sévère. Les généraux sévériens ne semblent pas cependant l'avoir jugé traître envers son parti ; l'ayant pris, ils lui firent trancher la tête comme s'il eût servi loyalement son prince.

Cette première défaite ébranle la fidélité de l'Orient envers Niger. La légèreté asiatique n'était pas faite pour soutenir longtemps un empereur vaincu. D'ailleurs les villes grecques de l'Asie, avant tout rivales les unes des

autres, ne pouvaient demeurer longtemps unies dans une même cause. Laodicée était sévérienne parce que Niger était l'élu d'Antioche, Tyr détestait Niger parce qu'il était aimé à Beryte. Dans la province même qui avait été le théâtre du combat, Nicée restant fidèle au César oriental, Nicomédie, sa rivale, s'était hâtée de reconnaître le César de l'Occident. Pendant que l'une accueillait les soldats fugitifs du combat de Cyzique, l'autre ouvrait ses portes au vainqueur et lui servait de quartier général.

Bientôt, non loin de ces deux villes, près de Céos, à l'autre extrémité du lac qui baigne Nicée, Niger commandant ses troupes en personne, se rencontra avec Candidus, général sévérien. Les Occidentaux occupaient les hauteurs; les Orientaux étaient dans la plaine et sur le lac. Le combat fut acharné; mais la fortune se déclara encore cette fois contre Niger, et, abandonnant l'Asie Mineure presque tout entière, il dut se retirer au sud du Taurus.

Les forces de son armée s'épuisaient. Il lui fallut laisser à ses généraux la garde des défilés du Taurus, et regagner Antioche, sa capitale, pour, de là, lever des hommes et de l'argent. A Antioche, il apprit que Tyr et Laodicée étaient en révolte; irrité par les revers, Niger, qui d'ordinaire était plus humain, livra ces deux malheureuses cités à une cohorte d'archers maures, et ces Africains mirent tout à feu et à sang. Il apprit encore que les passages du Taurus avaient été franchis par l'ennemi : il est vrai, les soldats sévériens s'étaient arrêtés quelque temps, las et découragés, devant cette muraille naturelle dont les rares lacunes

étaient remplies par des murailles élevées de main d'homme; du haut de ce rempart, les Orientaux leur lançaient en riant leurs javelots et leurs injures. Mais une crue subite d'un torrent vint tout à coup faire une brèche dans ces fortifications que les catapultes n'avaient pu entamer; leurs défenseurs effrayés les désertèrent, et la Cilicie, le dernier coin de l'Asie Mineure demeuré fidèle à Niger, fut ouverte aux troupes sévériennes.

Il ne restait plus à Niger qu'une ressource. engager une dernière lutte dans les passages de montagnes appelées *Portes ciliciennes* qui séparent la Cilicie de la Syrie. C'était là que, cinq cents ans auparavant, Alexandre ayant, lui aussi, traversé en conquérant l'Asie Mineure, avait rencontré les soldats de l'Orient, et par sa victoire d'Issus, s'était ouvert la Syrie. La ville d'Alexandrie en Asie était encore debout sur les bords de la mer, comme un trophée de cette victoire, et la statue colossale du conquérant macédonien allait être témoin de nouveaux combats. Cette fois aussi, la victoire fut pour l'envahisseur contre le défenseur de l'Asie, pour l'Occident contre l'Orient.

Cependant Niger avait une armée nombreuse ; toute la jeunesse d'Antioche, cette Rome de l'Orient, l'avait suivi avec ardeur : mais cette milice inexpérimentée ne devait pas tenir contre les vétérans de l'armée illyrienne. Un orage qui vint frapper en face les soldats de Niger avait commencé à les ébranler; l'apparition de la cavalerie sévérienne à travers des forêts qu'on avait crues impénétrables acheva de les mettre en déroute. Ils allèrent ou se noyer dans la mer ou se disperser dans les montagnes. Vingt mille, dit-on, périrent, et leur Empereur ne put

que se réfugier dans sa chère et malheureuse Antioche.

Antioche elle-même fut bientôt menacée. Niger voulut s'enfuir chez les Parthes; il fut poursuivi, découvert à peu de distance d'Antioche; et, comme, en pareil cas, on n'hésitait jamais à tuer, on rapporta aux lieutenants de Sévère la tête de cet homme que le peuple de Rome combattant et mourant avait proclamé son Empereur et que les peuples de l'Asie avaient appelé *le Juste* [1].

Qu'aurait-il été, s'il eût régné? Il est malaisé de le dire; mais il eût facilement valu mieux que Sévère. Il avait quelque chose de l'esprit de l'ancienne Rome, et il s'élevait au dessus des petitesses de la vanité impériale. Il avait vécu au milieu des grands souvenirs de l'antiquité. Soldat, il admirait, parmi tous les autres généraux, Marius, Annibal, Camille, Coriolan; et, un jour qu'en vertu de son titre de César, un rhéteur voulut lui faire entendre son propre panégyrique: « Ecris, lui dit-il, les louanges d'Annibal ou de Marius, ou de quelque autre grand général... C'est une dérision que de louer les vivants, et surtout de louer les Empereurs qui peuvent faire notre fortune ou notre malheur. » — Citoyen, il avait peu de goût pour la mémoire des Césars; il exceptait Auguste, Vespasien, Titus, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle; « le reste, dit-il, n'est que foin ou n'est que poison » (*reliquos fœneos aut venenatos*). Il n'admirait que médiocrement les Scipions « plus heureux que braves, dont la jeu-

[1] Cinq monnaies de Niger (frappées en Asie) portent le surnom de I (ustus), P (ius), Δ(ικαίος). De même un jaspe gravé avec un buste de Niger couronné de lauriers, un autel et le serpent d'Esculape: Α(σκληπίῳ) Ι(ουλιος) ΣΑΒ(ινος) ΟΙΩΝ(ιστης) ΕΘΗ(κε) Υ(γίεια) Α(υτο) Κ(ρατορος) Γ(αιου). ΠΕ(σκεννιου) Ν(ίγρου) Δ(ικαίου.)

nesse et la vie privée avaient été entachées de licence et de luxe. » « S'il eût régné, dit l'historien, il aurait réformé bien des abus que Sévère ne put ou ne voulut pas réformer; il l'aurait fait sans cruauté, il l'aurait fait même avec douceur, mais avec une douceur toute militaire, sans faiblesse, sans niaiserie, sans prêter à la risée. [1]» Rome garda le souvenir de ce César républicain qui avait été son espérance dans l'extrême péril. Sa maison subsista et dans sa maison son buste avec une inscription à sa louange. Sévère eut le bon goût de ne pas la faire effacer : « On saura, dit-il, quel est l'homme que j'ai vaincu. »

Antioche, la capitale en deuil de Niger, vit donc arriver dans ses murs, Sévère, son vainqueur, que ses lieutenants avaient précédé. Les passages du Taurus avaient été forcés par Candidus, la victoire des Portes ciliciennes était due à Valérianus et à Anulinus. L'Empereur, venant derrière eux, n'avait plus qu'à compléter leur victoire par la soumission de l'Asie, par la ruine de Byzance qui tenait encore, mais surtout par la punition des vaincus.

Cette punition fut rigoureuse. La femme et les fils de Niger cependant furent simplement bannis ; rare clémence, mais qui ne devait pas être de longue durée. Les soldats de Niger réfugiés au delà de l'Euphrate furent rappelés par une amnistie dont la plupart craignirent de profiter, et les Parthes gardèrent chez eux une colonie de déserteurs romains, auxiliaires utiles contre les Césars. Mais, s'il y eut quelque indulgence pour les

1 Ælius Spartian *in Nigro*.

soldats de Niger, il n'y en eut point pour ses amis politiques ni pour les chefs de son armée. Ils n'étaient coupables cependant que d'avoir obéi à un général commandant au même titre que Sévère et proclamé César comme Sévère. Un sénateur, Cassius Clémens, sut bien le lui dire : « Avant ces événements, dit-il hardiment à Sévère, je ne connaissais ni toi, ni ton rival Niger. Quand je me suis levé pour sa cause, je me suis levé contre Julianus, contre lequel tu te révoltais pareillement. Je n'ai pas abandonné Niger pour passer sous tes drapeaux ; eusses-tu aimé que quelqu'un des tiens t'abandonnât? Si tu me condamnes, tu te condamnes toi-même et tu condamnes tes amis. » Sévère fut touché de cette franchise, le laissa vivre et ne lui prit qu'une moitié de ses biens. Mais s'il se rappela, ce jour-là, son serment de ne faire périr aucun sénateur, en d'autres occasions, il l'oublia. Les sénateurs qui avaient eu un commandement dans l'armée de Niger furent jugés militairement et décapités ni plus ni moins que de simples tribuns. Les autres sénateurs amis de Niger furent exilés et privés de leurs biens. Il en fut un, le consulaire Lucius Clarus, dont Sévère aurait voulu faire un dénonciateur contre les partisans de Niger; promesses, menaces, tortures, il n'épargna rien; il ne put obtenir de lui une parole, et fut obligé de le laisser libre. [1]

Les villes furent punies comme les hommes. Pendant

1 Neque quemquam senatorum qui cum Nigro fuerant, præter unum, supplicio affecit.... Eos senatores occidit qui cum Nigro militaverant ducum vel tribunorum nomine (Spartianus *in Severo*...) Dion (apud Valesium p. 731) dit cependant sans indiquer d'exception que Sévère ne fit mourir aucun des sénateurs romains, mais confisqua leurs biens et les relégua dans des iles.

qu'on relevait à grands frais celles que la colère de Niger avait livrées au pillage, Antioche, cette reine de l'Orient contre laquelle Sévère avait de vieilles rancunes, devenait l'humble servante de sa rivale Laodicée. Pendant que les Juifs ennemis de Niger étaient traités avec une certaine amitié [1], la samaritaine Néapolis (Naplouse) perdait ses droits de colonie romaine. Sévère était un financier implacable et effronté : quiconque, peuple, ville, ou particulier, avait de gré ou de force donné de l'argent à Niger, dut en payer quatre fois autant à son vainqueur [2].

Mais il fallait que la répression passât la frontière romaine, cette fois moins contre les alliés de Niger que contre ses ennemis. Bien des émirs asiatiques sous prétexte de se révolter contre Niger, s'étaient révoltés contre Rome, avaient pris les forteresses et les garnisons romaines, proposaient de rendre les garnisons en gardant les forteresses, et attendaient de Sévère, non amnistie, mais remerciements. Pour faire de ces amis trop ardents des sujets dociles, il fallut passer l'Euphrate (195), souffrir bien des journées de chaleur pendant lesquelles les soldats ne savaient plus que prononcer cette seule parole : *De l'eau !* Il fallut combattre à la fois tous les

1 Niger avait été l'ennemi des Juifs. Car c'est d'eux probablement qu'il faut entendre ce passage de Spartien : il répondit aux habitants de la Palestine qui demandaient une diminution d'impôts : « Vous voulez que je dégrève vos terres ; si je le pouvais, je taxerais l'argent que vous accaparez. » Par contre, les Juifs furent, dans le commencement, bien traités par Sévère et ses fils. Sur cette parole de Daniel : (XI, 34) « Lorsqu'ils tomberont, ils seront relevés par l'aide d'un enfant. » Saint Jérome remarque que « les Juifs l'appliquèrent à Sévère et à Antonin (Caracalla) son fils qui eurent pour eux beaucoup d'affection. » (Hieronym. *in Daniel loco cit.*) Abulpharage parle d'une guerre entre les Samaritains et les Juifs dans la première année de Sévère. Cela s'accorderait assez avec cette faveur de Sévère pour les Juifs et sa sévérité contre Naplouse

2 Ἠργυρολόγησέ τε δεινῶς..... Πολλῶν δὲ δὴ χρημάτων χρήζων, ἐν οὐδενὶ λόγῳ τα θρυλλούμενα ἐποιεῖτο. Dion apud Vales

bandits du désert ; la hardiesse du brigandage était telle qu'un chef de bande, Claudius, signalé et poursuivi par les troupes romaines dans toute la Syrie, ne craignit pas d'entrer avec des cavaliers et sous le costume de tribun dans le camp romain, de saluer Sévère sous sa tente, de recevoir le baiser impérial, tout cela sans être ni arrêté ni même reconnu.

L'activité de Sévère vint à bout de toutes ces difficultés. L'Osrohène (royaume d'Édesse) fut obligée de se soumettre. Une autre province de la Mésopotamie ayant Nisibe (*Nézib*) pour capitale fut ajoutée à l'Empire, coûteux et embarrassant cadeau que Trajan lui avait déjà fait une première fois. L'Adiabène fut vaincue. Les Arabes (ou certaines tribus arabes) furent assez rudement traités. Les Scythes (qui faut-il entendre par ce mot?), voulant attaquer le camp romain, en furent détournés par un orage pendant lequel la foudre tua trois de leurs chefs. La paix se fit ou la trêve se maintint avec les Parthes. Le Sénat décerna à Sévère avec les honneurs du triomphe, les surnoms d'Arabique, de Parthique, d'Adiabénien. Sévère, qui n'avait pas les petites vanités de l'ambition ne voulut, ni du surnom de Parthique pour ne pas offenser inutilement son voisin le roi des Parthes, ni des honneurs du triomphe pour ne pas paraître faire trophée d'une guerre où il avait combattu contre des Romains.

Sa victoire, d'ailleurs, n'était pas complète. Byzance résistait toujours. Cette grande cité rêvait peut-être déjà la royauté de l'Orient. Entre la Thrace riche par la culture et l'Asie manufacturière, entre le Pont Euxin et la Méditerranée, son admirable position lui assurait depuis

bien des années les triples avantages de l'agriculture, de la navigation et du commerce. Elle s'était dévouée à Niger comme à l'homme qui devait mettre le comble à sa gloire, croissante chaque jour. Dès le commencement de la guerre, Niger en avait fait sa place d'armes contre l'Occident.

Byzance avait alors, du côté de la terre, une admirable enceinte de murailles, extérieurement revêtues d'airain, et dont les blocs de pierre milésienne, étroitement unis, semblaient ne former qu'une seule pierre ; le haut de ce rempart était une large plate-forme d'où l'on combattait à couvert ; des tours voisines l'une de l'autre, fortement saillantes, garnies de meurtrières à droite et à gauche, tenaient en respect, sous leur terrible menace, quiconque eût osé s'approcher des portes. Du côté de la mer, la muraille, moins forte, était comme doublée d'un autre rempart et d'un rempart imprenable par les rochers du rivage ; les deux ports qui s'ouvraient sur le Bosphore étaient défendus par des tours et fermés au besoin par des chaînes de fer. A ces moyens de défense, la prévoyance de Niger et le zèle des Byzantins en avaient ajouté d'autres : une flotte de cinq cents bâtiments dont quelques-uns, ayant à chacune de leurs extrémités, gouvernail, éperon, pilotes, rameurs, pouvaient, sans virer de bord, revenir sur leurs pas, et faire face en tous sens à l'ennemi ; une *artillerie* formidable qui pouvait, ou écraser sous des madriers et des quartiers de roche les assaillants parvenus au pied de la muraille, ou même les atteindre au loin à coups de pierres et de javelots, ou enfin lancer aux ennemis une sorte de harpon au moyen duquel on les ramenait vivants aux

mains des assiégés. Machines et navires étaient dus en grande partie à l'ingénieur nicéen, Priscus. Plus heureux qu'Archimède, son talent devait le sauver, et, plus tard, quand la ville fut prise, Sévère le voyant au pied de son tribunal, l'épargna comme un utile auxiliaire dans ses guerres futures.

Ce siége dura trois ans. Les Byzantins trouvaient pour résister des ressources inattendues. Tantôt de hardis plongeurs venaient sous l'eau enfoncer un clou dans le flanc des trirèmes sévériennes, y attacher un cordage, couper le câble qui les rattachait aux ancres ; et tout à coup le navire, sans l'aide de la voile ni des rames, se détachait de son mouillage, et venait s'échouer au courant du Bosphore sur les quais de Byzance. Tantôt de légers pirates allaient sur la Propontide et sur le Pont Euxin capturer des vaisseaux marchands qui étaient souvent leurs complices, les emmenaient à Byzance et y vendaient à bas prix leur cargaison. Quand le bois, les cordages, le pain vinrent à manquer, Byzance construisit des vaisseaux avec le bois de ses maisons démolies, tressa des câbles avec les cheveux de ses femmes, jeta sur la tête des assaillants le marbre de ses théâtres ruinés et les statues de bronze arrachées de ses monuments, se nourrit de peaux d'animaux bouillies et macérées. On en vint jusqu'à vivre de chair humaine, et à s'égorger les uns les autres. Quelques-uns, pour échapper à cette affreuse extrémité, s'embarquèrent à la dérobée et purent aller se jeter sur quelque rive voisine où ils vécurent en maraudeurs. Mais d'autres, dont les navires étaient trop chargés, furent ou brisés par la mer ou saisis et coulés par l'ennemi. Leurs compa-

gnons restés à Byzance voyaient du rivage cette lutte suprême, imploraient les dieux, gémissaient, et pendant toute une nuit les hurlements de la douleur retentirent au sein de la malheureuse ville. Le lendemain, la mer était encore toute couverte de débris, de cadavres, de sang, et la côte d'Asie, ainsi que les îles de la Propontide, recueillaient les douloureuses épaves de la ruine de Byzance. Alors seulement et en face de ces épouvantables désastres, la cité prit le parti de se rendre (196), et abandonna, je ne dirai pas la cause de Niger, mais son souvenir. Car longtemps auparavant Sévère lui avait envoyé et avait fait promener sous ses yeux la tête de l'Empereur pour lequel elle combattait. Sévère, lorsqu'il reçut en Mésopotamie la nouvelle de ce succès, jeta un cri de joie : « Enfin, dit-il, enfin nous avons pris Byzance. »

Cette joie de la victoire n'alla pas jusqu'à la générosité envers les vaincus ; dans Byzance, sauf le nicéen Priscus, tous les gens armés, tous les magistrats furent mis à mort. Les théâtres, les bains, les monuments furent détruits ; Byzance fut destituée de sa qualité de ville libre et même de ville ; on en fit une bourgade dépendante de Périnthe comme Antioche de Laodicée. Mais surtout sa glorieuse muraille fut détruite, et longtemps on put en admirer les gigantesques décombres. Folle vengeance ! Dion le remarque avec justesse : on ôtait ainsi à l'Europe un boulevard contre les barbares de l'Asie [1].

1 Dion avait vu Byzance debout et en vit les ruines. On y remarquait, dit-il, sept tours qui allaient de la porte de Thrace jusqu'à la mer ; le son émis dans la première se répercutait successivement sur les six autres ; au contraire, frappées directement par le son, les six dernières étaient muettes.

La cause de l'Orient était donc perdue; Sévère régnait jusque sur les bords du Tigre. Mais Sévère dans son triomphe ne pouvait oublier qu'un dernier coin de l'Empire, la Bretagne, était soumis à un autre César que lui, et qu'il avait là un rival qu'il appelait son frère.

Albinus, d'ailleurs, était fait pour l'inquiéter. Il avait tout ce qui manquait à Sévère. Il était admis que sa famille, bien que devenue africaine, était originairement romaine et le rattachait à Lucius Vérus, collègue de Marc-Aurèle. Sa tenue, son port, l'élégance de sa chevelure, la blancheur éclatante de sa peau à laquelle il devait son surnom [1], son courage personnel confirmaient ce qu'on disait de sa haute naissance et laissaient bien loin derrière lui le rhéteur basané de Leptis, général actif et habile plutôt que brave soldat. Il était lettré comme Sévère, mais littérateur, dirions-nous, de meilleure compagnie; agriculteur, il avait fait des Géorgiques; homme du monde, il avait écrit des Milésiennes, c'est-à-dire des romans. Enfin, dès le temps de Commode, et lorsqu'il y avait danger à le faire, Albinus s'était proclamé l'homme du Sénat; tandis que Sévère, par ses cruautés après la défaite de Niger, ne laissait déjà pas que d'alarmer les honnêtes gens et le Sénat. Le Sénat votait des honneurs à Albinus, ainsi qu'à un frère d'Albinus resté à Rome, tandis que le Sénat, au gré de Sévère, votait de trop maigres éloges pour les victoires de Sévère en Orient. Albinus, dit Capitolin, fut ami du Sénat comme jamais

[1] Capillo renodi et crispo, fronte lata, candore mirabili. Capitol. *in Albino*.

prince ne l'avait été; on espérait de lui un Trajan, on pressentait en l'autre un Tibère.

Il n'y avait cependant pas cette fois de prétexte de guerre, et Sévère, qui ne se faisait scrupule que des crimes inutiles, ne recula pas devant l'assassinat.

Il écrivit d'abord à Albinus une épître toute familière et tout aimable : « J'ai vaincu Pescennius (Niger) et j'ai écrit à Rome une lettre que le Sénat, qui t'aime tant, a lue avec plaisir. Je t'en prie, porte dans les affaires publiques ce cœur qui m'est si cher, frère de mon âme, frère de mon empire. Bassianus et Géta » (les fils de Sévère encore enfants) « te saluent; notre Julie vous salue ma sœur « (la femme d'Albinus) « et toi[1]. J'enverrai à ton jeune enfant Pescennius Prineus des cadeaux dignes de son rang et du tien. Conserve ton armée pour la République et pour nous, très-bon, très-cher, très-intime am . »

Cette lettre était portée en Bretagne par cinq des messagers confidentiels de l'Empereur (cinq, c'était beaucoup) ; lorsqu'Albinus eut achevé de lire, les envoyés ajoutèrent qu'ils avaient à faire au César une communication plus intime et demandèrent à lui parler sans témoins. Albinus les mena au bout d'une longue galerie ; là, ils ne se trouvèrent pas encore assez seuls. Ils le dirent, et ils éveillèrent la défiance ; Albinus était déjà prémuni contre ce frère bien-aimé, et depuis longtemps il ne recevait pas un envoyé de lui sans faire tâter ses vêtements, chose du reste fort ordinaire à cette

1 Te quæso, ut eo animo rempublicam regas, quo dilectus es mihi, frater animi mei, frater imperii... mi unanime, mi carissime, mi amantissime !

époque. Les messagers furent donc arrêtés ; on trouva sur eux des poignards; ils furent mis à la torture; ils avouèrent un projet d'assassinat. La guerre entre l'Auguste et le César, entre Sévère et son frère chéri, fut inévitable.

Mais, cette fois encore, Sévère sut mettre de son côté les avantages de la promptitude. Les troupes qui occupaient l'Illyrie ou la Pannonie eurent l'ordre de s'emparer des passages des Alpes Noriques afin d'assurer la rentrée de Sévère en Italie. L'armée qui avait assiégé Byzance se porta à marches forcées vers le Danube. Sévère, de sa personne, ne tarda pas à la rejoindre, et se mit à sa tête, ne lui laissant prendre et ne prenant lui-même aucun repos, ne s'arrêtant pas même les jours de fête, marchant à pied, tête nue, par le soleil, la pluie, le vent, le froid des montagnes. A Viminiac (Semendria), ville de la Mésie supérieure sur le Danube, il proclama César son fils aîné Bassianus, âgé au plus de neuf ans, et l'appela Marcus Aurelius Antoninus, soit parce qu'il lui avait été prédit en songe qu'un Antonin lui succèderait, soit par suite de la fiction intéressée par laquelle il prétendait se rattacher à la famille des Antonins. Mettre ainsi sur les épaules d'un enfant la pourpre qu'il avait donnée à Albinus, c'était une déclaration de guerre. Aussi, ce jour-là ou peu après, il haranguait ses troupes, faisait proclamer par elles Albinus ennemi public, et les récompensait de leur zèle par une largesse distribuée au nom du nouveau César.

Albinus cependant avait passé le détroit et traversait la Gaule. Il avait écrit aux armées de Germanie, aux chefs des nations gauloises, demandant des secours en

hommes et en argent. Les sympathies ne manquaient pas en Occident pour ce chef des armées occidentales qui promettait aux nations gauloises un peu plus de liberté qu'on ne pouvait en attendre de Sévère. Il y eut sans doute à sa demande plus d'une réponse évasive et prudente ; mais il y eut aussi adhésion, acclamation, assistance, de bien des côtés, même du fond de l'Espagne [1].

Que pensait-on à Rome? Le Sénat avait peur. Ses vœux secrets étaient pour Albinus ; mais l'armée de Sévère, maîtresse des Alpes, était bien plus proche que celle d'Albinus ; mais Sévère, de son camp, écrivait des lettres menaçantes et ironiques pour reprocher au Sénat son penchant vers Albinus : « J'ai approvisionné Rome de blé ; je l'ai approvisionnée, je dirais presque, de plus d'huile qu'il n'y en a au monde ; j'ai combattu pour elle. J'ai tué Pescennius Niger et je vous ai délivrés de la tyrannie. Vous m'avez grandement payé de ces services ! Vous m'en avez rendu de belles actions de grâces ! Un Africain, un homme d'Adrumète, un prétendu parent des Ceionius est celui que vous prétendez faire prince, quand je suis prince et quand j'ai un fils !............ Vous me préférez cet imposteur qui a tout falsifié, même sa prétendue noblesse ! » Puis il ajoutait avec la jalousie de l'homme de lettres : « Ce qui me peine encore plus, c'est que vous le considérez et le louez comme homme de lettres ; un homme occupé à des contes de vieille femme, qui a vieilli sur une littéra-

[1] Ici se place l'inscription que j'aimerais à croire authentique. I. O. M. CL. ALBINO C. F. V. C. P. GAL. AVG. ET LVG. LIBERTATIS ADV. SEVERVM ACERRIMO VINDICI ; trouvée près de Lyon. Orelli 900.

ture d'enfant et sur les romans africains de son Apulée [1]! »

Le Sénat avait donc peur. « Nous nous tenions cois, dit
« le sénateur Dion, ceux du moins d'entre nous qui ne
« s'étaient trop ouvertement prononcés ni pour l'un ni
« pour l'autre des compétiteurs, qui avaient su ainsi ne
« prendre part ni aux espérances ni par suite aux dan-
« gers de l'un ni de l'autre [2]. »

Quant au peuple, depuis qu'il avait perdu dans la personne de Niger son Empereur de prédilection, il n'espérait plus rien et il ne pouvait se consoler. « Il n'y avait pas moyen, dit encore Dion, de le faire taire et de l'empêcher de se plaindre tout haut. C'était le dernier jour des jeux du cirque (17 novembre 196) avant les Saturnales, et ils avaient attiré un grand concours de spectateurs. J'y étais présent par amitié pour le consul qui donnait les jeux, et j'ai pu recueillir exactement tout ce qui se disait. La foule était immense pour voir la course de six chars à la fois comme elle s'était faite au temps de Cléandre ; mais pas une des acclamations usitées ne se faisait entendre. Et quand la course fut terminée, et que les cochers se disposaient à en commencer une autre, il y eut un moment de silence, après lequel toutes les mains applaudirent à la fois, toutes les voix s'élevèrent ensemble pour prier les dieux de sauver le peuple romain : « Sauvez Rome, cette reine immortelle. Jusques

1 Cum ille nœniis quibusdam anilibus occupatus inter Milesias punicas et ludicra litteraria Apuleii sui consenesceret.

2 Ἡμεῖς μεν ὁι βουλέυται ἡσυχιαν ἤγομεν, ὅσο ιμὴπρός τουτον ἢ ἐκεῖνον φανερῶς ἀποπλικαντες, ἐκεινώνουν σφισι καὶ των κινδύνων καὶ τῶν ἐλπῖδων. LXXV.

« à quand souffrirons-nous ces calamités ? Jusques à quand « la guerre durera-t-elle ? » Et après quelques acclamations semblables, ils s'écrièrent : *Ainsi en est-il* [1], et la course commença. Il semblait, ajoute Dion, que ce fût une inspiration divine qui suggérait à tant de milliers d'hommes les mêmes acclamations en même temps, comme si c'eût été le chœur le mieux discipliné. Ce qui accrut encore notre émotion, ce fut de voir, quand la nuit fut venue, une lumière se produire tout à coup dans le ciel, du côté du Nord, à tel point que la ville semblait tout en feu, et que l'incendie semblait gagner le ciel même. L'étonnement fut plus grand encore, lorsque le matin, par un jour sans nuage, des gouttes de pluie ayant les apparences d'argent tombèrent dans le Forum d'Auguste. Je ne les ai pas vues tomber ; mais je les ai vues sur le sol, et j'ai pu, après les avoir recueillies, m'en servir pour argenter quelques pièces de monnaie de cuivre. La couleur d'argent est restée pendant trois jours. Le quatrième jour, elle a disparu. »

Ni ce gémissement inspiré du peuple romain, ni cette aurore boréale, si c'en était une, ni cette pluie d'argent, aucun de ces présages n'avait tort. On touchait à une époque fatale, où la tyrannie, jadis fondée par Tibère, mais tempérée par la longue série des princes adoptifs, allait être rétablie sur des bases nouvelles, et assurer l'irrémédiable décadence du monde romain. Le pouvoir de Sévère, précaire et disputé jusque-là, par suite modéré et presque libéral, allait avant peu de jours être débarrassé

1 Οτι ταῦτα ἐστι. — Ibidem.

le toute rivalité et de toute contrainte, par suite dispensé le toute modération.

Achevons donc le récit de cette guerre. Entre Albinus t Sévère, la question était de savoir qui des deux, artant l'un de la Bretagne, l'autre de Byzance, pour-ait le premier mettre Rome derrière lui. Si Albinus eût u arriver à temps dans la haute Italie, y attendre Sévère, e fortifier pendant cette attente de l'infaillible adhésion u Sénat, de la sympathie du peuple, des forces de tout Occident ralliées à ce centre commun, il eût vaincu. Mais évère, d'abord, s'était assuré les passages des Alpes rientales afin de pouvoir au besoin fermer les Alpes Oc-identales à son adversaire, et de plus il s'était occupé de alentir, sinon d'arrêter, la marche de celui-ci à travers la aule en jetant quelques bandes d'aventuriers sous ses pas.

Ainsi, un grammairien de Rome, Numérianus, avait oudain quitté ses écoliers, parcouru les Gaules, s'y était onné pour sénateur et pour délégué de Sévère, y avait assemblé quelques soldats, battu quelques détachements le cavalerie albinienne, s'était fait presque une armée, t, grâce au pillage des provinces, avait envoyé à Sévère ',500,000 deniers. Plus tard, la guerre finie, il se pré-enta à Sévère qui l'avait traité comme général et comme énateur, lui avoua qu'il n'était l'un que tout récemment t l'autre pas du tout, ne demanda même pas à être vérita-lement sénateur, et acheva sa vie à la campagne, con-ent d'une pension modique que l'Empereur lui fit, et des uelques mois de distraction qu'après les ennuis de l'école a guerre lui avait procurés [1].

1 Dion LXXV. 5

Grâce à ces enfants perdus du parti sévérien, Albinus n'était encore qu'auprès de Lyon, lorsque les légions de Sévère se rencontrèrent face à face avec lui, arrivées sans doute à travers les plaines de la Lombardie. Sévère s'était détourné pour aller de sa personne à Rome, mais n'y était pas resté au delà de quelques jours [1].

Une première rencontre eut lieu entre les troupes d'Albinus et Lupus, lieutenant de Sévère, ; ce dernier fut battu et perdit beaucoup de soldats. Mais bientôt, l'armée sévérienne tout entière engagea le combat, et dans la plaine de Trévoux se rencontrèrent au nombre de 150,000 soldats, les deux armées d'Illyrie et de Bretagne, les plus aguerries de l'Empire romain (19 février 197).

Selon Hérodien, Albinus ne parut pas sur le champ de bataille et resta dans Lyon. Selon tous les historiens, Sévère, qui depuis qu'il était empereur n'avait livré bataille que par ses lieutenants, paya de sa personne. Un instant, néanmoins, il put se croire perdu. L'aile droite des Albiniens qui était en face de lui avait employé une ruse qu'elle avait pu apprendre, dans ses longues années de séjour en Bretagne, des montagnards calédoniens. Elle avait creusé entre elle et l'ennemi des fossés profonds qu'elle avait recouverts de branchages et d'un peu de terre. Attirés par une feinte retraite, les soldats de Sévère se précipitèrent dans ce piége ; hommes et chevaux roulèrent pêle-mêle, et les Albiniens revenant à la charge mirent la gauche sévérienne en pleine déroute. Sévère lui-même fut atteint, dit-on, d'une balle lancée par une

1 Monnaie : ADVENTVI AVGVSTI FELICISSIMO. T. P. IIII IMP. VIII : avec Sévère à cheval suivi d'un drapeau.

fronde, renversé à bas de son cheval, et, pour ne pas être reconnu, il déchira son manteau de pourpre, le jeta loin de lui et se cacha.

On le crut mort et c'est ce qui amena sa victoire. Dans ces guerres, la trahison était partout. Un corps de l'armée sévérienne était resté en arrière, ou pour servir de réserve, ou par une coupable inaction de son chef. Tous les historiens accusent Julius Létus qui le commandait d'avoir voulu se ménager une chance d'arriver lui-même à la pourpre; il comptait, lorsque Albinus et Sévère seraient, l'un défait, l'autre très-affaibli, intervenir avec une armée nouvelle et de se faire proclamer sur le champ de bataille entre les deux partis épuisés. A l'annonce de la mort de Sévère, il crut le moment venu. Ses troupes s'ébranlent donc, tombent sur les Albiniens triomphants et en désordre : la fortune d'Albinus fléchit. Mais au moment même, au grand désespoir sans doute et d'Albinus et de Létus, Sévère reparaît ; il a retrouvé un cheval et un manteau de pourpre. Dès lors, comme l'aile gauche d'Albinus, moins heureuse que son aile droite, a eu le dessous dès le premier moment, c'en est fait ; les soldats de Bretagne sont vaincus partout ; l'Empire n'aura désormais plus qu'un seul maître.

Dans ces guerres impitoyables, le sort d'Albinus ne pouvait être douteux. On avait, disent les historiens, prédit à Sévère, pour Albinus comme aussi pour Niger, que ses ennemis ne tomberaient pas en sa puissance, mais n'échapperaient pas non plus à la mort, et qu'ils périraient près des eaux. Comme il fallait toujours que ces prédictions se réalisassent, on crut voir l'accomplissement de

celle-ci dans ce fait qu'Albinus, caché dans une maiso sur les bords du Rhône, n'y aurait pas attendu les meur triers, mais se serait donné la mort. Son cadavre, ou selon d'autres, son corps animé d'un reste de vie, fu présenté à Sévère. Le vainqueur prit une cruelle joie le voir et à l'insulter; il lui fit couper la tête; il fit passe son cheval sur ses malheureux restes, et comme l'ani mal, plus humain que l'homme, répugnait à fouler au pieds l'œuvre de Dieu, il l'encouragea hautement d geste et de la voix; il fit partager en morceaux cett pauvre dépouille, la fit exposer devant sa porte et pui jeter au Rhône, sauf la tête qu'il réservait pour Rome e pour le Sénat.

La guerre civile était donc finie. En moins de quatr ans, Sévère avait balayé trois empereurs, Didius Julianu à Rome, Pescennius Niger en Orient, Clodius Albinus e Occident, l'un qui était l'élu des prétoriens, l'autre le favo du peuple, le troisième ami du Sénat. Sévère, à vrai dire était l'élu de sa propre épée. Sa royauté était le term définitif de ces quatre années d'anarchie militair qui avaient suivi la mort de Commode, comme l'anar chie militaire qui, pendant dix-huit mois, avait suivi l mort de Néron. On rentrait dans la voie d'une politiqu stable et d'un gouvernement régulier.

Oui, sans doute, d'un gouvernement régulier! O pouvait s'en assurer en parcourant les plaines de Trévou couvertes de morts, dont beaucoup ne portaient aucun trace de blessure, mais avaient péri écrasés sous une pil de cadavres, en contemplant ces sillons semés d'armure brisées et d'aigles sanglantes, ces deux fleuves entre les

quels la bataille s'était donnée, rougis du sang de l'Europe et de l'Asie. Ce spectacle sur lequel les vainqueurs eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de pleurer attestait assez que les légions romaines ne sauraient plus tenter contre Sévère un nouvel effort, et que, s'il y avait encore une armée d'Illyrie pour le défendre, il n'y aurait plus d'armée de Bretagne pour élever contre lui un rival.

Oui, d'un gouvernement régulier! Et l'on pouvait déjà reconnaître ce gouvernement à ses œuvres. Avec la tête d'Albinus, message assez intelligible, était partie une lettre sardonique et triomphante de Sévère au Sénat. Après Albinus, sa femme et ses enfants, un instant pardonnés, avaient été jetés dans le Rhône; les proscriptions commençaient dans la Gaule et dans l'armée, en attendant qu'elles se continuassent dans Rome et dans l'Empire.

Tout cela sans doute témoignait d'un gouvernement fort et régulier, parce que tout cela était voulu, commandé, dirigé par une seule tête, par la bonne tête de Sévère. On n'allait donc pas avoir un Néron, un Commode, c'est-à-dire une tyrannie jeune, voluptueuse, insensée. On allait avoir une tyrannie réfléchie, mais une tyrannie maintenant sûre de son fait, et qui n'avait plus à craindre de rivaux. On allait avoir, au lieu d'un Néron, un Tibère, et l'on se rappelait que Tibère, vieilli dans la pourpre, avait duré vingt-deux ans. Voilà à quel prix et dans quelles conditions on avait acquis ce grand bien, la stabilité du pouvoir. N'eut-on pas préféré revenir à ce moment où l'on voyait légion contre légion, César contre

César, crainte d'un côté, mais du moins espérance l'autre? Avaient-ils été si coupables ces soldats indisci nés de Syrie ou de Bretagne[1] qui, voyant leurs camara d'Illyrie faire un tyran, avaient prétendu faire un moin tyran? L'instabilité du pouvoir est un mal sans dou mais un moindre mal que la stabilité de la tyrannie.

[1] Adhuc Syri cadaverum odoribus spirant, adhuc Galliæ Rhodano non lavant, écrit Tertullien en Afrique quelques années après. *log.* 25.

# LIVRE II

## SEPTIME SÉVÈRE SEUL EMPEREUR

— 197-211 —

## CHAPITRE PREMIER

### SÉVÈRE EN ORIENT

— 197-202 —

Le monde appartenait donc à Sévère. A l'Orient, Niger avait été vaincu ; à l'Occident, Albinus avait succombé ; au centre, le Sénat et le peuple de Rome tremblaient en attendant la venue de leur vainqueur (197).

On pouvait déjà mesurer combien cette victoire était complète au changement qui apparaissait dans les allures de cet Africain, violent et prudent à la fois. Sa prudence étant rassurée, sa violence pouvait se faire jour. Après sa victoire en Orient, il avait épargné les monuments de Niger : dans la Gaule, il n'épargnait même pas les restes d'Albinus. Il avait d'abord respecté la famille de son premier ennemi : il faisait périr la famille du second ; et bien plus, la femme, les enfants, les parents même de Niger, demeurés en paix jusque-là, étaient immolés après la défaite d'Albinus, à la défiance tout à coup réveillée de

leur vainqueur. Au moment de son triomphe d'Antioche, il s'était encore un peu souvenu du serment qu'il avait fait de ne mettre à mort aucun sénateur : aujourd'hui, il l'oubliait complétement ; les sénateurs périssaient comme d'autres et leur seul privilége était que leurs cendres étaient jetées au vent. En Asie, un accusé avait su, par la hardiesse et la franchise de ses réponses, obtenir une absolution inespérée : ici, au contraire, un noble Gaulois qui n'avait guère fait qu'obéir à la force en suivant le parti d'Albinus, ayant épuisé en vain tous les moyens de toucher son vainqueur, finissait par lui dire : « Si le sort des armes t'eût été contraire, que demanderais-tu au vainqueur et que ferais-tu ? » — « Je souffrirais ce que tu vas souffrir ! » lui répondit l'impitoyable Sévère, et il lui faisait trancher la tête.

Enfin un dernier rapprochement caractérise la politique nouvelle de Sévère. A sa première entrée dans Rome, il avait pris le surnom de Pertinax et il avait fait l'apothéose de ce prince pour se rattacher aux nobles souvenirs que ce César d'un jour avait laissés ; aujourd'hui il se faisait précéder dans Rome par la sinistre nouvelle d'une tout autre apothéose. Cette fois, c'était Commode le tyran, l'insensé, la bête féroce qu'il déifiait. Non-seulement il se proclamait fils de Marc-Aurèle (adoption posthume et ridicule, qui lui faisait dire par un plaisant : « Je te fais mon compliment : tu as trouvé un père » ) mais de plus il se proclamait, ce qui politiquement parlant était tout autre chose, frère de Commode, et ce frère il le mettait au nombre des dieux ; il lui donnait pour pontife celui que Commode vivant avait désigné ; il ins

tituait une fête pour le jour de la naissance de Commode [1].

Rome savait donc à quoi elle devait s'attendre. Rien n'est plus redoutable qu'un lâche qui se sait hors de danger : et Sévère, qui avait été peut-être un brave soldat, ne fut jamais qu'un lâche empereur.

C'était donc là le vainqueur que Rome attendait. Il fallut quelque temps encore à Sévère pour achever ce qu'on eût appelé en style moscovite la pacification de la Gaule ; écraser les résistances que le désespoir suscitait encore, soit parmi les légionnaires d'Albinus, soit parmi les populations gauloises ; faire tout plier sous le joug uniforme de l'obéissance et de la peur ; veiller aussi à la sûreté de la Bretagne et au gouvernement de ces légions indisciplinées qui avaient déjà tant troublé la sécurité du dieu Commode ; partager en deux cette province trop importante et en répartir le territoire entre deux préfets afin d'éviter un nouvel Albinus. Cela fait, les légions victorieuses s'ébranlèrent, et l'armée sévérienne tout entière, compagne inséparable de son Empereur, passa les Alpes avec lui.

Cette seconde entrée dans Rome se fit comme la première, au milieu des signes extérieurs de la joie publique ; de la part du peuple acclamations, guirlandes, toutes les corporations couronnées de lauriers; de la part du prince,

[1] Cette déification de Commode et sa paternité adoptive avec Septime Sévère ont été en vigueur tout le temps du règne de Sévère. Ainsi les formules : *divo Commodo, divo Commodo fratri imp. cæs. l. Septim., l. Septim. frater div. Commod.* dans des inscriptions du Forum de Trajan (Orelli 888), d'Ostie en 196 (id. 904), de Diana, Setif et Cirta en Afrique en 197, 198, 201. (Renier 1726, 1730, 1736. Henzen 5492), des Nattabutes (Oum-gueriguech) en Afrique, en 210. *Revue archéologique* 1866. t. I. p. 100. Plus tard encore Vibia Sabina, fille de Marc-Aurèle, est qualifiée sœur de Septime Sévère. (Renier. *Inscr. de l'Algérie* 2719.)

magnificences de toutes sortes, jeux de toute espèce et sur tous les théâtres, athlètes et bouffons de tous les pays, bêtes tuées par centaines, largesses abondantes et solennelles. — Mais, dit Tertullien, « si une glace transparente nous montrait ce qui se passe dans les cœurs, qu'eussions-nous vu au moment où un nouveau César est venu à son tour présider la grande scène du *Congiaire*, au moment où tant de bouches ont répété :

> Jupiter, ôte de nos ans
> Pour ajouter à ses années !

« Les plus ardents partisans d'Albinus, ceux-là mêmes qui allaient payer de leur tête leur zèle passé, n'étaient-ils pas ceux qui mettaient au dessus de leurs portes les rameaux de laurier les plus épais, qui allumaient au péristyle de leurs maisons les lanternes les plus brillantes, qui se partageaient le Forum pour y étaler en l'honneur des dieux les lits de parade les plus magnifiques ? S'unissaient-ils sincèrement à une commune réjouissance, ou ne prononçaient-ils intérieurement d'autres vœux, cachant leurs espérances secrètes sous le voile de la solennité publique, et changeant tout bas le nom du prince pour celui d'un autre prince [1] ? » Nous sommes de l'avis de Tertullien, nous qui avons vu 1814, 1815, 1830, 1848 et 1852.[1]

Mais à qui pouvait mieux s'appliquer cette peinture du railleur chrétien qu'au pauvre Sénat de Rome venu, lui aussi, au devant de Sévère, obligé de le recevoir et de l'entendre dans le lieu de ses assemblées ? Le nouvel

1 *Apologet.* 35.

Empereur, vrai Pertinax et vrai Sévère *(verè Pertinax, verè Severus)*, disait-on, lui arrivait irrité, précédé par des lettres moqueuses et menaçantes, muni des papiers d'Albinus dont il avait déjà largement fait usage dans la Gaule, dont il allait faire largement usage à Rome. C'était un Néron, mais un Néron calculateur et de sang-froid. C'était, comme on disait, un Sylla punique, froid et réfléchi comme Sylla, sauvage comme un Africain. Sa famille était si peu romaine que sa propre sœur, venue à Rome pour le voir, parlait à peine le latin.

Il fit néanmoins un grand éloge de sa propre clémence; mais il lut les lettres d'Albinus, et, prenant les sénateurs à partie, reprocha à l'un le billet amical qu'il avait écrit à Albinus, à l'autre le cadeau qu'il avait fait à ce prince, à d'autres leur amitié pour Niger. Puis il se mit à parler histoire: « Pompée et César avec leur modération et leur clémence n'ont été que des sots et se sont perdus sottement. La politique sûre, c'est la politique sévère, dure, défiante de Sylla, de Marius, d'Auguste. » Puis, abordant le souvenir de son dieu Commode avec le zèle d'un nouveau converti : « Il n'a pu déplaire, dit-il, qu'à des infâmes. Vous avez condamné sa mémoire, et la vie de la plupart d'entre vous est plus honteuse que la sienne. Il tuait de sa main les bêtes du Cirque, et vous avez parmi vous un homme âgé, qui hier encore, à Ostie, paradait en face d'une fille de joie déguisée en panthère. Commode faisait le métier de gladiateur ; par Jupiter ! aucun de vous n'a-t-il fait ce métier ? Pourquoi donc s'est-il trouvé parmi vous des amateurs pour acheter le bouclier et le casque d'or de Commode ? »

Cette raillerie cruelle, jointe à l'accent africain, à la taille haute, à la tête sévère et déjà blanchie par l'âge de l'Empereur, dut causer de cruels frissons aux sénateurs qui en avaient déjà éprouvé de si rudes sous Commode et sous Julianus.

Malheureusement, ils n'en furent pas, cette fois, quittes pour la peur. La série des jugements commença, jugements prononcés sommairement par l'Empereur lui-même, sans entendre probablement aucun des accusés. Les papiers d'Albinus, manipulés avec art comme il se fait toujours en pareil cas, avaient produit soixante-quatre accusés parmi les personnages les plus importants du Sénat. Sèvère voulut bien en acquitter trente-cinq et ceux qu'il acquitta, il faut le dire, il les laissa libres et les traita désormais comme si rien ne fût advenu ; mais vingt-neuf furent condamnés à mort [1]. En tout, l'historien nomme quarante-deux personnages connus (*nobiles*), consulaires, préteurs et autres, condamnés par lui sans avoir été entendus [2]. Parmi eux six hommes du nom de Pescennius, sans doute parents de Niger, et ce Claudius Sulpitianus, beau-père du césar Pertinax, qui, à la mort de son gendre, avait mis l'enchère sur l'Empire.

L'athlète Narcisse qui avait étranglé Commode fut jeté aux lions : on ne devait pas moins au nouveau dieu. Bien d'autres n'ont pas mérité « l'honneur d'être nommés », bien qu'ils méritassent l'honneur d'être proscrits.

Tertullien avait vu ces proscriptions et les rap-

1 Dion LXXV, 8.
2 *Sine causæ dictione*. Spartien.

pelle: « Les temps présents nous l'enseignent, dit-il, que d'hommes et quels hommes, pour lesquels on ne devait pas attendre une telle fin si l'on eut jugé d'après leur naissance, leur dignité, leur âge, ont péri à cause d'un seul homme ; par sa main, quand ils l'ont combattu ; par la main de ses adversaires, quand ils ont combattu pour lui ! Le supplice que nous hésitons à braver pour la cause de Dieu, ajoute-t-il en parlant aux chrétiens persécutés, nous pouvons avoir à le souffrir pour la cause d'un homme [1].

Sévère affermissait ainsi son pouvoir. Il est triste de le dire et il serait peut-être plus sage de le taire : si les fous comme Néron et les poltrons comme Robespierre, qui tuent à tort et à travers au gré de leur caprice et de leur peur, ne s'assurent en général qu'une domination de courte durée ; au rebours, les scélérats intelligents comme Tibère ou comme Septime Sévère, ceux qui tuent avec discernement, qui « oppriment sagement » selon la parole du Pharaon d'Égypte, qui supputent au juste le nombre des victimes qu'il leur faut, soit pour assurer l'obéissance de leurs peuples, soit pour couvrir le déficit de leur budget, et ne dépassent pas trop ce nombre ; ceux-là en général s'assurent une domination solide et durable. Le règne de Tibère fut plus long que celui d'aucun des bons empereurs ; le règne de Sévère compte au nombre des longs règnes de l'Empire romain. Ce monde-ci n'est pas fait pour être le théâtre de la vertu triomphante et de la justice couronnée : c'est un spectacle qui

[1] *Ad Martyres, in fine.*

nous sera donné ailleurs. Ici-bas, le règne est d'ordinaire au plus habile et au plus fort, ce qui veut dire presque toujours au moins honnête et au plus dur.

Sans doute cette modération dans la tyrannie n'est pas toujours facile à observer. Tibère se laissa emporter aux excès de la cupidité et de la peur, et tua par défiance, pour un mot, pour un geste, pour l'ombre d'un soupçon. Sévère, par moments aussi, ne sut pas garder la mesure que le pur calcul aurait prescrite à sa tyrannie. On nous parle de gens condamnés sous de légers prétextes, pour une allusion, pour un quolibet, pour une plaisanterie, pour avoir parlé, pour s'être tus. Mais en général les cruautés de Sévère se limitèrent, non pas à sa passion, mais à son intérêt. Il n'avait ni l'avarice effrénée, ni la morosité défiante de Tibère, et il avait sa politique réfléchie, prévoyante, calculatrice. Tibère, succédant au règne modéré d'Auguste, avait constitué le despotisme impérial. Sévère, après le règne modéré des Antonins, reconstitua un despotisme nouveau. Il y a là une phase capitale dans la vie de l'Empire romain et sur laquelle nous devons nous arrêter un moment.

Ce qui caractérise le despotisme renouvelé par Septime Sévère, c'est la prépondérance du soldat. Le prince était un de ces esprits puissants et habiles, auxquels manque l'élévation de la pensée et du cœur, et qui ne comprennent rien au dessus de la force. La force matérielle est pour eux l'unique puissance au monde ; la force matérielle régulièrement constituée et dirigée par une pensée supérieure, c'est-à-dire par leur propre pensée, est le seul principe du bien. Pour Sévère comme pour ces

illustres égoïstes, Pierre le Grand et Frédéric le Grand, la grande base de l'Empire ce fut l'épée du soldat. Il aimait la force réglée et disciplinée, mais avant tout la force; il voulait l'armée dominante et privilégiée, ne doutant pas que l'armée privilégiée lui obéirait, ne fût-ce que par reconnaissance. Il se persuadait que la garde de cette épée qu'il voulait rendre si brillante et si forte ne sortirait pas de sa main et de celle de ses fils.

Il ne craignit même pas d'affaiblir à certains égards la discipline pour gagner l'armée et la rendre plus dévouée à sa famille. Il éleva à un chiffre inouï la solde et les rations des légionnaires[1]. Il multiplia outre mesure les largesses extraordinaires; il permit aux soldats l'anneau d'or, signe de noblesse ou de richesse pour mieux dire, réservé aux seuls chevaliers ; il leur permit non pas de se marier, mais de mener des femmes avec eux[2]. En même temps, multipliant et

1 Militibus tantum stipendiorum quantum nemo principum dedit. Spart. *in Sev.* 68 (après la défaite d'Albinus); il l'augmenta encore après sa guerre contre les Juifs (id.).

Quant aux distributions d'argent extraordinaires:

Après sa proclamation dans le camp, 500 sesterces (*quingenta sestertia ?*) par tête, plus que prince n'avait jamais donné (Spartien).

Arrivés à Rome, les soldats réclament tumultueusement *dena millia*, à l'exemple de ceux qui avaient conduit Auguste à Rome (*Id.* 23). A l'époque de son 10e anniversaire, il leur donne autant d'*aurei* que d'années, ce qui fait 250 deniers par tête et, en tout 50 millions (Dion LXXVI, 1). Jamais on n'avait autant donné.

Libéralités considérables avant la guerre contre Albinus (Hérodien III).

Après la défaite d'Albinus, il excite le soldat au pillage de la Gaule; arrivé à Rome, nouvelle distribution d'argent; augmentation des rations de blé, droit de porter l'anneau d'or (Hérodien III, 71).

Les inscriptions confirment ici le témoignage des historiens. Ainsi : Actions de grâces à Sévère pour des largesses montant à 8000, 6000, et 1000 sesterces par tête pour des grades qui paraissent peu élevés. (Lambésa. Renier 60-63).

2 Τοῖς δὲ στρατιώταις, ἐπέδωκε χρήματα πλεῖστα, ἄλλα τε πολλὰ συνεχώρησεν ἃ μὴ πρότερον εἶχον. Καὶ γὰρ τὸ σιτηρέσιον αὐτοῖς πρῶτος

étendant les privilèges de droit civil que les autres Empereurs avaient accordés à l'armée [1], il achevait de sortir de l'ancien système romain, de faire de l'armée une nation à part, de séparer le soldat du citoyen, de subordonner la curie à la caserne, sans penser que c'était lui subordonner le palais [2].

Je me trompe : Sévère y avait pensé ; mais il avait confiance que la caserne, si puissante qu'elle fût, recevrait docilement les ordres du palais. Il croyait avoir brisé pour jamais l'arrogante indépendance des prétoriens qui, seuls armés dans Rome et dans l'Italie, avaient fait et

*ξυνῆσαι καὶ δακτυλίοις χρυσοῖς χρήσασθαι ἐπέτρεψε γυναιξί τε συνοικεῖν.* — Ce n'étaient même pas des *concubinæ* dans le sens légal du mot. Caracalla les appelle *focariæ* et les assimile à des femmes mariées en annulant les donations qui leur étaient faites. C. J. *De donationibus inter vir. et uxor.* (V., 169). *De conditionibus insertis.* (VI, 46).

Tertullien montre bien que le mariage légitime était interdit aux soldats. La milice était même une cause de dissolution du mariage. *Hortatio ad castitatem* 12. Et *Code J. De donationib. inter virum et uxorem* (V., 16).

1 Ainsi, restitution *in integrum* comme pour les mineurs pour une succession négligée (an 198). 1 *Cod. Just. De restitution. militum* (II, 51).

Impunité des omissions commises dans la déclaration pour le Cens. 3 *Ibidem, De vectigal. et commiss.* (IV. 61).

Dispense de tutelle. *Digeste* 9. *De excusationibus* (XXVII, 1) et ailleurs. — Dispense de certaines charges municipales pour les vétérans. *Dig.* 5 *De veteranis* (XLIX, 18).

Caracalla à son tour admet de la part des soldats l'excuse tirée de l'ignorance du droit (an 212 *Cod. Just.* 1. *De juris et facti ignorantia*.

On en vint à se faire soldat pour échapper à des procès. Sévère fut obligé de statuer que celui qui aurait agi ainsi serait, sur la demande de son adversaire, délié du serment qui le liait à la milice. 1. *Cod. Just. Qui militare possunt* (XII, 34).

Nouvelles faveurs pour le testament militaire. *Dig.* 13 4, *De testamento militis* (XXIX, 1).

2 Droits honorifiques accordés aux soldats : L'anneau d'or dont je viens de parler. Une médaille militaire en argent donnée à titre de récompense. — Ces médailles se cousaient sur le vêtement et paraissent avoir remplacé les anciennes récompenses telles que piques, bracelets, harnachements qui se donnaient autrefois. Du moins, celles-ci ne sont plus mentionnées après le temps de Sévère, et les médaillons deviennent fréquents à partir de ce temps. On en retrouve cependant deux portant la date de 161. Je suis ici l'opinion du savant Borghesi. *Di due medaglioni. Opere numismatiche* t. III).

défait tant d'Empereurs. Il crut aussi se mettre en garde contre les révoltes des légions lointaines qui, indignées de la toute-puissance des prétoriens, avaient plus d'une fois passé les Alpes et étaient venues à leur tour, plus nombreuses et plus aguerries, faire et défaire des empereurs. Une nouvelle milice prétorienne fut formée par lui, quadruple [1] en nombre de l'ancienne. Ce fut une véritable armée capable de combattre au besoin ou le peuple ou les légions, de défendre comme de contenir l'Italie. Mais au lieu de la garder tout entière dans Rome, Sévère la répandit dans toute l'Italie. Au lieu de la recruter comme on avait fait jusque-là à peu près exclusivement dans la péninsule, Sévère la forma de soldats choisis dans toutes les légions, en d'autres termes, dans toutes les provinces ; elle fut Dalmate, Gauloise, Africaine plus qu'Italienne et que Romaine. Elle fut comme une déléguée de toute l'armée pour garder le chef de l'armée. Elle fut par excellence l'armée personnelle de l'Empereur. Son chef légal, le Préfet du Prétoire, de plus en plus occupé de fonctions civiles et judiciaires [2], demeura comme il l'était déjà, le second personnage de l'Empire, mais un personnage si éloigné d'être exclusivement militaire que nous verrons pendant bien des années cette fonction occupée par un légiste. Ce fut donc une force choisie par l'Empereur, appartenant à l'Empereur seul, appelée de loin par l'Empereur, occu-

1 Hérodien : Τῆς τε ἐν Ρωμῃ δυνάμεως ἀυτῆς τετραπλασιασθείσης. Dion, LXXIV, 2.

2 Hérodien IV, 12, V, 7. VII, 6. Dion LXXV, 15. Capitolin *in Marco* 11. Dositheus, 5.

pant pour l'Empereur Rome et l'Italie presque à titre de conquérante. Que cette milice fût passablement disciplinée, qu'elle fût aguerrie, payée, satisfaite ; toute la politique de Sévère était là. Il le disait crûment à ses fils: « Payez bien le soldat et moquez-vous de tout le reste.»

Sévère, en effet, commençait, ou peu s'en faut, à se moquer de tout le reste.—Du Sénat d'abord. Il avait profondément gravée dans son esprit la haine du Sénat. Cette assemblée, si peu digne et si peu fière, eut cependant le privilége d'être, trois siècles durant, le point de ralliement de la vertu et de la dignité romaines. Les princes, bons ou mauvais, lui reconnurent tous ce caractère, ceux-là en l'honorant, ceux-ci en l'abaissant. Le Sénat avait grandi sous la dynastie adoptive qui avait fini avec Marc-Aurèle ; il avait grandi en puissance, peut-être même en considération, quoiqu'il n'eût certes pas grandi en vertu et en courage.

Ces princes, assurés de la force bien plus que de la sagesse du pouvoir impérial, n'avaient pas craint de reconnaître la souveraineté du Sénat, sûrs que le Sénat n'en abuserait pas. Mais après eux, la guerre contre le Sénat, qui avait commencé jadis avec Tibère, avait recommencé avec Commode. Sévère, venant à son tour, soi-disant fils de Marc-Aurèle et frère de Commode, avait à choisir entre les exemples de son père et ceux de son frère; mais le choix ne pouvait être douteux, et, malgré les protestations de son début, il est probable que, dès son premier jour, l'Africain, le soldat et le prince absolu se sentait peu de respect pour le Sénat romain, pacifique et conservateur.

Le Sénat ne fut cependant point supprimé, les proscriptions de sénateurs ne durèrent pas toujours; mais le Sénat toujours abaissé arriva de plus en plus à n'être qu'un souvenir. Il avait jadis la nomination des préteurs, des tribuns, et des édiles; il n'est plus question maintenant que de magistrats nommés par le prince. Les affaires de l'Empire ne se firent plus à la curie; l'Empereur n'y vint que pour recevoir des hommages, y promulguer et y faire *acclamer* ses volontés. Ce qui s'appelait jadis une délibération du Sénat s'appela dans la langue des jurisconsultes, un discours de l'Empereur, et ce discours il n'avait le plus souvent pas pris la peine de le prononcer lui-même dans le Sénat [1].

S'il tenait aussi peu de compte du Sénat, encore moins devait-il se soucier de ces autres débris des institutions républicaines, qu'Auguste avait conservés, ne fût-ce qu'à titre de transition, que ses premiers successeurs tout en les haïssant avaient laissé subsister, que la période antonine avait plus tard relevés et pris au sérieux. Sans doute, il y eut toujours des consuls; mais le consulat, déjà réduit à un titre à peu près sans fonctions, déjà avili par la multiplicité des consuls, le fut un peu plus encore par le titre de *consulaire* donné par Sévère à des hommes qui n'avaient jamais été consuls [2]. Il y eut tou-

1 Ainsi deux discours, l'un de Sévère en 195, lu en son absence par un questeur (Dig. 1 *De rebus eorum qui sub tutela* (XXVII, 9); l'autre d'Antonin (Caracalla) sous le règne de son père (206) (D. 32 *De donationib.* (*inter vir. et uxor.*) XXIV, 1) sont considérés et commentés par les jurisconsultes comme des lois de l'Empire. Un autre discours de Sévère est cité par Paul II *Sentent.* 30. On en fit autant pour des discours de leurs prédécesseurs, —d'Hadrien D. 22 *De petit. hæredit* V. 3) de Marc-Aurel. (D. 8. *De transactionib.* (II, 15) D. 60. *De ritu nuptiarum* (XXIII, 2).

2 Dion, LXXVIII, 13).

jours des préteurs, des tribuns, des questeurs, peut-être même des édiles, quoique à partir du troisième siècle la trace en ait disparu; mais que faisaient-ils sinon donner des jeux au peuple et occuper une place marquée au Sénat ?

Il était demeuré cependant à ces magistratures d'origine républicaine quelques débris de leur autorité judiciaire; mais l'ordre judiciaire se modifiait plus encore que l'ordre politique. Si au temps des premiers Césars il est encore question des juridictions anciennes, préteurs, centumvirs, *quæstiones* (cours d'assise), décuries de juges (listes des jurés) ; au troisième siècle, sans bruit et sans décret formel, mais par suite d'exceptions multipliées qui finissent par devenir la règle, de cas extraordinaires[1] qui deviennent très-ordinaires, tout cela a peu à peu disparu. Au jugement par des juges (nous dirions des *jurés*) s'est substitué le jugement par des préfets. A Rome le préfet de la Ville, le préfet du Prétoire, le préfet des Vigiles, le préfet de l'Annone, chacun pour sa part, jugent et les plaideurs et les criminels, et les suspects et les chrétiens[2]. En Italie, des magistrats impériaux, sous un nom ou sous un autre, récemment introduits ou récemment mul-

1 *Extraordinariæ cognitiones*. Dig. 178 *De verb. signif.* (L, 16) ; Gaïus II *Instit*. 178; Dig. *De extraord criminnib.* (XLVII,II). Quand le délégué impérial ne voulait pas ou ne pouvait pas juger faute de temps, il donnait au lieu de jurés (*judices* , des juges de son choix *Judices pedanei*). Dioclétien finit par l'établir en règle absolue. C. J. 2 *De judic. pedan.* (III, 35)

2 Sur la juridiction de ces fonctionnaires, v. les titres : *De officiis præf. præt.*; *De off. præf. urbis*; *De off. præf. vigilum* (Dig I, 11, 12, 15. Code I 28, 43, 44).

Le préfet de Rome avait juridiction jusqu'à cent milles de Rome. Il pouvait prononcer la peine de la déportation et celle de la relégation dans une ile. L'Empereur seulement désignait dans quelle ile la peine devait être subie. V. la lettre de Septime Sévère à Fabius Cilo, préfet de Rome, pour l'installer et délimiter sa compétence. *Digeste* 1 *pr.* § 3, 4, 13, et 3 *D off præf. urbis* (*I* 12,), 8. *De pœnis* (XLVIII, 19).

tipliés, remplacent la juridiction des villes sur elles-mêmes; dans les provinces, les proconsuls, propréteurs, préfets, procurateurs, procurateurs du fisc ou même de la fortune privée de César, absorbent toute juridiction et laissent bien peu à faire aux juges locaux.

Et, par dessus tous ces juges, domine le juge suprême, la suprême puissance : César à qui on peut en appeler de toute justice, grande ou petite, voisine ou éloignée; César que l'on saisit par une simple lettre et qui par une lettre prononce sa sentence; César qui passerait sa vie à juger, à lire des requêtes, à répondre, à écrire, s'il n'avait des conseillers, des assesseurs, des secrétaires, des affranchis et autres qui pensent et prononcent par lui. Voici le résumé de la révolution qui s'est opérée de la République de Cicéron à la monarchie de Septime Sévère : au lieu du Forum, le cabinet du prince ; au lieu d'un plébiscite voté par le peuple, une petite apostille au bas d'une requête à laquelle César a fait mettre son sceau sans l'avoir lue ; au lieu des quatre cent cinquante mille citoyens romains, un affranchi de César.

Ainsi la personne de César, déjà si grande, grandissait par le pouvoir; elle grandissait aussi par la richesse. Sévère, empereur cupide et financier intelligent, fut peut-être le plus riche de tous les empereurs. A l'importance croissante de son pouvoir, répondait l'importance croissante de sa fortune. Sévère, comme Tibère, aimait l'argent, quoiqu'il craignît moins que Tibère de le dépenser. Dion, qui a peu de goût pour lui, lui rend, il est vrai, ce témoignage, honorable pour un empereur romain, qu'il ne fit jamais mourir personne pour avoir ses

biens [1]. Mais enfin il y eut des proscriptions, des confiscations, des richesses acquises; et le patrimoine du prince, bien qu'il ne proscrivît pas pour l'augmenter, s'augmenta par la proscription. Dans les premières années de son règne surtout, l'Orient complice de Niger, l'Occident complice d'Albinus, l'Italie suspecte de prédilection pour l'un et pour l'autre, payèrent à Sévère un large tribut de grands propriétaires mis à mort et de grands biens confisqués. Une grande partie de l'or existant dans les Gaules, l'Espagne, l'Italie, passa dans les coffres impériaux [2].

D'ailleurs, s'il ne proscrivait pas uniquement pour s'enrichir, il ne se fit faute, c'est encore Dion qui nous le dit, d'aucun autre moyen d'accroître son opulence. Cette adoption fictive par laquelle il prétendit se faire fils de Marc-Aurèle et frère de Commode, morts tous les deux, fut un acte financier tout autant que politique. Il se faisait membre de la famille antonine pour hériter d'elle; il se proclamait fils de Marc-Aurèle, petit-fils d'Antonin, arrière-petit-fils de Trajan, et ainsi de suite jusqu'à Nerva [3], non pour continuer leur politique, mais pour posséder leur patrimoine. Les indiscrets fragments de poterie empreints du sceau du propriétaire foncier, comme l'antiquité nous en fournit tant, nous montrent en Afrique les biens de Commode, par suite ceux de Faustine sa mère, par suite ceux de Matidie, petite-nièce de Trajan qui légua ses biens à Faustine, devenus après eux la propriété de Sévère [4]. C'est ainsi que ce rhéteur africain

1 Dion LXXVI, 16.
2 Spartian. *in Severo*. Cum magnam partem auri per Gallias, per Hispanias, per Italiam Imperator jam fecisset.
3 V. ces titres dans l'inscription d'Ostie citée tout à l'heure. Orelli 90[illegible]
4 Deux inscriptions de Q. Axius Ælianus PROC (*urator*) RATION (is

qui avait laissé des dettes à Rome lorsqu'il était parti pour la Pannonie, légua à ses enfants une fortune personnelle telle que nul César ne l'avait possédée avant lui [1]. Aussi à partir de Sévère, les administrateurs de cette fortune si considérable et si auguste cessèrent-ils d'être de simples citoyens. Comme les préfets qui administraient le trésor du peuple romain (*ærarium*), comme les procurateurs qui administraient le trésor de l'Empereur (*fiscus*), les procurateurs du domaine privé (*procuratores rei privatæ*) furent, le lendemain de la défaite d'Albinus, constitués en ordre spécial de fonctionnaires [2]. Tout ce qui tenait au prince grandissait avec lui.

Et cette richesse servait entre autres choses à satisfaire d'une façon digne d'elle, cette plèbe romaine, peu capable d'ébranler le pouvoir, mais capable de l'importuner par ses murmures. Sévère n'était pas avare et sombre comme Tibère. Il aimait à plaire à son peuple, et à lui jeter en pâture quelque divertissement grandiose. L'imagination de l'Africain se plaisait à ces magnificences; il se faisait gloire d'amener par centaines sur l'amphithéâtre les lions et les tigres ses compatriotes. Il jetait l'argent avec une certaine prodigalité ; les largesses officielles furent fréquentes sous son règne. Dès lors, que manquait-il au peuple de Rome, et que manquait-il au pouvoir de Sévère ?

PRIV (*atarum*) dont l'une parle d'une délimitation des biens de Matidie faite par son ordre (*Revue archéologique*, octobre 1864).

1 Filiis etiam suis ex hac proscriptione reliquit quantum nullus imperatorum. Spartian. *loc cit.*

2 Tuncque primum privatarum rerum procuratio constituta est V aussi Capitolin, *in Macrino* 2, 7 Procuratores rationum privatarum inscriptione videntur procuratores patrimonii Lampride *in Commodo* 20, *Digeste* 39, § 20 *De legatis* (I). Rationales, a rationibus Vopiscus *in Aureliano*, 38.

En face de cette grossière satisfaction du peuple, de cette puissance et de cette richesse du prince, de cet force et de cette satisfaction de l'armée qui pour l'heu ne faisait qu'un avec le prince, quelle liberté en fait, en droit pouvait rester debout?

Ce qui restait jusque-là de liberté dans l'Empire r main ne ressemblait pas aux libertés modernes, écrite stipulées (parfois bien vainement stipulées) : ce n'ét pas une limitation volontaire ou involontaire du pouvoi mais c'était de sa part ou impuissance à intervenir, négligence à intervenir ; c'était la vie de quelque cho en dehors de lui qu'il tolérait ou par habitude, ou p sagesse, ou par impossibilité de l'empêcher. Mais le jo où le pouvoir romain fut armé à l'intérieur et contre s propres sujets, tandis que jusque-là il n'était armé qu l'extérieur et contre l'ennemi ; quand il fut bien entend qu'en dehors de la force militaire, il n'était besoin de ri respecter ; il arriva comme dans notre Europe modern lorsque les armées permanentes s'y établirent. Le pou voir ne fut pas seulement absolu en principe et maître d tout ; il fut absolu en fait et se mêla de tout. Non-seule ment en droit lui seul eut puissance de vivre, mais e fait il trouva moyen d'être seul vivant. Non-seulement e principe il n'y eut plus de droit contre le droit suprêm du prince et César put tout ordonner ; mais en fait, to se faisant par César et rien ne vivant que par lui, Césa ordonna tout.

Qu'on ne s'étonne donc pas qu'à partir de cette époque ce qui avait déjà commencé à décroître décroiss encore.

L'autonomie de la ville de Rome était anéantie depuis les premiers temps de l'Empire [1]. Rome n'aurait pu être libre qu'avec tout l'Empire romain. — L'autonomie des cités italiques était de plus en plus livrée à des fonctionnaires impériaux plus envahissants par cela seul qu'ils étaient plus nombreux. — L'autonomie des cités provinciales ne pouvait non plus guère se défendre contre les procurateurs et les préfets. En Italie et dans les provinces, se produisaient plus marqués encore les mêmes symptômes que nous avons déjà vus se manifester à l'époque précédente : les charges municipales étaient abandonnées parce qu'elles n'avaient plus ni importance ni dignité, et, au lieu d'être honneurs, devenaient corvées.

La liberté du citoyen était anéantie bien plus complétement encore. Les lois républicaines qui protégeaient sa tête contre la hache et, selon leur énergique langage, son dos contre la verge du licteur, ces lois fléchissaient depuis longtemps, sinon devant l'omnipotence du proconsul, au moins devant l'omnipotence de César. Un seul privilége était resté, non au citoyen mais à l'homme libre : il ne pouvait être mis à la torture ; le chevalet était réservé aux seuls esclaves. La torture avait pu être infligée sans doute, mais par Néron, par Caligula, par Tibère, comme acte de proscription politique, dans ces moments suprêmes quoique fréquents où la personne divine de l'Empereur était déclarée en péril ; mais dans le droit commun, dans le cours ordinaire des procé-

1 « La loi sur la brigue, dit le jurisconsulte, n'est plus applicable à la ville de Rome parce que les magistrats y sont nommés par le soin du prince, non par la faveur du peuple » Modestin. *De lege Julia ambitus* (D XLVIII, 14). Il ne parle pas du Sénat.

dures, la torture avait été interdite. Sévère n'abolit peu être pas formellement ce privilége; mais, sous lui, nou verrons des femmes et des femmes nobles torturées, no pas même comme accusées, mais comme témoins; tortu rées, non par ordre de l'Empereur, mais par ordre d'u préfet du prétoire; torturées, non pour faire le procès un criminel de lèse-majesté, mais pour mettre en accu sation l'impératrice elle-même. Et, à partir du temps d Sévère, les jurisconsultes parlent de la torture de hommes libres, au moins en certains cas, comme d'un maxime admise et pratiquée. La dernière liberté humair avait péri, et au nom de César, le tortureur avait droit su tous, Romains ou provinciaux, sénateurs ou plébéien libres ou esclaves [1].

On peut donc considérer l'époque de Sévère comn celle d'un progrès nouveau de la politique romaine ve le despotisme. Le citoyen romain, l'homme libre a dispar le César a grandi. On est entré davantage dans une vo d'absolutisme militaire comme celui des temps modern où l'homme n'est libre, ni parce qu'on le respecte, parce qu'on l'oublie, où le prince par son droit peut to et par son armée fait tout.

Le prince et l'armée, voilà tout ce qui vit et tout ce q a le droit de vivre. Le despotisme tibérien, fondé sur l proscriptions et la toute-puissance des délateurs, avait go verné le premier siècle de l'Empire. Après l'interrupti qui signale l'époque antonine, le despotisme renouve

1 *Dig.* 1, § 8, *Ad leg. Jul. de adult* (XLVIII, 1, 4, 5, 15. *De quæstio bus* (XLVIII, 18) Il n'y eut d'exception que pour les soldats, les décuric et les personnes de rang supérieur, mais encore cette exception cessa da les cas de poursuite pour lèse-majesté. *Cod. Just.* 8, 16, *De quæstionib.* (I 41); *Dig.* 1 *De re militari* (XLIX, 16); Paul. *Sent.* V, 14, 29, § 2 et D. § 1, II, *De quæstionibus*.

par Sévère et qui gouverna le troisième siècle de l'Empire, fut fondé sur la force militaire et la prééminence absolue du soldat. Mais Tibère, peu soucieux de l'avenir et de sa propre postérité, ne s'inquiétait guère de ce que pourraient amener après lui des Césars insensés appuyés par des délateurs tout-puissants. Sévère, plus préoccupé de la monarchie qu'il prétendait fonder au profit de sa famille, aurait dû s'inquiéter davantage de ce qu'amènerait, dans la main du prince et même contre le prince, cette épée du soldat qu'il avait faite toute-puissante. Mais ne touchons pas d'avance à cette histoire de la suprématie de l'armée dans l'Empire romain ; elle a rempli tout un siècle et remplira tout le reste de notre livre. Elle a été fondée par Sévère ; nous verrons plus tard ce qu'elle deviendra après lui.

Avec ce gouvernement tout militaire, avec le génie militaire de l'Empereur et la conscience qu'il avait d'être grand surtout à la guerre et par la guerre, il était impossible que Rome demeurât longtemps en paix. Sévère avait besoin d'exploits guerriers pour grandir son armée aux yeux du monde, et pour se grandir lui-même aux yeux de son armée.

Il chercha la guerre en Orient. Les motifs n'en étaient peut-être pas bien sérieux. A la suite de la défaite de Niger, il avait déjà guerroyé assez longtemps sur l'Euphrate, sur le Tigre, et même au delà du Tigre ; il en avait rapporté les titres d'Adiabénique et d'Arabique ; il avait même assez combattu contre les Parthes pour se faire décerner s'il eût voulu le titre de Parthique. Il n'avait pas voulu le prendre pour ne pas offenser prématuré-

ment la race des Arsacides, peut-être aussi pour s réserver le droit de recommencer la guerre.

Cependant le petit émir d'Hatra, du fond de son désert avait énergiquement secouru Niger, et Sévère ne l'en avait pas encore puni. L'honneur de la souveraineté, cet honneur que l'on fait au besoin si susceptible, exigeait donc que les armes romaines reparussent en Orient. Depuis César et Trajan, l'Orient était demeuré le rêve des conquérants romains.

Albinus avait été vaincu au mois de février ; avant la fin de l'année, Sévère, quoiqu'il eût eu à pourvoir à bien des nécessités dans Rome, Sévère était en Asie. Julia Domna et ses fils l'y accompagnaient. Il s'agissait en effet non d'une simple campagne, mais d'une expédition et d'un séjour de plusieurs années.

Sévère arrivant trouva la guerre commencée. Provoqué ou non, le roi des Parthes, Vologèse, avait assiégé la ville nouvellement romaine de Nisibe. Elle avait été secourue et sauvée par ce Lætus dont nous avons vu la conduite équivoque dans les plaines de Trévoux. A l'approche de Sévère, Vologèse se retira, et l'un sur les bords du Tigre, l'autre en Syrie, se préparèrent aux luttes de l'année suivante.

L'année suivante (198) cependant, Sévère ne marcha pas immédiatement contre les Parthes. Il avait à se fortifier par la soumission et la défaite de quelques-unes de ces royautés intermédiaires qui flottaient entre Rome et Ctésiphon. Il recueillit en passant par l'Osrohène les hommages d'un Abgare portant le même nom que ses aïeux et comme eux soumis habituellement à la fortune r

maine[1]. Un Vologèse, fils de Samotrace, roi d'Arménie, dont la neutralité au temps de la lutte contre Niger ne paraissait pas à Sévère une garantie suffisante, dut s'humilier, offrir des présents et des otages, et fut récompensé par le don de quelques provinces. L'Adiabène ensuite s'ouvrit à Sévère ; et alors, maître de l'Euphrate et du Tigre, il put construire des navires, embarquer ses soldats sur les deux fleuves, menacer en même temps Hatra sur la rive droite du Tigre, Ctésiphon sur la rive gauche.

Mais le sort de ces deux cités fut bien différent. Ctésiphon était la tête d'un vaste empire qui touchait aux frontières de la Chine ; elle avait été bâtie à côté de la grecque Seleucie dans ces plaines où l'Euphrate et le Tigre coulent parallèlement l'un à l'autre et qui semblent avoir été destinées, depuis le temps de Nemrod jusqu'à celui des Califes, à contenir la ville reine de l'Asie occidentale. Vologèse, après le siége de Nisibe, s'était retiré là avec son armée ; et cette armée grossie, depuis la défaite de Niger, de plusieurs milliers de transfuges romains, possédait la tactique, les machines de guerre, les armes de la légion romaine. Ce n'étaient plus seulement ces cavaliers parthes aux vêtements flottants, caracolant dans le désert autour des légions et leur jetant en fuyant des flèches qu'elles ne pouvaient leur renvoyer. C'était aussi une infanterie solide, armée du casque et de la cuirasse, maniant également l'épée et le javelot, pou-

[1] Cet Abgare ou un Abgare Phraate, son fils, vint mourir à Rome. Son épitaphe. Orelli 921. Voyez Hérodien III, 9.

vant opposer une muraille de fer au choc des cohortes romaines [1].

Cependant Ctésiphon fut promptement vaincue. Sévère, comme tous les grands hommes de guerre, mettait avant tout l'art de faire vivre ses troupes et l'art de les faire marcher. Les Romains arrivèrent dans les plaines de la Babylonie; les uns, grâce à la flottille construite sur l'Euphrate, d'autres peut-être par le Tigre, d'autres par terre et en suivant la rive de ces deux fleuves. De l'Euphrate au Tigre, en déblayant le canal royal qu'Alexandre et Trajan avaient rouvert chacun à leur tour, Sévère s'assurait une communication prompte et facile. Les Parthes, qui ne s'attendaient pas à une marche si prompte, furent épouvantés de la célérité de leur ennemi.

La chaldéenne Babylone, la grecque Séleucie furent livrées sans résistance ; et bientôt toute l'énergie de la défense se concentra autour de Ctésiphon et du roi des Parthes qui s'y était réfugié. Il y eut là en effet pour le soldat romain de rudes épreuves à subir. Ces pays aujourd'hui déserts et qui, dès cette époque, étaient au déclin de leur opulence, avaient été promptement épuisés par Sévère et par ses soldats impitoyables au pillage. Il fallut que les légions campées sous Ctésiphon vécussent d'herbes et de racines ; l'épidémie suivit la disette et l'armée romaine put craindre de rester ensevelie dans les sables qui avaient été le tombeau de Crassus.

Mais la dure et indomptable énergie de Sévère vint à bout de tous les obstacles. Ctésiphon fut prise; d'immenses

1 Hérod. III.

magasins de vivres tombèrent aux mains du vainqueur ; les milliers d'hommes furent massacrés ; cent mille captifs, femmes et enfants, survécurent seuls, et le roi les rois eut grand'peine à s'enfuir n'ayant avec lui que quelques cavaliers.

Ce fut un grand triomphe dans le camp. Les soldats maginèrent de le célébrer à leur profit en proclamant Auguste le jeune Antonin, enfant de dix ans, qui fut depuis connu sous le surnom de Caracalla. Sévère, s'il faut en croire Spartien, ne vit qu'avec un certain déplaisir cette initiative des soldats, d'autant plus que, souffrant alors de la goutte, il entendait dire dans le camp que son infirmité ralentissait l'activité de l'armée. Il se fit donc porter sur son tribunal ; il appela les chefs de l'armée et Antonin lui-même ; il leur parla sévèrement et prononça une sentence capitale contre ceux qui avaient fait son fils Auguste sans sa permission. Puis, comme on se prosternait et qu'on le suppliait : « Comprenez maintenant, ajouta-t-il, en portant la main à son front, que c'est la tête qui commande, et non les pieds » (4 avril). Bassianus Antonin n'en demeura pas moins Auguste, empereur désigné (ainsi que s'expriment les monnaies), revêtu de la puissance tribunitienne et associé à l'empire autant qu'un enfant pouvait l'être. Géta, son frère, âgé de neuf ans, fut nommé César.

Après avoir pris Ctésiphon, Sévère, comme Trajan, put croire que l'empire des Parthes était détruit. Mais l'empire parthique, vaste camp féodal qui dominait depuis les rives de l'Euphrate jusqu'aux montagnes du Thibet, n'était pas de ces empires qui sont ruinés par la

ruine de leur capitale. L'Indus et les bords de la mer Caspienne continuèrent probablement de rendre hommage au roi des rois, sans même savoir que les aigles de Rome, tenues par l'africain Sévère, se promenaient au milieu des décombres de la ville demi-hellénique de Ctésiphon.

D'ailleurs, si Sévère eut un instant d'illusion, cette illusion ne dut pas être longue. La disette ne lui permettait pas de séjourner dans ces pays dévastés, et l'ignorance des lieux ne lui permettait pas davantage de s'enfoncer dans les vallées de la Perse ou de la Susiane. Il fallut donc revenir sur ses pas et abandonner Ctésiphon à un ennemi qui avait disparu. Les Romains n'eurent même pas le choix de leur route pour revenir. Les rives de l'Euphrate étaient épuisées par leur premier passage ; il fallut s'en retourner en remontant celles du Tigre, les uns par terre et les autres sur leurs navires remorqués comme ils purent.

Mais en remontant la rive droite du Tigre, on passait non loin de Hatra, et le cœur de Sévère ne pouvait manquer de bondir au voisinage de cette ville qui avait jadis brisé la fortune de Trajan, qui avait tout dernièrement soutenu la cause de Niger, qui demeurait indépendante et impunie.

Quelle était au juste l'importance de Barseme, melek ou émir de Hatra? Nous ne le savons. Ce que nous savons, c'est que Hatra était une puissante cité, maîtresse d'une des grandes voies de caravane entre la Syrie et la Perse, riche par le commerce qui passait dans ses murs, riche de tous les dons que lui apportaient les adorateurs du Soleil, domi-

natrice d'une contrée qui, un siècle et demi plus tard, était nue comme le désert, mais qui, à cette époque, devait être encore fertile. Quoiqu'il en soit, puisque Trajan s'y était brisé, l'honneur romain voulait qu'on l'attaquât, dût-on s'y briser une seconde fois (199).

En effet, l'énergie de Sévère rencontrait là en face d'elle l'esprit d'indépendance des tribus arabes. Contre ces murailles debout encore aujourd'hui après seize siècles, les machines de guerre échouèrent ; les légions, victorieuses de Ctésiphon, succombèrent sous la pluie de flèches que les habiles archers arabes leur envoyaient du haut de leurs remparts ; on leur jetait jusqu'à des vases de terre pleins de reptiles et d'insectes venimeux qui leur piquaient cruellement les mains et le visage. La lassitude se mit parmi ces soldats que tout l'or gagné à Ctésiphon ne dédommageait pas de dix-huit mois de souffrances dans le désert. Sévère crut découvrir autour de lui une conjuration du découragement et de l'ennui ; un tribun lui fut dénoncé pour avoir récité avec affectation ces vers de Virgile :

Pour qu'un royal hymen soit le lot de Turnus,
Mourons, puisqu'il le faut, obscure multitude
Aux champs du Latium, sans pleurs et sans tombeau [1].

Il le fit mourir ; et, comme il avait dans son camp ce Lætus contre lequel il gardait sa vieille rancune des plaines de Trévoux, ce Lætus aimé des soldats et dont les soldats disaient : « S'il ne nous commande plus, nous ne

1. Scilicet ut Turno contingat regia conjux
Nos animæ viles, inhumata infletaque turba
Sternamur campis . . . . . . . . . . . . . . .

combattrons plus », Sévère ne manqua pas de compter Lætus parmi les complices de la conjuration ; il le fit assassiner, prétendant ensuite, comme il lui arrivait souvent, que, sans son ordre et malgré lui, Lætus avait été massacré par ses soldats. Cette triste satisfaction du ressentiment et de la défiance fut la seule que Sévère trouva sous les murs de Hatra. Après avoir perdu des milliers d'hommes à ce siége, après avoir vu brûler presque toutes ses machines de guerre, il fallut se retirer. L'obscure trafiquante du désert avait résisté cette fois encore et persisté mieux que la royale Ctésiphon.

Mais l'amertume et le dépit étaient si profonds au cœur de Sévère que, à peine rentré sur le territoire romain, il se prépara à recommencer l'attaque contre cette ville obstinément indépendante. Quand il eut recruté ses légions, renouvelé ses machines, appelé à lui l'ingénieur Priscus qui avait si habilement défendu Byzance contre lui, il traversa de nouveau les déserts de la Mésopotamie, descendit l'Euphrate ou le Tigre, et vint devant Hatra. Il n'y fut pas plus heureux cette fois. Ses machines furent encore brûlées, à l'exception de celles que Priscus avait construites. Dans la plaine, des nuées d'Arabes épiaient les soldats allant aux vivres ; les archers des assiégés et leurs engins qui lançaient un double javelot à des distances immenses renversaient les sentinelles devant la tente même de Sévère ; et quand, à force de travaux, une brèche fut ouverte, des machines qui lançaient du naphte accueillirent les premiers qui voulurent l'escalader, et ils moururent brûlés.

On se crut cependant un instant près de triompher. Une première enceinte avait été détruite ; les soldats, animés par le succès, voulaient attaquer immédiatement la seconde. Mais Sévère fit sonner la retraite ; il supposait Hatra pleine de richesses; le temple du Soleil avait été merveilleusement enrichi par ses adorateurs. Le prince calcula dans son avarice qu'une capitulation mettrait ces richesses entre ses mains tandis qu'un assaut suivi de pillage les mettrait aux mains des soldats. La nuit donc se passa dans le calme. Mais nulle députation ne vint apporter la soumission de la ville assiégée ; elle avait au contraire, pendant la nuit, réparé ses murailles, et les soldats romains, mécontents et découragés, ne voulurent plus monter à l'assaut. Sévère ne put lancer que des cohortes syriennes qui échouèrent misérablement. Ainsi, comme s'exprime l'historien, Dieu délivra cette ville, le premier jour au moyen de Sévère qui arrêta les soldats, le lendemain au moyen des soldats qui refusèrent d'obéir à Sévère.

Hatra cependant eût été au dernier moment facile à prendre. — « Donne-moi seulement cinq cent cinquante soldats européens, disait à Sévère un de ses généraux, et je te rends maître de la ville. » — « Cinq cent cinquante soldats, dit le César désespéré de l'indiscipline de ses troupes, où les trouverai-je ? » Pour la troisième fois donc depuis un siècle, la ville arabe vit les aigles romaines, après vingt jours d'inutiles efforts, s'éloigner d'elle humiliées [1].

[1] Avec Dion Cassius, je place les deux siéges de Hatra après la prise de Ctésiphon qui doit être vers la fin de 198. Hérodien, lui, ne parle que d'un

Une victoire, probablement facile, fut vers ce temps-là une faible compensation à cet échec. Il y eut, à ce qu'il paraît, une révolte des Juifs. Faut-il croire avec Abulpharage à une guerre et à une bataille sanglantes entre eux et les Samaritains? Faut-il admettre qu'après avoir souffert sous le règne de Niger pour n'avoir pas voulu s'armer contre Sévère, ils aient encore souffert sous ce dernier et se soient révoltés contre Sévère ? Quoiqu'il en soit il y eut révolte, ou du moins combat, ou du moins triomphe. Le jeune Antonin (Bassianus), qui avait suivi cette expédition contre les Juifs pendant que son père était devant Hatra, y gagna pour le jour de sa rentrée dans Rome les honneurs du char triomphal [1]. Ce maigre succès consola-t-il Sévère ? Et, malgré sa victoire d'un jour sur Ctésiphon, put-il encore s'imaginer que sa milice si privilégiée, si orgueilleusement séparée du peuple et si forte contre la liberté du peuple, valait contre les ennemis du dehors les milices citoyennes de l'ancienne république ?

Mais, succès ou revers, tout cela se passait loin de Rome; et, à cette heure, Rome, peu au courant des événements, n'avait pas assez de chants de triomphe pour célébrer la gloire du vainqueur de Ctésiphon. Des lettres de Sévère étaient arrivées au Sénat, racontant ou plutôt

siége de Hatra et le place avant la campagne contre Ctésiphon. Mais son récit me paraît moins probable On peut y remarquer du reste de grosses erreurs géographiques et une explication bien invraisemblable du *hasard* qui, après la levée du siége de Hatra, aurait mené les Romains conquérir Ctésiphon.

1 Spartien, au sujet du triomphe judaïque de Bassianus (Caracalla). Euseb. *Chron. ad ann.* 198. Dion LXXV, 10. Hieronym. *Chron.* Orose VII, 17. Abulpharage indique la première année de Sévère et saint Jérôme la cinquième, comme celle du combat entre les Juifs et les Samaritains.

célébrant ses exploits. Des peintures y avaient été jointes, tracées sans doute avec le pinceau naïf des artistes de l'Orient et représentant, à titre d'hommage de l'Asie envers Rome, les divers événements de la guerre. Le Sénat n'avait pas manqué de conférer à Sévère le titre de Parthique que deux ans auparavant il n'avait pas cru devoir prendre. Le Sénat y avait ajouté l'épithète Maximus comme indemnité pour le retard. Le Sénat lui décernait enfin le triomphe que Sévère cependant refusa toujours pour lui-même, mais qu'il finit par accepter pour son fils. Un peu plus tard, à l'époque de son retour à Rome, comme il n'était plus maître de Ctésiphon et qu'il avait échoué devant Hatra, il décida que les Juifs seraient le prétexte de ce triomphe[1].

En même temps et pendant les loisirs que lui laissait la guerre, Sévère avait pu, aidé par les deux préfets du prétoire, Plautianus et Juvénalis, poursuivre dans l'Asie romaine les restes du parti de Niger, et comme le dit énergiquement Tertullien, *grapiller après la vendange*[2]. Que ce fut défiance ou avarice, Sévère sut trouver des ennemis jusque parmi ses amis; quelques-uns de ceux qui passaient pour ses plus intimes furent mis à mort, comme coupables d'attentat contre sa personne ; d'autres pour avoir consulté des devins sur la durée de sa vie, ce qui était un grand crime, mais un crime très-fréquent alors. Sévère ne jugeait pas, mais faisait assassiner et désavouait ensuite les meurtriers.

Sa dynastie s'affermissait donc. Le Sénat (juin 198)

1 Spartien.
2 Post vindemiam parricidarum racematio superstes. *Apolog.* 35.

avait reconnu les titres d'Auguste et de César que les soldats avaient conférés à ses fils) du jour de cette association date le « triple règne » dont parle Tertullien)[1]. Sévère, ayant auprès de lui ses deux fils ainsi désignés comme futurs empereurs, Sévère était consul pour la seconde fois, *Imperator* pour la onzième fois ; que lui manquait-il, si ce n'est d'avoir pris Hatra, et de n'avoir point la goutte qui, lui interdisant de se tenir debout sur son char, le força toujours à refuser le triomphe ?

Non, il lui manquait autre chose. Il lui manquait ce dont les âmes humaines en ce siècle-là ne se passaient point et dont elles ne se passent pas même en notre siècle : il lui manquait un Dieu.

On n'échappe pas à son siècle, et surtout on n'échappe pas aux conditions éternelles de l'humanité. Sévère n'était ni un esprit faible, ni une volonté débile, ni une imagination capricieuse. Sans être ni un enfant, ni un poète, Sévère ressentait cette attraction superstitieuse de l'Orient que tout son siècle avait ressentie. L'Orient, l'Égypte surtout, avait pour les occidentaux un attrait contre lequel Auguste et Tibère eux-mêmes avaient en vain voulu défendre leur empire. Caligula avait rêvé toute sa vie un voyage d'Alexandrie. Néron avait pratiqué les superstitions asiatiques, et la royauté de l'Orient demeura son espérance, quand il vit la royauté de Rome lui manquer. Vespasien, à peine proclamé César, était allé à Alexandrie faire, pour ainsi dire, bénir son pouvoir naissant par le dieu gréco-égyptien Sérapis. Hadrien s'était abîmé dans la superstition des bords du

1 Præsentis imperii triplex virtus. *De Pallio*, 2.

Nil au point d'en devenir presque fou. Marc-Aurèle lui-même avait ressenti cette pente ; et, à plus forte raison, Commode avait pratiqué les rites superstitieux d'Isis et les rites sanglants de Mithra. Sévère était plus sérieux que Commode, mais il était moins philosophe et moins Romain que Marc-Aurèle ; à sa sinistre humeur il fallait des oracles et des dieux, tandis qu'à celle de Tibère les astrologues avaient suffi. Et des dieux, il n'y en avait plus qu'en Orient : les dieux de Rome n'avaient jamais eu qu'une valeur toute politique, devenue sous l'Empire purement officielle ; les dieux de la Grèce, trop ressassés par la poésie et par les arts, étaient passés à l'état purement littéraire ; les dieux de l'Orient étaient une mine non encore complétement explorée [1].

De plus un lien personnel rapprochait Sévère de l'Orient. Sa première femme, Marcia, avait peu vécu, et après elle, il avait épousé la syrienne Julia Domna. Dans cette alliance tout avait été superstition et présage : Julia était d'une famille, sinon de prêtres, au moins de prêtresses; Sévère l'avait épousée, parce que son horoscope prédisait qu'elle serait reine. Faustine, femme de Marc-Aurèle, qui avait favorisé cette union, avait voulu que le lit nuptial fût dressé dans un temple de Vénus attenant à la demeure des Césars, et là Sévère avait rêvé que, de sa main, comme d'une fontaine, jaillissaient des eaux abondantes [2].

1 Inscriptions votives, à *Isis reine*, sous le règne de Sévère et en son honneur : au Mont Célius à Rome (Henzen, 5077), à Florence (Id. 5495) ; — à Serapis, à Vienne en Dauphiné (Gruter 22, 1) ; — au Soleil éternel et à la Lune éternelle, pour l'éternité de l'empire (culte de Mithra ; (Orelli 910. 1929) Taurobole (culte de Cybèle). Gruter 29, 12

2 Dion LXXIV, 3

C'était, à ce qu'il paraît, un signe qui lui présageait l'Empire. Julia, belle, ambitieuse, passionnée, appela autour d'elle sa famille syrienne, et entre autres des femmes pleines comme elle des passions et des superstitions de l'Orient. Ces femmes, pendant vingt ans, devaient gouverner le monde romain tantôt pour son bien, tantôt pour son malheur.

Aussi voyons-nous Sévère, avant et après la guerre contre les Parthes, demeurer cinq ans hors de Rome. C'est à Antioche que la toge virile fut donnée (201) à Bassianus son fils âgé de quatorze ans ; c'est là que le père et le fils (1er janvier 202) commencèrent leur consulat. Sévère d'ailleurs avait partout des vengeances à exercer : à Rome contre les partisans d'Albinus, en Orient contre les partisans de Niger. Il se chargeait de celles de l'Orient ; il aimait mieux que celles de Rome s'accomplîssent en son absence et pussent être imputées à son préfet du prétoire Plautianus.

C'est alors que l'appelèrent l'Égypte et ses sanctuaires. Il traversa l'Arabie et la Palestine tout émue encore de l'insurrection judaïque à peine vaincue. Là pourtant il grâcia quelques partisans de Niger. Il honora le tombeau de Pompée où les restes de Pompée n'étaient plus. Il honora encore plus Alexandrie, et, par une concession rare chez lui, il voulut que cette ville grecque eût un Sénat ; jusque-là, comme toute l'Égypte, elle n'avait eu d'autres magistrats que les magistrats impériaux. Il adora à Alexandrie ce dieu Sérapis qui n'était que le dieu grec Pluton naturalisé Égyptien sous les Ptolémées, mais qui était devenu pour les Romains eux-mêmes le plus gran

des dieux [1]. Il remonta le Nil, vit Memphis, les Pyramides, le Labyrinthe, les Cataractes, la statue de Memnon. Ce sombre Africain, que n'attiraient ni l'art, ni la poésie, ne laissait pas que d'être subjugué par la grandeur des monuments égyptiens et par le religieux mystère qui s'attachait à eux. Il voulut tout connaître, se faire initier à tout, s'informa de tous les secrets de la science divine et de la science humaine, recueillit tous les livres sacrés qu'il put trouver, les recueillit pour les dérober aux sanctuaires qui les possédaient et lui seul posséder ces trésors. Il eût voulu pénétrer, mais pénétrer seul, tout ce qu'il y avait au monde de mystères. Le tombeau d'Alexandre qu'il visita lui inspira ce même sentiment de vénération jalouse et de curiosité égoïste ; après l'avoir visité, il en fit murer l'entrée pour que personne après lui ne vît le corps du héros. C'était le propre de cette imagination africaine, hautaine, égoïste, insatiable, de vouloir tout posséder, tout posséder seul, et de n'être jamais satisfait. Un peu plus tard ce Sévère, qui avait été, tour à tour ou tout à la fois, rhéteur, avocat, jurisconsulte, astrologue, médecin même quelque peu, magistrat, général, Empereur et père d'Empereurs, disait tristement : « J'ai été tout et il ne me sert de rien[2]. » Hélas! c'est le mot de tous les ambitieux, à leur dernière heure, sinon plus tôt.

1 Serapidi jam romano aræ restructæ; Baccho jam italico, furiæ immolatæ.

(Tertull., *Apolog* 6)

Illum dico quem non jam Ægyptus aut Græcia, verum totus orbis... Serapis iste quidem, olim Joseph.

(Id *ad Nat.* II, 8)

2 Omnia fui et nihil expedit. Spartian.

Avec cette curiosité inquiète, cette préoccupation choses mystérieuses, avec ces voyages à travers l'Orie l'Égypte, la Syrie, la Judée, avec ces luttes contre insurrections juive et autres, il est impossible que christianisme ne se soit point trouvé sur les pas de Sévè et que cet esprit, sombre et réfléchi, ne s'en soit pas quiété. Le christianisme était non-seulement sur sa ro et au sein des villes qu'il pouvait traverser; mais le chı tianisme était dans son palais. Malade, il avait été gu autrefois par les soins ou peut-être par les prières d chrétien, et ce chrétien, affranchi à ce qu'il paraît d'un ses affranchis, appelé dans le palais, y resta jusqu'à la m de Sévère. Par suite peut-être de cette admission d chrétien auprès de Sévère, Bassianus son fils avait une nourrice chrétienne, et, on peut le croire, des co pagnons de jeux chrétiens[1]. Sévère avait fait plus, e une époque que l'on ne désigne pas, au temps peut-ê de la proscription des partisans d'Albinus, il avait défe du contre la fureur du peuple des sénateurs et des femn de sénateurs accusés de christianisme; il ne les avait seulement défendus, mais honorés[1].

1 Les curieux *graffitti* (inscriptions en lettres cursives) du palais Césars à Rome indiquent cette présence des chrétiens dans la ma impériale. Dans des appartements qui paraissent avoir été ceux des pa de l'Empereur (*pædagogium*), on lit parmi plusieurs autres griffonnage ces enfants, des railleries contre le chrétien Alexamène (dessin impie Christ en croix que j'ai décrit ailleurs. *Les Antonins*, t. II, l. V, ch. m contre un autre chrétien qu'on appelle par dérision LIBANVS EPISCO C'est un de ces jeunes chrétiens du palais, qui, ayant été fustigé pou religion, inspira une vive compassion à Caracalla encore enfant (Spart *in Caracalla*). M. de Rossi (*Bulletin d'archéolog. chrét.*, sept. 1863) attri ces inscriptions au temps de Septime Sévère.

Parmi ces chrétiens du palais, Tertullien nomme un *Evhodeæ procur* (*Ad Scapulam* 4). Nous trouverons en effet un Evhodus précepteur de C calla, Dion LXXVI, 3, LXXVII, 1.

2 Tertull. *Ad scapulam*. 2, 4, 5, *Apologet*. 4, où il indique bien q

La question du christianisme se posait donc devant Sévère : que devait-il en penser ?

moment où il écrivait, la persécution n'était pas encore autorisée par le prince.

# CHAPITRE II

## L'ÉGLISE SOUS COMMODE ET SOUS SÉVÈRE

Grâce à la liberté relative dont l'Église avait joui sous ›mmode, grâce aux troubles révolutionnaires qui, après mort de ce prince, avaient tourné ailleurs l'esprit des uples et celui des magistrats, grâce enfin à cette tolé- nce des premiers temps de Sévère dont nous venons parler, le christianisme avait pu faire de rapides pro- ès.

Il suffit, pour le comprendre, de jeter un regard sur le ›nde. L'Orient était depuis longtemps semé d'églises rétiennes : la Syrie, l'Asie-Mineure, l'Égypte, la Méso- tamie, avaient déjà donné de nombreux martyrs. La nquête de l'Occident, plus laborieuse et plus lente, rce que l'unité des peuples y était moindre et leur ci- isation plus diverse, s'opérait cependant sous l'influence l'action principale de Rome, capitale de l'Empire et pitale du Christianisme. De proche en proche, la lu- ère de la foi gagnait d'une province à une autre. rfois aussi, les provinces éloignées, les frontières de Empire, les pays même placés hors de l'Empire, com-

muniquant directement avec Rome par ses colons, par ses marchands, par ses soldats, recevaient, avant même les provinces intérieures, le bienfait de la vérité. Tenons-nous en aux monuments les plus incontestables : — dès le temps des apôtres, saint Marc, député par saint Pierre, était venu de Rome à Alexandrie. Sa prédication avait peu à peu gagné l'Égypte, la Cyrénaïque, la Lybie. — Saint Paul, allant en Espagne, d'après une tradition au moins probable, aurait semé la foi dans cette partie de la Gaule qu'on appelait la province romaine. — Son prosélyte Paulus (on dit même Sergius Paulus, le proconsul de Chypre[1]) aurait fondé l'église de Narbonne ; deux autres de ses compagnons, Crescens et Trophime, un disciple du Seigneur, Maximin[2], furent les premiers évêques des chrétientés naissantes de Vienne et d'Arles. — Bientôt le flambeau de l'Évangile était porté plus loin : par Marseille et par le Rhône, la foi des églises asiatiques suivait la route des marchands de l'Asie ; Pothin et Irénée étaient venus de Smyrne à Lyon où ils devaient trouver le martyre[3] ; à cette prédication se rattache comme à sa source celle d'Andochius à Autun, de Bénignus à Dijon, de Valérien à Tournon, d'Andéolus dans le Vivarais, de Ferréolus à Besançon.

Pendant que la Gaule se débattait ainsi contre la vérité, la vérité avait déjà franchi le détroit ; je l'ai dit tout à l'heure, et Tertullien nous l'atteste, des cantons de la

1 *Act. Apost.* XXIII. 7-13.
2 Je ne peux qu'indiquer la question du premier apostolat de la Provence, qui n'est pas de mon sujet et qui est amplement traitée dans le livre de M. Faillon, *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Madeleine* etc. Paris 1865.
3 Voyez sur les martyrs de Lyon *Les Antonins* VI, 8, tome III.

Bretagne où la domination romaine n'avait pas encore pénétré[1] étaient atteints par la prédication chrétienne.

Quant à l'Espagne, quelle que soit l'antiquité un peu nuageuse de ses annales ecclésiastiques, il est certain du moins et d'après le même Tertullien, qu'au début du troisième siècle, toutes ses provinces étaient envahies[2].

Mais l'Afrique surtout avait donné à l'Église une riche moisson. Les faibles commencements des chrétientés africaines doivent être contemporains au plus tard de Trajan, puisque Tertullien nous parle d'une correspondance entre saint Jean et les églises d'Afrique[3]. Plus d'un siècle s'écoule cependant sans qu'on nomme soit un évêque, soit un martyr en ces contrées. Mais, au temps dont nous parlons, les églises africaines sont nombreuses, ardentes, dévouées ; quantité de villes sont en majorité chrétiennes[4] ; les chrétiens envahissent le prétoire des magistrats et la curie des municipes ; pas un proconsul, pas un juge ne se trouve qui n'ait quelque chrétien auprès de lui[5]. C'est là que Jupiter tendant la main à ses adorateurs recueille moins d'aumônes, dans chaque temple, que la collecte chrétienne dans chaque rue[6]. C'est là qu'on dit : « Les chrétiens se font, ils ne naissent pas[7] ; » tant ceux d'entre eux qui étaient sortis de

1 Britannorum inaccessa Romanis loca. *Adv. Judæos*, 7. V. ci-dessus : Livre I, ch. I, p. 17.

2 Hispaniæ omnes termini. *Ibid.* St. Irénée en dit autant, I, 10.

3 *De præscriptionibus*, 36. V. en outre St Justin *adv. Tryphonem*, 117, sur l'universalité du christianisme à son époque ; Origène également *in Celsum*, I, 26-27.

4 Pene omnium civitatum pene omnes cives Christianos habendos. *Apolog.* 37.

5 *Ad Scapulam.* 2, 5.

6 *Apologet* 42.

7 De vestris fuimus. Fiunt, non nascuntur Christiani. *Apol* 18. V. encore *De cultu fœminarum* II, 9, où il suppose que la plupart des chrétiennes sont des néophytes.

la gentilité étaient plus nombreux que ceux qui avaient reçu la foi de leurs pères. C'est là que les chrétiens s'écrient : « Nous sommes d'hier et nous remplissons vos villes, vos municipes, vos camps, vos places publiques, vos maisons, le palais même et le Sénat. Nous ne vous laissons que vos temples [1] ». Vienne maintenant la persécution, elle recueillera là une magnifique moisson de martyrs.

Sans doute, cette paix de l'Église, qui favorisait son progrès, était loin d'être complète. Nous avons dit qu'il y avait eu sous Commode quelques martyrs. La paix intérieure de l'Église n'était pas entière non plus : « il faut qu'il y ait des hérésies [2], » c'est le grand mot de saint Paul, et nul siècle ne s'est passé sans le justifier.

En effet, les hérésies des siècles précédents n'étaient pas encore éteintes. Il y avait des Judaïsants, Ébionites, Nazaréens. Il y avait des Gnostiques de mille sectes diverses; celle de Valentin, plus féconde et plus vivace que les autres, encore récente d'ailleurs, était assez sérieuse pour remplir presque à elle seule le livre de saint Irénée sur les hérésies ; Marcion, né de la veille comme Valentin, comme lui avait de nombreux disciples.

Une erreur plus vivante encore, quoiqu'elle datât du dernier siècle, et d'autant plus périlleuse qu'elle avait pour elle la gloire de l'austérité, était celle des Montanistes [3]. Le Montanisme, à vrai dire, n'était pas une doctrine, mais une prophétie. Il n'avait pas de dogmes

1 *Apologet.* 37.
2 I *Cor.* IV, 19.
3 Sur les commencements du Montanisme, v. *Les Antonins* VI, 7, (tome III).

lui[1]; mais il avait des prophètes, des inspirés, des extatiques, des pratiques sévères, des prédictions menaçantes. Que Montan et sa compagne de prophétie, Maximilla, eussent fini leur vie par le suicide, comme on le disait ; que leurs prophéties eussent été démenties par l'événement, et que le monde, ainsi que l'Église, au lieu de la guerre qui lui était annoncée, eût joui de la paix pendant les treize ans qui suivirent la mort de Maximilla ; qu'un autre prophète, Théodote, croyant s'élever au ciel dans son extase, fût allé tomber dans la mer : peu importait à leurs disciples ; de nouveaux prophètes n'en surgissaient pas moins. Un Thémison ayant échappé à force d'argent à la torture se faisait passer pour martyr, et, après les apôtres saint Jean et saint Jude, écrivait lui aussi une *épître catholique*, mais contre l'Église catholique. Un Alexandre jugé à Éphèse par le proconsul d'Asie, Émilius Frontinus, jugé non comme chrétien, mais comme bandit, et bandit après avoir apostasié, ne se faisait pas prophète, mais trompait les soi-disants prophètes et se faisait accepter par eux comme martyr. Les Montanistes prétendaient même qu' « un évêque de Rome (Éleuthère ou Victor?) avait été prêt à reconnaître la vérité de leurs prophéties, et par suite à envoyer la paix (des lettres de communion) aux églises (montanistes) de Phrygie et d'Asie ; lorsqu'un chrétien asiatique, jadis confesseur de la foi, Praxéas, était intervenu et s'appuyant sur l'autorité des prédécesseurs du pontife

1 Aussi Tertullien, au commencement de son Montanisme, prétend ne différer de l'Eglise catholique que par sa croyance aux prophéties de Montan et sa réprobation pour les secondes noces. *De monogamia* 2.

l'avait décidé à révoquer les lettres déjà écrites [1] ».

Il fallait donc combattre cette école si puissante en séductions, et l'église d'Asie où elle était née ne manquait pas de champions à lui opposer. Trois ans après la mort de Maximilla, c'est-à-dire probablement vers les premiers temps du règne de Commode, Apollinaire, évêque d'Hiérapolis, compatriote par conséquent de cette hérésie phrygienne, courait à Ancyre pour arrêter, s'il se pouvait, la perturbation que causait dans cette église l'enthousiasme montaniste ; il y ramenait la paix et l'orthodoxie ; puis, rentré dans sa demeure, il écrivait à la prière de tous les siens, un livre destiné à réfuter l'erreur ou plutôt à démasquer la folie de ces illuminés [2]. Plus tard, quarante ans après la naissance du montanisme (c'est-à-dire vers l'an 210), Apollonius (évêque d'Éphèse?) discutait les mœurs, la vie, les prédications, les fourberies de ces prétendus inspirés. Sérapion d'Antioche, successeur de l'illustre Théophile (199-211) [3], s'appuyant sur l'autorité d'Apollinaire, condamnait encore ces hérétiques en son nom et au nom de plusieurs évêques qui signaient avec lui ; ils attestaient que des évêques avaient voulu exorciser le démon de la prophétesse montaniste Priscille, mais que les sectateurs de Montan leur avaient mis la main sur la bouche et avaient empêché par la force l'esprit de Dieu de chasser l'esprit du mal. Le Montanisme cependant restait debout [4] ; il

1 Tertull. (montaniste) *Adversus Praxeam*, 1.
2 Eusèbe, v. 16.
3 *Id.* 18. Sur S. Sérapion (30 octobre), v. Eusèbe, v. 19-22. vi, 11-12. — Sur Apollonius, Hier. *Vir. illustr.* 40.
4 *Id.* 19.

devait quelque temps encore, faire de nouvelles victimes; il devait enlever Tertullien à l'Église.

Mais à ces erreurs des temps passés d'autres venaient s'ajouter. Il est de la nature de l'erreur de se contredire; on fuit un pôle pour courir au pôle opposé ; on échappe à Scylla pour tomber dans Charybde, au paganisme pour rouler dans l'athéisme, à Zénon pour se livrer à Épicure : Dieu, la vérité, l'Église tiennent seuls le milieu. Les hérésies du siècle passé amenaient des hérésies en sens contraire. Le gnosticisme, hérésie dominante du siècle précèdent, avait été une doctrine toute pleine des souvenirs et des tendances païennes, multipliant les dieux sous le titre d'*éons* et égalant par la multiplicité de leurs enfantements et de leurs aventures la complication des théogonies helléniques. Mais désormais (et le Montanisme en a déjà donné l'exemple) les hérésies n'emprunteront plus rien au paganisme; elles travailleront pour ainsi dire uniquement sur le sol chrétien. Elles jugeront volontiers l'Évangile empreint d'idolâtrie ; la sainte Trinité ne leur semblera pas laisser assez intact le principe de l'unité divine; l'union de l'humanité et de la divinité dans la personne du Sauveur leur semblera quelque chose de trop complexe. Une série d'hérésies commence, qui a la prétention, on peut le dire, de faire le christianisme plus chrétien.

Le dogme de la Trinité surtout devait être le point principal de toutes les attaques et la pierre d'achoppement de tous les esprits égarés. Le dogme de la sainte Trinité est le nœud suprême du christianisme. C'est par lui que l'incarnation d'un Dieu, la vie humaine d'un

Dieu, la mort d'un Dieu deviennent chose possible. Il faut que Jésus soit Dieu et homme tout ensemble. Si on le sépare trop du Père, il n'est plus Dieu; si on l'unit trop absolument au Père, il n'est plus homme. Dans le premier cas, la Rédemption n'est plus qu'un acte secondaire, n'émanant pas du seul Infini. Dans le second cas, elle n'est pas suffisante; la justice divine ne peut être satisfaite, l'homme n'a point souffert. Aussi sera-ce le dogme de la Trinité et par suite celui de l'humanité et de la divinité du Christ qui, pendant le IIIe et le IVe siècle, à ce grand début de la controverse intérieure du christianisme, seront le point de mire de toutes les hérésies.

Rome devait être le théâtre de ces débats et Rome était le seul lieu où ils pussent se terminer. La chrétienté romaine, en même temps qu'elle était la première par la hiérarchie, devenait aussi la première par la science. Le temps de Commode (d'après les récentes découvertes épigraphiques) est celui où les familles anciennes, illustres, riches, savantes, affluent vers l'Église chrétienne de Rome. L'école catéchétique de saint Justin s'y perpétue avec gloire et rivalise avec l'illustre école d'Alexandrie. Après Tatien premier disciple du philosophe martyr, mais malheureusement enlevé à l'Église par l'hérésie, Rhodon, Caïus, Hippolyte [1] se succèdent, combattant les hérétiques chacun à leur tour, ils auront bientôt à lutter contre les prédécesseurs d'Arius.

C'est en effet à Rome que nous verrons se succéder

1 Sur le prêtre Caïus et son écrit contre le Montaniste Proclus, V. Eusèbe *H. E.* II, 25, III, 28, 31. VI, 20. Hieronym. *Viri illustr.* 59. — Sur Rhodon, qui écrivit aussi contre les Montanistes, Eusèbe V, 13.

ces prétendus réformateurs du dogme chrétien. Déjà, sous le pontificat d'Éleuthère qui répond à peu près au règne de Commode (177-193), le prêtre dégradé Blastus et un autre docteur appelé Florinus fondent chacun une église hérétique; tous deux font Dieu auteur du mal. Les disciples leur arrivent en grand nombre; car dans Rome, (on peut le dire en changeant un peu le mot de Tacite) tout mal comme aussi tout bien se donne rendez-vous.

Sous Victor (qui siégea pendant les premières années de Sévère (193-202), apparaît la première attaque d'un chrétien contre la divinité du Sauveur. Dans les dernières persécutions, un chrétien de Byzance, Théodote, corroyeur de profession, mais instruit dans les lettres, conduit devant le proconsul avec quelques-uns de ses frères, a pâli en face du supplice, et, seul apostat au milieu de ces martyrs, a renié le Christ. Poursuivi par la honte, mais ne voulant pas s'humilier et se repentir, il a fui loin de sa province; il est venu à Rome, et là, comme on lui reproche sa défection il répond qu'il a renié non pas un Dieu, mais un homme. Appelant l'hérésie au secours de l'apostasie, à partir de ce jour, il prêche contre la divinité du Christ, et Victor le retranche de la communion des fidèles; les sectaires ne lui manqueront pas[1]. — Un peu plus tard, sous le pontificat de Zéphyrin (202-219), un autre Théodote, banquier, disciple du premier, renchérit sur la doctrine de son maître; il va jusqu'à mettre Melchisédech au dessus de Jésus-Christ. Ces Melchisé-

1 Epiphan. *Hær.* 54, Eusèbe V. 28. *Philosophumena* VII, 35.

dechites (on les appela ainsi)[1] voulurent avoir un évêque; ils achetèrent pour cent cinquante deniers par mois un homme du nom de Natalis, révéré comme confesseur de la foi. Mais cet évêque marchand ne put tenir longtemps contre le remords ; car « Jésus-Christ, notre Dieu et Seigneur, ne voulait pas que celui qui avait témoigné pour lui mourût hors de son Église. Des rêves sinistres agitèrent Natalis ; une nuit, un ange lui apparut et le battit de verges; il fut vaincu, et, dès le matin, vêtu d'un sac, couvert de cendre, il était aux pieds de l'évêque Zéphyrin, aux pieds de ses prêtres, aux pieds même des fidèles, montrant les cicatrices que lui avait jadis imprimées la torture, pleurant, demandant pardon. Il fut admis, non sans peine, à la pénitence. » L'erreur qui le pensionnait n'en subsista pas moins quoiqu'abandonnée de son évêque. — Sous le pontificat même de Zéphyrin, elle fut renouvelée par Artémon, fondateur d'une secte de mathématiciens, de dialecticiens et de savants, qui lisaient Euclide et Aristote plus que l'Évangile, falsifiaient les Saintes Écritures et ne manquaient pas de soutenir que la foi, restée pure sur le siége de Rome jusqu'à Victor, s'était pervertie sous Zéphyrin[2].

Mais, bien peu après, semblable erreur se renouvela bien plus puissante par la bouche de Noët et par celle de Sabellius[3]. Le premier, faisant Dieu un au point d'effa-

1 *Philosophum.* VII, 36. Tertull. *de Præscript.*
2 V. sur ces diverses sectes, Eusèbe V., 20, 28. Théodoret II, 5. Epiphan. 54. Tertull. *De præscr.* 53.
3 On place ordinairement Sabellius une quarantaine d'années plus tard on le fait évêque de la Pentapole en Lybie, et contemporain de S. Denys d'Alexandrie (d'après Eusèbe H. E. VI, 6, 7). Mais M. de Rossi se fondant

er la distinction des personnes, arriva à admettre que ieu le Père avait souffert sur la croix, et sa secte méta le surnom de *Patripassianistes.* Le second ne voulut oir dans les trois personnes divines que trois opérations fférentes d'une Divinité absolument une, ou même trois ıases différentes d'une même foi divine : (Dieu comme éateur s'appellant Père, comme rédempteur Fils, omme sanctificateur Esprit-Saint) ; — ou plutôt encore ois évolutions différentes de l'Être universel : le monde, humanité, l'Église. « La Monade en se développant st devenue Triade »[1], disait Sabellius. Le christianisme e Sabellius tombait dans le panthéisme.

Mais d'un autre côté, comme l'erreur a toujours une ouble face, si les uns exagéraient l'Unité, ou comme on isait alors la *Monarchie,* les autres exagéraient la Trinité, je puis ainsi dire, et des trois personnes divines faiient trois dieux. Tertullien, devenu montaniste, mais onduit par son erreur à des erreurs nouvelles, d'autres octeurs à Rome (montanistes ou non), trouvaient l'Église omaine trop indulgente envers Noët et Sabellius, accuient le pape Zéphyrin de faiblesse et d'ignorance, accouient Calliste, son conseiller et son successeur futur, de aude, d'obsession, de connivence avec les hérétiques, eux-mêmes, poussant jusqu'à la séparation absolue ou isqu'à l'inégalité la distinction du Père et du Fils, éritaient qu'on les appelât les hommes aux deux Dieux

ır le livre contemporain des *Philosophoumènes* établit d'une manière, ce me mble, évidente que Sabellius a vécu à Rome sous les saints papes Zéphyn et Calliste, et que les évêques de Pentapole contre lesquels St Denys ıt écrire, ne firent qu'adhérer à une doctrine depuis longtemps répandue. e citerai souvent cette dissertation de M. de Rossi sur les *Philosophouènes. Bulletin d'Arch. chrét.* 1866, n°s 2, 5 et 6.

1 Sabellius cité par S. Athanase, *De sententia Dionysii.*

(διθέους,) [1]. Ces erreurs devaient s'étendre et se reproduire; quelques années après, l'hérésie de Sabellius était vivante encore dans la Pentapole, et séduisait même des évêques. Toutes ces fausses doctrines contenaient en germe Arius, Nestorius, Eutychès, bien des hérétiques des temps modernes. L'erreur est immortelle comme la vérité, mais immortelle à sa façon : la vérité demeure, l'erreur renaît.

Mais entre ces erreurs contradictoires, l'Église suivait sa voie. Elle ne se jetait, ni dans le dithéisme par horreur de l'unité absolue, ni dans la *monarchie* de Sabellius par horreur du dithéisme. L'auteur des *Philosophoumènes* a beau reprocher à Zéphyrin et à Calliste d'avoir favorisé Sabellius et Noët. Il est obligé de convenir que Sabellius

1 Voir les *Philosophoumènes* IX, 1, 2. M. de Rossi rapproche les passages auxquels je fais ici allusion de ceux de Tertullien (*Adversus Praxeam* 2, 3, 18, 27, 29) qui sont d'une similitude frappante. Tertullien reproche à l'Eglise catholique sa prétendue indulgence pour l'hérésie de Praxéas, dont la doctrine est équivalente à celle de Noët. Il se vante de l'avoir démasqué et d'avoir obligé le chef de l'Eglise à se prononcer contre Praxéas d'une manière formelle. Semblable est le langage que tient et le rôle qu'aurait joué l'auteur des *Philosophoumènes* à Rome, vis-à-vis des papes Zéphyrin et Calliste, contre l'hérétique Noët, contre Epigone et Cléomène ses disciples et enfin contre Sabellius. Cette ressemblance porte l'illustre savant chrétien à mettre le traité *Adversus Praxeam* sous le pontificat de Calliste (ce qui me parait au moins probable) à identifier Praxéas avec Epigone (ce qui est très-possible) et par suite à faire de Tertullien l'auteur du livre grec des *Philosophoumènes*. Cette dernière conjecture me parait difficile à admettre. Le génie de Tertullien a quelque chose de tellement original qu'il me parait impossible qu'il n'en eût pas transparu quelque chose, même dans un livre écrit par lui en grec (si toutefois cette langue lui était assez familière) ou même dans un livre traduit en grec d'après lui. S'il fallait absolument mettre le livre des *Philosophoumènes* sous le nom d'un écrivain connu, j'aimerais mieux l'attribuer, non pas à Origène, comme le fait le manuscrit original (attribution que M. de Rossi combat par de très-justes raisons), mais, comme le fait le docteur Dœllinger à St Hippolyte qui, lui aussi, combattit l'hérésie de Noët, et qui a lui-même (ou un de ses homonymes) fini par se séparer du Saint-Siége et tomber dans une hérésie, qu'il rétracta depuis avant de subir le martyre. Mais il est bien possible que le livre en question n'appartienne à aucun écrivain connu et doive passer pour anonyme. Voy. M. de Rossi, *Bulletin* déjà cité. Dœllinger *Hippolytus und Kallistus*. M. l'abbé Freppel, *Origène* t. I, p. 158 et s. Leçon 7-10.

a fini par être condamné par Calliste; comme aussi il faut qu'il avoue, parmi ses autres griefs, que Calliste l'a flétri lui-même du nom de dithéisme et que Calliste est suivi par la grande masse des chrétiens de Rome. Ainsi Rome, la papauté, la hiérarchie, et avec elle la plus grande multitude des fidèles, n'a fléchi ni à droite ni à gauche. Elle a dû seulement à l'hérésie d'avoir été amenée à définir plus exactement sa doctrine; grâce aux sentiers tortueux que l'erreur frayait de l'un et de l'autre côté, l'Église a délimité d'une manière plus visible la route qu'elle-même n'avait jamais cessé de suivre. Les papes et les docteurs de ce temps préparaient par leur labeur le grand formulaire chrétien que devait proclamer un siècle plus tard le concile de Nicée [1].

L'Église suivait sa voie, avons-nous dit; mais elle la suivait grâce à sa fidélité à la tradition qu'elle avait reçue, grâce à son obéissance envers la hiérarchie divine qui la gouvernait. A cet égard, il est bon d'entendre Irénée, qui, de la chaire de Lyon où il a succédé à saint Pothin, adresse à Blastus sa lettre sur le schisme et à Florinus sa lettre sur la *monarchie*, c'est-à-dire sur l'unité divine. Dans cette dernière : « Tes doctrines, dit-il à Florinus, les hérétiques eux-mêmes qui sont hors de l'Église n'ont pas osé les proférer. Elles ne t'ont été transmises par aucun des anciens que nous avons connus, et qui étaient disciples des apôtres. Je t'ai vu dans mon enfance, dans

1 L'histoire de cette hérésie et l'expression de la doctrine orthodoxe avaient été exposées dans un livre intitulé le *Petit Labyrinthe*, écrit probablement sous l'inspiration de S. Zéphyrin, cité par Théodoret (*Hæret. fabulæ* II, 5) et que Photius possédait encore (Photius 48). Photius croit pouvoir l'attribuer au prêtre Caïus. C'est probablement ce livre qu'Eusèbe cite et auquel il emprunte son exposé de ces hérésies (V, 28).

l'Asie inférieure auprès de Polycarpe..., dont tu recherchais ardemment l'approbation.... je me rappelle ce qu'il nous racontait sur ses relations avec Jean et avec les autres qui avaient vu le Seigneur, comment il répétait leurs paroles et comment eux-mêmes lui avaient répété ce qu'ils avaient entendu de la bouche du Seigneur.. Grâce à la miséricorde divine, j'ai gardé ses paroles dans mon cœur, où je les repasse et les relis chaque jour. Et en présence de Dieu, je puis affirmer que ce bienheureux et apostolique vieillard, s'il eût entendu quelque chose de pareil à ta doctrine, se fût bouché les oreilles et se serait écrié comme il avait coutume de le faire : « O mon Dieu ! en quel temps m'avez-vous fait vivre, que je sois condamné à entendre de pareilles choses ! » Et, qu'il fût assis ou debout, il eût quitté sa place pour ne plus les entendre[1]. »

Telles étaient les luttes contre le schisme et l'hérésie. D'autres luttes moins graves faillirent cependant troubler la paix de l'Église. Dans leur dispersion à toutes les extrémités de l'Empire, dans l'isolement que la persécution amenait souvent, les communautés chrétiennes restaient toutes attachées à la foi commune, mais chacune aussi à certains rites que ses ancêtres lui avaient laissés. La doctrine était une ; certaines formes du culte pouvaient varier. Ainsi la Pâque ne se célébrait pas partout le même jour. Les églises de la province d'Asie, groupées autour d'Éphèse, la ville de saint Jean, avaient reçu de cet apôtre la tradition judaïque et faisaient la Pâque comme les Juifs le quatorzième jour du mois lunaire, Abib ou Nisan (le 1er Nisan coïncide avec la nouvelle lune qui

1 Saint Irénée à Florinus, sans Eusèbe, v, 19.

suit l'équinoxe du printemps). Dans tout le reste de la chrétienté, les autres apôtres, et saint-Pierre lui-même, plus affranchi que ne prétendent les Allemands modernes des coutumes hébraïques, avaient tenu à se séparer de la synagogue ; par vénération pour le jour qui a été le premier jour du monde et surtout le premier jour du Christ ressuscité, ils avaient choisi pour la grande fête des chrétiens le premier dimanche après le 14 Nisan.

Cette diversité de pratique préoccupait l'Église, par ce motif surtout que les Juifs baptisés, nombreux dans son sein, se prenant parfois à regretter la synagogue, n'étaient que trop portés à retourner vers elle; plus d'une hérésie, nous l'avons dit [1], s'était déjà produite en ce sens. Déjà, une quarantaine d'années auparavant, le bienheureux martyr Polycarpe venu de Smyrne à Rome s'était entretenu de cette regrettable diversité avec le pontife Anicet. Chacun d'eux était demeuré néanmoins dans la tradition qu'il tenait de ses devanciers ; ils ne s'en étaient pas moins donné la main, et, pour honorer Polycarpe, Anicet l'avait même chargé de consacrer dans sa propre église [2]. Un peu plus tard, sous le proconsulat de Servilius Paulus en Asie, la discussion se renouvela plus vive à Laodicée ; l'illustre évêque de Sardes, Méliton défendit la tradition des Asiatiques [3]. La discussion recommença encore (on ne sait à quelle époque) entre Crescens (un évêque d'Asie?) et Alexandre, évêque d'Alexandrie [4]. Mais, sous le pape Victor (193-202), elle eut plus de gravité.

L'époque judaïque de la Pâque avait été adoptée par les

1 *Les Antonins*, V, 6 (tome II).
2 Irénée, apud Euseb. V. 25.
3 Eusèbe IV, 26.
4 Epiphane. *Hæres*, LXX, 9.

Montanistes; elle venait de l'être à Rome par l'hérésiar
Blastus. C'était dès lors comme un drapeau de l'hérésie
des mains chrétiennes ne devaient plus tenir. Les
semblées d'évêques se multiplièrent, dans l'Orient
tout, pour le faire disparaître; Victor en convoqua u
Rome. Dans la Palestine même, là où les habitudes ju
auraient pu exercer plus d'influence, Théophile, évê
de Césarée et Narcisse, évêque de Jérusalem protestè
en faveur de la coutume chrétienne de ne célebrer la
de Pâque que le dimanche. Irénée parla de même au n
des églises de la Gaule, quoique Irénée, ainsi que s
Pothin son maître, fût sorti de l'église de Smyrne, et
appris dans sa jeunesse à suivre l'usage des Juifs.
évêques du Pont, à leur tête Palma (évêque d'Amastris
écrivirent à leur tour contre l'usage des églises d'A
leurs voisines. De semblables lettres partirent de
rinthe au nom de la Grèce, d'Édesse au nom de l'Os
hène. Des extrémités de l'Empire, des rives même
l'Euphrate, des voix s'élevaient ainsi pour attester la t
dition des églises chrétiennes.

La province d'Asie résistait pourtant. Polycra
évêque d'Éphèse [1], écrivit comme les autres au p
Victor, mais pour défendre la tradition locale de
église. Il invoqua le souvenir des grands hommes et
illustres saints qui l'avaient précédé lui et ses frères
les siéges de Smyrne, d'Éphèse, d'Euménie, de Lao
cée. Puis, avec une solennité qui dépassait peut-ê
l'importance de la question : « Quant à moi, ajoutait
ayant vécu soixante-cinq ans devant le Seigneur, m'ét

1 Voyez sur lui Hieronym. *Viri illustr.* 45. Eusèb. III, 31. V. 24.

entretenu souvent avec mes frères dispersés par tout le monde, ayant lu toutes les saintes Écritures, je ne suis ébranlé par aucune des menaces qui peuvent m'être faites. Je sais ce qui a été dit par des hommes bien plus grands que moi : il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. »

La querelle s'envenimait ainsi. Il y eut même, s'il faut en croire Eusèbe, un moment où toutes les églises d'Asie et des provinces voisines, c'est-à-dire probablement de Phrygie et de Mysie, furent excommuniées par le pape Victor. Mais cette excommunication, sans doute bientôt révoquée, laissa peu de traces, puisque d'un côté les églises d'Asie n'apparaissent pas en état de rupture avec l'Église universelle, et que de l'autre la pratique judaïque se conserva dans quelques églises chrétiennes jusqu'au concile de Nicée. Le débat, on peut le croire, finit par la pacification. Les évêques, même les plus attachés à la pratique spécialement chrétienne, parlaient pour la paix. Par avance, Irénée, écrivant au nom des églises de la Gaule pour protester contre la coutume des églises d'Asie, s'était montré digne de son nom, *l'homme de la paix* (Εἰρηναῖος) ; il avait demandé pour les églises dissidentes la liberté de suivre leur usage, et sollicité la tolérance pour ces diversités de rites qui n'entraînent pas la diversité de la foi. Il suffisait sans doute, pour éviter les maux qu'on pouvait craindre et maintenir la vraie pratique chrétienne, de ces synodes rassemblés en tant de lieux, de ces lettres d'évêques échangées sur tous les points du monde et envoyées à toutes les églises, en un mot de cette manifestation solennelle des sentiments de l'Église universelle [1].

[1] Eusèbe V, 23-25.

Quoiqu'il en soit de ces dissentiments, la lumière r
manquait ni à l'Église, ni à aucune des parties de l'Églis
Malgré la situation obscure, menacée, isolée, des com
munautés chrétiennes, elles parvenaient déjà à entret
nir avec le centre de l'Église des rapports dont la fréquen
nous étonne. Et, en outre, il est permis de croir
que la Providence divine accordait plus ou moins abon
damment à chaque contrée selon ses besoins ces chef
qui, par la sagesse de leur parole et la sainteté de leu
vie, étaient les guides de la chrétienté à travers le
périls du mauvais exemple, de la persécution, d
l'hérésie.

Ainsi, — à la Gaule, elle donnait cet Irénée que nou
avons nommé plus d'une fois et sur lequel nous revien-
drons encore. Disciple de Polycarpe qui lui-même avai
été disciple de saint Jean, Irénée avait conservé de ce
maître un souvenir plein de vénération et d'amour.
« Les souvenirs de notre enfance nous sont plus présents,
« dit-il, que ceux des derniers temps de notre vie... Je
« puis encore dire en quel lieu Polycarpe s'asseyai
« pour nous enseigner ; quelle était son attitude et sa
« démarche, toutes les habitudes de sa vie, et l'aspec
« de sa personne ; les discours qu'il tenait au peuple
« ce qu'il nous racontait de ses relations familières ave
« Jean et avec les autres apôtres qui avaient vu le Sei
« gneur ; ce qu'il avait appris d'eux sur les miracles e
« la doctrine du Christ, en parfait accord du reste ave
« les Écritures sacrées.[1] » Aussi lorsque l'église d
Smyrne, sur les pas du commerce, était allée fonder a

1 St Irénée dans Eusèbe, V, 19.

loin l'église de Lyon, Irénée avait marché ou à cette conquête ou à la suite des conquérants. Il avait été le coopérateur et il fut le successeur de saint Pothin dans ce périlleux honneur de l'épiscopat. Il avait été le député des martyrs de Lyon auprès du pape Éleuthère[1], et il fut toute sa vie le lien principal de l'église de la Gaule avec l'Église romaine. Irénée est le saint Bernard ou le Bossuet de son temps, le bouclier de l'Église contre toutes les erreurs. Blastus tombe dans le schisme, il écrit à Blastus. Florinus s'égare ; au nom de Polycarpe, leur commun maître, il reprend Florinus. Il écrit contre les païens son livre *sur la Science* ; contre les valentiniens son *Ogdoade*, réponse aux huit livres de Valentin ; il réfute les marcionites. Il écrit enfin[2] le seul livre de lui qui nous soit resté, mais qui paraît avoir été son œuvre capitale, sa « *Destruction de la prétendue gnose*. » Ce livre, opposé à la plus monstrueuse et à la plus persistante des erreurs de ce temps est un hymne à l'unité de l'Église. Les rêveries honteuses et insensées des hérétiques qu'il combat lui servent à relever la dignité, l'autorité, l'immutabilité de la tradition chrétienne : « Il y a, dit-il, une Église répandue sur toute la terre, qui a reçu sa croyance des apôtres et des disciples du Christ... Cette croyance, elle la garde avec vigilance, et grâce à elle, quoique dispersée dans toutes les parties du monde, elle habite » spirituellement « une seule demeure. Enseignant à tous ses disciples une même foi, elle n'a avec

[1] Eusèbe, V, 4.
[2] Au temps du pontificat d'Eleuthère (St Irénée III, 3 cité aussi par Eusèbe V, 6.) C'est le livre appelé vulgairement : *Contrà hæreses.*

eux qu'un même cœur et une même âme. Elle n'a qu'une bouche pour annoncer, enseigner, conserver une même doctrine. Les idiômes sont divers ; mais le sens de la tradition est partout le même. Les églises fondées en Germanie ne croient pas, ne transmettent pas à leurs fidèles une autre doctrine que celles d'Ibérie, ou celles de la Celtique, ou celles de l'Orient, ou celles de l'Égypte, ou celles de la Lybie, ou celles qui habitent les régions du milieu [1]. De même que le soleil, ce chef-d'œuvre de la main divine, est le même pour toute la terre, ainsi la prédication de la vérité évangélique apporte partout la lumière et éclaire tous les hommes qui consentent à la connaître. Celui des chefs de l'Église qui parle avec le plus d'autorité ne saurait faire cette foi plus grande qu'elle n'est (car nul ne s'élève au dessus du maître), comme aussi le dernier d'entre les croyants ne saurait faire cette foi moindre qu'elle n'est : car il n'y a qu'une seule et même foi. La multitude de nos paroles ne peut rien y ajouter ; notre silence ne peut rien lui ôter....[2] Là où est l'Église, là est aussi l'esprit de Dieu, et l'esprit de Dieu est la vérité. Ceux qui ne participent point à lui, ne sont pas nourris du lait de la mère ; ils n'ont pas bu à la source vivante et pure qui est le corps du Christ ; ils ont creusé des fossés pour y rassembler des sources taries ; ils boivent une eau impure et fangeuse. Ennemis de la vérité ; ballottés d'erreur en erreur, appartenant tantôt à une doctrine, tantôt à la

1 Αἱ κατὰ μέσα τοῦ κοσμοῦ ἱδρυμέναι, dans le texte grec que nous a conservé S Epiphane *Hær.* XXXI, 9-32. On explique ce mot de l'église de Jérusalem qui était censée le centre de la terre.

2 Irénée I, 10. V. aussi III, 2, 3, IV. 41, 45, 48, 63, 64.

doctrine opposée; n'ayant jamais une foi stable ; aimant mieux se faire les sophistes de la parole que les disciples de la vérité ; ils ne sont pas fondés sur la pierre une et inébranlable ; ils ont voulu bâtir sur le sable et sur les pierres roulantes du rivage [1]. »

Ainsi encore, — aux Églises d'Orient, Dieu donnait Narcisse et Sérapion. J'ai déjà parlé et je parlerai encore de Sérapion évêque d'Antioche. J'ai dit aussi la part qu'avait prise à la discussion sur la Pâque (196) Narcisse, évêque de Jérusalem. On racontait, comme une preuve que le Ciel avait voulu donner de sa sainteté, qu'un jour, pendant la veillée solennelle qui précédait le jour de Pâques, l'huile vint à manquer pour les lampes destinées à éclairer l'assemblée des fidèles. Le peuple s'inquiétait : Narcisse ordonna simplement de prendre de l'eau au puits voisin; il pria sur cette eau et dans la sincérité de sa foi, ordonna de la verser dans les lampes. L'eau se changea en huile, et plusieurs frères conservèrent longtemps de précieuses gouttes de cette huile miraculeuse.

La calomnie cependant s'attacha à la personne de ce saint évêque. Trois misérables se rencontrèrent, qui, craignant la punition de leurs crimes, accusèrent pour ne pas être accusés ; ils dénoncèrent l'évêque à ses fidèles comme coupable nous ne savons de quel méfait. L'un d'eux s'écriait: « Que je sois brûlé si mon accusation est fausse! » L'autre: « Que la peste me dévore, si je mens! » Le troisième: « Que le ciel me prive de la vue! » Nul d'entre les fidèles ne crut à leur serment, tant la sainteté de l'é-

[1] III, 40. V. encore sur S. Irénée, Hieronym. *Viri illustr.* 35.

vêque était évidente pour tous! Mais lui, attristé, humilié, porté d'ailleurs par son propre penchant à la vie érémitique, se traita lui-même comme s'il eût été criminel et disparut du milieu de son troupeau. Dieu ne voulut pas cependant que sa retraite parût aux yeux du peuple une confession du crime qu'on lui imputait. La justice du Ciel punit les accusateurs comme eux-mêmes avaient demandé à être punis. Le premier était chez lui, quand tout à coup une petite étincelle éclata on ne sait par quelle cause, et alluma un incendie où la maison, le maître, toute sa famille périrent. Le second fut atteint de la peste, son corps fut couvert d'ulcères des pieds à la tête, et il expira. Le troisième, épouvanté de ces châtiments, confessa son crime, révéla celui de ses complices, fit pénitence et perdit la vue à force de pleurer. Cependant il avait bien fallu qu'un autre évêque remplaçât Narcisse. Les évêques de la province avaient nommé Dius, puis Germanicus, puis Gordius ; tous trois siégèrent peu de temps. Alors Narcisse, dont jusqu'alors on ignorait la retraite, reparut ou fut découvert. Le peuple s'empressa autour de lui et il fut replacé sur le siége épiscopal, triplement vénéré pour l'humilité de son départ, pour l'austérité de sa vie érémitique, pour l'éclatante justice que Dieu avait faite de ses calomniateurs [1].

A l'église d'Afrique Dieu donnait Tertullien. Nous avons dit quel rapide développement la foi avait pris depuis peu sur la terre africaine. Mais là aussi devait se porter un des plus grands, sinon le plus grand effort de

1 Sur S. Narcisse (29 octobre) voy. Adon ; le martyrologe romain ; Eusèbe V, 12, 23, 25 ; VI, 9. 10, 11.

la persécution, là le peuple païen rugissait avec plus de violence contre les disciples de Jésus-Christ [1]. A cette église qui avait besoin de se fortifier contre les plus violentes attaques et contre les plus grands périls, à cette église essentiellement militante, le plus militant et le plus belliqueux des docteurs de l'Église, Tertullien était donné.

Ce qu'il fut dans sa jeunesse, quelle fut son origine, sa vie première, l'époque de sa conversion, l'époque de sa prêtrise (car saint Jérome affirme qu'il fut prêtre [2]) on ne le sait pas. Son nom de Septimius et son origine africaine pourraient faire croire à quelque parenté avec l'empereur Sévère dont il traite toujours la famille avec un respect marqué. Fils d'un centurion, sa jeunesse et peut-être une partie de son âge mûr se passent dans le paganisme [3], dans les luttes du barreau, et aussi dans les voluptés et les désordres de la vie païenne [4]. Il avait écrit une satire contre le mariage [5] avec lequel le Montanisme devait le brouiller de nouveau. Il avait vu Rome, mais il y avait peu vécu [6]. Tertullien n'est point Romain ; il aime l'Empire, et surtout l'Empire placé comme il l'est en ce moment dans des mains africaines, parce que l'Empire est à ses yeux une sauvegarde du genre humain contre la barbarie et la destruction [7] ; mais il n'aime pas la race romaine. Quoique citoyen et portant un nom

2 *Ad Scapulam* 3. *Apologet*. 35.
1 *Viri illustr*. 50.
3 *Apolog*. 18.
4 *De resurrectione carnis* 59.
5 Hieronym. I *Adv. Jovin. Ep*. 22 *ad Eustoch*.
6 Il paraît avoir été témoin du triomphe de Caracalla à la place de son père Sévère, en 203. *De cultu feminar* I, 7.
7 *Apolog*. 32. *Ad Scap*. 12.

romain, il se sépare hardiment de cette race et oppose les chrétiens aux Romains [1]; bientôt il se fera gloire de quitter la toge et de reprendre le manteau [2], l'habit de sa patrie africaine [3]. Sur ce sol de Carthage où tant de races se sont croisées, y avait-il donc encore un peu du sang et des passions d'Annibal ? Il a étudié Rome, la Grèce, les orateurs, les poètes, les jurisconsultes, les médecins, les philosophes ; mais il n'a pris d'eux que la science et il a dédaigné leur style. Sa diction n'est pas romaine, elle a la dureté, l'incorrection, parfois l'obscurité de sa langue provinciale, à laquelle s'ajoute encore l'originalité propre à son génie, l'un des plus originaux que le monde ait vus. Il connaît les lettres païennes et même les considère comme une introduction nécessaire aux lettres chrétiennes [4]; mais les lettres païennes ont cessé de le préoccuper. Il sait la rhétorique ; mais il dédaigne d'en user. Sans exorde et sans préparation oratoire, il se précipite à travers son sujet avec une brusquerie que personne n'a poussée aussi loin. Il sait la philosophie ; mais ne lui demandez pas à quelle école de philosophie il a étudié ; il se sert de toutes et les sacrifie toutes. Il sait la jurisprudence : mais il a cessé de lui appartenir ; seulement il en fait usage au besoin, brièvement, soudainement ; il lui emprunte volontiers son langage exact, mais dur, et ses formules

1 Ainsi, *Apolog.*, 35, 36 et ailleurs.

2 *De Pallio*. Cet écrit où Tertullien justifie son changement de costume ne peut être que de la période 208-211, pendant laquelle l'Empire eut trois Augustes. *Imperii triplex virtus... tot Augustis Deo favente*. Ch. 2.

3 V. dans ce Traité un passage curieux de patriotisme africain ou carthaginois. ch. 9.

4 *De Idololat*. 10.

accusatrices [1]. Mais avant tout, il est chrétien ; il s'est jeté dans le christianisme comme dans un bain de vérité dans lequel il ne pouvait trop se plonger. Il ne croit pouvoir être trop chrétien, ni chrétien trop absolu, ni chrétien trop rigide, ni surtout chrétien trop militant.

Aussi, en ce siècle d'imitateurs et de copistes, son éloquence est peut-être la plus nouvelle qui se soit jamais produite, et c'est la plus exclusivement chrétienne que, depuis les apôtres, le monde ait entendue. Parmi les écrivains chrétiens qui nous sont restés, saint Justin a surtout l'éloquence de la vérité et du courage; Athénagore est encore un grec et un athénien, un disciple d'Aristote et d'Isocrate; Minutius Felix, contemporain de Tertullien, mais romain et habitant de Rome, un des écrivains les plus purs de ces temps de décadence et un des plus éloquents défenseurs de l'Église, Minutius Felix est dans son idiome et dans la forme de son éloquence tout cicéronien, et, plus il est admirablement vrai, plus il est admirablement cicéronien. Mais ne parlez à Tertullien ni d'atticisme ni d'imitation cicéronienne. Ce génie étrange est tout lui-même et tout chrétien. A vrai dire, il n'est ni orateur, ni écrivain, ni philosophe, ni évêque, ni prêtre, ni apôtre, ni prédicateur; il est soldat. Il ne harangue pas, il combat. Il ne parle pas comme les rhéteurs à des auditeurs curieux et désœuvrés qui aiment à avoir de belles paroles à applaudir; ses auditeurs à lui ou ceux à qui il voudrait se faire entendre, ce sont des

1 Remarquons d'ailleurs la liberté avec laquelle il s'élève contre l'idolâtrie des lois humaines: Legis injustæ honor nullus. *Ad nationes* I, 6. Si tua lex errat, puto, ab homine concepta est, nec enim de cœlo ruit. *Ibid.* et *Apolog.* 4.

proconsuls qui ont le glaive en main et qui vont frapper; — c'est tout un peuple chrétien que la mort attend et qu'il faut accoutumer à ne point pâlir devant l'échafaud; ce sont des confesseurs, enchaînés dans la prison, et qu'il faut encourager à aimer aujourd'hui leurs fers comme en effet ils les aiment, à se laisser tuer demain comme en effet ils se laisseront tuer. Génie vraiment singulier qui n'a pas plus été imité qu'il n'a été imitateur; trop heureux si la violence de son âme et l'intempérance de sa vertu ne l'eût mené à la fin à trouver l'Église trop peu militante, les martyrs trop peu dévoués, la vertu chrétienne trop peu rigide, l'Évangile pas assez divin [1] !

Enfin, — à l'église d'Alexandrie, Dieu donnait une suite de docteurs qui devaient pendant bien des siècles l'éclairer et l'illustrer.

[1] On a beaucoup discuté et avec des conclusions très-diverses sur la chronologie des Œuvres de Tertullien, qui seule donnerait quelques lumières sur sa vie. Malheureusement on en est réduit aux conjectures.

L'écrit dont la date est la plus certaine est le traité *De pallio* qu'un passage cité plus haut fixe entre les années 208 et 211. Le traité *Ad Scapulam* est écrit sous Caracalla (v. ch. 2 et 4), par conséquent en 211 au plus tôt.

L'*Apologétique*, très-probablement antérieure au décret de persécution de Septime Sévère, est postérieure aux guerres contre Niger et contre Albinus (ch. 35), mais contemporaine des derniers actes de proscription qui suivirent ces guerres. On peut donc en fixer la date entre les années 198 et 200, où la persécution, non encore proclamée par l'Empereur, était, en Afrique surtout, réclamée par les païens et anticipée par quelques magistrats.

Le traité *Ad martyres* est très-probablement contemporain de la persécution de Sévère qui commença en 202.

Quant aux autres écrits de Tertullien, on ne peut guère les classer que d'après leur orthodoxie ou leur hétérodoxie qui les placent avant ou après l'apostasie de leur auteur. On place cette apostasie entre les années 204 et 207.

Les écrits catholiques sont : l'*Apologétique*, les traités *De oratione*, *Ad uxorem*, *De baptismo*, *Ad nationes* (qui n'est guère qu'une seconde rédaction de l'*Apologétique*) *Ad martyres*, *De patientia*, *De cultu fœminarum*, *De spectaculis*, *De idolatria*, *Scorpiace*, *Ad Judæos*, *De testimonio animæ*. J'aime à ajouter le *De præscriptionibus* qui ne me semble pas avoir pu être composé par un hérétique.

Le traité montaniste, *De corona*, mentionnant plusieurs empereurs, doit être antérieur à l'année 212 où Caracalla règna seul. Les autres traités montanistes doivent avoir été écrits entre 204 au plus tôt et 245 que l'on croit être la date de la mort de Tertullien.

Alexandrie, on le sait, était une cité grecque sur le rivage égyptien. Sous l'Empire romain, elle était avec Athènes, et, au siècle dont nous parlons, bien plus qu'Athènes, la capitale intellectuelle de la race hellénique. C'était la ville savante en même temps que la ville commerçante du monde romain; la ville des bibliothèques, des académies, des érudits, des sophistes, des philosophes.

Aussi, de bonne heure, l'église chrétienne d'Alexandrie s'était-elle familiarisée avec la science grecque, ou pour la combattre ou pour s'en aider. Avant toute autre, si je ne me trompe, elle avait fondé une école destinée à l'instruction des catéchumènes, école théologique et philosophique, pieuse et savante à la fois : la première académie chrétienne, je dirais volontiers le premier séminaire chrétien, fut l'école d'Alexandrie. A Alexandrie, en face de toute cette sagesse qui s'agitait contre elle, l'Église avait besoin du secours de l'école ; le docteur était le premier lieutenant de l'évêque. L'école d'Alexandrie attira bientôt à elle des hommes de toutes les contrées. Le Sicilien Panténus fut de ce nombre ; il était païen, il devint philosophe, stoïcien, puis éclectique; puis, dans ce travail de l'éclectisme qui consistait à accueillir la vérité partout où il la rencontrait, il finit par s'apercevoir que toute vérité est chrétienne. Cette abeille de la Sicile, comme le nomme son disciple Clément, ayant composé un miel de toutes les fleurs les plus pures de la science, ce miel se trouva chrétien. Il vint alors à Alexandrie qui appelait volontiers à elle toute science, païenne ou chrétienne, pourvu qu'elle parlât la langue d'Homère.

Mais il ne s'arrêta pas là : Alexandrie, grande ville de commerce, trafiquait avec l'Inde, et les navires indiens venus dans les ports de la mer Rouge envoyaient à Alexandrie leurs marchands et leurs denrées. Plusieurs de ces marchands, ou devenus chrétiens ou tentés de le devenir, demandèrent à l'évêque de leur donner un apôtre. Panténus s'offrit pour cette tâche, et, pendant plusieurs années sans doute, évangélisa les Indes. Il y trouva les traces d'une prédication première et un Évangile de St Matthieu en lettres hébraïques. Plus tard, il revint à Alexandrie et s'assit dans cette chaire de la science chrétienne, que ses prédécesseurs, inconnus pour nous, avaient déjà rendue célèbre. Ses paroles et ses écrits ajoutèrent encore à la célébrité de cette école, à la science de l'église Alexandrine, au développement scientifique de la foi [1].

Clément fut son disciple et son successeur. Il était d'Athènes selon les uns, selon les autres d'Alexandrie même. Quoique son nom de Titus Flavius Clemens semble le rattacher, sans doute à titre d'affranchi, à la famille de Vespasien et à ce Flavius Clemens qui fut martyr sous Domitien, cependant, comme Panténus, il était né dans le paganisme et il avait été élevé dans la philosophie. Où devint-il chrétien ? et à quelle époque ? Nous ne le savons. Ce qui est certain, c'est que, devenu chrétien, son zèle pour la vérité et pour la perfection chrétienne ne se contenta pas des lumières qu'il pouvait trouver dans sa

1 Eusèbe V, 10 ; VI, 11, 13, 14, 19. Hieronym. *Vir. illustr.* 36 ; *Chronic.*; *Epist.* 83, *ad Magnum.* Clément Alexandr. *Stromat* I, 1. Panténus est au *Martyrologe romain* du 7 juillet. Il serait né vers l'an 150. Son voyage dans les Indes se place entre 180 et 189.

patrie. Parmi les maîtres de la foi qu'il avait entendus et qu'il indique sans les nommer, l'un était un Grec ionien [1], l'autre habitait la grande Grèce, d'autres l'Orient, la Célésyrie [2] et même l'Assyrie [3]; le dernier était né juif et vivait en Palestine [4]. Mais, arrivé ou revenu à Alexandrie, il y avait découvert Panténus, obscur encore, puisqu'il en parle comme d'un gibier précieux qu'un ardent chasseur dépiste dans sa retraite. Panténus l'avait retenu et fixé à Alexandrie. Tous ces maîtres du reste parlaient le même langage, ils étaient les héritiers des mêmes traditions ; ils avaient reçu des apôtres, de Pierre, de Jacques, de Jean, de Paul, comme un fils reçoit l'héritage de son père, la semence de la doctrine apostolique qu'ils transmettaient à leurs disciples [5].

Mais si la vérité est une, l'esprit de l'homme est divers; et cette alliance de l'unité avec la diversité est le merveilleux spectacle que présente l'Église. Clément est chrétien, strictement chrétien, uni dans la foi au moindre comme au plus grand des serviteurs de Dieu. Mais il n'en garde pas moins la trace des influences diverses qui se sont exercées sur lui. Son christianisme se colore pour ainsi dire des doctrines humaines par lesquelles son esprit a passé; le rayon lumineux qui traverse un cristal aux couleurs bigarrées n'en est pas moins le même,

1 St Denys, évêque de Corinthe ?
2 St Théophile, évêque d'Antioche?
3 Bardesane ? ou plutôt Tatien ?V. les *Antonins*. T. III, l. VI, ch. 7.
4 S, Théophile, év. de Césarée ? ou Théodote, dont parle Clément, *Epitome Hypotyposeon*.
5 Clem. Alex. *Strom*. I, 1, p 274 ed. Paris. V. aussi sur Clément, Eusèb. V. 2, VI, 6, 11, 13, 14 Hieronym. *Ep. ad. Magn*. 83 *Viri illustres* 38. Epiphan., *Hæres* 32. Parmi les modernes, le travail éminent de M. l'abbé Cognat: *Clément d'Alexandrie, sa doctrine*, etc. Paris 1858.

quoiqu'il s'imprègne alternativement d'azur, de pourpre et d'or.

Ainsi Clément a été païen, grec, philosophe ; et, des écoles par où il a passé, il lui est resté un certain amour de cette philosophie platonicienne ou socratique qui avait jeté dans son âme les premiers germes de la vérité. Pour lui la philosophie est une aide nécessaire de la foi ; la philosophie a presque été pour les Grecs ce que la loi de Moïse a été pour les Juifs, une préparation à l'Évangile, une préparation indirectement, sinon directement, venue de Dieu même [1]. La philosophie était Agar, appelée la première à donner des fils à Abraham, jusqu'à ce que, par un miracle de la bonté divine, Sara, l'instrument des promesses sacrées, eût été relevée de sa longue stérilité. Une fois même, Clément appelle la philosophie l'Ancien Testament des Grecs [2].

Ainsi encore, Clément a étudié à Alexandrie où toute science est réunie, et il y a trouvé, avec la science des Grecs et la discipline des chrétiens, la science du Judaïsme philosophique et platonicien, bien différent du rabbinisme, et dont Alexandrie a été longtemps le foyer. Clément s'est imprégné de cette science [3]; il a lu Philon et Aristobule, il leur fait de nombreux emprunts; il reproduit après eux et sans cesse ces interprétations allégoriques de l'Écriture sainte [4], ces remarques mystiques sur les noms propres, les nombres, les lettres

1 Voyez à l'Appendice B les extraits de Clément d'Alexandrie, § 1.
2 Voir l'Appendice B, § 2.
3 Il cite Eupolème, historien, Artapan, Ezéchiel, poète tragique, tous juifs; et leurs traditions sur Moïse. *Strom.* I, 3, p. 344. Il parle d'une science judaïque secrète appartenant aux *mystæ*; sont-ce les Rabbins ? ou les prêtres ? *Strom* I, 23, p. 344.
4 Voyez l'Appendice B, § 3.

même, système qui a sa légitimité et sa valeur, mais qui, poussé à l'excès, fatigue, et finit par choquer parce qu'il semble impliquer l'oubli et l'abandon du sens littéral.

Enfin, Clément, non-seulement a été élevé dans le paganisme; mais, comme la plupart des païens instruits, il a été initié aux mystères. Sur les rites, les traditions, les poëtes de la Grèce païenne, dans ce qu'ils ont de grand, de vrai, d'analogue au christianisme, mais aussi dans ce qu'ils ont de honteux, de dépravé, de grossier, de satanique, Clément a des trésors d'érudition à nous donner. Peut-être même l'initié d'Éleusis, quoiqu'il ne craigne pas de nous en révéler les ignominieux secrets, a-t-il au sein du christianisme trop fidèlement gardé quelques-unes des habitudes d'Éleusis. On ne laisse pas que de s'étonner de ces expressions empruntées au vocabulaire du sacerdoce païen : « grands et petits mystères, hiérophantes, époptie, initiations, » quand on les voit appliquées au christianisme ; on s'étonne chez lui d'une certaine tendance à maintenir au sein de la foi une doctrine plus intime, plus secrète, réservée au petit nombre ; de voir certains détours, certaines formes allégoriques, certaines dissimulations recommandées afin de laisser tout au plus soupçonner au vulgaire ce que l'élite seule doit connaître.

La série des œuvres de Clément témoigne elle-même de cette idée d'un christianisme pour ainsi dire progressif et qui s'enseigne par degrés. Il commence par son *Exhortation aux Gentils* (προτρεπτικόν). Là il parle à tous ou plutôt à tous les Grecs; il leur cite leurs fables, leurs maximes, leurs poëtes, leurs philosophes; et par les

germes de vérité qui s'y trouvent de loin en loin, comme aussi par les traces de réprobation qui s'y rencontrent trop souvent, il les amène à prendre la sagesse grecque comme une introduction à une sagesse plus complète et plus haute, la religion grecque comme une déviation et un égarement funestes dont il faut se hâter de revenir.

Mais quand le païen abandonnant ses idoles, est venu aux pieds de l'évêque, c'est le moment de l'instruire pour le préparer au baptême. Le *Pédagogue* de la science divine vient à lui, et ce livre peut être considéré comme reproduisant plus qu'un autre les leçons que faisait Clément, après son maître Panténus, dans l'école catéchétique d'Alexandrie. Les devoirs que le nouveau chrétien devra remplir, la vie qu'il devra mener, ce qu'il devra supprimer des habitudes, des mœurs, des plaisirs, du luxe païen, voilà ce que Clément lui enseigne ici.

Et enfin, il est une sagesse plus haute encore à laquelle le chrétien, une fois baptisé, peut espérer d'être initié. Non-seulement la foi chrétienne de ce siècle a légitimement et nécessairement une partie secrète, que l'on ne confie qu'aux seuls baptisés, de peur que, jetées indiscrètement au vulgaire, certaines vérités ne soient ou profanées ou calomniées. Mais, outre les secrets de ce genre gardés comme tels par toute l'Église, Clément réserve pour son disciple une initiation d'une autre nature. Après la foi et au delà de la foi qui appartient à tous les chrétiens, est la connaissance, disons le mot original et caractéristique, la *Gnose* [1].

1 Voyez l'Appendice B, § 5.

La Gnose est chez le chrétien l'œuvre de la grâce divine qui l'éclaire, mais aussi du travail humble et persévérant de sa propre intelligence; il arrive à la Gnose par la prière et par la philosophie [1]. Le gnostique (car Clément, et à bon droit, rend à cé terme sa noblesse légitime que les hérétiques lui ont ôtée par l'abus qu'ils en ont fait), le gnostique est un chrétien mystique et philosophe en même temps; c'est le chrétien parfait : et le livre des *Stromates*, écrit sans ordre et avec quelque chose de cette volontaire obscurité de langage que Clément recommande, le livre des *Stromates* n'est que la peinture et l'enseignement de cette perfection chrétienne qu'il appelle la gnose [2].

En voici assez sur Clément, et nous dirons plus tard comment cet illustre disciple de Panténus eut dans la chaire d'Alexandrie un disciple plus illustre encore que lui. Mais avant de finir, remarquons comme, au dessus de ces chaires et de ces églises, s'élevait la chaire de saint Pierre et l'Église de Rome. Irénée, dans un passage célèbre, après l'avoir nommée comme la plus antique, la plus grande, celle qui a été fondée par les plus glorieux d'entre les apôtres, déclare que dans cette Église, à cause de son autorité supérieure (*propter potiorem principalitatem*) doivent se réunir toutes les églises et tous les fidèles du monde, parce qu'en elle, plus qu'en aucune autre, s'est conservée la tradition apostolique [3]. Tertullien, répondant à celui qui cherche

1 Voyez l'Appendice B, § 6.
2 V. l'Appendice B, § 7.
3 III, 3.

le foyer de la vraie foi lui indique les églises fondées par les apôtres, Corinthe, Philippes, Thessalonique, Ephèse, mais surtout Rome à laquelle Pierre et Paul ont donné avec tout leur sang toute leur doctrine [1]. Plus tard, Tertullien, devenu hérétique, attaquant Rome et l'orthodoxie chrétienne n'en rendra pas moins un involontaire hommage à la suprématie de l'évêque de Rome, lorsqu'il l'appellera Pontife suprême, Évêque des évêques, titres qui n'étaient pas usités alors dans le style officiel de l'Église, mais qui n'en sont que plus significatifs [2].

En effet l'Occident surtout devait reconnaître Rome pour sa mère. Rome païenne l'avait amené à la civilisation, Rome chrétienne l'avait amené à la foi. C'était de Rome que saint Marc était allé porter l'Évangile à Alexandrie. C'était de Rome que saint Paul était parti, si les traditions de l'Espagne et de la Gaule sont certaines, pour évangéliser l'Espagne et laisser ses disciples dans la Gaule. Quelle qu'en soit l'époque, c'est toujours à des missionnaires romains, à des évêques consacrés dans les catacombes de Rome, que les églises gauloises, espagnoles, bretonnes, africaines, rapportent leur origine.

Et, dans leur reconnaissance comme dans leur détresse, c'est là aussi qu'elles allaient porter des hommages et demander des lumières. C'est à Rome et au pape Eleuthère qu'Irénée apporte les hommages et les questions du concile de Lyon. C'est à Rome que les montanistes eux-mêmes, hérétiques et orientaux, croient un instant

1 *De præscriptionibus* 36.
2 Pontifex maximus... Episcopus episcoporum. *De exhortatione castitatis.*

obtenir l'approbation suprême qui eut fait triompher leur doctrine dans l'Église. C'est Rome et le pape Victor qui provoquent les diverses provinces de la chrétienté à se prononcer sur la question de la Pâque, reçoivent leur réponse et la sanctionnent par leur autorité. C'est Rome qui par la bouche de Victor condamne Florinus, Blastus, Théodote de Byzance, de même que par la bouche des prédécesseurs de Victor elle a condamné Marcion, Cerdon, Valentin, Montan, Apelles et bien d'autres. C'est à Rome qu'Artémon, Praxeas, Noët et Sabellius conçoivent ou apportent leurs erreurs ; l'hérésie en général naît en Orient; elle vient à Rome, espérant s'y faire approuver, et pensant bien que si elle gagne Rome, elle aura gagné toute l'Église ; mais cette espérance est toujours vaine. Là où l'hérésie cherchait une protection, elle trouve une condamnation. Noët et Sabellius ne seront pas plus heureux que leurs devanciers. Plus le siècle marchera, plus les hérésies se multiplieront par cette force des choses qui fait que le christianisme s'étendant davantage se heurte aussi à plus d'esprits pervers ; plus aussi Rome se montrera comme la tête et la bouche de l'Église, et plus la *principauté dominante* du siége de Rome, comme dit saint Irénée, éclatera par le fait même de ces luttes, de ces sollicitations des hérésiarques, de ces interrogations des fidèles, de ces sentences qui écrasent les uns et affermissent les autres. Le jour du combat est celui où la voix du chef doit se faire entendre davantage.

Rome du reste est digne de ce noble rôle. Plus voisine du prince païen, elle est aux jours de persécution plus

exposée aux premiers coups du bourreau. Elle compte des martyrs plus qu'aucune autre église. Ses évêques depuis saint Pierre sont tous restés dans la tradition des fidèles avec l'auréole de la sainteté et même celle du martyre, non qu'ils aient tous souffert la mort par le glaive; mais tous, dans cette situation si éminente et si périlleuse, ont eu un jour ou l'autre à témoigner de leur foi devant les juges, prêts à mourir pour elle. Car « le nom de martyr se donnait alors, non-seulement à ceux qui avaient souffert une mort violente pour la cause du Christ, mais à quiconque, sans même consommer son martyre, avait subi quelque tourment pour avoir confessé la foi [1]. »

D'ailleurs, cette Église de Rome était d'une autre façon encore le résumé de toute la chrétienté. Grâce à la suprématie impériale, Rome attirait tout à elle. La population de Rome, sa population chrétienne surtout, était loin d'être exclusivement romaine. Il y avait beaucoup d'esclaves, d'affranchis, de marchands, de voyageurs, nés dans les provinces, nés même chez les barbares. Pendant longtemps, la langue latine ne fut pas la langue dominante de l'Église romaine. Le grec y tenait alors bien plus de place ; saint Paul écrivait en grec aux chrétiens de Rome, et, parmi leurs évêques, Victor est cité comme le premier qui ait écrit en latin. Victor était africain, et parmi ses treize prédécesseurs, il y avait en deux juifs, cinq grecs, un syrien, trois italiens, trois romains seulement. Le monde rendait ainsi à Rome des évêques pour ceux qu'elle lui avait donnés.

1 Baronius : *Annal. ad annum* 194.

Aussi l'Église romaine n'était-elle pas en arrière du travail intellectuel qui s'opérait dans les autres parties de la chrétienté. Si l'Afrique se remue à la voix de Tertullien, si Alexandrie se presse au pied de la chaire de Clément, si la Gaule entoure le siége épiscopal d'Irénée, Rome n'a rien à leur envier. De la littérature chrétienne de ce siècle dont tant de portions ont péri dans les orages des siècles suivants, il nous est resté un livre bien court, mais qui contient peut-être, de toutes les apologies du christianisme, la plus digne, la plus éloquente, la plus laconique, la plus décisive. Qui en était l'auteur ? Un Romain, un chrétien qui avait vécu comme Tertullien lans les agitations du barreau, mais qui sut conserver ıne foi plus pure et une éloquence plus voisine de celle le l'antiquité. Qu'a fait du reste Minutius Félix, l'auteur le ce livre? Où est-il mort ? A quelle époque précise -t-il vécu ? Nous n'en savons rien.

Mais tout le monde a lu, tout le monde sait ce début ılein des réminiscences de Platon et de Cicéron :

Trois amis qui ont fui le bruit, la chaleur et les affaires le la grande Rome, se promènent au bord de la mer, ur les heureux rivages d'Ostie ; c'est le matin ; une douce rise rafraîchit et fortifie leurs membres ; le sable sur lequel ils marchent est comme un tapis moelleux qui souient leurs pieds sans les blesser. L'un d'eux, passant devant ıne image de Sérapis, dieu gréco-égyptien, devenu le rand dieu de Rome, baise sa main en signe d'adoration : : Quoi donc ! Marcus mon frère, dit l'un de ses compagnons à l'autre, n'as-tu pas honte de voir un homme qu ›asse sa vie à tes côtés, s'incliner, à la face de ce beau

soleil, devant des pierres sculptées, ointes et couronnées? La faute n'en est pas moins à toi qu'à lui. » A cette exclamation de l'un des deux chrétiens, le païen se récrie à son tour et le débat s'engage. Cicéron n'eût pas autrement attaqué le christianisme, et Cicéron, s'il eût été chrétien, ne l'eût pas autrement défendu. Seulement la manière de conclure est un peu différente. Après que Cicéron a discuté pendant de longues heures avec ses trois amis, sur la *Nature des Dieux*, c'est-à-dire sur l'existence de la Divinité, après que l'épicurien Velleius a soutenu l'athéisme plus ou moins déguisé de son maître, que l'académicien Cotta a plaidé en faveur du doute, que le stoïcien Balbus a défendu la Divinité et la Providence ; « nous nous sommes séparés, dit Cicéron, Velleius jugeant plus vraie l'opinion de Cotta, et moi jugeant plus vraisemblable celle de Balbus [1] ». Le doute, la probabilité plus ou moins grande, les dissidences, les fluctuations, voilà le résultat de cet entretien païen. Ici au contraire, après qu'Octavius a fini par ces belles paroles : « Différents des philosophes, notre sagesse est, non dans le vêtement, mais dans le cœur. Nous ne disons pas de grandes choses ; nous vivons de grandes choses [2] ; nous nous faisons gloire de posséder enfin ce qu'avec des efforts inouïs, ils ont cherché et n'ont pu trouver. Pourquoi serions-nous ingrats? Pourquoi serions-nous ennemis de nous-mêmes? Et puisque notre siècle est celui où la divine vérité devait mûrir pour le monde, pourquoi ne jouirions-nous pas de ce bienfait? » après ces paroles, il y a un moment de

1 *De natura Deorum* III, 40.
2 Non loquimur magna, sed vivimus.

silence : puis Cécilius le païen n'y peut tenir; il se confesse vaincu : « Ou plutôt, s'écrie-t-il, nous avons vaincu tous « deux, lui m'a vaincu, moi, j'ai vaincu l'erreur...... » Et alors, ils se séparent eux aussi, mais, dit l'auteur, remplis tous les trois d'une douce joie, Cécilius joyeux de sa foi, Octavius heureux de sa victoire, moi satisfait de la foi de l'un et de la victoire de l'autre »[1]. La certitude, la lumière, la paix, la joie, l'amitié, voilà la fin de cette conversation chrétienne.

Telle était, après les jours de repos que Commode, Pertinax, Sévère lui avaient laissés, la situation de l'Église chrétienne, situation dont nous devons en finissant dégager ici le trait principal. Ces grandes intelligences, ces savants et ces hommes de génie qui, à cette heure-là, étaient donnés si nombreux à l'Église, lui étaient donnés afin de pourvoir à un besoin nouveau, et commencer une œuvre nouvelle qui ira désormais se perfectionnant d'âge en âge : la définition scientifique du dogme chrétien. La doctrine du Christ s'était conservée jusque-là plutôt par l'adhésion implicite à une tradition commune que par l'enseignement technique d'un formulaire commun. L'Église se savait unanimement acceptée, comprise, aimée par les fidèles; elle n'avait pas encore eu besoin de leur demander l'expression une, adéquate, uniforme de leur foi. Mais, grâce aux hérésies, il ne pouvait toujours en être ainsi, et les hérésies commençaient à rendre à l'Église le service involontaire et providentiel qu'elles lui ont si souvent rendu, de l'amener à la définition solennelle et authentiqne de sa croyance ; les hérésies ont aidé

1 Octavius 40, 41.

à faire de la théologie une science. Au temps dont nous parlons, l'hérésie, après s'être retournée tantôt vers le judaïsme pour en renouveler les pratiques, tantôt vers le paganisme pour en ressusciter la mythologie, s'était enfin confinée dans la sphère du dogme chrétien pour le fausser et le pervertir par la sophistique propre aux esprits rebelles. La définition scientifique du dogme devenait donc de plus en plus nécessaire, et ce fut l'œuvre des grands hommes de cette époque et des grands hommes des époques suivantes, que de proposer à l'infaillible jugement de l'Église l'expression adéquate et pour ainsi dire magistrale, de la vérité qu'elle avait toujours possédée.

Alors donc commence un travail que chaque siècle de la vie de l'Église a perfectionné et agrandi, ce travail que les Origène, les Hippolyte, les Cyprien ont poussé si avant au troisième siècle; que les Athanase, les Chrysostôme, les Basile, les Augustin, les Ambroise, les Jérôme ont continué d'une manière plus brillante encore à travers les luttes ardentes du quatrième siècle; qui a rempli les âges suivants, et auquel il semblerait que saint Thomas d'Aquin a achevé de donner sa plénitude et sa perfection, si l'œuvre d'une main humaine pouvait jamais correspondre pleinement sur la terre à la splendeur de la vérité divine.

Nous ne pourrons dans la suite de cet ouvrage présenter au lecteur tout le détail de ces controverses, à l'étude desquelles l'éducation superficielle de notre siècle nous a, tous tant que nous sommes, bien imparfaitement préparés. Mais gardons-nous au moins d'accueillir les

préjugés vulgaires de notre temps au sujet des controverses de ce genre. On aime à les peindre comme des discussions subtiles et vaines, dans lesquelles les cœurs se sont passionnés et les esprits se sont épuisés sans fruit pour le monde. On méprise si volontiers ce qu'on ignore! et l'esprit anti-philosophique de notre siècle traite si volontiers de vain et de subtil tout ce qui est abstrait ! Mais rappelons-nous que le christianisme n'est rien s'il n'est une vérité; et que serait pour les hommes une vérité qui ne serait pas susceptible d'être définie? Qu'est-ce que le salut apporté au monde s'il ne lui a été apporté par un Dieu? si une Personne divine n'a souffert sur la terre en même temps que cette Personne divine était glorifiée dans le ciel? si l'Unité divine ne se décompose, pour ainsi dire, sans pourtant se rompre? Ces questions sur l'essence divine, sur l'Unité et la Trinité, sur la divinité et l'humanité du Christ, qui ont rempli le troisième et surtout le quatrième siècle, impliquaient en elles toute la vérité et toute l'efficacité du christianisme. Si la doctrine vraie n'eût triomphé, si les subtilités de l'hérésie n'eussent été vaincues par ce qu'on appelle les subtilités de la foi, la grande révolution chrétienne ne se fut pas faite dans les âmes telle qu'elle s'est faite; le monde n'eut été ni subjugué, ni transformé; la barbarie n'eut pas rencontré de barrière, et nous serions aujourd'hui païens, d'une autre façon peut-être, mais tout aussi païens que nos ancêtres. Les sociétés n'eussent pas fait un pas vers leur salut, et, ce qui est plus important encore, les âmes n'eussent pas fait un pas vers le ciel.

---

## CHAPITRE III

### PERSÉCUTION DE SEPTIME SÉVÈRE

le repos dont nous parlions allait finir. Le progrès
ise par la liberté était trop sensible, pour que les
; païennes ne s'éveillassent pas et que par elles
ne rentrât pas dans une autre phase de sa vie :
rès par la persécution.

l'Afrique en particulier où le christianisme était
ıveau qu'ailleurs, son rapide accroissement excitait
s de rage. Les classes élevées de la société en
; peut-être assez pour soupçonner sa vérité ou du
se convaincre de son innocence; leur dévotion
d'ailleurs était bien tiède. « Du sénat, de l'ordre
e, du camp, du palais ne sort aucune accusation
ıous; c'est le peuple qui est notre grand délateur»,
ullien[1]. « Nous sommes envahis, criait le peuple;
ville, dans les campagnes, dans les villages, dans
s, partout des chrétiens; tout âge, tout sexe,
ondition, toute dignité même est atteinte[2]. » « Le

g. 35.

revenu des temples diminue, disaient en gémissant les prêtres des idoles; personne ne jette plus son aumône dans le tronc sacré.» Le peuple de Carthage répétait donc à son tour le cri du peuple de Rome : « les chrétiens aux lions! » et cet autre cri qui appelait l'outrage même sur les morts : « Plus de cimetières [1]! »

Les magistrats allaient-ils obéir à ces clameurs? La plupart d'entre eux aimaient à capter la faveur populaire[2]. De plus, la persécution n'avait jamais été officiellement suspendue; elle était négligée, non abrogée : les magistrats pouvaient se croire en droit d'agir, c'est-à-dire de céder. Ils hésitaient pourtant; ils ne savaient pas ce qu'en penserait César, jusque-là plutôt tolérant pour les chrétiens.

A Vigellius Saturninus, proconsul de la province d'Afrique (régence de Tunis), était réservé de tirer le premier l'épée contre les chrétiens et de donner à la terre lybique ses premiers martyrs. A l'époque de ses assises proconsulaires à Carthage *(conventus forensis)*, six chrétiens de la ville de Scillis [3], trois hommes et trois femmes, furent appelés devant lui et sommés de sacrifier aux dieux : « Nous n'avons fait aucun mal, dit Speratus, l'un d'eux, nous n'avons outragé personne; maltraités par vous, nous ne faisons que rendre grâce; nous adorons le Seigneur et le Roi véritable. — Nous aussi, dit le proconsul, nous sommes religieux; mais notre religion est simple; nous jurons par le génie de l'Empereur notre seigneur, nous prions pour son salut, ce que vous auriez

1 Areæ non sint! *Ad Scapulam*, 3.
2 Quidam vestrum quibus favor vulgi de iniquitate captatur *Id*. 49.
3 Cette ville de l'Afrique proconsulaire est nommée comme ville principale, dans la *Collatio Carthaginis* et dans la *Notitia dignitatum*.

dû faire comme nous. » — Speratus répondit : « Si tu veux m'écouter paisiblement, je te dirai quelle est aussi la simplicité de notre foi. » — « Si tu veux médire de nos sacrifices, répondit le proconsul, je ne t'écouterai pas; jure par le génie de notre roi. » — « Je ne connais pas le génie de l'Empereur; je paye tribut à l'Empereur parce que je le reconnais pour mon maître; mais j'adore mon Seigneur, Roi des rois et Seigneur de toutes les nations. » — Le proconsul interpella les autres; Cythius répondit : « Nous ne craignons au monde que le Seigneur notre Dieu, qui est dans le ciel. » — Sur quoi le proconsul : « Qu'ils soient jetés en prison et mis dans les entraves pour être ramenés demain. »

Le lendemain les femmes comparurent d'abord seules: « Honorez, leur dit-il, notre roi et sacrifiez aux dieux. » — « Nous honorons César comme César, dit Donata ; mais à notre Dieu seul, nous donnons l'hommage de notre prière. » — Vestia se levant : « Et moi aussi, je suis chrétienne. » — Sécunda de même : « Je crois en mon Dieu et je veux vivre en lui; tes dieux, nous ne leur obéissons, ni ne les adorons. »

Puis les hommes revinrent. « Persistes-tu à être chrétien? » fut-il dit à Speratus. — « Oui, je persiste, et vous tous qui êtes ici, entendez que je suis chrétien. » — Les autres l'entendirent et s'écrièrent : « Nous aussi nous sommes chrétiens. » — « Ne voulez-vous donc ni répit, ni temps pour réfléchir? » — « Le juste combat sans relâche, dit Speratus. Fais ce que tu voudras, c'est avec joie que nous mourrons pour le Christ. » — « Quels sont les livres que vous adorez en les lisant? » — « Les quatre

Évangiles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les épîtres d saint apôtre Paul, et toute Écriture divinement inspirée. — « Je vous donne trois jours pour vous repentir. — « Nous ne te demandons pas de répit. Même aprè trente jours, tu nous trouveras encore ce que nou sommes aujourd'hui. C'est à toi plutôt que je souhaitera du temps pour réfléchir. »

Le proconsul, les voyant inébranlables, rendit enfin sentence par la bouche du greffier[1] : « Speratus, Naza rius, Cythius, Veturius, Felix, Aquilinus, Lactantius, Ja nuaria, Generosa, Vestia, Donata, Secunda, se confessa chrétiens et refusant de rendre hommage à l'Empereu auront la tête tranchée. » Quand cette sentence eût é proclamée d'après les tablettes du juge, Speratus et le autres s'écrièrent : « Nous rendons grâce à Dieu q daigne nous appeler aux cieux comme martyrs pour avo confessé son nom. » On les emmena donc, et, fléchissa tous ensemble le genou, ils rendirent grâce à Dieu. Leu têtes furent tranchées.

Je cite à peu près en entier ces actes des premie martyrs africains, d'autant plus qu'ils peuvent compter nombre des plus authentiques. La simplicité du langag le laconisme des réponses, l'absence de réflexions de part du narrateur témoignent bien que c'est là le comp rendu officiel que le *notarius* sténographiait pour le pr consul. Les chrétiens qui les ont transcrits d'après l registres proconsulaires, avec quelques variantes exp cables par la maladresse du copiste ou peut-être traducteur, y ajoutent seulement la note suivant

1 Per exceptorem.

« Les martyrs du Christ ont consommé leur sacrifice le 17 juillet et ils prient aujourd'hui pour nous le Seigneur Jésus-Christ, à qui soient gloire et honneur avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Amen [1]. »

C'est vers l'époque où périrent ces martyrs de la foi chrétienne, avant ou après leur supplice, nous ne savons pas, qu'un écrit fut remis au proconsul d'Afrique ou à quelqu'un des magistrats de Carthage, pour lui et pour ses collègues (peut-être aussi pour tous les proconsuls et tous les juges de l'Empire). Il commençait ainsi : « S'il ne vous est pas permis, vous qui composez le sacerdoce de l'Empire romain, et qui, dans le lieu le plus apparent et le plus élevé de la cité, êtes chargés de lui rendre la justice, s'il ne vous est pas permis d'examiner de près et en détail ce qui concerne les chrétiens ; si à l'égard d'eux seuls votre autorité recule, ou par crainte ou par embarras, devant les investigations ordinaires de la justice ; si enfin, comme nous venons d'en être témoins, l'opinion populaire inflige à la secte chrétienne une telle malédiction que toute voie est fermée à sa défense : qu'il soit permis du moins à la vérité d'essayer dans l'ombre et dans le silence de faire pénétrer un écrit jusqu'à vous. Elle n'est pas suppliante parce qu'elle n'est pas étonnée, et sait bien que, voyageuse en ce monde, elle peut aisément trouver parmi les étrangers des ennemis. Son ori-

1 Il y a plusieurs textes de ces actes, dans les mss. du Vatican, de Tolède et de Colbert. (Voyez le cardinal Baronius, D Ruinart. *Acta sincera* et les Bollandistes au 17 juillet.) Les variantes ne portent guère que sur les noms propres et sur des nuances d'expression qui semblent indiquer des traductions diverses. Le mss. du Vatican donne la date du 14 des kal. d'août (17 juillet) sous le consul Claudius (sans doute Claud. Severus, consul avec C. Aufidius Victorinus en 200).

gine, sa patrie, son espérance, son crédit, sa place légitime est au ciel. Elle ne souhaite qu'une chose, c'est, avant d'être condamnée, d'être connue [1]. »

Cet écrit était l'*Apologétique* de Tertullien. Ce n'est en effet, ni une supplication, ni une défense, ni une apologie, ni un plaidoyer. C'est une exposition, puis un défi. La vérité chrétienne veut être connue ; une fois qu'elle sera connue, peu importe la mort. La persécution la révolte, moins parce qu'elle est cruelle, que parce qu'elle lui refuse la parole; parce qu'au lieu de vérifier un fait elle punit un nom; parce qu'elle frappe le chrétien pour sa seule appellation de chrétien, sans lui permettre de dire ce que c'est qu'être chrétien. Ce qu'il ne pouvait dire au pied du tribunal et au prix même des tortures, Tertullien l'écrit ; il force à lire ce que l'on ne veut pas entendre et à connaître le christianisme que « l'on ne veut pas connaître », dit-il avec une vérité admirable, parce qu'on a déjà pris son parti de le haïr » [2]. Cela fait, et les magistrats païens initiés à cette science dont ils ont peur, ils peuvent faire ce qu'ils voudront, comme saint Justin le disait auparavant avec moins d'énergie dans l'expression, mais avec autant de courage dans le cœur. Il ajoute : Que le chrétien meure ou ne meure pas, ce n'est plus son affaire, mais celle de son juge. « Vous ne ferez jamais de nous que ce que nous aurons voulu. Si je suis chrétien, c'est que j'ai voulu l'être..... C'est bien à tort que le peuple se réjouit de nos souffrances; à nous il appartient de nous réjouir, nous qui aimons mieux être condamnés par les

1 *Apolog.* I.
2 Malunt nescire quia jam oderunt.

hommes que d'abandonner la cause de Dieu. Notre jour de combat, c'est lorsque nous sommes appelés devant les juges; notre jour de victoire, c'est lorsque nous obtenons le prix pour lequel nous avons combattu : victoire glorieuse parce qu'elle nous vaut le bon plaisir de Dieu, profitable parce qu'elle nous donne la vie éternelle..... Quand nous recevons la mort, c'est là notre triomphe ; quand vous nous tuez, vous nous délivrez. Le pieu auquel vous nous attachez, les sarments dont vous nous enveloppez pour y mettre le feu, c'est là pour nous le char, ce sont les vêtements ornés de palmes du triomphateur. Vous avez raison de ne pas nous aimer ; car nous sommes vos vainqueurs........ Allez donc, excellents magistrats, meilleurs encore aux yeux du peuple si vous lui sacrifiez des chrétiens. Torturez, tourmentez, condamnez, écrasez-nous. Votre iniquité sera l'épreuve où éclatera notre innocence. C'est pour cela que Dieu permet nos souffrances...... Et du reste toutes vos recherches de cruautés vous sont inutiles ; elles ne font bien plutôt qu'attirer les âmes vers nous ; après chaque moisson de chrétiens que vous avez faite, nous renaissons plus nombreux. Le sang des chrétiens est une semence[1]. »

Sans doute, et d'Afrique et des autres provinces, quelque chose de ces clameurs païennes, de ces supplices infligés, de ces professions de foi chrétienne en face de la mort, dut venir aux oreilles de Sévère. Il était vers ce temps en Orient ; vainqueur de Niger et d'Albinus, vainqueur des Parthes, vainqueur partout excepté devant la puissante forteresse de Hatra; vainqueur même des Juifs et irrité

1 *Apolog.* 49, 50.

contre ce peuple qui avait d'abord été son ami. L'Empire était pacifié, les armées triomphantes, que restait-il de mieux à faire que de s'occuper des dieux et d'assurer leur gloire après avoir assuré sa propre puissance ? A Héliopolis, à Memphis, aux pieds de Memnon, dans tous les souterrains et par la bouche de tous les oracles de l'Égypte, les dieux avaient pu parler à Sévère.

Autour de lui, sa cour et sa famille étaient livrées à une recrudescence de paganisme. Sa femme, Julia Domna, tenait une cour de lettrés, parmi lesquels figurait l'illustre rhéteur Philostrate. Philostrate avait eu le bonheur de retrouver, on ne dit pas où, les mémoires de Damis, le disciple et le confident du philosophe, magicien ou dieu, Apollonius, mort depuis un siècle. Il les montra à Julia et il fut décidé que le monde ne serait pas privé de ce trésor. Mais Damis était Assyrien, et n'écrivait qu'un grec barbare. Il fut convenu que Philostrate le traduirait en beau langage, et élèverait, comme on dit en style moderne, un monument à la gloire d'Apollonius. Ce monument était élevé aussi à la défaite et à l'abaissement des chrétiens. Ce qu'était le Christ pour un peuple de plus en plus nombreux, on voulait qu'Apollonius le fût pour les peuples de l'avenir : on voulait avoir en lui un Dieu sorti du sein de la Sagesse suprême, ou du moins un homme rendu semblable à Dieu ; venu pour rétablir l'ordre dans le monde des âmes [1], instruire les peuples, expulser les démons, guérir les malades, peut-être même ressusciter les morts; venu aussi pour purifier

[1] Ἀνδρος δεισθαι θεῳ εικασμενου..... ὁς επιμελησεται τῳ περι αυτης (ψυχης) κοσμῳ, θεος απο σοφιας ηκων. *Apolog. Apoll.* 6 *apud Philostratum* VIII.

le culte païen, comme déjà plusieurs philosophes avaient essayé de le faire, par l'idée plus marquée de l'unité divine, par la suppression des sacrifices sanglants ou même par la proscription des idoles; mais venu surtout pour relever le culte des dieux, réédifier les temples, y appeler les fidèles; venu pour emprunter à toutes les sources, à Platon, à Pythagore, aux Brahmes de l'Inde, aux gymnosophistes de l'Éthiopie, à la prédication chrétienne elle-même, tout ce qui pouvait faire passer sur la tête de la religion hellénique cette auréole de pureté, de chasteté, de pauvreté, d'abstinence, de sainteté, de divinité, qui appartenait à l'Église du Christ. On ne dédaigna même pas d'emprunter quelques traits à la vie et aux voyages de saint Paul, aux traditions qui couraient chez les chrétiens sur la personne de saint Pierre, comme on faisait beaucoup d'emprunts à la vie de Notre-Seigneur. On fit de tout cela la couronne d'Apollonius. On installa sur les autels ce pythagoricien aux longs cheveux et à la robe de lin teinte en noir. Le culte de ce nouveau dieu subsistait même encore près de quatre-vingts ans après le temps de Sévère. Apollonius fut destiné à être le Christ des Grecs, à effacer Celui qui était né, comme on disait, parmi les barbares; la copie, disons mieux, la parodie qui devait, pensait-on, faire oublier le modèle.

Ou grâce à ce fanatisme de son entourage, ou grâce à la paix de l'Empire enfin établie, paix corruptrice et qui encourageait à tout oser, ou enfin par suite de sa colère contre les Juifs avec lesquels, comme Hadrien, il aimait à confondre les chrétiens, ou par l'influence de la superstition orientale toujours très-puissante sur les âmes ro-

maines ; Septime Sévère fut entraîné. Il rendit (pendant son voyage de Palestine, à ce qu'il semble) un édit où il défendait sous une peine grave de se faire juif et appliquait la même interdiction au christianisme[1]. C'était sanctionner la persécution déjà commencée en certaines provinces, provoquer celle qui allait éclater partout.

Cette persécution dura jusqu'à la fin du règne de Sévère. Nous ne voyons même pas que, sous Caracalla, ni sous Elagabale, un acte impérial positif et formel en ait suspendu la rigueur. Vingt ans se passèrent donc en face d'une persécution, sinon toujours active, au moins toujours à craindre. Les annales ecclésiastiques de cette époque ont été cruellement mutilées et par le cours des siècles et par la dernière crise du christianisme sous Dioclétien : il ne faut donc s'attendre ni à connaître les noms de tous les martyrs, ni à savoir au juste l'époque où souffrit chacun de ceux qui nous sont connus. Trois contrées cependant semblent avoir porté plus que d'autres le fardeau de la persécution : la Gaule, l'Afrique et l'Égypte. Et cela se comprend : dans toutes les trois, le christianisme jetait un grand éclat, ou par la rapidité de ses progrès, ou par le zèle, l'éloquence et le savoir des hommes illustres que Dieu lui avait donnés. Ni la patrie d'Irénée, ni celle de Tertullien, ni celle de Clément d'Alexandrie ne pouvait être épargnée. Comme la joie était au cœur des païens convertis par eux, la rage était au cœur des païens qui s'étaient refusés à les entendre.

Ce ne fut pas seulement la patrie d'Irénée, qui fut

1 In itinere Palæstinæ plurima jura fundavit. Judæos sub pœna fieri vetuit: idem de Christianis sanxit (Spartien).

atteinte par la persécution, ce fut sa personne. Depuis qu'au retour de Rome il avait trouvé l'épiscopat de Lyon vacant par le martyre de son maître et s'était assis sur la chaire ensanglantée de saint Pothin, il avait exercé autour de lui une immense et salutaire influence : toute la Gaule chrétienne, Lyon, Vienne, Narbonne, l'acceptaient pour leur chef. Lyon, s'il faut en croire saint Grégoire de Tours, était presque tout entier chrétien. Quand, à la voix de Sévère, la persécution se réveilla, le sang déborda dans les rues de cette cité, destinée seize cents ans après, à voir se renouveler, avec de pareils actes de courage, d'aussi horribles cruautés. Une inscription du moyen âge écrite en mosaïque sur le pavé d'une des églises porte à dix-neuf mille le nombre de ces martyrs [1]. Le saint évêque périt à la tête de son troupeau; mais l'église de Lyon ne périt pas; elle se releva sur ses ruines, et ce fut l'évêque Zacharie, premier successeur d'Irénée, qui plaça lui-même entre les deux tombes d'Epipode et d'Alexandre les restes courageusement recueillis de l'apôtre des Gaules.

Il y a plus, Irénée mort continuait à faire des chrétiens. Ses disciples continuaient à prêcher et à convertir la Gaule. On rapporte que, peu après son martyre, il appa-

[1] Ingrediens loca tam sacra, rea pectora funde;
Posce gemens veniam, lacrymas hic cum prece funde.
Præsulis hic Irenæi turba jacet sociorum ;
Millia dena novemque fuerunt sub duce tanto.

Sur S. Irénée (28 juin 202), voyez Grég. de Tours, *De gloria martyr.* I, 50. *Hist. Franc.* 1, 26, 27, 29. S. Basile, *De Spiritu Sancto* 24. S. Grégoire le Grand, *Regest.* IX, 50. Epiphane, *Hæres*, 31. Théodoret, *Dialog.* 1. Les *Menées* grecques au 23 août. Eusèbe, *Hist. Eccl.* v. 5, 19, 20, 24, 25, 27. Hieronym. *In Isaiam* 64 S. Sidon Apollin. II. *Ep.* 10. — Disciples de S. Irénée à Lyon : S. Clément (20 janvier), prêtre qui recueille son corps ; — SS. Minervius, Ste Eléazarium et leurs huit fils, martyrs le 23 août, vers 200: S. Pérégrin, prêtre de Lyon, 28 juillet.

rut à un évêque d'Asie [1] et lui dit : « Envoie-nous des prêtres ; envoie Andochius, Benignus, Thyrse, guider ces églises aujourd'hui sans pasteurs. » Ce qui est certain, c'est que d'Irénée ou, en remontant plus haut, de Pothin et de l'église de Smyrne, est partie la prédication qui a éclairé toute cette partie de la Gaule.

Avec ces trois apôtres que je viens de nommer et dont j'ai parlé ailleurs [2], arriva aussi Andéolus. Comme ses compagnons allaient à Autun, il les quitta et demeura à Carpentras, où il répandit la foi. Mais un jour, il passa le Rhône, vint à Bergoiate, chez les Helvii (Vivarais), et là aussi les auditeurs prêts à se convertir s'assemblaient autour de lui. L'empereur Sévère, partant (on peut le supposer) pour sa guerre de Bretagne (208), fut témoin de ce concours de peuple autour d'un apôtre chrétien. Furieux, il s'élança de son char, frappa lui-même Andéolus, le fit étendre sur le lit de la torture *(trochleæ)*, et enfin, par un raffinement de cruauté, lui fit scier la tête avec un glaive de bois. Le corps, jeté au Rhône, fut néanmoins recueilli par des chrétiens, et l'humble victime a aujourd'hui ce que n'a aucun César, un tombeau toujours debout et toujours visité, une cité qui porte son nom, des pèlerins qui l'aiment et qui le prient [3].

C'étaient aussi des envoyés d'Irénée que ces trois hommes nommés Félix, Fortunat et Achillée qui, une nuit, errants sur les bords du Rhône, s'arrêtèrent dans une hutte proche de la ville de Valence, non pour y dor-

1 Sans doute Polycrate, qui était évêque d'Ephèse en 196.
2 *Les Antonins* VI, 8 (tome III).
3 Au lieu dit *Gentibus (Gentii bustum)*, aujourd'hui Bourg St-Andéol. Sa fête est le 1er mai.

mir, mais pour y prier. Une vision leur apparaît. Le paradis s'ouvre devant eux ; cinq agneaux sont paissant dans les divins pâturages et une voix se fait entendre : « Courage, serviteur bon et fidèle, entre dans la joie de ton maître. » De qui ces cinq agneaux étaient-ils la figure? Ils purent le deviner, lorsqu'une lettre de Besançon vint leur apprendre que dans cette ville lointaine, deux amis, deux autres disciples et envoyés d'Irénée, avaient eu la même vision. A Besançon, en effet, le prêtre Ferréolus et le diacre Ferrutius, comme à Valence le prêtre Félix et ses deux diacres Fortunat et Achillée, unis de cœur, quoique séparés par la distance, accomplissaient de concert l'œuvre de Dieu. D'un côté la moitié de Besançon se convertit. De l'autre, le général romain [1] Cornélius, envoyé à Valence pour persécuter les chrétiens, y est entouré par tout un peuple qui lui chante des hymnes chrétiennes. En récompense de cette prédication si fructueuse, les cinq amis reçoivent la couronne du martyre. Les trois apôtres de Valence sont tourmentés et décapités ; les deux apôtres de Besançon [2], inutilement torturés au moyen de clous de bois qu'on leur enfonce dans les différentes parties du corps, périssent aussi par la hache; et les cinq agneaux, depuis longtemps séparés, sont enfin réunis avec Irénée, leur commun pasteur, dans les pâturages du céleste Père.

Mais, lorsque souffraient ainsi les Églises jeunes encore de la Gaule, l'antique Église d'Alexandrie ne devait-elle

1 Dux imperatoris Aurelii (Caracallæ ?)

2 SS. Félix, prêtre, Fortunat et Achillée, diacres, le 23 avril. Ferreolus (Ferréol ou Fargeau) et Ferrutius (Fergeon) diacre, le 16 juin. Voyez les martyrologes, Grégoire de Tours, *De gloria martyr.* I, 71. Sous Caracalla?

pas souffrir davantage ? Contemporaine des apôtres, elle avait pour elle la sainteté, l'autorité, la science chrétienne ; nulle n'avait plus de droit qu'elle au martyre.

En outre, à l'époque où Sévère rendit son arrêt de persécution, il était en Palestine; Alexandrie dût être avertie et frappée la première. Elle vit arriver bientôt dans ses murs les confesseurs de l'Égypte et de la Thébaïde que le préfet Létus se faisait amener. Elle y ajouta un glorieux contingent de soldats de Jésus-Christ. Parmi ces noms, peu sont restés jusqu'à nous, mais ils y sont marqués d'une sainte gloire.

Entre toutes les familles chrétiennes d'Alexandrie, celle de Léonide avait été bénie du Ciel. Là, un père savant et chrétien, une mère tendre et dévouée, élevaient sept enfants, dont l'aîné, par son cœur et son intelligence, semblait un chef-d'œuvre du Ciel. Il s'appelait Origène et on le surnomma Diamant (Adamantius). Léonide, avant même de lui mettre dans les mains les livres classiques de la Grèce, avait voulu lui faire connaître les livres saints des chrétiens. Il lui en faisait lire, apprendre et réciter des fragments. Il lui fit même entendre les leçons de Clément d'Alexandrie. L'enfant écoutait, lisait, répétait, interrogeait, cherchait déjà dans sa soif de lumière et d'amour à pénétrer le sens mystique de l'Écriture, dont l'étude devait remplir jusqu'aux dernières années de sa vie. Léonide réprimait tout haut ce désir précoce de savoir ; mais il s'en réjouissait tout bas et rendait grâce à Dieu, et quand, la nuit venue, l'enfant dormait de son innocent sommeil, quand cette intelligence si ardente se reposait dans ses rêves, ne craignant plus alors de trahir son ad-

miration paternelle, Léonide allait au lit d'Origène, entr'ouvrait la tunique de l'enfant et baisait cette poitrine, sanctuaire de l'esprit divin, où Dieu avait déposé tant de trésors. Heureux qui a eu de telles joies et n'a pas vécu assez pour les perdre !

Léonide eut ce bonheur ; il fut bientôt convoqué pour le martyre et mené en prison. Origène, qui n'avait alors que dix-sept ans, le vit partir avec plus d'envie encore que de douleur ; il eut voulu le suivre dans la prison, au prétoire, au ciel. Les supplications de sa mère ne l'eussent pas arrêté ; il fallut que, pendant la nuit, elle enlevât à l'héroïque enfant tous ses vêtements, pour l'empêcher de courir au tribunal et à la prison. Origène se consola en écrivant à son père une lettre dans laquelle il pleurait, enviait, exhortait : « Père, lui disait-il, ne fléchis pas à cause de nous. » Léonide se montra digne père d'un tel fils. Il fut décapité, et montra à sa famille le chemin du ciel[1].

Origène demeura donc chef de famille et d'une famille réduite à la misère. A lui, à sa mère, aux six autres enfants de Léonide, la confiscation avait tout enlevé. Une chrétienne riche et zélée recueillit le fils du martyr, le reçut sous son toit, le secourut. Cette générosité devenait pour lui un autre péril. Un docteur d'Antioche, Paul, éloquent et habile, mais dont la doctrine était hétérodoxe, avait été aussi accueilli par cette femme, admiré, choyé, adopté par elle pour son fils. Les catholiques eux-mêmes, séduits par son éloquence, venaient l'écouter. Mais le jeune Origène, ferme contre cette séduction du mensonge, comme il l'était contre la crainte du supplice,

[1] S. Leonide et ses compagnons, Arator, Quiriacus, Basile, martyrs, le 22 avril (204 ?) Eusèbe VI, 2. Nicéphore Calliste V, 2.

ne voulut jamais prier avec l'hérétique Paul; et bientôt instruit comme il l'était dans les lettres soit chrétiennes soit profanes, il demanda à l'enseignement de la grammaire son pain et le pain de sa famille [1].

Or, cette école de grammaire devint bientôt une école de foi; la persécution avait mis en fuite les docteurs les plus éminents de l'Église d'Alexandrie, trop illustres pour être épargnés par le bourreau. Clément, qui dirigeait, comme nous l'avons dit, l'école des catéchumènes, avait quitté l'Égypte. L'évêque Démétrius était à son poste, mais vivait probablement caché; et les païens, à qui le spectacle du martyre donnait le goût du christianisme, n'avaient personne pour les instruire. Quelques-uns d'entre eux allèrent trouver Origène dans son école, et Démétrius n'hésita pas à faire de cet enfant de dix-huit ans le successeur de l'illustre Clément d'Alexandrie. Les disciples, les amis, les prosélytes, les martyrs affluèrent bientôt autour de ce maître adolescent; il ne tarda pas à abandonner l'enseignement de la grammaire, vendit ses livres, sa seule richesse, et se fit donner par l'acheteur une rente de quatre oboles par jour qui suffisait à son évangélique pauvreté. Donnant le jour à son enseignement, la moitié de la nuit à l'étude de l'Écriture sainte, il dormait à peine l'autre moitié sur le sol nu; il jeûnait sans cesse, marchait nu-pieds, ne buvait pas de vin; admiré de tous, chrétiens et Gentils, imité par un grand nombre dans son austérité, par un grand nombre aussi dans sa foi, il rendait à l'Église plus de disciples que la hache des persécutions ne lui en ôtait.

1 Eusèbe VI, 1, 2, 6.

Il semblait du reste que toute sa vie fut un défi permanent aux persécuteurs. Il enseignait, il encourageait, appelait le martyre sans que le martyre vînt à lui. Ses disciples plus heureux que lui trouvaient une prompte récompense de leur foi. De deux frères, ses deux premiers disciples et les imitateurs de sa vie austère, l'un, Héraclius, était réservé pour être plus tard évêque d'Alexandrie ; mais l'autre, Plutarque, mourut brûlé, sous le proconsul Aquila, successeur de Létus; Sérénus, condisciple de Plutarque, le suivit au martyre. De l'école d'Origène sortirent aussi pour suivre le même chemin, Héraclide encore catéchumène, Héron à peine baptisé, un second Sérénus décapité après de longues tortures; la catéchumène Héraïs, à défaut du baptême de l'eau, reçut le baptême du feu. Le jeune maître qui avait formé ces glorieux disciples ne manquait pas d'assister à leur triomphe, il les suivait dans la prison, au prétoire, au lieu du supplice; il baisait leurs membres prêts à subirla torture ; il ne les abandonnait que couronnés; il ne quitta Plutarque qu'au dernier instant et faillit périr avec lui sous les coups des païens irrités de tant de courage. Quelquefois la multitude voulut se jeter sur lui, le lapida, s'attroupa autour de sa maison, disposa des hommes armés pour l'arrêter dans sa fuite. Changeant sans cesse de demeure pour éviter les meurtriers ou plutôt pour continuer à les braver, il semblait que Dieu conservât miraculeusement, à travers tous les périls, celui qui soutenait le courage de tant de héros et touchait le cœur de tant de prosélytes [1].

1 Eusèbe VI, chap. 3, 4. Ces martyrs et ceux en grand nombre dont les martyrologes ajoutent ici les noms sont fêtés le 28 juin. Est-ce à cette époque ou à une autre persécution qu'il faut rapporter le fait suivant relatif

Ce n'est pas du reste que l'influence d'Origène fût absolument nécessaire pour donner des martyrs à Alexandrie. C'est, à ce qu'il semble, avant l'ouverture de son école, que la vierge Potamienne subit le martyre. Belle, recherchée, les prétendants à sa main que sa vertu désespérait devinrent ses dénonciateurs. Aquila épuisa les tortures sur elle et sur Marcella sa mère; quand il fut à bout, il la menaça de la livrer aux gladiateurs, non pour être tuée, mais pour être déshonorée. La vierge réfléchit un instant ; et comme on lui demandait une réponse, elle maintint sa foi chrétienne par une de ces paroles que les Gentils appelaient des blasphèmes. La colère et le dépit firent que le juge, voyant qu'il était impossible de la vaincre, consentit à son triomphe et lui accorda la mort. Le licteur Basilides dut la conduire au supplice : mais, comme il marchait avec elle au milieu des outrages obscènes de la multitude, ce serviteur du préfet eut un mouvement de généreuse pitié, réprimanda le peuple, défendit la vierge, lui parla avec douceur et avec respect. « Courage, lui dit Potamienne reconnaissante, quand « je serai devant le Seigneur, j'obtiendrai ton salut et te « récompenserai de ce que tu fais pour moi. » Elle fut des pieds à la tête enduite de poix bouillante et mourut avec un inébranlable courage. Peu de jours après, ce même Basilides, causant avec ses compagnons, et sommé d'affirmer avec serment un récit qu'il venait de faire, re-

à Origène? Il est saisi et mené sur les degrés du temple de Sérapis. On lui rase la tête comme celle d'un prêtre des idoles. On lui met des palmes à la main et on lui ordonne de les distribuer selon le rite païen aux sacrificateurs. Il obéit, mais en disant : Recevez ces palmes, non comme celles d'un temple des idoles, mais comme celles de Jésus-Christ. Il échappe néanmoins au supplice Epiph. *Hæres.* LXIV, 1.

fusa de jurer parce que, dit-il, il était chrétien. On crut qu'il plaisantait ; puis, quand on vit qu'il parlait sérieusement, on le mena au juge et il fut mis en prison. Des chrétiens vinrent le visiter et lui demandèrent qui l'avait converti : « Potamienne, répondit-il, trois jours après son martyre, m'est apparue portant une couronne qu'elle a déposée sur ma tête ; elle me dit qu'elle avait prié pour moi le Seigneur, qu'elle avait obtenu ce qu'elle demandait, et que bientôt je monterais au ciel. » Il fut baptisé, confessa le Christ devant le juge et eut la tête coupée. Cette grâce ne fut pas la seule qu'obtint Potamienne, et il y eut plus d'un païen à qui elle apparut dans son sommeil pour le décider à se faire chrétien. Les martyrs servaient doublement à accroître le nombre des chrétiens, par leur exemple sur la terre, par leurs prières dans le ciel [1].

Mais l'Afrique, où nous avons cru trouver le début de la persécution, vient à son tour avec des souvenirs plus glorieux encore. Dans cette province où des cités presque entières venaient de se faire chrétiennes, à Carthage où l'on comptait des chrétiens dans presque toutes les familles; dès le jour où la persécution ne reculait pas devant la multitude des chrétiens, elle devait être atroce. Les annales, malheureusement bien mutilées, de l'Église ne nous laissent d'un grand nombre de martyrs africains rien que les noms : à Adrumète, Mavilus livré

1 Eusèbe VI, 5. Palladius *(Historia Lausiaca)* ajoute au récit d'Eusèbe des détails un peu différents sur sainte Potamienne. Elle aurait été esclave, et c'est son maître qui, furieux de la voir résister à sa passion, l'avait livrée au proconsul. Plutôt que d'être plongée nue dans la poix bouillante, elle avait demandé à y être introduite vêtue, mais peu à peu « afin que tu puisses savoir, dit-elle au proconsul, quelle patience nous donne ce Jésus-Christ que tu n'as pas le bonheur de connaître. » Voyez les martyrologes au 30 juin.

aux bêtes [1]; à Carthage, la vierge Guddène torturée et décapitée [2]; ailleurs, Epictète et Félicité envoyés au martyre [3]; ailleurs, Télesphore et quatre autres attachés à un poteau et brûlés [4]; ailleurs Rutilius, qui, ayant d'abord fui de province en province et racheté sa vie à prix d'argent, n'en sut pas moins, après avoir donné son or pour sauver sa vie, donner sa vie pour sauver sa foi, et que Tertullien lui-même, dans sa rigidité montaniste, ne peut s'empêcher d'appeler un très-saint martyr [5]; à Tuburbe, plusieurs vierges [6], dont les noms ne nous sont pas même restés; ils sont inscrits avec bien d'autrès au livre de vie.

Le sang des martyrs ne manqua donc jamais à cette terre d'Afrique; car après avoir largement payé son tribut aux persécuteurs païens, elle devait en payer un autre aux persécuteurs ariens du temps des Vandales, aux persécuteurs mahométans durant les longs siècles de la tyrannie musulmane, et hier encore, elle nous rendait comme moulé dans la terre où il avait été étouffé, le corps d'un martyr du XVI[e] siècle. Là, le courage ne manqua ni pour souffrir ni pour venir en aide à ceux qui souffrent. Quelque bien gardées que fussent les prisons, la charité chrétienne en forçait la porte pour aller bénir, vénérer, encourager, soulager, nourrir ceux qui portaient les fers pour Jésus-Christ. Les délices de la table païenne dont les chrétiens se privaient venaient remplacer pour les confesseurs le pain noir de la prison. Les paroles et les caresses d'un

1 *Martyr. Rom.* 4 janvier. Tertullien, *Ad Scapulam* 3.
2 Guddene, Gundene, Gugdene, 18 juillet 203. Adon.
3 *Martyr. Rom.* 9 janvier. Hieronym. Raban (peut-être sous Dèce?)
4 *Martyr. Rom.* 6 janvier. Hieronym, Notker.
5 *Martyr. Rom.* 1[er] août. Tertullien *De fuga* 5.
6 *Martyr. Rom.* 30 juillet, Ménées 2 février. Augustin, *Sermo* 32. On les a confondues à tort avec sainte Perpétue et sainte Félicité.

frère venaient interrompre les malédictions des geôliers. Dans les cachots on se passait et on lisait l'*Exhortation aux martyrs* de Tertullien, cette causerie chrétienne sur la mort avec des chrétiens qui vont mourir, disons mieux, cette causerie sur le ciel avec des chrétiens qui vont au ciel : « Frères bénis, *martyrs désignés* » (comme on disait *consul désigné*), « avec cette nourriture que l'Église, notre mère et notre maîtresse, vous envoie comme le lait de ses mamelles, que vos frères aux dépens de leurs propres biens vous font parvenir dans la prison, recevez quelques paroles destinées au soutien de vos esprits. Quand la chair se nourrit, il ne faut pas que l'esprit reste sans nourriture. Certes je suis peu digne de vous adresser ces paroles ; mais ne voit-on pas les plus illustres gladiateurs entendre de loin les exhortations, non-seulement de leurs chefs, mais des derniers et des plus inutiles de leurs compagnons, et profiter même des avis que leur donne le peuple ? En premier lieu, frères bénis, ne contristez pas l'Esprit-Saint qui est entré dans la prison avec vous........ La prison est la demeure du démon;.... mais vous y êtes venus pour fouler aux pieds le démon dans la demeure même qui lui appartient....... La prison a des ténèbres ; mais vous y êtes la lumière. Elle a des chaînes, mais vous êtes libres devant Dieu. Elle a des miasmes infects ; mais vous êtes vous-mêmes un parfum plein de suavité. On y attend le juge ; mais c'est vous qui jugerez les juges eux-mêmes [1].»

Il est du moins une de ces cohortes de martyrs, à l'égard de laquelle le livre de vie a laissé échapper une

[1] I, 2.

partie de ses secrets. Célébrée entre toutes dans le Églises, pendant longtemps célébrée à Rome seule parmi les martyrs non romains, son martyre a été redit mille fois, mais comment ne pas le redire ! Et comment ne pas reproduire mot pour mot ce récit d'un martyre écrit en grande partie par les martyrs eux-mêmes ?

Voici donc ce qu'écrit une jeune femme de vingt-deux ans, Vibia Perpetua, distinguée par sa naissance, son éducation, son mariage, mère d'un enfant qu'elle nourrit, mais qu'elle nourrit en prison :

« Comme nous étions encore en face du persécuteur (devant le tribunal du proconsul ?), et que mon père » (son père, de toute sa famille, était seul resté païen) « dans son affection pour moi, cherchait à ébranler ma résolution : « Père, lui dis-je, tu vois bien cet objet qui est là, « un vase, un seau ou tout autre objet? — Je le vois. — « Eh bien ! puis-je lui donner un autre nom que celui « qu'il porte ? — Non, me dit-il. — Eh bien ! moi aussi « je ne puis me donner un autre nom que celui qui « m'appartient, c'est-à-dire m'appeler chrétienne. » Mon père, irrité de cette parole, s'élança sur moi comme pour m'arracher les yeux. Mais il ne fit rien plus que me maltraiter, et il s'en alla vaincu lui et les arguments que le démon lui suggérait. Je restai quelques jours sans le voir et j'en rendis grâce à Dieu ; car son absence était un soulagement pour moi. Pendant ce peu de jours, on nous baptisa » (car elle n'était encore que catéchumène, ainsi que quatre des compagnons de son martyre), « et l'Esprit-Saint me dicta la pensée au moment où je fus plongée dans l'eau, de ne demander rien que des souffrances

pour ma chair. Ces jours étant passés, on nous conduisit en prison, je fus épouvantée ; je n'avais jamais vu de telles ténèbres. Quel jour sinistre! Quelle chaleur cruelle, due à la foule qui y était pressée ! Quels tourments de la part des soldats ! Et enfin j'étais déchirée par l'inquiétude que j'avais pour mon enfant. Les diacres bénis, Tertius et Pomponius, qui cherchaient à nous soulager, obtinrent à prix d'argent que, pendant quelque temps, on nous laissât nous rafraîchir dans une partie plus habitable de la prison. Là, comme si nous fussions libres, chacun vaquait à ses affaires. J'allaitais mon enfant que j'avais vu près de mourir de faim. Dans mon inquiétude je le recommandais à ma mère, et en même temps je la réconfortais; je recommandais aussi mon fils à mon frère [1]. Je séchais de douleur de voir la douleur qu'ils éprouvaient à cause de moi. J'ai souffert ces angoisses pendant bien des jours; mais enfin j'ai obtenu que mon enfant demeurât dans la prison avec moi. Aussitôt j'ai repris mes forces, soulagée que j'étais de la peine et de l'inquiétude que cet enfant me donnait ; la prison est devenue pour moi comme un palais; j'aimais mieux être là que nulle part ailleurs.

« Alors, mon frère » (elle en avait deux, dont l'un était catéchumène) « me dit : « Madame ma sœur (*domina soror*), tu es maintenant assez élevée devant Dieu « pour pouvoir lui demander une vision, et savoir par lui « ce qui t'est réservé, le martyre ou la liberté. » Et moi qui savais pouvoir m'entretenir avec le Seigneur, de qui

[1] Adloquebar matrem et confortabam ; fratri commendabam filium. (*Editio Holsten.*)

j'avais reçu tant de bienfaits, je lui dis avec confiance : « Demain, je te donnerai la réponse ». Et j'ai demandé et voici ce qui m'a été montré : j'ai vu une échelle d'or d'une merveilleuse grandeur, arrivant jusqu'au ciel, mais tellement étroite qu'on ne pouvait monter qu'un à un; à droite et à gauche de l'échelle étaient attachés des armes de toute espèce, glaives, lances, crochets, épées, de sorte que si on fût monté sans précautions et sans se porter toujours vers le haut, on se fût déchiré et on eût laissé des lambeaux de sa chair à ces pointes d'acier. Et au pied de l'échelle était couché un dragon d'une taille énorme prêt à se jeter sur quiconque voudrait monter et inspirant la terreur à qui eut osé approcher. Saturus cependant, celui qui n'était pas encore avec nous quand nous avons été emprisonnés, mais qui plus tard s'est livré pour nous, Saturus est monté le premier, est arrivé au haut de l'échelle et se tournant vers moi : « Perpétue « je t'attends, m'a-t-il dit; mais prends garde que ce dra- « gon ne te morde. » — « Au nom de Jésus-Christ « notre Seigneur, il ne me mordra pas, » lui ai-je répondu. Quand je me suis approchée, le dragon a semblé me craindre et, de dessus l'échelle, il a soulevé lentement sa tête; et quand j'ai eu mis un pied sur le pre- mier échelon, de l'autre je foulais la tête du dragon; je suis donc montée, et j'ai vu se développer un jardin im- mense; au milieu du jardin, un homme à cheveux blancs, en habit de pasteur, de haute taille, était à traire des brebis; et autour de lui des milliers d'hommes vêtus de blanc. Il a levé la tête, m'a regardé et m'a dit : « Tu es la bienvenue, mon enfant, (τέκνον). » Et il m'a

fait approcher et m'a donné une bouchée de fromage fait avec le lait de ses brebis. Je l'ai reçue les mains jointes, je l'ai mangée, et tous ceux qui étaient là ont dit : Amen. Et, au son de leurs voix, je me suis réveillée sentant dans ma bouche je ne sais quoi d'agréable au goût.

« J'ai rapporté cela à mon frère ; nous avons compris que ce qui m'arriverait c'était le martyre, et nous avons commencé à n'avoir plus aucune espérance pour ce siècle.

« Peu de jours après, le bruit a couru que nous allions être entendus. Mon père est donc arrivé de la ville, dévoré de chagrin, et, montant vers moi afin de me faire fléchir, il me disait : « Aie pitié de mes cheveux blancs ; « aie pitié de ton père, si tu me trouves digne d'être « appelé ton père. Si de ma propre main je t'ai conduite « à l'âge heureux de la jeunesse, si je t'ai préférée à « tous tes frères, ne fais pas de moi un objet d'opprobre « aux yeux de tous les hommes. Regarde tes frères, « regarde ta mère et la sœur de ta mère ; regarde ton « fils qui après toi ne vivra plus. Change de résolution « si tu ne veux pas nous faire tous périr. S'il t'arrive « malheur, nul d'entre nous désormais ne pourra plus « parler librement. » Mon père disait tout cela dans l'effusion de sa tendresse pour moi, baisant mes mains, se jetant à mes pieds, m'appelant à travers ses larmes, non pas sa fille, mais sa souveraine (*domina*). Je pleurais de douleur à la vue de ses cheveux blancs, pensant que, seul de toute la famille, il ne ressentirait pas la joie de mon martyre, et je l'ai encouragé, en lui disant : « Il en « arrivera sur cette estrade ce que Dieu voudra. Car

« sache que nous sommes en la puissance de Dieu, « non en la nôtre. » Et il m'a quittée, accablé de douleur.

« Un autre jour, comme nous dînions, nous avons été emmenés subitement et conduits au Forum. Le bruit s'en est répandu dans tout le voisinage et un peuple immense est accouru. Nous sommes montés sur l'estrade. Les autres, interrogés, se sont confessés chrétiens. Quand est venu à moi, mon père est apparu portant mon fils dans ses bras, il m'a fait sortir de ma place et m'a dit d'une voix suppliante : « Aie pitié de ton enfant. » Et le procurateur Hilarianus qui, en remplacement du proconsul Minutius Timatianus, mort récemment, avait reçu le droit du glaive : « Épargne, me disait-il, les cheveux blancs « de ton père ; épargne l'enfance de ton fils. Sacrifie « pour le salut des Empereurs. » Et j'ai répondu : « je « ne le ferai pas. » Hilarianus : « Tu es donc chrétienne, « dit-il. Je lui ai répondu : « Je suis chrétienne. » Et comme mon père était toujours debout auprès de moi, cherchant à m'ébranler, Hilarianus ordonna de l'éloigner de l'estrade, et il fut frappé de la verge du licteur. Et j'ai souffert de ce traitement infligé à mon père, comme si moi-même j'eusse été frappée, tant j'ai senti l'amertume versée sur sa vieillesse. Alors le procurateur prononce l'arrêt contre nous tous, nous condamne aux bêtes et nous descendons joyeux dans la prison. Et, comme l'enfant était accoutumé à prendre mon sein, et à rester avec moi dans la prison, j'ai envoyé aussitôt à mon père le diacre Pomponius demander l'enfant : mais mon père n'a pas voulu le donner. Et il a plu à Dieu de permettre que

l'enfant dès ce moment ne demandât plus à téter, sans que pour cela mon lait me tourmentât, afin que je ne souffrisse plus ni de la douleur de mes mamelles, ni de mon inquiétude pour mon enfant.

« Quelques jours se sont encore passés, et comme nous étions à prier tous ensemble, tout à coup, au milieu de la prière, un cri m'a échappé et j'ai prononcé le nom de Dinocrate. J'ai été étonnée parce que ce souvenir me revenait ainsi subitement et j'ai pleuré en me rappelant son malheur. Et j'ai compris aussitôt que je serais exaucée et que je devais prier pour lui. Et j'ai commencé à beaucoup prier pour lui et à gémir devant le Seigneur. Et voici ce qui, la nuit suivante, m'a été montré dans une vision : j'ai vu Dinocrate sortir d'un lieu ténébreux où plusieurs autres étaient avec lui souffrant de la chaleur et de la soif, le visage pâle et défait, et sur sa face était une plaie qu'il avait au moment de sa mort. Ce Dinocrate était mon frère selon la chair, qui, à l'âge de sept ans, ayant eu la face attaquée d'un cancer, était mort d'une manière affreuse, de telle sorte que sa mort avait été pour tout le monde un sujet d'horreur. C'est pour lui que j'avais prié; mais entre lui et moi, je voyais un grand intervalle (*diadema* au lieu de *diastema*?), et nous ne pouvions approcher l'un de l'autre. Or, dans le lieu où était Dinocrate, il y avait une piscine pleine d'eau, dont la margelle était plus haute que la taille d'un enfant, et Dinocrate se soulevait en vain pour essayer de boire. Je gémissais de voir cette piscine pleine d'eau et lui cependant réduit à l'impossibilité de s'y désaltérer. Et je me suis réveillée et j'ai compris que mon frère était dans la souffrance. Mais j'avais

confiance que ma prière viendrait en aide à sa peine et j'ai prié pour lui tous les jours jusqu'à celui où nous avons été transportés à la prison du camp. Car c'était dans l'amphithéâtre du camp que nous devions combattre pour la fête de Géta César [1]. Je priais donc pour lui, nuit et jour, gémissant, pleurant, afin qu'il me fût rendu.

« Mais, le jour que nous avons passé dans les entraves, voici ce qui m'a été montré. Ce même lieu que j'avais vu ténébreux, je le vois plein de lumière et Dinocrate lui-même, lavé, bien vêtu, prenant le frais. Là où était une plaie, je vois une cicatrice ; et cette piscine qui m'avait été montrée a maintenant une margelle plus basse qui ne vient qu'à moitié de la taille de l'enfant ; il y puisait sans s'arrêter, et sur la margelle était une fiole pleine d'eau ; Dinocrate s'en est approché et y a bu sans que la fiole s'épuisât. Puis il s'est éloigné de l'eau et est allé tout joyeux jouer comme font les enfants, et je me suis réveillée. J'ai compris alors qu'il avait été transféré loin du séjour du châtiment.

« Au bout de peu de jours, le soldat Pudens, qui avait le grade d'*Optio* (sous-officier) préposé à la prison, commença à nous estimer beaucoup à cause de la grande vertu de Dieu qui était en nous, et il admettait auprès de nous beaucoup de nos frères, pour que nous pussions mutuellement soulager nos peines. Mais, lorsqu'approchait le jour des jeux, mon père est venu à moi, rongé par la douleur; il s'est mis à arracher sa barbe, à se jeter à terre,

1 La fête *(natale)* n'est pas ici le jour de la naissance (qui était le 27 mars) mais l'anniversaire du jour où Géta avait été proclamé César. Le martyr eut lieu le 7 mars, jour où l'Eglise célèbre la mémoire de ces saints.

à se prosterner sur la face, à maudire sa vieillesse et à dire des paroles faites pour émouvoir toute créature au monde. Je pleurais sur les infortunes de sa vieillesse.

« La veille du combat, j'ai vu dans une vision (*in oromate*) le diacre Pomponius venir à la porte de la prison et frapper avec violence. Je sortais et lui entrait. Il était vêtu d'une robe blanche avec des ornements de couleurs variées et un grand nombre de glands [1]. Et il me disait : « Perpétue, nous t'attendons, viens. » Il me prenait la main et nous allions par des chemins montants et tortueux. Nous ne sommes arrivés qu'à grand'peine et haletants à l'amphithéâtre ; il m'a conduite au milieu de l'arène et m'a dit : « Ne crains pas ; je suis avec toi et je souffre avec toi, » et il s'en est allé. Je vis un peuple immense frappé d'étonnement. Et comme je savais que j'étais condamnée aux bêtes, j'étais surprise que les bêtes ne vinssent pas. Alors un Égyptien d'un aspect hideux est venu à moi pour me combattre, lui et ses compagnons. Apparaissent alors de beaux jeunes gens, mes compagnons et mes protecteurs ; ils me dépouillent de mes vêtements, et de femme je deviens homme. Mes protecteurs se mettent alors à me frotter d'huile, comme on le fait pour la lutte. L'Égyptien de son côté se roulait dans la poussière [2]. Alors a paru un homme dont la taille colossale dépassait le faîte de l'amphithéâtre, vêtu d'une

1 *Calliculas*, des rayures ? des glands ou sonnettes comme celles du vêtement du grand prêtre des Juifs ? Martial parle d'un vêtement nommé *callaïcæ*; on lit quelquefois ici *galliculas* (d'où le français *galoches)* ; en grec Τροχαδες, chaussures de coureur, guêtres ; mais ce sens ne pourrait convenir.

2 *In apha*. L'haphe est une poussière dont les lutteurs saupoudraient leur corps frotté d'huile. — (Martial, VII, 66).

tunique de pourpre sans ceinture, avec deux bandes qui passaient sur la poitrine, des glands (*calliculas*) de toute espèce en or et en argent; il portait une verge comme le *laniste* [1] et un rameau vert où étaient des pommes d'or. Il demande le silence et dit : « Cet Égyptien, s'il est vain« queur, la percera avec le glaive; si elle est victorieuse, « elle aura ce rameau. » Et il s'est retiré. Nous nous approchons et nous commençons à lutter. Lui cherchait à saisir mes pieds, et moi je lui donnais des coups de pied dans la face, quand je me suis sentie élevée en l'air et me suis mise à le piétiner comme j'eusse piétiné le sol. Le combat se prolongeant encore, j'ai pris ses mains en mettant ses doigts entre mes doigts ; enfin j'ai pris sa tête, il est tombé sur la face et j'ai foulé sa tête sous mes pieds. Le peuple s'est mis à applaudir et mes protecteurs à chanter un hymne. Je me suis approchée du laniste et j'ai reçu le rameau. Il m'a donné un baiser, et m'a dit : « Ma fille, la paix soit avec toi. » Et je suis sortie glorieusement par la porte *Sanavivaria* [2]. Et je me suis réveillée, sachant désormais que la victoire m'était réservée. Voilà ce que j'ai fait jusqu'à la veille des jeux ; ce qui se fera le jour des jeux, un autre l'écrira s'il le veut bien. »

Pendant que Perpétue recevait ces révélations du Ciel, son compagnon de souffrance, Saturus, en avait aussi. Elle avait vu le combat, lui voyait le triomphe : « Nous avions souffert, disait-il, nous étions affranchis de la chair; des anges nous ont portés à l'Orient sans que leurs mains nous touchassent. Nous n'étions pas couchés en arrière,

1 Le maître des jeux, chef des gladiateurs.
2 La porte par où sortaient les gladiateurs vivants.

mais penchés en avant comme quand on monte une pente douce. Nous avons vu une lueur immense et j'ai dit : « Perpétue, voici ce que nous promettait le Seigneur. » L'espace s'agrandissait autour de nous ; c'était comme un verger planté de rosiers et d'arbres fleuris de toute espèce. Ces arbres étaient hauts comme des cyprès, et à chaque instant il en tombait des feuilles.... Là, quatre anges plus brillants que les autres nous ont salués et ont dit aux autres : Les voici ! les voici !... Ces quatre anges qui nous portaient nous ont déposés et nous avons marché par une voie large la longueur d'un stade. Là nous avons trouvé Jucundus, Saturninus, Artaxius, qui dans la même persécution avaient été brûlés, Quintus qui lui aussi était sorti martyr de la prison ; nous leur demandions où étaient les autres ; mais les anges nous ont dit : « Venez, d'abord ; entrez, saluez le Seigneur. »

« Nous sommes donc allés vers une demeure, dont les parois semblaient bâties de lumière (*quasi de luce ædificati*) ; devant la porte quatre anges étaient debout et nous ont revêtus de stoles blanches. Entrés, nous avons vu une lumière immense, et nous avons entendu des voix qui disaient de concert et sans relâche : Saint ! Saint ! Saint[1] ! Au milieu, était assis un homme dont les cheveux étaient blancs comme la neige, mais dont le visage était jeune ; ses pieds nous étaient cachés. A droite et à gauche, étaient vingt-quatre vieillards, et derrière eux beaucoup d'autres personnes debout. Nous nous sommes approchés pleins d'admiration ; nous nous sommes arrêtés devant le trône, les quatre anges nous ont soulevés vers

1 Saturus se sert du mot grec : *Agios*.

celui qui y était assis ; nous lui avons donné un baiser ; sa main a passé sur notre visage. Les autres vieillards nous ont dit : « Levons-nous », et nous nous sommes levés et nous nous sommes donnés la paix. Et les vieillards nous ont dit : « Allez, divertissez-vous [1]. » Et j'ai dit : « Perpétue, tu as maintenant ce que tu as voulu. » Et elle : « Grâce à Dieu, comme j'ai été gaie lorsque j'é« tais dans la chair, ici je suis plus gaie encore. »

« Nous sommes sortis et nous avons trouvé devant la porte, à droite l'évêque Optatus, à gauche le prêtre docteur (chargé de l'enseignement des catéchumènes) Aspasius ; et ils se sont jetés à nos pieds et nous ont dit « Mettez la paix entre nous, vous qui êtes partis et nous « avez abandonnés. » Et nous leur avons dit : « N'es-« tu pas notre père [2] ? et toi, n'es-tu pas prêtre ? Pourquoi « donc êtes-vous à nos pieds ? » Et nous les avons embrassés, et Perpétue s'est mise à leur parler, et nous nous sommes retirés avec eux dans un verger sous un rosier. Mais les anges leur ont dit : « Laissez-les, qu'ils « aillent se reposer. Si vous avez entre vous quelque « querelle, pardonnez-vous mutuellement vos torts. » Et ils les ont éloignés. Ils ont dit à Optatus : « Réforme « ton peuple ; tes fidèles se réunissent autour de « toi, agités comme des gens qui arriveraient du cirque « et disputeraient encore des *factions* qui y ont figuré. » Il nous a semblé qu'ils voulaient fermer les portes. Et nous avons reconnu une multitude de frères et même de martyrs. Tous nous respirions un parfum ineffable q

1 *Ludite*.
2 *Papa noster* (terme qu'on employait vis-à-vis des évêques).

nous nourrissait et nous rassasiait. Alors je me suis réveillé plein de joie. »

J'ai voulu laisser dans son entier ce récit, précieux et même unique, d'un martyre par les martyrs eux-mêmes. Il ne reste plus qu'à en raconter le dénouement, qu'ils ont laissé, comme dit sainte Perpétue, à écrire à qui voudra l'écrire. Un chrétien s'est en effet trouvé que le Saint-Esprit a chargé d'accomplir « le mandat, ou pour mieux dire le *fidéicommis* de la très-sainte Perpétue[1] », et c'est d'après lui que nous achevons le récit du martyre.

Parmi les confesseurs nommés dans les Actes, comme on vient de le voir, Jucundus, Saturninus, Artaxius avaient été brûlés. Quintus (le même récit l'indique) était mort des souffrances de la prison. Il en fut de même de Secundulus, un des jeunes catéchumènes arrêtés et baptisés avec Perpétue; Dieu lui épargna la dent des bêtes : ce fut « une grâce faite sinon à son âme, du moins à sa chair ».

Restaient avec Saturus et Perpétue, un second Saturninus; l'esclave Révocatus et sa compagne d'esclavage, peut-être sa femme, Félicité : très-jeunes tous les trois, ils venaient d'être baptisés en même temps que Perpétue. Pendant que Perpétue allaitait un enfant dans la prison, Félicité en portait un dans son sein. Ces deux femmes, l'une patricienne, l'autre esclave, réunies par le martyre, l'étaient aussi par les souffrances et les angoisses de la maternité. Cette grossesse était pour Félicité et pour ses com-

1 Quoniam ergo permisit et permittendo voluit Spiritus Sanctus ordinem ipsius muneris conscribi, etsi indigne ad supplementum tantæ gloriæ describendum, tamen quasi mandatum sanctissimæ Perpetuæ, immo fidei commissum ejus exsequimur. *Actes* 16.

pagnes une cause de chagrin; encore enceinte à l'époque des jeux, elle ne paraîtrait pas pensaient-ils, à l'amphithéâtre et ne triompherait pas avec eux tous ; elle serait réservée pour une autre époque et paraîtrait sur l'arène avec des malfaiteurs. Dieu eut pitié d'elle et, dans son huitième mois, trois jours avant l'époque des jeux, au sortir de la prière, les douleurs de l'enfantement la saisirent. Au milieu de ses souffrances, elle poussait des gémissements: « Tu te plains, lui dit un des ministres de la prison; que feras-tu livrée aux bêtes que tu as bravées en refusant de sacrifier? » — « Aujourd'hui, répondit cette femme héroïque, je suis seule à souffrir ce que je souffre. Mais, ce jour-là, un autre sera en moi; parce que moi-même je souffrirai pour lui. » Elle eut une fille qu'une sœur (une chrétienne) recueillit et se chargea d'élever comme la sienne.

Félicité ainsi délivrée, Perpétue et Saturus éclairés par des visions du ciel, tous étaient prêts pour le combat. A la joie surnaturelle du martyre, s'alliait en eux la gaîté naturelle que donnent la jeunesse et la chasteté. Comme le tribun qui avait la prison sous ses ordres les maltraitait, dans la pensée que par des moyens magiques ils allaient essayer de sortir de prison: « Comment, lui dit Perpétue, tu oses refuser tout soulagement à d'illustres criminels comme nous qui appartiennent à César et vont combattre pour embellir sa fête ! Ton honneur n'est-il pas de nous produire frais et vermeils ? » Le tribun eut peur en effet de déparer la fête impériale, et il adoucit le sort de ses prisonniers. Par un motif tout autre, le sous-officier qui les gardait, lui aussi, adou-

cissait leur sort; il était devenu chrétien. La veille du grand jour, eut lieu le repas libre. Sans fers, hors de leur cachot, les condamnés soupèrent devant tout le peuple. Ce repas, qui était souvent une orgie du désespoir, fut une agape chrétienne. Ils parlèrent au peuple, rirent de sa curiosité, témoignèrent la joie qu'ils ressentaient, annoncèrent les jugements du Seigneur : « N'aurez-vous « pas assez de temps demain pour nous voir, disait Sa- « turus; nos amis aujourd'hui, vous serez nos ennemis « demain. Remarquez-bien nos visages; vous les re- « connaîtrez au jour du jugement. » Tous les spectateurs se retirèrent effrayés, et un grand nombre convertis.

Vint enfin le jour de la victoire. Les confesseurs sortirent de prison et marchèrent vers l'amphithéâtre, comme s'ils allaient au ciel, beaux, contents, émus de joie, non de crainte. Perpétue marchait un peu en arrière, calme, la démarche modeste, les yeux baissés pour ne pas laisser voir la joie qui les animait. Félicité, heureuse d'avoir résisté à l'épreuve de l'enfantement afin de marcher à celle de l'amphithéâtre, passant de la sage-femme au bourreau, allait joyeuse à ce second baptême et à ces sanglantes relevailles du martyre. A la porte de l'amphithéâtre, on voulut les faire changer de vêtements et, par une dérision impie, mettre aux hommes le vêtement de pourpre des prêtres de Saturne, aux femmes les bandelettes des femmes consacrées à Cérès. Ils résistèrent : « Nous « sommes venus ici, s'écrièrent-ils, par notre volonté « propre et pour n'avoir pas à abdiquer notre liberté. « Nous vous avons livré notre vie, afin de n'être con- « traints à rien de pareil; c'est là notre pacte avec vous. »

Le tribun céda à la justice et à l'énergie de leur parole. Perpétue chantait comme si déjà elle piétinait la tête de l'Égyptien. Révocatus, Saturninus, Saturus, rappelaient aux spectateurs les menaces du ciel. Arrivés devant Hilarianus, leurs gestes et leurs mouvements de tête lui disaient [1] : « Tu nous juges, mais Dieu te jugera. » Le peuple irrité ordonna qu'ils passassent devant une file de *chasseurs* armés de fouets pour être fustigés les uns après les autres. Ils rendirent grâce ; on leur faisait gagner quelque chose des souffrances de Jésus-Christ.

Du reste, Celui qui a dit : « Demandez et vous recevrez » accorda à chacun d'eux la mort qu'il avait souhaitée. Dans leurs entretiens, Saturninus avait désiré être exposé successivement à toutes les bêtes du cirque afin de porter au ciel une plus glorieuse couronne; et en effet, lui et Révocatus, passèrent tour à tour par les dents du léopard et par les étreintes de l'ours. Saturus, au contraire, avait horreur de l'ours, et son souhait était de périr d'un seul coup; aussi le sanglier qu'on lança contre lui ne fit-il que le traîner sur le sable, et, se retournant contre un des *chasseurs* qui l'excitaient, il fit à celui-ci une blessure mortelle. Après ces deux premiers combats Saturus resta debout.

Ce fut le tour des femmes. On les amena dépouillées de leurs vêtements et revêtues d'un filet pour être jetées ainsi à une vache furieuse. Par un revirement étrange le peuple eut un mouvement de compassion. La délica

1 L'habitude des assemblées populaires au théâtre et ailleurs où il était souvent difficile que la voix pût se faire entendre, avait rendu familier à l'antiquité un langage par signes *(chironomia)* dont il reste encore des traces en Italie, particulièrement à Naples. Les pantomimes le pratiquaient. V. Quintilien II, 11, 17. Juvénal VI, 63.

tesse de Perpétue, le sein de Félicité encore gonflé de lait, lui firent prendre en pitié leur nudité ; sur son ordre elles furent emmenées et reparurent avec des tuniques sans ceinture [1]. Perpétue, livrée la première au supplice, fut jetée en l'air d'un coup de corne, et retomba sur les reins. Dans sa chûte, plus occupée de sa pudeur que de sa douleur, elle ramena sur elle les plis de sa tunique déchirée. Puis, rappelée pour sortir de l'arène, elle arrangea tranquillement dans un réseau ses cheveux que le coup de corne avait dénoués, sorte de coquetterie héroïque qui n'était pas sans une pensée sérieuse : les cheveux épars étaient un signe de deuil et le jour du martyre devait être un jour de fête [2]. Puis, comme Félicité était tombée près d'elle et ne pouvait plus se relever, elle approcha d'elle et lui tendit la main. Cette sérénité et ce courage désarmèrent le peuple ; il ordonna qu'elles sortissent par la « porte des vivants ». C'était leur faire grâce non du supplice, mais du spectacle.

Hors de l'arène, Perpétue apparut comme si elle sortait d'une extase divine : « Quand allons-nous être amenées à cette vache? » dit-elle au catéchumène Rusticus. Il fallut qu'on lui montrât sa plaie et sa tunique déchirée pour lui faire comprendre qu'elle avait accompli sa tâche. Elle demanda son frère, et quand il fut venu, elle dit à lui et à Rusticus : « Demeurez dans la foi ; aimez-vous tous les « uns les autres ; ne vous laissez pas ébranler par nos « souffrances. »

Révocatus, Saturninus, Félicité et Perpétue avaient

1. Revocatæ et discinctis indutæ. *Actes* 20, ainsi que lit Holstein.
2. Non enim decebat martyrem dispersis capillis pati ne in sua gloria plangere videretur. *Actes* 20.

payé leur tribut de souffrances et n'avaient plus qu'à attendre leur couronne. Saturus restait seul en face du peuple. Il était en ce moment près de l'une des portes, et auprès de lui était ce soldat Pudens qui, pour avoir été le gardien compatissant des martyrs, avait mérité de devenir leur frère dans la foi : « Me voici, lui disait Saturus, « et il m'est arrivé comme je l'ai annoncé. Je n'ai encore senti la dent d'aucune bête. Sois chrétien de tout « cœur ; je vais reparaître sur l'arène et le léopard me « tuera d'un seul coup. » En effet comme le spectacle allait finir, Saturus fut jeté au léopard, et un seul coup de dent le couvrit d'un sang si abondant que ce baptême de sang rappela au peuple le baptême de l'eau : « Sauvé le baptisé ! » se mit-il à crier, quand il vit Saturus se relever, « sauvé le baptisé ! » [1]. Il était sauvé en effet et son dernier mot fut adressé à Pudens : « Adieu, n'oublie « point ma foi ; que tout ceci ne t'ébranle pas, mais t'af- « fermisse. » Il lui demanda son anneau [2], le trempa dans ses plaies et le lui rendit comme à son futur successeur dans le martyre. Puis il alla tomber épuisé dans le *spoliaire* [3], où ses compagnons étaient déjà réunis pour recevoir le coup de la mort.

Mais le peuple voulait à toute force être témoin de leur supplice. Il ordonna donc qu'on les menât au milieu de l'amphithéâtre. Ils se levèrent tous cinq, marchèrent tranquillement au lieu désigné, et se donnèrent une dernière fois le baiser de paix afin de terminer leur sacrifice, comme dans l'assemblée chrétienne le sacrifice divin se

1 Salvum lotum ! Salvum lotum !
2 On lit *annulum* au lieu de *anaulam* qui n'a pas de sens.
3 Le lieu où l'on achevait les gladiateurs blessés à mort.

terminait. D'après l'usage, les condamnés que la dent des bêtes avait épargnés étaient livrés à des gladiateurs novices qui faisaient ainsi l'apprentissage du meurtre. La plupart de ces martyrs moururent sans un mouvement et sans un cri ; Saturus passa le premier comme l'avait annoncé la vision de Perpétue, dans laquelle il avait le premier monté l'échelle céleste. Celle-ci, au contraire, reçut d'abord un coup d'épée entre les côtes et poussa un cri de douleur ; il fallut pour le second coup qu'elle prît la main tremblante de son apprenti meurtrier et la dirigeât contre sa gorge. « Le démon avait peur de cette femme, dit le narrateur, et elle ne devait mourir que par sa propre volonté [1]. »

Voici les détails qui nous sont restés (en bien petit nombre si l'on songe à tout ce que nous avons perdu) sur cette persécution de Sévère, la première, on peut le dire, qui ait été un acte solennel, spontané, politique, du pouvoir romain [2]. Néron avait donné le signal de la persécution, mais dans Rome surtout et dans un

[1] Basnage a voulu inculper l'orthodoxie de sainte Perpétue et de ses compagnons et voir en eux des Montanistes. Le seul fondement un peu sérieux est la préface de leurs actes qui a bien une certaine saveur de Montanisme. Mais que prouverait-elle contre les martyrs eux mêmes ou contre le récit qui peut bien avoir été écrit par une main orthodoxe, puis affublé d'une préface montaniste ? Une dissertation du cardinal Orsi (Florence, 1728, et dans le *Thesaurus historiæ ecclesiasticæ* fascic. XI et XII, Rome 1840) réfute les arguments de Basnage. Elle s'appuie en particulier sur l'antiquité et la solennité du culte de sainte Perpétue dans l'Eglise catholique. Elle est, avec saint Cyprien, le seul martyr non romain inséré dans le calendrier de l'Eglise romaine au quatrième siècle (Bucherii, *Roman. Kalend. vetus*). Sermons de saint Augustin en son honneur, 280, 281, 282. — La basilique de sainte Perpétue et de sainte Félicité était la principale église de Carthage avant la fin du quatrième siècle (Aug. *Sermo* 19, 34, 258, 294, *De Gestis Pelagii* 2).

[2] Autres martyrs du temps de Sévère : à Magnésie et à Antioche (17 février) Charalampius, prêtre, deux soldats et trois femmes, — à Byzance, Mucius, prêtre (11 avril), — à Comana de Cappadoce, Zoticus, évêque (21 juillet).

intérêt de circonstance. Domitien avait été amené à proscrire les chrétiens plutôt par une recherche fiscale que par une décision politique authentiquement proclamée. Trajan, Hadrien, Marc-Aurèle lui-même, avaient laissé persécuter plus qu'ils n'avaient persécuté, maintenant sans doute le principe légal qui condamnait le christianisme, mais n'en pressant pas toujours l'exécution et la laissant s'aggraver ou s'amortir selon le fanatisme ou l'indifférence des peuples, selon la complaisance ou la sagesse des proconsuls. Sévère est le premier dont on nous dise que par un acte formel, public, daté, il défendit qu'il y eût des chrétiens, rendant ainsi la persécution non-seulement légale, mais obligatoire ; non-seulement possible çà et là, mais partout nécessaire. Il donna le premier le signal d'un de ces duels en champ clos entre le pouvoir et l'Église, que, plusieurs fois pendant le cours de ce siècle, le monde devait voir se renouveler, toujours à la honte de la tyrannie idolâtrique et à la gloire de la patience chrétienne.

Le duel fut atroce et dura longtemps. Nous avons un écrit de Tertullien composé après la mort de Sévère, postérieur de dix ans au moins au début de la persécution, où l'on voit qu'elle n'était pas encore abandonnée. L'Église n'était pas comme nombre ce qu'elle fut depuis, et le pouvoir césarien reconstitué par Sévère avait une force d'action qui alla depuis en diminuant. Aussi la lutte fut-elle, non pas plus violente, mais de plus longue durée que celles qui suivirent. Et néanmoins, au moment où Tertullien adressait à Scapula, nouveau proconsul d'Afrique, l'écrit dont nous parlons, il pouvait

déjà énumérer les échecs que les persécuteurs avaient éprouvés, les signes de la colère divine qui les avaient frappés, les symptômes de lassitude et de répugnance qui apparaissaient parfois chez ceux qui avaient mission de persécuter. Vigellius Saturninus, proconsul d'Afrique, qui le premier avait, même avant l'édit de Sévère, tiré le glaive, avait été puni par la perte de la vue. Sous cet Hilarianus qui avait livré Perpétue au bourreau, l'Afrique avait été châtiée par la disette. Un préfet de Cappadoce, dont la femme s'était faite chrétienne et qui s'était vengé en persécutant avec rage, avait été, lui seul dans son prétoire, atteint de la peste; on avait vu les vers lui sortir du corps : « Cachez cela, s'était-il écrié, les « chrétiens s'en réjouiraient trop ; » puis il s'était repenti et était mort presque chrétien. Un autre, frappé à Byzance, était mort en criant : « Chrétiens, réjouissez-« vous ! » Scapula lui-même, à qui Tertullien écrit, avait vu, depuis qu'il avait livré un chrétien aux bêtes, des marques de la colère divine et sur sa province et sur lui-même ; c'étaient des pluies désastreuses, des feux apparus la nuit sur les murailles de Carthage, une éclipse de soleil non prévue par la science se manifestant au moment des assises d'Utique ; et chez Scapula lui-même une hémorrhagie s'était produite chaque fois qu'il avait sévi contre un chrétien [1].

Aussi, plus timides ou plus humains, bien des proconsuls atténuaient-ils par leur modération les ordres de la tyrannie impériale. Les uns soufflaient aux chrétiens accusés des réponses qui devaient sauver leur vie sans com-

1 *Ad Scapulam* 3.

promettre leur foi ; d'autres, au lieu de l'accusation de christianisme, affectaient de n'entendre qu'une accusation moins grave, pour laquelle ils renvoyaient le prévenu devant la justice locale. Un magistrat à qui un chrétien était envoyé, soupçonnant une extorsion d'argent, déchirait le rapport, et, faute d'accusateur, mettait le chrétien en liberté. Quelques-uns même avaient honte de provoquer des apostasies : un chrétien, après quelques tortures, avait fléchi, et se déclarait prêt à sacrifier ; le juge ne voulut pas lui imposer cet acte de lâcheté, et se retournant vers ses collègues avoua son regret d'avoir eu une telle affaire à juger [1]. L'homme serait trop bas et l'humanité serait trop vile, si, dans les sociétés même les plus corrompues et sous les tyrannies les plus servilement obéies, on ne voyait pas quelquefois de ces révoltes de la conscience.

Quel fruit produisirent ces dix ans de persécution ? Zénon disait qu'« un seul Indien qui consent à être brûlé valait mieux pour lui que toutes « les prédications des philosophes sur la patience ». Mais nous nous voyons de nos propres yeux, dit Clément d'Alexandrie[2], une intarissable abondance de martyrs qui souffrent le feu, la torture, la décapitation, par suite de leur respect pour la loi divine. » Comment une telle leçon de patience n'eut-elle profité à personne ? Aussi Tertullien proclame-t-il en face de Scapula, après dix ans de persécution, le progrès de la foi et le nombre croissant des chrétiens : « Cette doctrine ne périra pas : quand on la frappe, on la sert. Qui voit une si merveilleuse patience, s'en étonne, veut en connaître

1 *Ad Scapulam* 4.
2 *Stromat.* II, 20. ed Paris, p. 415.

la cause, recherche, trouve la vérité et l'embrasse.... A ces assesseurs de ton tribunal qui peuvent pousser contre nous telles acclamations qu'ils jugent à propos, demande de te dire les bienfaits qu'ils ont reçus des chrétiens ;... demande quel est le secrétaire (*notarius*) qui a été délivré d'un démon par lequel il était possédé, quels hommes des plus illustres ont vu leurs parents, leurs enfants guéris ou de possessions ou de maladies... Qu'arriverait-il, si, ces persécutions que nous ne craignons pas, nous ne nous contentions plus de les attendre, et si nous venions ici les affronter. Arrius Antoninus en Asie vit un jour tous les chrétiens d'une même ville s'offrir en masse à son tribunal ;... si, à Carthage, nous agissions de même, que ferais-tu de tant de milliers d'hommes, de femmes, de tout âge et de tout rang, se présentant à toi? Aurais-tu assez de feux? assez de glaives? Carthage se laisserait-elle ainsi décimer? Pas un homme qui, dans cette foule de chrétiens, ne reconnût des proches, des commensaux ; tu y verrais peut-être des hommes de ton ordre, » (c'est-à-dire des sénateurs romains) « peut-être des femmes du même rang ; des dignitaires de la cité ; des parents et des amis de tes amis. Aie pitié, sinon de nous, du moins de toi-même ; sinon de toi, du moins de Carthage [1]. »

L'Église marchait donc toujours en avant et la persécution lui faisait faire de nouveaux progrès, comme la liberté lui en avait fait faire. Une preuve de sa puissance, c'est de voir, à travers cette crise de la persécution sévérienne, plus absolue et plus universelle que n'avait été

1 *Ad Scapulam*, 4, 5.

aucune autre, l'Église suivre sa voie ordinaire, combattre les erreurs, discipliner les intelligences, définir la foi. Ces rêves de la fin prochaine du monde, qui aux temps précédents avaient tant agité les imaginations chrétiennes, ne semblent plus avoir d'échos. Ni Tertullien, ni Clément d'Alexandrie n'en montrent la trace. Seul, un chronologiste obscur, Judas, écrivant sous le coup de la persécution récemment ordonnée, parle de l'imminence du dernier jour [1]. Praxéas, qui avait pu être puissant pour dénoncer et faire condamner le Montanisme, devient impuissant et faible le jour où il tombait dans l'hérésie[2]. Tandis qu'Artémon et les deux Théodote avaient soutenu que le Christ n'était qu'un homme, Julius Cassianus soutenait avec les gnostiques que le Christ n'avait pas été un homme véritable ; son humanité n'était qu'une apparence ; son corps un fantôme. La chair semblait à ce docteur quelque chose de trop impur pour que la divinité ait jamais pu s'en revêtir ; pour lui, tout ce qui tient à la chair était réprouvé ; la génération était un péché, le mariage un opprobre. Un prétendu évangile de saint Pierre était produit à l'appui de cette erreur qui ne fut du reste que le fonds commun des erreurs gnostiques, tel que Valentin l'avait transmis à Tatien, Tatien à Cassianus. Cet évangile trompait bien des fidèles, et recrutait l'école des Docètes (du mot δόκησις, apparence). Mais la tradition de l'Église démentit cette œuvre de faussaire et nous avons un fragment de la lettre du saint évêque d'Antioche, Sérapion, à la paroisse (παροικία) de Rhossos pour dénier

1 Dans Eusèbe, VI, 7. Il avait fait un livre sur les semaines de Daniel où il supputait les temps jusqu'à la dixième année de Sévère (202).
2 Tertullien, *De præscript.* 52 et *Adv. Praxeam* —Augustin, *De hæresib.* 31-

toute authenticité à ce faux évangile qui lui apportait le trouble, la division et le mensonge[1].

Dès cette époque, commençait donc, comme nous l'avons dit, cette longue série d'erreurs sur la personne du Christ, sans cesse émises, démenties, relevées, et qui prouvent, d'un côté, combien l'esprit humain est pauvre même en fait d'erreurs, et revient toujours faute de mieux à celles qu'il a déjà produites et abandonnées; de l'autre, combien sur les âmes dépravées pèse cette mystérieuse et miséricordieuse alliance, en la personne de Notre-Seigneur, de la divinité et de l'humanité. Un homme qui a été en même temps Dieu, c'est trop de grandeur ; un Dieu qui s'est fait homme et véritablement homme, c'est trop d'amour : elles n'y peuvent croire.

Mais quels que fussent ces efforts de l'hérésie pour déchirer l'Église en même temps que la persécution la décimait, l'Église n'était ni moins une ni moins puissante. L'hérésie, par ces luttes de la pensée qu'elle soulevait, lui donnait des docteurs, comme la persécution par les luttes sanglantes lui donnait des héros. L'épiscopat se recrutait en partie parmi les confesseurs, c'est-à-dire parmi ceux qui, soumis à la torture pour la foi, avaient vaincu sans mourir, et que, soit lassitude, soit admiration, les bourreaux avaient laissé vivre. — Quand Sérapion vint à mourir (211), chargé d'œuvres et d'années, c'est Asclépiade qui lui succéda,

[1] Eusèbe VI, 12. Cassien avait écrit un livre περὶ ἐγκρατείας ou περὶ εὐνουχίας. Clément en cite un fragment. *Stromat.* III, 13. Réfutation qu'il fait de cette doctrine *Ibid.* 13, 17, éd. Paris, p. 465.

recommandé au choix de l'Église par les souffrances qu'il avait endurées pour elle [1]. Et ce choix alla réjouir dans les fers son ami le confesseur Alexandre qui souffrait à cette heure-là pour la foi.—Un peu plus tard (213), ce même Alexandre sorti de prison, devenu évêque en Cappadoce, venait par piété à Jérusalem, y voyait l'illustre centenaire Narcisse, remonté sur son siége, comme nous l'avons dit, après un long exil. Et comme Narcisse, succombant à son tour sous les fatigues de l'épiscopat, voulait avoir de son vivant un successeur, les chrétiens de Jérusalem étaient avertis par une vision d'aller chercher leur futur évêque hors des portes de la ville. Ils y allaient, rencontraient Alexandre, le retenaient de force au milieu d'eux ; des évêques de la province forçaient Alexandre à remplacer Narcisse, et Narcisse, qui vécut jusqu'à cent seize ans, put bénir longtemps l'héritier de sa mission.— A côté d'eux, vivait Clément, retiré d'Alexandrie, aimé et vénéré de tous. Tous ces hommes appartenaient à cette glorieuse école de Panténus, de Clément, d'Origène, école du martyre en même temps que de la foi, et qui les avait faits chrétiens, docteurs, confesseurs, évêques. « Tu sais, écrivait Alexandre à son condisciple Origène, que notre amitié commencée par nos pères a été plus forte et plus ardente chaque jour. Ceux que nous appelons nos pères sont ceux qui nous ont ouvert la route et que nous ne tarderons pas à suivre : c'est Panténus, mon bienheureux maître ; c'est le saint Clément, mon maître, et qui m'a rendu de si grands services ; ce sont d'autres encore. Ce sont eux qui m'ont fait te con-

1 Sur S. Asclépiade, Eusèbe, VI, 11. *Martyr. Roman.*, 28 octobre.

maître, toi mon frère, et de beaucoup le meilleur de tous mes maîtres [1]. »

Mais hélas! les plus nobles âmes ont leurs excès; les plus nobles intelligences leurs erreurs. Heureux encore quand ces excès ne sont que l'excès du zèle et ces erreurs les erreurs d'une vertu trop inquiète ! Origène, encore adolescent, dirigeait l'école d'Alexandrie ; la foule venait l'entendre avec admiration; hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles recevaient ses conseils et ses leçons. L'austérité de sa vie ne lui sembla pas une sauvegarde suffisante, sinon pour sa vertu, du moins pour sa réputation ; et, lui qui trop souvent n'a voulu voir que le sens allégorique des Écritures, pécha cette fois pour avoir trop suivi le sens littéral. La lecture d'un passage de l'Évangile lui inspira une héroïque folie, moins rare à cette époque (car saint Justin en cite un autre exemple), moins universellement désapprouvée qu'elle ne l'a été plus tard. Le fait fut d'abord ignoré ; mais il n'était pas sans doute destiné à l'être toujours. En l'apprenant, Démétrius, l'évêque et le protecteur d'Origène, s'étonna d'abord, admira ensuite et exhorta son disciple à se donner d'autant plus au service de Dieu et à la conversion des âmes, qu'il avait rompu davantage avec la vie des sens [2]. Quand les âmes de ce siècle-là se trompaient, c'était par excès de courage.

Un excès de zèle d'une nature différente, mais plus fu-

1 Eusèbe VI, 8, 11, 14 *In Chronico*, ad ann. 213.
2 Eusèbe VI, Hieronym. *Ep.* 65 Niceph. Calixte V, 8. Epiphan. *Hæres*.. 63.
Origène lui même a condamné cette interprétation de l'Évangile. *In Matth*. xv, 1-5. *Contra Celsum*, VII, 48.

neste puisqu'il porta atteinte à la foi, amena la chûte de Tertullien. A cette âme ardente, forte, belliqueuse, la douceur manquait. Bien peu des Pères de l'Église, si je ne me trompe, ont laissé d'aussi nombreux écrits, dans lesquels le côté suave, charitable, miséricordieux, du christianisme soit aussi rarement touché. Il a oublié cette parole de notre divin Maître : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Même dans ses écrits les plus orthodoxes, on sent une âpreté de controverse, une exagération de vertu, une certaine dureté de doctrine, une propension à interdire plus qu'à permettre, qui dénotent le rigoriste et l'homme que le rigorisme pourra conduire jusqu'à l'hérésie. L'onction manque à cette âme; l'huile manque aux ressorts de cette argumentation si pressante et si vive. Il n'a pas, comme Bossuet et comme tant d'autres, la suavité à côté de la force, la charité qui élève à côté de la puissance qui abat.

Quand vient l'heure des persécutions, l'énergie de Tertullien ne connaît pas de défaillance. Il parle aux proconsuls et il menace plus qu'il ne supplie; il parle aux martyrs, non comme à des frères que l'on plaint selon l'homme et que l'on envie selon Dieu, mais bien plutôt comme à des chrétiens exposés, qui vont peut-être faillir et qu'il faut faire rougir d'une chûte toujours imminente. Comment lui-même, tenant ce langage, écrivant ainsi aux juges et aux prisonniers, prêchant je dirais presque l'outrecuidance du martyre, a-t-il échappé au martyre? Je ne saurais le dire. Mais il semble qu'en face de tant d'héroïsme, de tant de périls, de si grandes terreurs selon l'homme,

de si grandes récompenses selon Dieu, son âme se soit exaltée outre mesure. Une secte qui arrivait avec des visions, des prophéties, un Paraclet, une révélation nouvelle, aura plu à son imagination facile du reste à décevoir, énergique et crédule, prompte à s'exalter et prompte à se contredire. Une secte qui dans le christianisme poussait tout à l'excès et à la rigueur aura été à cette heure la bienvenue pour cet esprit rigoureux et excessif. Une secte à laquelle le courage des martyrs paraissait insuffisant, qui, malgré la parole expresse du Seigneur, traitait d'apostasie la fuite, le soin de se cacher, le rachat de sa vie à prix d'argent, une telle secte a souri au courage de Tertullien, et il s'est fait le missionnaire de cette témérité orgueilleuse à laquelle Dieu n'accorde pas les grâces du martyre [1]. Déterminé peut-être aussi par certaines jalousies envers le clergé romain [2], il a quitté la grande Église chrétienne pour la petite Église de Proclus, l'un des disciples, le disciple il est vrai le plus modéré, de Montan.

Les contradictions coûtent peu à de tels esprits. — Autrefois, Tertullien, devant les proconsuls, faisait honneur à l'Église des soldats qu'elle donnait à l'armée des Césars [3]. Aujourd'hui, un soldat chrétien, à qui on remet selon l'usage une couronne de lauriers, se refuse à la placer sur sa tête, et lorsqu'on l'arrête et qu'on lui demande la cause de son refus, il l'explique en disant qu'il est chrétien, et il est mis à mort. L'Église blâme cette

1 V. le traité *De fuga*. Origène, au contraire, *In Joannem*, 31 et Clément d'Alexandrie, *Stromat.* IV, 10, soutiennent avec l'Eglise la légitimité de la fuite.
2 Hieronym. in *Catalog*.
3 Vobiscum navigamus, militamus. *Apologet.* 42.

inutile révolte contre un acte qui n'était pas un acte d'idolâtrie. Tertullien la loue et lorsqu'on lui dit : un chrétien ne pourra donc plus être soldat ? Il répond : « Non, un chrétien ne doit pas être soldat [1]. » — Tertullien a eu de belles paroles à la gloire du mariage chrétien [2] ; il a déconseillé les seconds mariages plus qu'il ne les a condamnés. Aujourd'hui non-seulement il flétrit les secondes noces comme des adultères, mais il arrive à traiter le mariage de honte, sinon de désordre [3].— Il a loué la tempérance chrétienne ; il lui apparaît aujourd'hui qu'elle n'est pas suffisante, et, parce qu'ils ne font pas trois carêmes chaque année comme les Montanistes, les *Psychiques*, c'est ainsi qu'il appelle les catholiques (car il emprunte aux disciples de Valentin leurs expressions méprisantes), les *Psychiques* lui semblent des êtres brutaux livrés à l'intempérance et à l'ivrognerie [4]. — Il a loué autrefois les soins dont les âmes chrétiennes entouraient les confesseurs dans la prison [5] ; aujourd'hui il se plaint que, grâce aux aumônes de leurs frères, les confesseurs font trop bonne chère dans les cachots [6].— Autrefois, il proclamait hautement la suprématie de l'Église romaine ; aujourd'hui que l'Église romaine a condamné Montan, il n'a plus que des insultes pour ce *pontife suprême*, comme lui-même il l'appelle, qui, à l'exemple du Seigneur, admet l'adultère à faire pénitence [7].

1 *De corona militis* et en particulier le chapitre 11.
2 *Ad uxorem*, II, 9 et *Adversus Marcionem*, I, 29.
3 *De virginibus velandis* 110. *De exhortatione castitatis*, 9, 10, 11. *De monogamia*, 3.
4 *De jejuniis*,
5 *Ad martyres*.
6 V. *De jejuniis* 12
7 *De pudicitia*.

Le fonds de ce rigorisme, comme celui du rigorisme ınséniste des derniers siècles, c'est toujours la haine de 'homme, la réprobation absolue et sans réserve de sa ıature, de sa raison, de son être, de sa liberté [1]. Les ;nostiques, que Tertullien combat si amèrement, n'alaient pas beaucoup plus loin que lui en réprouvant la réation. La doctrine de la grâce irrésistible est dans 'ertullien comme dans le Père Quesnel [2].

Mais c'est le propre de l'erreur de n'être jamais contante avec elle-même. Dans sa longue et toujours belliqueuse vieillesse, Tertullien finit par se séparer de Prolus ; il fonda à Carthage une secte de Tertullianistes qui lurait encore deux siècles après lui et dont les derniers deptes furent ramenés à l'Église par un génie autrement ır, autrement vrai, autrement élevé et étendu que le en, surtout autrement consacré par l'amour de Dieu et amour des hommes, saint Augustin [3].

Ainsi tomba Tertullien. Le rigorisme dans les actes est oins funeste que le rigorisme dans les doctrines; celui-est plus facile et l'orgueil y a plus de part.

Mais, quoiqu'il en fût et des violences de la persécun, des erreurs du zèle et des divagations de l'hérésie, Église vivait, régnait, marchait. Nul homme ne lui est écessaire; au plus grand et au plus saint elle donne plus u'elle ne reçoit de lui.

1 Ainsi l'idée que tout ce qui n'est pas permis est défendu. On lui objecte: id quod non prohibetur, ultro permissum est Et il répond : Imo prohibe-r quod non est ultro permissum. *De corona militis*, 2.
2 *De anima*, 21.
3 Augustin. *Hæres*, 86.

## CHAPITRE IV

### SÉVÈRE A ROME ET EN BRETAGNE

— 203-211 —

ous voici arrivés à l'apogée du règne de Septime Sé-. Sur les champs de bataille de la Syrie et de la e, il a vaincu ses compétiteurs dans l'Empire; hors 'Empire, il a vaincu le Parthe son grand ennemi. :ombattu hélas! mais heureusement il n'a pas vaincu, invincible ennemi le Christianisme ; il est vrai que, ette guerre qui dure toujours et dont il méconnaît )ortance, de cette guerre à laquelle les historiens ıs dans leur prudente discrétion ne consacrent ne seule ligne, on peut croire que Septime Sévère )as tout le souci qu'il en devrait avoir.

revient maintenant, à Rome, où, depuis dix ans qu'il ›mpereur, il n'a guère fait que passer. Il y revient célébrer une triple fête : — son triomphe ou au moins iomphe de son fils, — le dixième anniversaire de son ire, époque solennelle que bien peu d'empereurs ıins atteignirent, — et enfin le mariage du jeune

Auguste, mariage qui assure pour l'avenir et enrichit pour le présent sa dynastie.

Il était juste que Rome se parât pour de si belles fêtes, et de cette année en effet datent la plupart des magnificences que le règne de Sévère a ajoutées à la ville éternelle. Tandis que Commode a peu bâti et peu restauré, Sévère, comme la plupart des esprits qui aspirent à la grandeur, construit ou restaure une foule de monuments. Le temple de Jupiter Tonnant a été relevé. Des temples immenses ont été dédiés aux dieux protecteurs de la famille du prince, Bacchus et Hercule [1]. Comme tout empereur doit le faire, il élève des thermes nouveaux pour satisfaire la délicatesse toujours croissante du peuple romain. Comme le fait aussi tout empereur, il ajoute un palais nouveau à cette assemblée de palais qui s'est formée sur le Mont Palatin. Septime Sévère, toujours Africain au fond du cœur, a voulu qu'un grand édifice manifestât sa gloire à ses compatriotes arrivant à Rome par la voie Appia et la porte Capène. A l'extrémité méridionale du palais des Césars, il a construit un édifice à sept étages, aux colonnes de marbre lybique et de granit, et dont il prétend faire l'entrée principale de sa demeure [2]. Il y a donc eu sous ce prince africain, un réveil de l'art romain et de la splendeur romaine ; d'un art bien abaissé sans doute et qui n'est plus ni celui d'Auguste, ni celui de Trajan, mais d'un ar-

1 Dion LXXVI, 10.

2 A l'angle sud du Palatin, en face de S. Grégoire. Voyez Spartien *Severo* 19, *in Geta* 17.

C'est l'édifice appelé *Septizonium Severi*, parce qu'il avait, selon l[es] uns sept façades, selon les autres sept étages. J'incline pour ce dernier av[is] quoique peu conforme aux règles de l'architecture, à cause d'un autre S[...]

lequel ne manquent ni le zèle, ni la richesse, ni la faveur
u pouvoir.

Mais dans l'année de son retour surtout, des
onuments nouveaux ou restaurés s'élèveront pour
luer César rentrant dans Rome. Le portique d'Oc-
vie, détruit jadis par un incendie, a été reconstruit cette
unée même [1]. Le Panthéon qui tombait de vétusté est
stauré cette année [2]. L'un des nombreux arcs de
omphe, que le règne de Sévère verra surgir, est érigé
cette époque par le Sénat et le peuple, sur le Forum, au
ed du Capitole, sur le chemin habituel des triomphateurs.
t sont retracées, avec toute la magnificence d'un art mal-
eureusement en décadence, les victoires de l'aigle ro-
aine sur le dragon persique, l'entrée de Sévère à Baby-
ne, le siége même de Hatra, la prise des deux anciennes
pitales, Ctésiphon et Séleucie; et au dessus figure le qua-

onium qui existait à Rome sur le mont Esquilin. Les marbres du mont
latin (frag. XLIII et LI, Cannia) nous donnent le plan de l'un et de
utre, et ces deux plans n'ont aucune analogie. La ressemblance qu'in-
que l'identité du nom tiendrait donc seulement au nombre des étages.
Ce qui restait du Septizonium de Sévère a été détruit sous Sixte-Quint.
ais on en a conservé le dessin et quelques fragments de l'inscription qui cou-
it sur la frise. Elle contenait les titres de Sévère et de plus ces mots évi-
mment applicables à Caracalla C. TRIB. POT. V. COS. (qui donnent la
te 202), et à la suite, ceux-ci qui ont été récrits sans aucun doute à une
oque postérieure à la place du nom de Géta effacé : FORTVNATISSIMVS
BILISSIMVS QVE. Des fouilles faites en 1829 ont fait reconnaître la base du
édestal d'une statue colossale placée en avant du Septizonium. Canina.
ma antica.

1 L'incendie était de l'an 80. Une inscription sur l'architrave, (place
tuelle de la Pescaria), donne la date de 203.

2 L'inscription subsiste encore comme chacun sait, se référant à l'an 203,
u nom de Sévère et d'Antonin qui PANTHEVM VETVSTATE CORRVPTVM CVM
NI CVLTV RESTITVERVNT.

3 Arc de Janus dans la région Transtibérine, près de la porte Septimiane
difiée aussi par Septime Sévère) et des jardins dits de Géta appartenant à sa
mille et où on a trouvé un buste de Septime Sévère (Spartien 19).—Arc
u Vélabre, encore subsistant, dédié « à Sévère Antonin, à Géta (ce dernier
om effacé et remplacé par un redoublement d'épithètes honorifiques pour
aracalla), à Julie, mère d'Auguste, des camps et du Sénat, par les argen-
iers et marchands de bestiaux, dévoués à leur divinité » (204).

drige triomphal avec la dédicace à « Sévère Pertinax, père de la patrie, Parthique, Arabique, Adiabénique », à Marc-Aurèle Antonin et à Géta « pour avoir rétabli la chose publique et agrandi l'empire du peuple romain par leurs éminentes vertus pacifiques et guerrières [1] ».

C'est sous cette voûte récemment élevée que passe le char de triomphe du jeune Marc Antonin (Sévère, on se le rappelle, à cause de sa goutte ou pour tout autre motif, n'a pas voulu figurer dans ce triomphe dont toute la gloire lui revient). Quelle n'est pas la joie du peuple ! Il est traité avec plus de magnificence qu'il ne l'a jamais été; il est traité (chose inouïe), aussi bien que les soldats. Peuple et soldats, ou pour mieux dire les prolétaires de Rome et les prétoriens, reçoivent dix pièces d'or par tête. Cette libéralité coûte cinquante millions de deniers, ce qui suppose deux cent mille heureux [2].

Ajoutons que des bienfaits mieux entendus sont aussi pour le peuple le fruit de l'administration de Sévère. Les approvisionnements de blé, toujours dilapidés ou négligés par les mauvais princes, se multiplient à tel point qu'en mourant, Sévère laissera Rome approvisionnée pour sept ans au taux de 75,000 boisseaux par jour [3]. Sévère ne donne pas seulement du blé aux prolé-

1 Là comme ailleurs, les noms et les titres de Géta ont été effacés pou[r] être remplacés par les mots . *Optimis fortissimisque principibu[s]* Année 203.

2 *Ἰσαρίθμους τοῖς της ἡγεμονίας ἔτεσι χρυσοῦς... εἰς γάρ την δωρε[ὰν] ταύτην πενταχισχίλιαι μυριάδες δραχμῶν* Dion LXXVI, 1. Cinq mil[le] myriades de drachmes, (ou deniers romains) équivalent à 2 millions d'*aur[ei]* (l'*aureus* était de vingt-cinq deniers).

3 Septem annorum canonem ita ut quotidiana septuagena quinque mill[ia] modiorum expendi possunt. Spartien.

taires romains ; il leur a donné même de l'huile, presque aussi nécessaire à l'homme du Midi que le pain ; l'huile est distribuée gratuitement aux clients de la libéralité impériale, et le prince aura tellement pourvu aux besoins de l'avenir, qu'à sa mort les approvisionnements d'huile se trouveront suffisants, non-seulement pour Rome, mais pour toute l'Italie pendant cinq années. Sévère ne se borne pas là : il a encore donné au peuple de Rome des terres et des terres excellentes (*fecundissimum agrum*) [1] soit pour être possédées en commun et assurer par leur revenu la continuation de ses aumônes populaires, soit pour être distribuées, comme on l'avait fait sous la République, à un certain nombre de familles.

Mais bientôt le peuple va recevoir de tous les bienfaits le plus apprécié ; il aura des jeux[1]. Sévère aime l'argent comme Tibère, mais il n'est point avare comme Tibère ; s'il s'est enrichi, c'est pour répandre sa richesse en magnificences populaires. A la munificence du prince s'ajoute celle de son préfet du prétoire, Plautianus, plus riche, dit-on, que l'Empereur lui-même. Le fils de Sévère, Marc Antonin, épouse Plautilla, fille de Plautianus. Elle n'est ni noble, ni belle, et le prince qu'elle épouse n'a que quinze ans, c'est-à-dire à peine un an au dessus de l'âge égal pour le mariage. Mais, pendant que Sévère faisait la guerre en Orient, Plautianus confisquait en Occident, au profit de l'État et un peu à son profit personnel, et Sévère a eu hâte de mettre dans sa famille l'or de Plautianus. Aussi le mariage, coïncidant avec le retour de Sé-

1 Spartien *in Severo, circa finem.*

vère, avec les fêtes de sa victoire et avec le dixième anniversaire de son règne, est-il célébré avec une pompe inouïe ; la dot de Plautilla aurait suffi, dit-on, à cinquante reines. « Nous vînmes, écrit Dion, portés à travers le Forum jusqu'au palais, les magnifiques trésors que lui donnait son père. On nous servit dans le Forum un repas moitié royal, moitié barbare, dans lequel apparaissaient crus et même vivants tous les animaux qui peuvent servir à la nourriture de l'homme. »

Voilà pour le Sénat, mais le peuple attend les jeux. Il faut que chaque empereur invente pour l'amphithéâtre une magnificence nouvelle. Sévère aura inventé deux choses : les combats de femmes athlètes, et la *crocotte*, l'hyène qui est venue de l'Inde pour la première fois, ce que pense Dion, se faire tuer sur l'arène. Plautianus qui donne des jeux lui aussi, lance les uns contre les autres soixante sangliers ; puis d'autres bêtes viennent se faire tuer, parmi elles un éléphant. Toutes sont renfermées dans un édifice en forme de navire construit au milieu de l'Amphithéâtre ; tout à coup le navire tombe en pièces et quatre cents bêtes qu'il contenait, ours, lions, lionnes, panthères, autruches, onagres, bisons, s'élancent sur l'arène. Il y a sept jours de fêtes, pendant lesquels sont immolés sept cents animaux ; on ne compte pas les hommes [1].

C'est au milieu de ces grandeurs que Rome se préparait à célébrer la fête séculaire de son existence. L'année suivante (204) [2] voit célébrer les jeux qu'Horace jadis

1 Dion LXXVI, 1.
2 Voyez Hérodien III, 8, et les monnaies de Sévère qui portent *Seculari*

avait embellis de ses chants, que Claude, Domitien, Antonin, avaient renouvelés, et auxquels le héraut invitait par ces mots : « Venez voir ce que vous n'avez jamais vu et ne reverrez jamais. » Rome était grande à cette heure-là ; elle le pensait du moins et elle pouvait se dire qu'elle avait à sa tête, sinon un grand homme, du moins un grand capitaine et un grand politique.

Sévère en effet n'est pas un César vulgaire ; ce n'est pas un jeune fou comme Néron ou Commode, ni un monstre sanguinaire comme Caligula, ni un maniaque orgueilleux comme Domitien. Son extérieur était imposant ; sa taille élevée, sa figure belle, d'une beauté grave et sérieuse ; sa barbe longue à la mode des philosophes, comme on la portait depuis Hadrien ; ses cheveux abondants, lorsque l'âge vint les blanchir, ajoutèrent encore quelque chose de plus respectable à son visage. Sa voix, quoiqu'elle gardât toujours un accent africain, demeura jusque dans sa vieillesse merveilleusement harmonieuse.

La pénétration ne manquait pas à son esprit ni la force à son caractère. Son éducation littéraire était des meilleures puisqu'il avait été rhéteur et que la rhétorique était la perfection des éducations d'alors. Mais, après avoir été rhéteur, il avait commandé les armées,

*Festa Felicitas seculi.* Les dissentiments entre chronologistes multiplièrent les fêtes séculaires. Suivant la chronologie de Varron qui est celle que les modernes ont adoptée, Antonin et Philippe eurent leur fête en 147 et 247. Mais, s'attachant à d'autres calculs, Auguste eut la sienne en 14 avant Jésus-Christ, Domitien en 88 après Jésus-Christ, Sévère en 204. Remarquez qu'Hérodien compte ces fêtes comme revenant au bout, non de cent ans, mais de trois générations τριῶν γενεῶν. Zosime les compte de 110 ans ; il omet celle de Philippe et la dernière selon lui est celle de Septime Sévère, qui, pour le malheur de Rome, dit-il, n'a pas été renouvelée comme elle aurait dû l'être en 312 (ou plutôt 314) Zosime II, 7.

et il était devenu pardessus tout homme de guerre, sachant mieux que personne commander, conduire, agir et faire agir. Ce qu'était son activité dans la vie des camps, on a pu le voir ; ce qu'était son activité dans le palais et dans la vie pacifique, Dion nous le dit : « Avant l'aube, « il était éveillé et occupé ; puis il se promenait tout en « traitant de vive voix les affaires de l'Empire ; il se re- « tirait ensuite pour juger, excepté les jours de grande fête. « Il jugeait avec beaucoup d'équité, donnait aux plaideurs « tout le temps » (à la lettre *toute l'eau*, à cause de l'usage de mesurer le temps par une horloge à eau) « qui leur était nécessaire, et à nous qui jugions avec « lui, la plus grande liberté dans l'expression de nos « opinions. Il siégeait ainsi jusqu'à midi ; puis il montait à « cheval (aussi longtemps que ses forces lui permirent « de le faire), ou bien il cherchait à remplacer l'équita- « tion par quelque autre exercice. Puis il se baignait ; il « dînait assez abondamment, ou seul ou avec ses en- « fants ; ensuite le plus souvent il s'endormait. Réveillé, « il reprenait ses occupations ; se donnant surtout aux « livres latins et grecs qu'il écoutait lire en se prome- « nant. Le soir approchant, il se baignait de nouveau, et « il soupait avec les siens ; car, sauf les jours où il était « obligé à donner de grands repas, il n'admettait aucun « étranger à sa table [1]. »

Sa vie était simple. Dédaignant un puéril étalage de grandeur, il cousait à peine à sa tunique une petite frange de pourpre, signe de la puissance impériale ; une chlamyde grossière, à longs poils, couvrait ses épaules ;

1 LXXVI *Cap. ult.*

il se nourrissait frugalement, s'abstenant souvent de viande, recherchant surtout les légumes de l'Afrique sa patrie [1]. On peut sourire ; mais ces circonstances n'étaient pas indifférentes chez un César ; il s'était tant vu de Césars, que la sensualité, la mollesse, la paresse, la recherche d'eux-mêmes, le culte de leur propre personne avaient perdus !

En tout, le grand mérite ou le grand bonheur de Septime Sévère était de ne pas être né sous la pourpre, d'avoir vécu de la vie privée et de la vie des camps, d'avoir été homme avant d'être César. Il était arrivé à l'Empire, mûr sans être vieux, à l'abri du vertige de la jeunesse et des impuissances de l'âge. Il y était arrivé par son intelligence et par son épée, non par le hasard de la naissance ou par le caprice des soldats. C'était, en un mot, une royauté sérieuse que la sienne. Intelligence ferme, il ne devait pas éprouver le vertige du pouvoir comme l'avait éprouvé Caligula. Esprit mûr et réfléchi, il ne devait pas s'éprendre des puérilités artistiques qui avaient affolé Néron. Ambitieux et aimant la grandeur, mais la grandeur réelle et sérieuse, il ne devait pas se laisser aller à ces manies de grandeur vaniteuse et futile qui avaient caractérisé Domitien. Sévère comme son nom, dur même, il ne devait pas être inutilement cruel comme tant de princes que la folie impériale, la vanité artistique, la vanité personnelle avaient rendus sanguinaires. Politique réfléchi comme Tibère, il ne devait pas cependant avoir cette morosité défiante, qui, s'aigrissant de plus en plus, mena le fils de Livie à tuer

1 Spartien.

par précaution autant que jamais on tua par colère. Pour Sévère comme pour bien d'autres politiques, la vie humaine n'était qu'une monnaie; mais cette monnaie du moins avait assez de valeur, pour qu'il ne la dépensât pas inutilement.

Voilà l'homme qui a régné d'une manière plus absolue que ne l'a fait avant lui nul empereur, ou au moins nul empereur sensé ; qui, loin d'affaiblir comme les Antonins le principe du césarisme, l'a fortifié ; qui, loin d'accroître comme eux la liberté et l'énergie vitale de ses sujets, l'a diminuée; qui, loin de relever comme eux l'indépendance du Sénat et celle des cités, l'a rabaissée; qui a constitué son empire, nous le disions tout à l'heure, sur le pied d'un gouvernement purement militaire ; faisant le César tout-puissant par le moyen d'une toute-puissante armée ; qui en un mot a été plus empereur qu'aucun des empereurs ses devanciers [1].

De ce pouvoir devenu si vaste, de ces remarquables qualités personnelles, de ces circonstances fortuitement heureuses, sont sorties incontestablement de grandes choses et des choses utiles. L'Empire a été pacifié, et treize ans s'écouleront sans une révolte de soldats, sans une guerre civile, sans une rivalité pour la pourpre. L'ordre financier, nécessairement troublé par les agitations qui suivirent la mort de Commode, a été rétabli et a régné. Le trésor a été grossi par l'économie du prince,

1 Sans avoir pris le titre de dieu, on voit qu'il se le laisse donner ou laisse au moins déifier ce qui le touchait comme ce fut d'usage officiel sous Dioclétien et depuis. Ainsi un gouverneur notifiant un rescrit impérial dit « les lettres divines (θεῖα γράμματα). » Inscription de la colonie des Tyrani en Mésie (Henzen 6429).

par sa vigilance, par ses exactions. A sa mort il laissera d'abondantes épargnes.

En tout, Sévère est l'homme de la règle; il y a dans son esprit une sorte de régularité militaire qui ne s'accorderait pas d'un gouvernement tout de fantaisie et de caprice; comme beaucoup d'autres, il aime la règle pourvu qu'il l'ait faite. Cette juridiction universelle, que César exerce ou par ses délégués ou par lui-même à l'exclusion de toute justice indépendante, sous Sévère du moins ne s'exerce pas sans délibération et sans conseil. Ni César ni ses délégués ne jugent seuls. Les préfets et les proconsuls ont un conseil d'assesseurs officiellement constitué, qualifié, retribué [1]; et lui-même ne se soucierait pas de prononcer des jugements dans son alcove comme Domitien, ni de demander avis au premier venu de ses affranchis comme Claude. Il aime à avoir des conseillers pourvu qu'il leur reste supérieur et soit toujours maître de se passer d'eux.

Déjà les précédents empereurs, surtout à partir d'Hadrien, ont, à raison de leurs pouvoirs judiciaires, appelé un conseil de jurisconsultes à siéger auprès d'eux [2]. L'importance de ce conseil s'est accru avec l'étendue de la juridiction impériale. L'absolutisme régulier de Sévère s'accommodait assez bien des jurisconsultes, dont l'esprit est exact et dont le caractère n'est pas toujours récal-

1 Voyez les actes des martyrs S. Pionius, S. Cyprien et d'autres. *Digest.* 12 *de publicis judiciis* (XLVIII, 1) ; 153, *de pœnis* (XLVIII, 19); 3. *De accusationib.* (IX, 2).

2 Dion Cassius LII, 33 ; LIII, 21 ; LV, 27; LVII, 7 LX, 4. Pline *ep.* IV. 22, VI, 31. Spartian. *in Hadrian.* 8, 18, 22. Capital. *in Antonin* 12, *Dig.* 17, *de jure patron.* (XXXVII, 14). 30 pr. *de excusationib.* (XXVII, 1) Hérodien VI, 1.

citrant ; aussi son règne et celui de ses successeurs a-t-il été l'époque de leur triomphe. Sous ces règnes, le préfet du prétoire, le second personnage de l'Empire, a été le plus souvent, non pas un soldat, mais un légiste[1]; la jurisprudence a siégé ainsi à la fois au camp et dans le palais. Sous ces règnes également, le conseil juridique du prince a eu une existence officielle, plus sérieuse, quoique moins solennelle que celle du Sénat. Il n'a pas prononcé seulement sur les affaires des particuliers ; les affaires mêmes de l'Empire, désertant la curie et les discussions parfois bruyantes des sénateurs, se sont achevées entre gens du métier dans l'ombre tutélaire et recueillie du cabinet impérial. La loi qui était jadis un orageux plébiscite, puis un sénatus-consulte authentique et solennel, la loi n'a plus été qu'un *rescrit*, c'est-à-dire une petite lettre rédigée par une douzaine de légistes, et scellée du cachet de César[2].

Ce règne des jurisconsultes qui régularisait le pouvoir impérial ne laissait pas non plus que de le tempérer. Ce n'était plus la loi, c'était la règle ; et il faut même le dire, une courageuse résistance, bien rare dans le Sénat est produite parfois dans le conseil de l'Empire romain. Chez quelques-uns de ces hommes, moins officiellement indépendants, l'indépendance a pu aller jusqu'au courage. Voilà le mouvement qui ne s'est pas achevé, mais qui du moins a commencé, sous Sévère : l'ordre

1 Ainsi Papinien sous Sévère et Caracalla. Dion LXXVI, 10, 14. — Paul et Ulpien sous Alexandre Sévère. Spartian. *in Nigro* 7. Lampride *in Alexand.* 26.

2 Sur l'autorité législative et judiciaire des rescrits et édits du prince V. Gaius. *Instit*, I, 5 ; et *Digeste* 1, *de Constitut. princip.* (I, 4).

dans le despotisme, tel était l'idéal de cet homme.

Voilà l'arbre. Voyons les fruits. Certes ce ne sera pas juger l'autocratie romaine avec une prévention défavorable que de la juger sous l'homme entre les mains duquel elle a été plus complète, mais aussi plus régulière et plus intelligente que jamais.

Dion Cassius va nous raconter les phases de ce règne; Dion Cassius, sénateur, habitant à Rome ou auprès de Rome, est un témoin oculaire comme il y en a peu parmi les historiens de l'antiquité. Son histoire romaine, à partir du règne de Commode, n'est plus autre chose que les mémoires d'un contemporain; et Xiphilin, son abréviateur du onzième siècle, s'apercevant sans doute que son auteur devient ici un témoin plus important, l'a plus largement et plus littéralement extrait. Nous pouvons donc d'après lui juger avec certitude le gouvernement politique et même domestique de Sévère.

Nous n'avons pas dit encore qui était ce Plautianus, préfet du Prétoire, qui venait de donner au fils de l'Empereur, sa fille et une dot si magnifique. C'est le même qui, depuis la défaite d'Albinus et pendant les longues guerres de Sévère en Orient, avait gouverné dans Rome au nom de l'Empereur. Fulvius Plautianus était un homme de situation médiocre, jadis condamné à l'exil pour sédition et d'autres méfaits encore [1]. Mais il était africain, concitoyen, parent, dit-on, et ami de Sévère; et cette amitié, entachée comme tant d'autres amitiés antiques, lui donnait sur l'esprit du prince, si ferme d'ailleurs, un

1 Hérodien, III.

étrange pouvoir : « J'aime cet homme, écrivait Sévère, au point que je souhaite qu'il me survive, » (ce qui était une grande marque d'amitié chez un Romain). Dans la campagne contre Niger où Plautianus avait suivi Sévère, l'orgueil du serviteur, la condescendance du maître, avaient été bien des fois remarquées. Sévère n'avait pas de secrets pour Plautianus, mais Plautianus gardait ses secrets pour lui seul. Les meilleurs logis, les meilleurs approvisionnements étaient pour Plautianus ; Sévère le voulait ainsi. « A Nicée ma patrie, dit notre narrateur, quand Sévère voulait avoir pour sa table un des beaux poissons [1] que fournissent le lac, il priait Plautianus de lui en céder un : à Tyanes, Plautianus étant malade, et Sévère allant le visiter, les soldats qui gardaient Plautianus fermaient insolemment la porte à l'escorte du prince sans que le prince se fâchât. Et un huissier à qui Sévère disait d'appeler les causes devant lui » (car partout l'Empereur était juge) « lui répondait tranquillement : « J'attends que Plautianus m'en donne l'ordre [2]. » De tels asservissements sont souvent la punition des âmes arrogantes, bien plus encore des âmes souillées.

A Rome, du reste, lorsqu'il fut envoyé y gouverner, Plautianus servait les intérêts de Sévère. Il était commode au prince, pendant qu'il guerroyait glorieusement en Asie contre les ennemis de l'Empire, d'avoir à Rome un lieutenant pour faire la guerre à ses propres ennemis. Niger avait été le candidat du peuple de Rome, Albinus celui du Sénat. Il y avait donc une large moisson de con-

1 Κεστρεύς, mulet.
2 Dion, LXXV, 14.

nnés à recueillir et parmi les amis d'Albinus et parmi
s amis de Niger. Plautianus, sans trop de regret, por-
t l'odieux de ces proscriptions et en déchargeait Sé-
re. Le prince n'en avait pas la honte, son lieutenant
avait le profit. Sénateurs et simples citoyens, menacés
proscrits, l'enrichissaient ou par les offrandes de la
ur ou par le pillage de leurs biens confisqués. Les
lles et les peuples lui payaient tribut. Plautianus deman-
it tout et à tous. Sa fortune s'était faite à force de
uautés, et sa fortune était immense. C'était le Séjan
un nouveau Tibère, mais d'autant plus affermi, que le
cond Tibère était un peu plus homme, un peu
oins égoïste que l'ancien, moins retiré dans sa dé-
nce, dans sa morosité, dans sa haine pour l'espèce
maine.

Le retour de Sévère à Rome après les guerres d'Asie
changea rien à cet état de choses (203). Plautianus,
nsul pour la seconde fois, resta à côté de son maître,
us puissant, plus redouté, plus entouré d'hommages
e l'Empereur même, et sa gloire fut encore accrue par
mariage de sa fille.

Mais la pompe de ce mariage avait été signalée par un
it qui témoigne de la dépravation et de l'endurcissement
es mœurs romaines. Dans le palais des Césars comme
ns d'autres palais de Rome s'était introduite la honteuse
outume d'avoir à son service des eunuques. Ils coûtaient
es sommes immenses et on se faisait honneur de cette
onte. Plautianus avait préparé pour sa fille, avant qu'elle
ntrât dans le palais impérial, un cortége de ce genre
lus nombreux que ne l'avait eu aucune Romaine. Cent

hommes libres, citoyens romains, de condition élevée, les uns enfants ou adolescents, les autres déjà mûrs, quelques-uns mariés et pères de famille, avaient été choisis, enlevés de force, conduits chez Plautianus, livrés à ses bourreaux. Dion les avait rencontrés et en parle pour les avoir vus [1]. Voilà ce qui se passait sous un règne qui n'est ni le plus sanguinaire, ni le plus insensé de l'Empire romain, sous un prince à qui le bon sens, la fermeté, l'aversion des cruautés inutiles ne manquaient pas. Cela se faisait sans passion, sans haine, sans intérêt politique quelconque, pour satisfaire un pur caprice, et le caprice, non du prince, mais du favori du prince. Que pensent de ce fait les apologistes actuels de l'Empire romain ?

La fortune de Plautianus était à son comble. Il semblait que Sévère fût revenu, non pour lui reprendre un pouvoir dont il abusait, mais pour affermir encore ce pouvoir. On allait jusqu'à dire que Plautianus, au préjudice du fils du prince, allait être désigné comme l'héritier de l'Empire. Les hommages, sans que Sévère parût s'en plaindre, allaient à lui plutôt qu'à Sévère. Ses statues sur les places étaient plus nombreuses que celles de Sévère. Il avait et la puissance du chef à qui la force militaire obéit, et l'autorité de l'homme qui a des millions, et l'ascendant de l'homme qui fait peur. On ne le voyait dans les rues qu'avec un appareil imposant et sinistre, toujours revêtu des insignes de sa charge ; le laticlave consulaire sur sa toge, le glaive officiel à sa ceinture, un regard menaçant et hautain, des licteurs qui écartaient la foule et ne permettaient même pas qu'on le regardât. Il s'en fallait que

1 L. XXV, 14.

Empereur marchât toujours avec autant de dignité. ıcore une fois, c'était Séjan sous Tibère, substitué en ut à l'Empereur jusqu'à ce que l'Empereur fût brisé ır lui ou le brisât.

On crut un jour que cette dernière péripétie allait ve-r. La multitude des statues de Plautianus avait choqué s yeux de Sévère; il en avait fait fondre quelques-unes. ussitôt le peuple, au moins le peuple des provinces, de croire délivré, de dire que Plautianus est tombé, de iser ses statues, comme ses aïeux avaient brisé celles e Séjan. Sévère ne l'entendait pas ainsi. Plautianus, ec quelques statues de moins, était aussi puissant que mais, et les iconoclastes furent envoyés au supplice. un d'eux n'était autre que le gouverneur de Sardaigne, acius Constans. Quand le Sénat le jugea, il put entendre e magnifiques assurances de l'éternelle et cordiale union ıtre le prince et son favori: « Le ciel s'écroulera, disait accusateur, avant que Sévère soit ennemi de Plautianus. » Jamais Plautianus n'aura rien à craindre de moi », disait évère. La tête du malheureux Constans fut livrée comme reuve et comme gage de cette union.

Ce gage sanglant n'était pourtant rien moins qu'un age assuré. Plautianus sentait que tout était danger our lui. Avec tant de pouvoir et tant d'orgueil, on le oyait toujours pâle et tremblant : « Qu'as-tu donc à âlir et à trembler ? lui criait le peuple au cirque. A oi seul, tu es plus riche que les trois, » (Sévère t ses deux fils). Son arrogance s'unissait à la peur, omme sa débauche à la jalousie. Vivant dans l'intempé-ance la plus cynique et dans le libertinage le plus in-

fâme, il n'en gardait pas moins sa femme avec une jalousie méfiante, ne permettant à personne de la voir, pas même à l'Empereur, pas même à l'Impératrice. Il en voulait à l'Impératrice elle-même ; comme s'il avait juré la perte de toutes les femmes, dans son rigorisme il voulait la faire accuser d'adultère, sinon de conspiration; pour trouver des preuves contre elle, il mettait à la torture non-seulement des esclaves, ce qui était de droit commun, mais des femmes libres, des matrones, des femmes nobles. Il abusait ainsi d'un pouvoir qui allait finir.

En effet, s'il avait toujours pour le défendre la persévérante et condescendante amitié de Sévère, il avait auprès de Sévère bien des ennemis. Julia Domna, avec sa beauté, son esprit, son horoscope royal, pouvait être redoutable ; mais peut-être se consolait-elle avec son cercle de gens lettrés et de philosophes des outrages de Plautianus. Il n'en était pas ainsi du fils de Julia, du gendre de Plautianus, le jeune Marc-Antonin. Il haïssait le tyran de Rome, d'autant plus que ce tyran était son beau-père. La riche Plautilla n'avait pas eu assez de charmes pour se faire aimer d'un époux à qui elle avait été imposée ; il la traitait avec le plus évident mépris ; il disait tout haut que, s'il était empereur, il ne laisserait vivre ni son beau-père, ni sa femme. Un autre ennemi de Plautianus, membre lui aussi de la famille impériale, ce fut Géta, frère de Sévère. Que son inimitié eut été ou non cachée pendant sa vie, elle se révéla du moins à son lit de mort ; à ce moment, n'ayant plus rien à craindre, il parla librement à son frère, lui dénonça le

préfet du prétoire. Ces conseils d'un mourant ne renversèrent pourtant pas encore le crédit de Plautianus dans l'esprit de Sévère, mais ils l'ébranlèrent. L'Empereur pleura son frère, lui éleva une statue de bronze sur le forum, diminua quelque peu la puissance et les honneurs de Plautianus. On sentit que la fortune du préfet menaçait ruine, et une explosion du Vésuve qui se fit entendre jusqu'à Capoue fut tenue pour le présage d'une catastrophe. Sévère vieillissait; s'il venait à mourir, disait-on, si Marc-Antonin venait à régner, Plautianus était perdu. Et même, Sévère dût-il vivre encore quelques années, la faveur qui commençait à s'éloigner du préfet du prétoire n'achèverait-elle pas de le quitter ?

Pour échapper à ce péril, Plautianus eut-il réellement la pensée de donner la mort à Sévère et à son fils et de se faire proclamer Empereur ? C'est ce que dit Hérodien. Ou bien Marc-Antonin lui prêta-t-il cette pensée afin d'arracher à l'amitié de Sévère une sentence contre son préfet? C'est ce que Dion semble croire et ce qui nous paraît plus vraisemblable. (204 ou 205?)

Les historiens racontent diversement cette catastrophe. Dans Hérodien, Plautianus s'ouvre au tribun Saturninus, le charge d'aller au palais et de donner la mort à Sévère et à son fils. Saturninus, rusé Syrien, se fait remettre par lui un ordre écrit et lui promet, une fois le crime consommé, de l'avertir, pour qu'il se rende immédiatement au palais. Connu dans le palais, il s'en fait aisément ouvrir les portes, arrive jusqu'à Sévère, et là, au lieu d'exécuter le complot, il le révèle. Sévère ne veut pas le croire, soupçonne une machination de Marc-An-

tonin ; l'ordre écrit, produit par le tribun, ne suffit pas pour le convaincre ; cet ordre peut être faux. « Voulez-vous vous assurer de ma sincérité ? lui dit le tribun ; tenez la chose secrète et laissez-moi avertir Plautianus. » Il envoie dire à Plautianus : « Tes ordres sont exécutés. » Plautianus accourt, comme un homme qui vient se saisir du pouvoir suprême, en toute hâte, ayant peu de monde avec lui, une cuirasse sous ses vêtements. Le tribun vient au devant de lui, l'introduit par la main dans la chambre où se trouvent, dit-il, les deux cadavres et le met en face des deux princes vivants. « Pourquoi cette apparition soudaine au palais ? Pourquoi cette visite le soir à une heure inaccoutumée ? Pourquoi surtout cette cuirasse ? » A ces questions, Plautianus se trouble, supplie, proteste cependant de son innocence. Sévère, toujours faible envers lui, l'eût peut-être épargné ; mais Marc-Antonin ordonne de le frapper et on obéit au jeune Auguste. Plautianus tombe mort aux pieds de Sévère.

Dans le récit de Dion, le grand coupable est Marc-Antonin. C'est lui qui a suggéré à Saturninus [1] et à deux centurions une fausse accusation contre Plautianus. Ces trois officiers déclarent avoir été, eux et sept autres, chargés par Plautianus d'assassiner les deux Augustes ; ils montrent un ordre écrit, disent-ils, par Plautianus. Il était peu vraisemblable que de tels ordres eussent été donnés à dix centurions à la fois. Sévère le croit cependant, parce que la nuit précédente, il a vu en rêve Al-

[1] Dion LXXVI, 3. Il fait Saturninus centurion et non tribun comme le fait Hérodien,

binus vivant, complotant contre sa vie. Sous un prétexte quelconque, il appelle Plautianus auprès de lui. Plautianus arrive en toute hâte, ne se doutant de rien, inquiet cependant, parce que les mules qui traînaient sa voiture sont tombées en arrivant au palais (mauvais présage!) et parce qu'à la grille les gardiens n'ont laissé entrer que lui et personne de sa suite, comme jadis à Tyanes lui-même a fait pour Sévère. Admis devant l'Empereur, celui-ci lui reproche, mais toutefois encore avec une certaine douceur, le crime qui lui est imputé; il l'engage à se justifier, s'il le peut. Plautianus commence à se justifier et Sévère l'écoute avec assez de complaisance, lorsqu'Antonin se jette sur lui, lui arrache son épée, le frappe du poing. « C'est toi au contraire qui as voulu me mettre à mort », disait Plautianus. Antonin l'eût tué de sa main si Sévère n'eût empêché cette ignoble lutte. Mais Sévère ne put empêcher Antonin de donner l'ordre de mort à un esclave et cet esclave d'obéir.

On conçoit parfaitement que les mêmes faits aient pu donner lieu à ce double récit. Les deux narrateurs ne sont, à vrai dire, en désaccord que sur l'auteur caché de la catastrophe. Il est difficile cependant de ne pas reconnaître en Dion un narrateur plus vraisemblable et un juge mieux informé.

Ce qui suit nous rappelle encore la chute de Séjan. Le corps de Plautianus est jeté dans la rue pour être livré aux insultes du peuple ; mais Sévère, par un reste d'affection, le fait relever et ensevelir. Le Sénat est convoqué: Sévère (était-ce amitié ou justice?), sans accuser autrement Plautianus, déplore la condition hu-

maine qui ne sait pas supporter une fortune trop haute, s'accuse lui-même pour avoir trop aimé et trop honoré cet homme, fait comparaître les témoins et les dénonciateurs devant le Sénat réuni en comité secret [1], ne conclut pas et laisse voir par son silence que les témoignages ne lui inspirent pas une confiance absolue. Sévère se montre modéré, comme Tibère lui aussi s'était montré modéré vis-à-vis de Séjan. Mais sa modération est ou de l'affection ou du doute ; celle de Tibère n'était que de l'hypocrisie.

Mais le Sénat de Sévère, pas plus que le Sénat de son prédécesseur, ne se crut en droit d'être modéré. La mémoire de Plautianus sans doute fut condamnée, comme l'avait été celle de Séjan; on peut le croire, puisque ses dénonciateurs furent honorés, sa famille proscrite, ses amis poursuivis, comme ceux de Séjan. Un Céranius s'était fait, comme bien d'autres, le courtisan et le parasite de Plautianus; il était dans son antichambre, accueillait les visiteurs, les conduisait jusqu'à la porte du cabinet où siégeait le grand homme, se donnait ainsi les apparences d'une intimité qu'il n'avait pas. Pour Plautianus, c'était un homme du dehors, pour les étrangers un homme du dedans. Et un jour où Plautianus avait rêvé (on rêvait beaucoup) que des poissons s'étaient élancés du Tibre et étaient venus à ses pieds : « Cela signifie, lui avait dit Céranius, que tu

1 La chronique d'Alexandrie indique la mort de Plautianus au 22 janvier 203. Il me paraît difficile de ne pas la mettre quelques années plus tard. Nous voyons que la mort de Géta, oncle de Sévère, a dû précéder de quelque temps la chûte de Plautianus et cependant Géta avait revêtu le consulat le 1er janvier 203. De plus Caracalla, quel que soit le récit que l'on adopte, joue un rôle trop important pour qu'on puisse l'attribuer à un enfant de quinze ans. Caracalla était né en 188.

2 Ἐκβαλὼν ἐκ τῶ συνέδριου τοὺς οὐκ ἀναγκαίους.

commanderas sur terre et sur mer. » Ces flatteries intéressées devenaient maintenant de grandes imprudences. Mais on était sous un Tibère adouci; l'homme ne fut condamné qu'à la rélégation dans une île d'où il revint au bout de sept ans, et finit même par être un grand personnage.

Cécilius Agricola, plus sérieusement lié avec Plautianus, fut plus sérieusement puni ; c'était du reste un misérable et il mourut misérablement. Condamné par le Sénat et revenu chez lui (on sait que l'accusation n'entraînait pas nécessairement l'arrestation), il s'abreuva de vin rafraichi dans la neige, brisa la coupe qui lui avait coûté 50,000 deniers et se fit ouvrir les veines.

En même temps, Plautilla, la femme plus disgrâciée que jamais de Caracalla, Plautus fils de Plautianus et frère de Plautilla furent envoyés à Lipari, condamnés à l'exil, à la misère et à d'effroyables angoisses jusqu'au jour où leur mari et leur beau-frère, devenu maître de l'Empire, devait les condamner à mort. Saturninus, ce tribun dont nous parlions tout à l'heure, fut honoré des louanges du Sénat. Un décret pareil allait être rendu pour Evhode, affranchi de Sévère, précepteur de Marc-Antonin, et qui avait été ou le révélateur du crime ou l'instigateur de la calomnie. Mais Sévère eut ce jour-là plus de souci que le Sénat de la dignité du Sénat. « Non, dit-il, un tel décret, au sujet d'un affranchi de César, ne doit pas se trouver dans vos archives. » Sur quoi le Sénat, poussant une de ces acclamations solennelles et rythmées qui étaient dans ses habitudes obséquieuses : « Tous tes serviteurs, dit-il, font bien toutes choses parce que tu commandes bien. » Ainsi s'accomplit la révolution qui

précipita du pouvoir ce nouveau Séjan, bien coupable, mais probablement calomnié.

Il y avait là certes de quoi attrister la vieillesse de Sévère, mais ses enfants allaient l'attrister bien plus encore.

Ce n'est pas qu'ils fussent nés avec une mauvaise nature. Antoninus Géta (car on les avait tous deux appelés du nom d'Antonin pour les rattacher fictivement à la famille de Marc-Aurèle), Antoninus Géta, le plus jeune des deux, le favori de leur mère Julia, le favori même de Sévère auquel il ressemblait plus que son aîné; Antoninus Géta était beau, chanteur agréable quoiqu'il bégayât un peu; son caractère était rude sans être méchant; il était studieux, aimait l'ancienne littérature romaine, et la littérature paternelle (car Sévère, on le sait, avait été rhéteur et était toujours fort lettré), y portait même un peu de pédantisme et de manie. Il avait quelques autres manies non moins pardonnables, celle de la toilette, celle de la bonne chère, celle des vins emmiellés, parfumés, composés; ce pouvaient être des ridicules, mais c'était de désirables Césars que ceux qui n'avaient que des ridicules !

Son frère aîné, que l'histoire nous a appris à maudire sous l'appellation de Caracalla, et qui avait quitté son nom de Bassianus pour le nom de l'empereur philosophe, Marcus Aurelius Antoninus était né avec une douce et charmante nature. Rien de plus aimable que ce qu'on nous raconte de son enfance : « Elle fut caressante, spirituelle, grâcieuse pour ses parents, agréable pour leurs amis, aimée du peuple, chère au Sénat; elle lui gagna l'amour de tous. Il

ne fut ni tardif à s'instruire, ni paresseux à faire le bien, ni parcimonieux dans ses largesses, ni lent à ressentir la pitié, quoique tout chez lui se subordonnât à la volonté de ses parents. » Il y avait là plus qu'une bonne nature ; il y avait de bonnes influences, et, nous pouvons le croire, l'influence chrétienne. Tertullien nous le dit, il avait été nourri de lait chrétien. Evhode avait été son précepteur et c'était un affranchi d'Evhode que ce chrétien qui, après avoir guéri Sévère malade, était devenu le commensal du palais. Il y avait donc eu, autour de cette enfance qu'on nous peint si douce, une nourrice chrétienne, un frère de lait chrétien, des influences chrétiennes. Voilà pourquoi, un jour, voyant des condamnés jetés aux bêtes, il détourna la tête et pleura ; le peuple fut enchanté de cette clémence inouïe chez un César. Voilà pourquoi encore, à l'âge de sept ans, comme un enfant, compagnon de ses jeux (son frère de lait ?) avait été cruellement fustigé pour sa superstition judaïque (c'est-à-dire chrétienne ?), le jeune César resta longtemps sans vouloir regarder ni son père, ni le père de l'enfant, ni ceux qui avaient porté les coups. Après la trêve d'Antioche et de Byzance, c'était lui, âgé de dix ans à peine, qui avait fléchi le courroux de son père et obtenu la grâce de ces deux cités, coupables d'avoir combattu pour Niger. C'était un délicieux César qui se formait dans le palais impérial pour le bonheur du genre humain.

Mais non ; du palais impérial, nul bon César ne pouvait sortir. Si la mauvaise nature de Commode avait vaincu la sage influence de Marc-Aurèle, la bonne nature du jeune Caracalla, quoique soutenue par des conseils chré-

tiens, devait être vaincue par les influences corruptrices du palais. Toute semence de vertu devait s'étioler dans l'atmosphère du Mont Palatin. Sans parler des courtisans, des flatteurs, des affranchis, des esclaves, des pédagogues, des proxénètes, il y avait un péril plus grand encore : la rage des spectacles, cette passion de tous les moments et de tous les âges, « ce vice propre à notre cité », dit Quintilien, était suffisant pour perdre tout jeune Romain, à plus forte raison tout jeune César. A la table de ses parents, au bord de la couche où il allait s'endormir, dans les conversations des maîtres, des disciples, des esclaves, n'entendre parler que courses du cirque, pantomimes, danseurs, chanteurs, baladins, gladiateurs, chasses dans l'amphithéâtre; s'associer à cette passion, furieuse jusqu'à la violence et jusqu'au sang, qu'inspiraient à tous ces païens de Rome les jeux du théâtre, du cirque et de l'arène : c'était perdre tout à la fois et la simplicité de l'enfance, et le calme de la vie domestique, et la tendresse des affections, et la chasteté de la pensée, et jusqu'au sens même le plus vulgaire de compassion et d'humanité. Oh ! n'allons pas à une telle école et n'y laissons pas aller nos enfants. N'ayons, s'il se peut, ni arènes, ni cirques, ni amphithéâtre, ni théâtre comme ceux de l'antiquité dans son déclin. Ne faisons pas dans nos cités ce qui se faisait dans l'ancienne Rome, où le lieu des divertissements publics (et de quels divertissements !) était le lieu le plus apparent, le monument le plus splendide, et reste encore aujourd'hui la plus gigantesque ruine de la cité. Épargnons-nous cette peste ; ayons pitié des générations futures!

A cette école où tant d'autres s'étaient perdus, les deux Antonins, fils de Sévère, se perdirent à leur tour. A peine sorti de l'enfance, Bassianus se repentit de cette douceur candide et bienveillante qui, aux yeux de la cour, aux yeux même de son père, peut-être aux yeux de Rome, passait aisément pour un défaut d'énergie. Comme tant d'autres qui affectent les apparences de l'énergie d'autant plus que le fonds leur manque, il déclara qu'il voulait être un héros. Il prit Alexandre le Grand pour modèle, pencha sa tête comme Alexandre, et (ce que n'avait pas Alexandre), donna à son visage un air farouche, qui, après avoir été une grimace, finit par lui devenir naturel et que ses bustes reproduisent d'une manière frappante. Ceux qui l'avaient vu adolescent ne le reconnaissaient plus. Il n'avait à la bouche, après le nom d'Alexandre, que les noms de Marius et de Sylla. Son mépris pour la pauvre Plautilla qu'il avait épousée, sa haine pour le père comme pour la fille, la mort de l'un, l'exil de l'autre furent des gages qu'il tint à donner que sa charmante enfance était passée et qu'il était bien certainement devenu homme.

César Géta valait un peu mieux qu'Antonin Auguste, ne serait-ce que parce qu'il était plus jeune et moins avancé dans son éducation Césarienne. A une époque que l'on ne précise pas, mais qui peut remonter au temps des victoires sur Albinus ou sur Niger, Sévère, étant en voie de proscrire des adversaires politiques, disait à ses deux fils : « Ce sont des ennemis que je vous ôte. » — « Oui, dit l'aîné, fais les périr et fais périr leurs enfants. » — « Mais combien sont-ils ? » dit Géta. — Sévère lui en dit le nombre. — « Ont-ils des proches ? » —

« Oui, ils en ont beaucoup. » — « Ainsi, dit l'enfant, il y aura dans la cité plus de gens tristes que de gens heureux de notre victoire. » Et blessé de la cruelle plaisanterie de son frère, il ajouta : « Toi, qui n'épargnes personne, tu irais jusqu'à tuer ton propre frère. » — Le pauvre Géta ne disait que trop vrai. Sévère fut un instant converti par la naïve sagesse de l'enfant ; mais ses préfets du prétoire qui comptaient, non pas les mécontents qu'ils allaient faire, mais les confiscations dont ils allaient s'enrichir, surent bien le ramener au sentier battu des Césars romains.

Ainsi l'opposition s'établissait entre les deux frères. Quand ils grandirent, quand ils eurent bien dépouillé leur innocence enfantine ; quand surtout la mort de Plautianus les eut délivrés d'un ennemi ou d'un surveillant commun ; quand ils se jetèrent dans ces passions romaines du cirque, de l'amphithéâtre et du théâtre et dans tout ce que le cirque et l'amphithéâtre amenaient après eux : la ressemblance des goûts (cela arrive souvent lorsqu'il s'agit de tels goûts), au lieu de les rapprocher, les éloigna. Les gladiateurs qu'aimait Marc-Antonin étaient les adversaires de ceux que protégeait Géta. Les cochers avec lesquels Marc-Antonin aimait à vivre étaient de la faction contraire aux cochers commensaux de Géta. Ils couraient en char l'un contre l'autre avec un tel acharnement que Marc-Antonin tomba de son char et se cassa la jambe. Les déprédations et les turpitudes de l'un faisaient tort aux turpitudes et aux déprédations de l'autre. Dans leurs jeux d'enfants ils avaient pu être rivaux ; les désordres de leur jeunesse les rendait ennemis. Trop dignes Césars, ils

marchaient dans la voie de Néron et de Commode, avec l'inimitié fraternelle de plus.

Sévère (on le comprend facilement) s'assombrissait ; ses dernières années ressemblaient à celles de Tibère, que l'âge et les chagrins domestiques avaient rendu de jour en jour plus cruel. Comme il arrive bien vite aux gens qui proscrivent par défiance, sa défiance était insatiable. On avait poursuivi encore avec quelque modération les amis de Plautianus; on sévit sans modération contre les nouveaux ennemis que les délateurs surent découvrir à Sévère. — Un Quintilius, surnommé aussi Plautianus, était aux premiers rangs du Sénat; mais, âgé, retiré à la campagne, ne s'occupant d'aucune affaire publique, il n'en fut pas moins accusé et par conséquent condamné. Près de mourir (car du moins on mourait chez soi) il se fit apporter le mobilier funèbre qu'il avait bien des années auparavant disposé pour ses obsèques. Tout cela tombait déjà de vétusté. « Quoi, dit-il, j'ai donc bien tardé ! » Il sacrifia aux dieux; puis il leur dit : « Je vous demande pour Sévère ce que Servianus a demandé pour Hadrien [1]. » — Apronianus était coupable d'un autre crime : dans ce temps d'horoscopes, de prédictions, de magie, de rêves, sa nourrice avait rêvé que son nourrisson deviendrait empereur ; il avait, disait-on, répété ce rêve et avait demandé à la magie d'en aider la réalisation. Il fut condamné par le Sénat, quoique absent, car il était gouverneur d'Asie. Quand on lut au Sénat les informations faites contre lui au moyen de la torture, (la torture

1 « Je ne souhaite qu'une seule chose, avait dit Servianus, c'est qu'Hadrien soit réduit à désirer la mort et ne puisse l'obtenir. » Dion LXIX, 17.

était le grand juge d'instruction chez les Romains), il se trouva qu'une des dépositions mentionnait certain sénateur chauve qui aurait été vu regardant de côté[1] : « Nous fûmes très-troublés, dit naïvement Dion ; on ne nommait pas ce sénateur ; la peur fut grande, même parmi ceux qui n'avaient jamais eu de rapports avec Apronianus. Non-seulement les chauves, mais les demi-chauves tremblaient; les têtes abondamment garnies étaient seules sans crainte. On se regardait : c'est celui-ci, disait-on ; c'est cet autre. Et j'avouerai, si ridicule que je puisse paraître, que je portai ma main à ma tête pour m'assurer que j'avais des cheveux... Mais quand on vint à ajouter que ce sénateur avait un vêtement de pourpre, tous les yeux se tournèrent vers Bébius Marcellinus, qui était alors édile et très-chauve. Marcellinus se leva, et s'avançant au milieu du Sénat : « Si ce témoin m'a vu, dit-il, il pourra me reconnaître. » Nous applaudissons à sa fermeté ; on introduit le témoin ; il reste longtemps muet, ne reconnaissant ni Marcellinus, ni personne, mais un signe d'une des personnes présentes lui indique Marcellinus et il le dénonce. Ainsi, pour ce seul fait qu'un homme au front chauve a regardé de côté, Marcellinus est emmené du Sénat, poussant des cris de douleur. Passant sur le Forum, il se refuse à aller plus loin, et, rencontrant ses quatre enfants, il leur fait des adieux déchirants : « Je n'ai, leur dit-il, qu'une douleur, mes enfants, c'est de vous laisser ici. » On lui coupa la tête, et on annonça son exécution à Sévère qui ne savait même pas encore sa con-

1. Παρακύψαντα.

lamnation; tant on avait repris les procédés expéditifs de a justice tibérienne !

Mais ce pouvoir si redoutable contre les sénateurs était impuissant contre les brigands. Pendant que la monarchie césarienne, appuyée sur une force militaire inonnue jusque-là, anéantissait dans Rome la liberté omaine autant qu'il peut être au pouvoir d'un homme e l'anéantir, un chef de bandits, dans les campagnes de 'Italie, la relevait et la vengeait. Contre l'Italien Bulla Félix, l n'y avait ni empereur, ni armée. Tous les chefs militaires étaient en vain à sa poursuite; l'Empereur le faisait echercher de toutes parts, il échappait toujours. Pas un voyageur ne sortait de Rome, pas un navire ne débarquait à Brindes, que Bulla ne sût qui c'était, combien d'hommes voyageaient ensemble, ce qu'ils portaient de richesses avec eux. Il prenait aux riches une partie de leur argent et les renvoyait libres ; il gardait les pauvres quelque temps, les faisait travailler pour lui et ne les renvoyait pas sans leur donner un petit salaire. Deux de ses compagnons avaient été pris et allaient être livrés aux bêtes : Bulla se déguise, se donne pour le préfet de la province, se fait remettre les prisonniers par le geôlier ; puis, non content de ce trait audacieux, il va, sous un autre costume, trouver le centurion qui commandait de ce côté et lui propose de lui livrer le célèbre bandit Bulla Félix. Le centurion enchanté se laisse conduire dans une vallée écartée, les bandits s'y trouvent en embuscade, le centurion est saisi ; Bulla reprend son habit de magistrat, monte sur un tribunal improvisé et condamne le pauvre centurion à avoir la tête rasée. En le renvoyant

ainsi tondu : « Va dire à tes maîtres, ajoute-t-il, de nourrir leurs esclaves, s'ils ne veulent pas que leurs esclaves se fassent bandits. » Son camp en effet était plein d'esclaves et d'affranchis césariens, qui, mal rémunérés au palais, s'étaient faits brigands pour vivre mieux. Cet homme, modèle d'humanité et de justice si on le compare à Sévère et aux trois quarts des Césars romains, tint bon avec six cents hommes pendant deux ans, pour la terreur des voyageurs, mais pour la consolation des proscrits. Sévère était furieux et menaçait de mort les officiers qu'il envoyait contre Bulla, s'ils ne lui ramenaient vivant ce prédécesseur des bandits napolitains. Enfin, un tribun paya la trahison d'une femme qui était maîtresse de Bulla ; celui-ci fut trouvé endormi dans une caverne et mené au préfet du prétoire Papinien. « Pourquoi t'es-tu fait brigand ? lui demanda le magistrat. » Et lui : « Pourquoi t'es-tu fait préfet ? » Il fut livré aux bêtes et Sévère put dormir tranquille.

Mais non, Sévère ne dormait pas tranquille. Des proscriptions atroces, des trahisons comme celle de Plautianus, le désordre sur les grands chemins, la terreur dans Rome, d'affreuses dissensions dans sa famille, des jeunes princes qui, au lieu de vivre dans les camps comme avait fait leur père, ne vivaient qu'au cirque, aux bains et dans les mauvais lieux ; le triste avenir que préparaient à la dynastie sévérienne leur corruption et leur discorde : tels étaient les fruits de ce césarisme renouvelé, affermi, perfectionné, de ce césarisme de cape et d'épée, que, pour mériter l'approbation des publicistes modernes, Sévère avait

bstitué au césarisme tempéré, clément, pacifique, s Antonins.

La superstition s'ajoutait encore aux soucis du tyran. religion de Sévère ou du moins sa religion principale ar on en avait plusieurs à la fois) était aussi la religion minante de son siècle, l'astrologie. Nous avons dit que strologie l'avait marié. Dans la salle même de son lais où il rendait la justice, il avait fait tracer un tableau présentant toutes les positions des astres, excepté lle qui avait présidé à sa naissance, et sur laquelle ne voulait pas qu'on raisonnât. J'ai dit ou je dirai elques-uns des prodiges, songes, présages qui avaient noncé ou son avènement ou la destinée de ses fils. Ce cle croyait d'autant plus aux présages qu'il croyait oins aux prières.

Ainsi Septime Sévère voyait son règne s'achever trisment ; lui-même vivait éloigné de Rome que les deux éfets du prétoire gouvernaient à sa place; il habitait et là sur les côtes de Campanie (dernier trait de resmblance avec Tibère), y rendant la justice (fonction périale qu'il n'abandonna jamais) et essayant de temps temps de réconcilier ses irréconciliables enfants.

Il eut cependant alors une résolution énergique. évère, vieux, goutteux, malgré ses souvenirs de rhéur et ses occupations actuelles d'empereur et de juge, ait au fond du cœur resté soldat. Il lui sembla qu'une uerre serait utile, à lui-même dont elle rehausserait la loire, à son armée qui s'amollissait dans l'opulence et ans le repos, à ses fils surtout qui s'énervaient dans les oluptés de Rome et se perdaient par leur mutuelle

inimitié. Il eut voulu faire, ce que Rome ne vit jamais se faire, d'un fils de César un soldat. Et, ne sachant, dans cet empire pacifié et affermi, où trouver la guerre, il alla la chercher au delà de l'océan, dans la lointaine Bretagne, aux pieds des monts Cheviots et parmi les lacs de l'Écosse.

Là même, il eut quelque peine à se procurer des ennemis. Depuis cent soixante ans environ que l'empereur Claude avait porté la domination romaine dans la Bretagne, les limites de cette domination y avaient plus d'une fois varié. Sous Domitien, Agricola l'avait portée jusqu'à cet isthme d'une quinzaine de lieues entre la mer du Nord à Falkirk et l'Océan à Dumbarton, lequel sépare les hautes terres des basses terres d'Écosse. Hadrien, peu avide de conquêtes, avait reculé en Bretagne comme il avait reculé en Asie, et avait construit son rempart plus au midi, sur cet autre étranglement de l'île de Bretagne qui s'étend entre le golfe de Solway à Carlisle et l'embouchure de la Tyne à Newcastle, un peu en deçà de la limite actuelle de l'Angleterre et de l'Écosse. Antonin, à ce qu'il semble, quoiqu'il eût peu le goût des conquêtes, était remonté à la frontière d'Agricola, et l'avait tracée par un mur de gazon. Mais, sous Commode, mauvais gardien, comme le furent tous les tyrans, du territoire romain, ces contrées incultes, occupées par une population presque sauvage, mais guerrière et insubordonnée, fut ou enlevée ou du moins disputée aux Romains. Les Méates, qui habitaient entre les deux lignes fortifiées d'Hadrien et d'Antonin, nous sont représentés à l'époque de l'arrivée de Sévère comme étant, pour le moment du moins, indépendants.

Sévère partit donc pour aller batailler contre cette sauvage indépendance des Bretons (208). Il emmenait avec lui ses deux fils, devenus officiellement égaux puisque Géta venait de recevoir le titre d'Auguste et la puissance tribunitienne, c'est-à-dire la promesse de régner avec son frère [1] ; il emmenait toute cette famille pour laquelle son autorité était encore un lien, mais un lien précaire. Il traversa la Gaule et l'océan avec sa rapidité ordinaire, quoiqu'il allât en litière plus souvent qu'à cheval. Il pressentait qu'il ne reviendrait pas à Rome ; il le savait même, à ce qu'on prétend, d'après son horoscope. Et de plus, à sa sortie de la ville, la foudre était tombée sur une inscription en son honneur qui décorait la porte, et avait effacé trois lettres de son nom ; cela voulait dire, ainsi qu'on le comprit plus tard, qu'il n'avait plus que trois ans à vivre.

Les barbares cependant n'eussent pas désiré mieux que de faire la paix. Sévère, après avoir laissé Géta pour gouverner la partie soumise de la Bretagne, s'avança vers le nord et ne tarda pas à rencontrer une ambassade des barbares bretons qui, effrayés de ses préparatifs militaires, venaient demander pardon pour le passé et promettre soumission pour l'avenir. Mais Sévère voulait absolument une guerre ; il laissa les députés sans réponse, acheva de réunir et d'équiper ses troupes, et marcha.

Cette guerre, cependant, ne devait pas être facile. Les

[1] Sur ce règne des trois Augustes, V. Tertullien cité plus haut *(De pallio)* les monnaies et inscriptions portant GETA AVG. ou le signe AVGGG. Malgré le soin extrême que mit plus tard Caracalla à effacer partout le nom de son frère, nous lisons : LEG *(atus)* AVGGG (Orelli 922), Julie MATER AVGG. (Henzen. 946).

historiens nous peignent le pays comme inculte et montagneux, coupé par des marais, des lacs ou des bras de mer, froid et brumeux, difficile à traverser, à soumettre et à habiter. Ils nous peignent les habitants, Méates au midi de la ligne d'Antonin, Calédoniens au nord, comme des peuples à peu près sauvages, n'ayant ni villes, ni champs; vivant de leur chasse, des fruits de leurs arbres et des bestiaux qui paissent dans leurs solitudes ; ayant seulement une ceinture de fer et un cercle de fer autour de la tête, fiers de cet unique ornement ; n'ayant lorsqu'ils sont sous leurs tentes, ni chaussures, ni même de vêtements, ne serait-ce que pour ne pas cacher les variétés infinies du tatouage qui décore leur peau ; habitant sous des tentes, ayant leurs femmes communes et élevant en commun les enfants qu'elles mettent au monde ; brigands lorsqu'ils en trouvent l'occasion ; libres du reste et gouvernés par la volonté de la multitude plus que par le pouvoir d'un chef [1].

Ces sauvages qu'on avait trouvés prêts à se soumettre luttèrent néanmoins énergiquement. Il n'y eut pas de combats en règle (ils n'eussent pu tenir contre la tactique romaine), mais des escarmouches et des embuscades continuelles. Les Romains avaient à marcher plus qu'à combattre, mais cette marche était plus pénible qu'un combat. Il fallait abattre des forêts, ouvrir des tranchées à travers les montagnes, combler des marais, jeter des ponts sur les fleuves. Les forêts, les montagnes, les marais, les bras de mer recélaient des embuscades. Sou-

1 Dion LXXVI, 12. Δημοκρατοῦνταί δε ὡς πλήθει.

vent, à peu de distance de la route que suivait l'armée, on voyait apparaître des bœufs ou des moutons offerts comme une proie ; mais si quelque maraudeur quittait les rangs pour s'en emparer, un ennemi caché lui donnait la mort. Ces barbares accoutumés à toutes les intempéries et à toutes les privations passaient des journées entières dans l'eau et parfois dans l'eau de mer jusqu'au cou, sans nourriture, souffrant même de la soif, se nourrissant, selon Dion, d'écorces d'arbres et de racines ou d'un certain aliment qui, réduit à la grosseur d'une fève, suffisait à préserver l'homme de la soif et de la faim pendant tout un jour. Un petit bouclier, un poignard, une courte lance avec un pommeau de cuivre retentissant, étaient leurs seules armes. Ils guerroyaient ou sur leurs chars, ou sur de petits chevaux très-rapides, ou à pied ; très-rapides dans la fuite, très-fermes lorsqu'ils s'arrêtaient pour combattre. Malheur aux soldats romains que la fatigue obligeait de rester en arrière ; on était si sûr de les voir tomber aux mains de l'ennemi que leurs camarades leur donnaient la mort. En combattant ces peuples, que jamais ils ne virent en bataille, les Romains perdirent jusqu'à cinquante mille hommes.

Mais l'inflexible volonté de Sévère ne céda pas; malgré tous les obstacles, il sut, non-seulemen traverser le pays des Méates, mais encore franchir la ligne d'Antonin, pénétrer dans les vallées les plus hautes de la Calédonie, et arriver dans sa litière couverte jusqu'à l'extrémité de l'île de Bretagne où il resta assez longtemps pour tenir note exacte du cours des saisons dans ces parages, de la lon-

gueur des jours d'été et des nuits d'hiver. Ce résultat valait-il cinquante mille hommes?

Il fallait cependant en finir. On traita avec ces sauvages qui dès l'abord ne demandaient pas mieux que de traiter; la domination romaine fut reconnue dans une partie de leur territoire; le mur de gazon d'Antonin, détruit ou insuffisant, fut au moyen de deux ans de travail remplacé par une muraille puissante, haute de douze pieds, épaisse de huit, semée de tours et de redoutes et longue d'environ soixante-huit milles (vingt-cinq lieues). Cette muraille, jusqu'au cinquième siècle, protégea la province romaine et un historien l'appelle le plus grand titre de gloire de Sévère (210) [1].

Une triste compensation à cette gloire, c'étaient ses fils ou plutôt ce fils appelé, comme par ironie, Marc-Aurèle-Antonin. Il avait alors vingt-deux ans. L'abominable caractère qui s'était chez lui substitué à une douce et aimable nature éclatait de plus en plus. On se demandait ce que deviendrait Géta après la mort de son père, associé à l'empire avec un tel frère; on pouvait même se demander ce que deviendrait Sévère, ayant un tel fils à côté de lui. Pendant cette guerre de Calédonie, on eut à lui reprocher de criminelles tentatives. Il avait voulu soulever les soldats; il disait ou faisait dire que les infirmités de Sévère ralentissaient la conduite de la guerre. Il aurait aimé sans doute que le prince se retirât, lui laissât le commandement de l'armée et le proclamât, à l'exclusion de son

1 Spartianus *in Severo*, 18, 22. Eutrope (VIII, 19) et Victor (*Epitome* XX, 4) ne lui donnent que trente-deux milles de long; mais cette mesure est inadmissible. V. du reste Orose VII, 17, Hérodien II, 13, Bede I, 5, Cassiodore.

frère, seul Auguste. A ce compte Sévère n'aurait pas eu longtemps à régner. Mais le vieux soldat n'était pas homme à se laisser ainsi détrôner. Un jour, Marc-Antonin se prétend outragé par un affranchi de son père, et, soutenu par quelques soldats gagnés à l'avance, excite dans le camp un mouvement séditieux. L'Empereur alors se fait porter sur son tribunal, appelle devant lui les chefs de l'intrigue et son fils lui-même, les interroge comme des accusés et prononce la sentence de mort contre tous, son fils excepté. On se prosterne à ses genoux et on le supplie. « Sachez donc, ajoute-t-il, portant sa main à sa tête et faisant allusion à ses infirmités, que c'est la tête qui commande et non les pieds [1]. »

Antonin, si l'on en croit Dion, aurait été plus criminel encore. Sévère et son fils étaient à cheval, l'un près de l'autre, à la tête de l'armée et en vue de l'ennemi; Antonin ralentit son cheval, se trouve ainsi un peu en arrière de son père et tire son glaive pour le frapper. On le voit, et les cris des soldats l'arrêtent. Sévère se retourne, aperçoit le glaive, ne dit pas une parole, termine ce qu'il avait à faire, rentre dans sa tente, y appelle son fils avec Castor, son affranchi de confiance, et Papinien, son préfet du prétoire. Il reproche froidement à son fils le parricide qu'il a voulu commettre, « en face, dit-il, de nos soldats, de nos alliés, de nos ennemis ». Puis il ajoute: « Si tu veux me tuer, tue-moi ici. J'ai assez vécu; je ne suis plus qu'un infirme et un vieillard. Si tu n'oses me tuer de ta propre main, voilà le préfet Papinien;

1 Spartien.

commande-lui de me donner la mort ; tu es empereur, il t'obéira. » Marc-Antonin demeure consterné et Sévère borne là son châtiment. Ce récit n'est guère admissible : « Sévère, ajoute Dion, reprochait à Marc-Aurèle d'avoir laissé vivre Commode, et cependant Commode n'était point parricide. » Que, malgré cette manière de penser, Sévère n'ait pas fait périr un fils pire que Commode, cela se comprend assez ; mais qu'après une semblable tentative, il l'eût laissé Auguste, revêtu de tous les titres impériaux, chef après lui de l'armée, empereur futur et, on pouvait le prévoir avec certitude, futur meurtrier de son malheureux frère ; que le parricide ne lui eût point fait présager le fratricide ; que Sévère se fût contenté de menacer et n'eût pas essayé seulement un effort pour préserver la vie du malheureux Géta : cela ne se comprendrait pas.

Au contraire, les derniers jours de Sévère sont ceux d'un homme ulcéré, attristé, effrayé, mais qui veut cependant ne pas désespérer de l'avenir de sa famille. Avant de mourir, il voit sa victoire si récente prête à lui échapper (211). Ou trop indépendants, ou trop durement traités, ses sujets bretons se révoltent. Sévère ordonne une dévastation générale du pays, une extermination générale de la race, en se servant de ces vers d'un poëte grec :

Que nul être vivant n'échappe à ta colère,
Même l'enfant caché dans le sein de sa mère.

Ces violences ne font qu'accroître la révolte ; les Calédoniens se joignent aux Méates ; tout ce que Sévère a conquis va être perdu. Au milieu des préparatifs d'une nouvelle

campagne, l'Empereur âgé de soixante-cinq ans, infirme, fatigué par les labeurs de cette expédition lointaine, tombe malade. Il y avait de mauvais présages; (mais quel événement de cette époque ne fut pas présagé?) Sévère avait rêvé, disait-on, qu'un génie le portait au ciel et qu'avant d'y monter il comptait jusqu'au nombre soixante-neuf qui fut celui de ses années[1]. A son retour après une victoire, disait-on encore, un soldat éthiopien s'était montré à lui, couronné non de lauriers, mais de cyprès; et quand il avait voulu sacrifier, on ne lui avait amené que des victimes noires. Mais de tous les présages, le plus sinistre était le visage farouche de Marc-Antonin, son fils, commandant l'armée depuis la maladie de son père et ne se résignant pas à jamais quitter le commandement. Les historiens ne se font pas faute de dire, l'un qu'Antonin passa pour avoir aggravé la maladie de son père; l'autre, en termes plus explicites, qu'il voulut circonvenir les médecins et les serviteurs de Sévère, pour qu'ils hâtassent la fin du vieillard, et que plus tard il se vengea de leur refus. Il n'y a là rien d'invraisemblable chez celui qui devait un jour s'appeler Caracalla.

Sévère se mourait donc, dit un de ces historiens, plus encore de douleur que de maladie. Géta était accouru près de lui. Le mourant essaya cette fois encore un rapprochement entre les deux frères. Il emprunta les paroles de Salluste et fit lire à Caracalla la harangue célèbre de Micipsa à ses fils pour les engager à l'union. A d'autres

1 Sexaginta (et non *octoginta*) novem numeros explicuisse, ultra quos annos ne ullum quidem vixit. Spartien. Cependant, d'après Spartien lui-même et d'après Dion, Sévère, né en avril 145 ou 146, est mort en février 211, c'est-à-dire dans sa soixante-cinquième ou soixante-sixième année.

époques déjà, il leur avait parlé de la puissance et de la richesse qu'il avait su donner à son Empire, de son armée (probablement son armée d'Italie) portée au quadruple, de Rome maintenue par une force militaire qu'elle n'avait jamais vue, de ses revenus abondants, de ses trésors déposés dans tous les temples : « Tout cela, ajoutait-il, subsistera si vous êtes unis, tout cela périra si vous n'êtes point d'accord. » Cette dernière fois il résuma la même pensée par ce triste mot que j'ai déjà cité : « Soyez unis, enrichissez les soldats, et méprisez tout le reste. »

Mais l'amertume lui revenait bientôt au cœur et il répétait cette autre parole : « J'ai été tout, et il ne me sert de rien [1]. » Un écrivain des derniers temps de l'Empire [2] prétend même que, las de souffrir, il voulut hâter sa fin, demanda du poison, et comme on le lui refusait, se jeta avidement sur une nourriture qu'il savait son estomac incapable de supporter.

Au dernier instant, il semble qu'il ait voulu se faire illusion, jusqu'à comparer son sort à celui d'Antonin le Pieux, qui avait laissé comme lui deux Antonins ses successeurs à l'Empire : « Et encore, disait-il, les fils d'Antonin n'étaient que des fils adoptifs ; les miens sont mes fils véritables. » (Triste avantage que d'être le père véritable de Caracalla, plutôt que le père adoptif de Marc-Aurèle !) « J'ai trouvé, disait-il encore, la république troublée partout ; je la laisse pacifiée partout, même en Bretagne. Goutteux et âgé, je laisse à mes

1 Omnia fui et nihil expedit. Spartien... Cuncta fui, conducit nihil. Victor, *De Cæsaribus*.

2 Victor. *Epitome*.

deux Antonins l'empire solide pour peu qu'ils soient bons, bien exposé s'ils sont mauvais. » Lorsqu'ensuite un tribun vint lui demander le mot d'ordre, il répondit : « Soyons actifs *(laboremus)* », comme Pertinax avait dit : Soyons soldats *(militemus)*. Il se fit apporter l'urne qu'il avait lui-même fait préparer pour ses funérailles. Il la contempla : « Tu contiendras, dit-il, celui que le monde ne pouvait contenir [1]. » Il pensa enfin à une petite statue de la Fortune qui était comme un emblême et un emblême trop véritable de la dignité impériale et que l'Empereur gardait toujours dans sa chambre. Il avait eu jadis le projet d'en faire faire une seconde toute pareille pour marquer l'égalité entre ses deux fils. Mais, le temps manquant, il ordonna qu'elle fût un jour chez l'un, un jour chez l'autre. Après ce soin bien futile (mais de quoi peut s'occuper un mourant qui ne sait pas s'il a une âme ?) il expira.

Septime Sévère ne doit pas être confondu avec le vulgaire des Empereurs romains. Cet Africain devint un dieu pour l'Afrique fière d'avoir donné à Rome un de ses maîtres les plus puissants [2]. Et Rome, elle aussi, lui garda une grande part de cette vénération que les peuples accordent parfois au génie, plus souvent à la force, rarement à la vertu. Sévère a régné dix-huit ans, ce qui est un long règne pour un César; il est mort dans son lit, ce qui est arrivé à bien peu de Césars. Et surtout, il a été, parmi ces princes, du petit nombre de ceux qui ont eu une politique. Si l'on ne tient pas compte du règne insensé

1 *Χωρήσεις ἄνδρα ὃν ἡ οἰκούμενη οὐκ ἐχώρησεν*. Dion, LXXVI,
2 Spartien, *in Severo*, 42.

de Commode, on peut dire que Sévère a succédé aux Antonins comme Tibère a succédé à Auguste, c'est-à-dire en changeant les bases du pouvoir, en lui donnant des bases nouvelles qui ont duré longtemps après lui, en substituant la force à la clémence, la méfiance contre le Sénat aux égards envers le Sénat, la haine de toute liberté à une certaine liberté de fait, sinon de droit.

Maintenant, à cette politique de Sévère, à cet abandon de la politique antonine, à ce gouvernement par l'armée et par la force, qu'avait-on gagné?

Ce qu'avaient gagné Sévère et sa famille, je viens de le dire: un gouvernement qui, pour être puissant et inattaqué, n'avait pourtant pas été paisible, le règne d'un favori arrogant et tyrannique, beaucoup de rigueurs inutiles exercées ou par lui ou par d'autres, un effroyable dissentiment dans le sein de la famille impériale, des tentatives ou au moins des craintes de parricide la certitude d'une abominable lutte entre les deux frères, dès le jour où Sévère serait mort.

Ce que Sévère y gagnait encore, c'est de voir l'armée, ce grand instrument de sa politique, prête à lui échapper, et, en la faisant puissante, de l'avoir faite indisciplinée. Quand on fait le soldat prépondérant dans l'État, on le fait mauvais soldat. Quand on s'appuie sur l'armée seule, on n'est plus maître de l'armée. Sévère lui-même put s'en apercevoir et ses successeurs l'éprouvèrent bien plus encore. Voici ce qu'il écrivait à un commandant dans les Gaules : « Il est déplorable que nous ne puissions pas égaler la discipline des ennemis que nous avons vaincus. Tes soldats errent çà et là ; tes tribuns se

baignent dès midi; pour salles à manger, ils ont des cabarets; pour chambres à coucher, des lieux de débauche; ils dansent, ils boivent, ils chantent..... S'il y avait en nous une seule étincelle de l'ancienne discipline, en serait-il ainsi?.... Apprends de Niger, que le soldat ne craint pas ses chefs, tribuns et généraux, quand ses chefs ne sont pas irréprochables[1]. » L'empereur Sévère, citant Niger son rival, l'homme du parti militaire citant l'homme du parti populaire et le citant à ses soldats qu'il a faits riches et puissants, mais qu'il a faits mauvais soldats, c'est une grande leçon.

Voyons maintenant ce qu'avaient gagné Rome et le monde. Ils y avaient gagné le retour de cette décadence que les Antonins avaient du moins suspendue. Le règne des Antonins avait été comme celui d'Auguste un temps d'arrêt; la décadence soit matérielle soit morale, recommence son cours dès le moment où, comme Tibère après Auguste, Septime Sévère après les Antonins organise la tyrannie.

Nous avons de cette décadence matérielle une preuve de fait qu'il n'est pas inutile de rappeler ici. La diminution de vie et de liberté dans les provinces, l'assujettissement plus complet de l'Italie à la force militaire auraient dû faire refluer la population vers Rome, qui, elle du moins, à défaut de liberté, avait les splendeurs du palais impérial, la magnificence des spectacles, la vie oisive, les distributions gratuites. C'est ce qui s'est vu pour Paris depuis le temps du cardinal de Richelieu et de Louis XIV. Sous Sévère au contraire, la population

1 Spartian. *in Nigro*, 75.

de Rome a diminué. Nous l'avons estimée au temps d'Auguste à un million d'hommes environ, et le nombre de ceux qui prenaient part aux largesses impériales est fixé pour les temps de Trajan et de Marc-Aurèle à trois cent mille. Sous Sévère, ainsi que nous pouvons l'apprécier par le chiffre des approvisionnements et par celui des distributions d'argent que nous avons donné plus haut, la population totale est de cinq cent mille hommes au plus, la population qui prend part aux distributions publiques, de cent quarante mille [1].

La décadence morale s'ajoutait à la décadence matérielle. Sévère s'attachait à la combattre avec un rigorisme de législateur plus sérieux et moins évidemment inutile que n'avait été le zèle hypocrite de Tibère. Mais, tout en la combattant dans ses lois, ne l'aidait-il pas d'une autre façon lorsqu'il encourageait la passion des spectacles, ce grand symptôme et ce grand agent de la décadence romaine? — Il défendit, il est vrai, aux femmes de paraître sur l'amphithéâtre comme déjà plusieurs fois on le leur avait défendu. Mais ce fut à la suite d'un combat entre femmes que lui-même avait permis, et lorsque ces malheureuses, esclaves ou condamnées, dont la multitude remplissait l'amphithéâtre, après s'être mutuellement dé-

1 Sévère laissa dans les greniers l'approvisionnement de Rome en blé pour sept ans, à raison de 75,000 *modii* par jour (V. Spartien); autrement dit, 2,250,000 *modii* par mois. Or la consommation par tête était de cinq *modii* par mois. Le chiffre sus-indiqué suppose donc une population de 450,000 hommes.

On peut objecter que le taux de cinq *modii* indiqué par les auteurs comme celui de la consommation d'un prisonnier ou d'un esclave serait trop élevé pour la moyenne d'une population où il y avait des femmes, des enfants, etc. Mais, comme le chiffre d'un million pour Rome au temps d'Auguste a été calculé par nous sur une base pareille (voir *Les Césars*, tome IV, appendice) il y aurait toujours une diminution proportionnelle d'une époque à l'autre.

chirées avec fureur, se tournèrent toutes à la fois en face de leurs spectateurs et hurlèrent contre ces opulentes matrones qui riaient de leurs blessures, des cris de malédiction et de désespoir. — Il est vrai encore, Sévère voulut réprimer l'adultère. On sait combien la morale et la loi romaines étaient rigoureuses pour l'épouse infidèle. Mais quand Sévère prétendit renouveler et aggraver la rigueur de la loi, quand il alla dans sa sévérité jusqu'à traiter d'adultère l'infidélité d'une fiancée, qu'arriva-t-il ? Il recula bientôt devant le nombre des coupables. Dion, pendant son consulat, ne trouva pas moins de trois mille accusations de ce genre [1], inscrites sur les registres de la ville de Rome. Les accusateurs mêmes s'effrayèrent d'être si nombreux ; la plupart n'osèrent continuer à poursuivre des criminels que leur multitude protégeait, et Sévère ne persista pas dans une voie de rigueur contre laquelle la mollesse des mœurs se révoltait.

D'ailleurs l'adultère n'était-il pas même dans le palais, et le prince osait-il sévir contre Julia ? Celle-ci du reste reçut d'une femme calédonienne une réponse qui témoigne combien le désordre des matrones romaines était fréquent et avéré. Quand la paix eut été faite avec ces barbares, l'impératrice s'entretenait avec la femme du chef sauvage Argentocoxe (Cuisse d'argent) et lui reprochait cette promiscuité qui souillait les familles de la Grande-Bretagne. « Quoi donc, répondit hardiment son interlocutrice, ne valons-nous pas mieux que vous, Ro-

1. Τρισχιλιασας γου ὑπατευών εὑρον ἐν τῶ πίναχι ἐγγεγραμμένας. Ἐπεὶ δὲ ὀλίγοι πανύ ἀυτᾶις ἐπεξῄσαν, ὀυχέτι οὐδὲ ἀυτὸς ἐπολυπραγμόνει.

maines? nous prenons pour amants les plus braves de notre race et nous ne craignons pas de l'avouer ; vous, honteusement et furtivement, vous appartenez aux plus vils de votre pays. »

Un signe de la décadence morale, et en même temps une des causes de la décadence matérielle, est à cette époque le progrès du luxe. L'Empire s'appauvrit, la population de Rome diminue, la population des provinces diminue à son tour, puisqu'il a déjà fallu et qu'il faudra encore demander aux barbares des soldats et jusqu'à des laboureurs. Et néanmoins, comme pour hâter cet appauvrissement de Rome et de l'Empire, les recherches, les extravagances, les monstruosités du luxe, redoublent chez le petit nombre de ceux qui sont en possession de la richesse. Les auteurs chrétiens de ce temps-là ne sont certes pas de leur nature plus satiriques que ne l'était Juvénal, une centaine d'années avant eux ; et cependant ils révèlent des traits de mœurs et des perfectionnements de somptuosité insensée que Juvénal n'eût pas manqué de signaler s'ils eussent existé de son temps. L'or et l'argent manquent pour la fabrication des monnaies, et le titre en diminue à chaque règne ; mais ni l'or, ni l'argent, ni les pierreries ni les perles, ni les diamants, ne manquent aux vingt mille sénateurs, sénatrices, affranchis ou affranchies de César, serviteurs et servantes du palais, qui exploitent l'indigence du monde romain. Les siéges où ils s'asseoient sont en argent, leurs lits sont en argent incrusté d'ivoire, les portes de leurs chambres sont en marqueterie d'écaille et d'argent ; ils boivent et mangent dans le cristal ciselé, dans l'argent et dans l'or ; et en-

re s'ils ne faisaient qu'y manger[1]! L'oreiller sur lequel s'endorment si toutefois ils peuvent y dormir, la couverture qui abrite leurs membres, sont de pourpre et autres tissus précieux entremêlés d'or et d'argent. L'art teindre les tissus a été porté aux plus subtiles et aux plus coûteuses recherches; les vêtements des femmes sont la soie la plus riche (bien que la livre de soie se paye ur une livre d'or[2]) teinte de pourpre, variée de couleurs infinies, représentant des fleurs, des animaux, des poissons, un monde tout entier[3]. Leurs chaussures sont ornées d'or et de pierres précieuses, les clous qui attachent les semelles sont sculptés et impriment sur le sol cachet de leurs impudentes amours[4]. Leurs bras, leurs mains, leur cou, leur poitrine, sont, non pas ornés, mais garrottés dans l'or, l'argent, les diamants, les pierreries[5]. On vendrait votre personne, leur dit Clément d'Alexandrie, on n'en trouverait pas mille drachmes; (1,000 fr.) mais, pour vendre votre toilette ce qu'elle a coûté, il faudrait en trouver mille talents » (6 millions).

Quoiqu'on puisse dire pour justifier le luxe, j'ai peine comprendre ce que gagnait le monde en dignité ou en richesse, parce que sur la table de l'Africain Plautianus les huîtres d'Abydos figuraient à côté d'un oiseau du Phase u d'un paon de Médie; parce que sa maîtresse ne sortait pas sans avoir huit grands Gaulois pour porter sa litière sur leurs épaules afin que du haut de ce trône ambulant, elle vît au dessous d'elle le peuple romain.

1 Clém. d'Alex, *Pædag.* II, 3, (p. 160, 163, éd. Paris).
2 C'était le prix au temps d'Aurélien, soixante ou soixante-dix ans plus ard Vopiscus *in Aureliano*, 45.
3 Id. II, 9, p. 204. 205.
4 Id. II, 11, p. 205.
5 Id. II, 12, p. 206, 209.

Oui, tout s'affaiblissait, les corps et les âmes. Un amollissement général est le caractère de ce temps. A l'amphithéâtre, il est vrai, pour voir couler le sang des gladiateurs, on est énergique, on est homme, on est Romain, on se fait gloire de ces jeux virils, dit-on, qui habituent la jeunesse à la guerre, au sang, à la mort; il est vrai encore, par un nouveau progrès de la férocité publique, je l'ai dit plus haut, on a livré l'homme libre au tortureur; les mœurs ne s'adoucissent pas, tant s'en faut. Mais, ce qui est bien différent, elles s'amollissent. La femme se fait homme, mais l'homme se fait femme. De hardies matrones jouent à la vie virile, dépouillent, je ne dirai pas toutes les faiblesses, mais toutes les timidités de leur sexe, descendent sur l'arène pour y faire le métier de gladiateurs. D'autres se font une cour et un cortége, étrange cour, honteux cortége, composé de toutes les bizarreries et de toutes les monstruosités de la nature, eunuques, nains, êtres difformes qu'on appelle thersites, danseurs, sauteurs, bouffons obscènes, gens dépravés de tout nom et de toute race, auxquels elles commandent et par qui elles se font servir ; elles les mènent de pair avec leurs singes, leurs perroquets et leurs oiseaux. Elles traînent après elles dans leurs voyages des salles de bains portatives, voilées, mais transparentes [1], dans lesquelles, entourées d'un mobilier d'argent et d'une vaisselle d'or, tout en se baignant, elles mangent, boivent, s'enivrent. Elles étalent ainsi leur richesse, leurs fanfaronnades, leur insolence, elles reprochent aux hommes de n'être plus hommes et de se laisser vaincre par des femmes. Pendant

1 Clém. d'Alex., *Pædag*. III, 4, p. 198.

ce temps, que fait l'homme [1], le Romain, le patricien? Que fait-il? Il devient femme. Il trouve des boutiques, où à grand prix, on racle son corps, on épile sa peau, on l'enduit d'un onguent qui en fait disparaître la dureté ; d'autres où on relève ses cheveux à la façon des femmes où on les attache, comme ceux des femmes, avec des bandelettes flottantes. On le revêt d'une longue robe de soie presque transparente, à manches et sans ceinture, et qui tombe jusqu'aux talons. On ajoute, malgré la loi qui le défend, des franges d'or à sa robe, et on met des ornements d'or à son cou. On parfume sa tête, son corps, son vêtement de tous les parfums que l'Inde et l'Arabie peuvent fournir. On poudre et on peint sa peau. Si ses cheveux blanchissent, on les teint ; s'il n'en a plus assez, on les remplace par ceux d'autrui. Puis on lui met à la bouche un peu de gomme de lentisque [2] qu'il mâche entre ses dents pour occuper son indolence et s'épargner la peine de parler. Et alors, il n'a plus qu'à chercher l'ombre, le frais, le repos. Ne lui parlez pas de la milice, du voyage, de l'équitation, de la chasse ; ces soins ou ces plaisirs étaient ceux d'une époque barbare. Il va en litière, ou, si par hasard il promène par les rues ses pas nonchalants, pour peu qu'il rencontre un terrain montant et inégal, il se fait porter par ses esclaves [3]. St Paul, et après lui, Clément d'Alexandrie, témoin sous le règne de Sévère des nouveaux progrès de la corruption, usant tous deux de cette franchise de langage qui alors était per-

1 Clém. Alex., *Pædagog.* III, 3, p. 212, éd. Paris. Tout ce chapitre en général et Tertullien, *De cultu fœmina.* 11, 8.
2 *Mastiche*, id. III, 3, p. 220, II, p. 252.
3 Id., II, p. 252.

mise à l'apostolat, peignent, en des termes autrement énergiques et par des traits autrement hideux, cette virilité du sexe faible et cette effémination du sexe viril [1].

Il semble du reste que lorsqu'une société est en déclin, elle s'attache précisément à tout ce qui peut hâter sa ruine, et ne manque jamais d'inventer quelque procédé propre à affaiblir à la fois les corps, les âmes, les intelligences. Les Chinois et les Turcs dans leur décadence ont rencontré l'opium et le haschich. L'Europe moderne a trouvé les spiritueux avec lesquels elle amortit ce qu'il y aurait sans doute de trop énergique dans la santé, l'intelligence, le caractère de ses populations. Le même office, quoique l'action physique fût toute différente, était rempli auprès des sociétés gréco-romaines par le bain tel qu'elles le pratiquaient, le bain quotidien, le bain luxueux, raffiné, recherché : admirable invention pour énerver les corps, amollir les âmes, dépraver les mœurs. Pour un Romain de condition libre et jouissant d'un peu d'aisance, le bain était devenu nécessaire autant que le repas; quand, pour cause de religion ou de maladie, on supprimait le repas, alors seulement on supprimait le bain; mais quand le dieu apaisé ou la santé revenue permettait le souper, il fallait qu'il permît aussi le bain [2]. On était ainsi soumis à cette quotidienne et tyrannique nécessité du gymnase pour acquérir l'appétit, du bain pour reposer du gymnase et pour préparer au repas, du repas pour couronner le tout; c'était pour l'homme qui a déjà tant d'habitudes et tant d'esclavages, une habitude et un esclavage de plus ; par

1 Clém., *Pædag.* III, 3, p. 223 et suiv.
2 V. Tertullien, *Ad nationes* I, 10. Aristides rhetor. *Sacri sermones* etc.

équent une chance de plus de maladie si cette habi- était rompue, d'énervation si elle durait. Les Romains Empire n'avaient pas plus la santé de leurs aïeux ls n'en avaient le courage [1].

n outre, quelle triste condition morale ! Le gymnase t un lieu de réunion, où les exercices, pour ne pas trop ennuyeux, devaient se varier à l'infini ; on t rarement moins de deux heures au gymnase. Le bain n tour avait mille variétés, mille recherches ; com- it ne pas chercher à varier une occupation qui se ré- tous les jours ! C'étaient donc encore de longues res consacrées à l'embellissement de sa peau et à l'é- vation de son être. Après cela, comment le souper si rement gagné n'eût-il pas été long? On peut donc uler, (si l'on ajoute à cela le sommeil de la nuit et la te de midi), qu'un Romain consciencieux et réglé dans habitudes donnait chaque jour quinze ou seize heures oin de sa personne corporelle, soin dont la personne orelle se trouvait assez mal et dont la personne mo- ne pouvait se trouver que fort mal. Demandez-vous que pouvaient être ces recherches de sensualité sans ibre et sans fin, cette délicatesse excessive des sens les nerfs, cette recherche de fines et imperceptibles uptés corporelles que le bain s'étudiait à produire ; et s rougirez de penser que des âmes humaines, des s faites à l'image de Dieu, vivaient ainsi dans le culte adoration de leur propre corps; et vous vous étonnerez

[1] V. le mépris de Boadicée pour ces Romains « qui se baignent dans chaude, se parfument et, (par suite) sont les esclaves d'un joueur de re (Néron) Dion Cassius LXII.

qu'il pût rester, au milieu d'une telle vie, tant soit peu de dignité, de vertu, d'énergie.

Les anciens du reste avaient bien conscience de la gravité du fléau qu'ils subissaient. Ne nous étonnons pas de voir les moralistes, les poëtes, les philosophes, se plaindre du luxe des bains plus encore que du luxe des tables, énumérer les maisons de bains à côté des maisons de jeux et des maisons de débauches, mépriser l'*alipta* comme ils méprisent le *leno*, le gladiateur et l'histrion, traiter le bain comme un vice ainsi qu'aujourd'hui on pourrait le faire pour l'absinthe. Quand un général de ce siècle-là veut discipliner son armée, il éloigne du camp les histrions, les courtisanes et les bains; quand un père veille sur les mœurs de son fils, il prend garde au bain comme au spectacle. Ces généraux, ces pères de famille, ces moralistes, savaient très-bien ce qu'ils disaient et ce qu'ils faisaient, quoique souvent ils pratiquassent eux-mêmes ce qu'ils interdisaient à leurs soldats, à leurs enfants, à leurs disciples.

Or, cette passion effrénée du bain était en progrès autant que la chose publique était en décadence. Rome, en ses siècles de gloire, avait vu une honte et une source de désordres dans la seule nudité des hommes vis-à-vis des hommes [1]; et au contraire, dans la Rome nouvelle, s'introduisait l'horrible usage de bains communs entre les deux sexes [2]. Hadrien et Marc-Aurèle le réprimèrent [3];

1 Flagitii principium nudare inter viros corpora. Ennius apud Ciceron. *Tuscul.* IV, 33. « Depuis que ces bains si parfaits ont été inventés, ceux qui en font usage sont plus souillés. » Senèq., *Epître* 25.
2 Pline, *Hist. nat.* XXIII, 3.
3 Spartien. *in Hadrian.* 18, Capitol. *in Marco,* 23. Lamprid. *in Alexandro,* 24.

mais après eux, il revint triomphant, et Clément d'Alexandrie, contemporain de Sèvère, en parle comme s'il était public et universel [1]. Rome, au siècle de ses héros, trouvait à peine le temps de se baigner une fois en neuf jours [2]; Rome, au siècle des Césars, se baigna une fois par jour. C'était déjà trop; mais bientôt ce ne fut plus assez. Les estomacs habitués à se préparer au repas par le bain, demandèrent un bain avant (et quelquefois après) chaque repas. Au temps de Tibère et de Claude, l'illustre grammairien Rhemmius Palémon, à beaucoup d'autres vices « joignait un goût du luxe tel qu'il se baignait plusieurs fois le jour » [3]. Sévère lui-même, d'esprit et d'habitudes sérieuses, se baignait deux fois par jour et Commode jusqu'à sept ou huit fois [4]. Plus tard l'empereur Gordien se baigna quatre ou cinq fois en été, deux fois en hiver [5]. Que de temps, que de trésors, que d'études, que de labeurs de la main humaine on dépensait pour s'énerver!

La puissance publique ne pouvait manquer de coopérer à cette décadence. Le pouvoir despotique est propice aux vices de son siècle. En Russie, il encourage l'usage des spiritueux et fait la guerre aux sociétés de tempérance. A Rome, les empereurs bâtissaient des thermes pour les désœuvrés et les voluptueux, à titre de largesse publique, comme dans les temps chrétiens on a bâti des hospices pour les vieillards et des hôpitaux pour les malades. Ces

1 Clém. Alex., *Pædagog.* III, 5, p. 232 (éd. Paris); Cyprien, *De habitu virginum*, (éd Oxon., p 73).
2 Sénèque, *Ep.* 86.
3 Suétone, *de illustribus grammaticis*, 23.
4 Lamprid., *in Commodo*, II.
5 Capitol., *in Gordiano*, 6.

thermes, devenus des monuments et dont nous voyons encore les gigantesques ruines, datent tous de l'Empire. Agrippa construisit les premiers sur une surface de 1000 pieds sur 300; et son Panthéon, temple de tous les dieux, ne fut qu'une dépendance de ses thermes, asile de tous les voluptueux. Bientôt les thermes d'Agrippa ne suffirent plus. A quelques toises de distance, Néron en ajouta d'autres sur un espace qu'on estime de 700 pieds sur 500. Titus vint ensuite, et pour effacer à la fois la popularité de Néron et ses magnificences, sur le palais ruiné de celui-ci, il dédia aux voluptés du peuple romain un sanctuaire nouveau, long de 1100 pieds, large de 800. Trajan, à côté des thermes de Titus, à son tour bâtit les siens. Pendant la période antonine, cet âge d'or de l'Empire, Rome, paisible, prospère, riche encore, se contenta de ces quatre immenses édifices voués à la sensualité publique. Mais ce ne fut plus assez pour la gloire du siècle de Commode; le fils de Marc-Aurèle, donna lui aussi des thermes nouveaux à son peuple bien-aimé [1]. Sévère vint et en ajouta d'autres [2]. Caracalla, un jour, devait surpasser son père, et aux derniers temps de l'Empire, Dioclétien, qui ne fut jamais à Rome qu'en passant, devait surpasser Caracalla. Caracalla donna aux siens 1100 pieds dans tous les sens; Dioclétien 1200 pieds sur 1300 [3]. On connaît cette

1 Eusèb., *Chron. Ad ann.* 185. — Cassiodore, *Ad ann* 184.
2 Eusèb., *Ad ann.* 202. — Cassiodore, *Ad ann.* 201
3 Elagabale construisit aussi des *thermæ Varianæ* Alexandre Sévère agrandit les bains de Néron et l'empereur Philippe bâtit aussi des thermes. Enfin après Dioclétien, Constantin, quoiqu'il ait peu séjourné à Rome, y construisit des thermes qu'on évalue à une longueur de 850 pieds sur 400.

exclamation de l'asiatique Ammien Marcellin : « Leurs baignoires sont des provinces ! [1] »

Ainsi, à mesure que l'Empire s'affaiblissait, que Rome perdait de son énergie, de sa puissance, de sa richesse, de sa sécurité, de sa population, le luxe et la sensualité prenaient plus de place dans son sein, consumaient plus de trésors, dépensaient pour leur service plus de journées de travail, plus de souffrances, plus de vies humaines. La Rome républicaine, maîtresse du monde, n'avait eu que son étroite piscine publique creusée par un Appius, sans toit, sans voûtes de marbre, sans aucune recherche et sans aucun ornement. La Rome d'Auguste, riche, puissante, habitée par un million d'hommes, s'était elle même contentée des 300,000 pieds carrés de bains publics, qu'Agrippa lui avait offerts. Mais pour la Rome de Dioclétien déjà désertée par ses empereurs, affaiblie, appauvrie, habitée par 500,000 hommes tout au plus, cinq ou six millions de pieds carrés de bains publics n'étaient pas encore suffisants [2].

Voilà quel était ce mouvement de décadence, que le règne des Antonins avait momentanément suspendu ; qui avait commencé à se faire sentir de nouveau sous le règne de Marc-Aurèle; que Commode, avec l'imprévoyance et l'égoïsme des mauvais princes, n'avait pas manqué d'activer; que Sévère, avec son esprit pénétrant

1 Lavacra in modum provinciarum exstructa, XVI, 10.

2 Les thermes dont l'étendue nous est connue forment un total de 4,640,000 p. c. Il faudrait y ajouter ceux de Trajan, de Commode, de Septime Sévère, d'Elagabale, d'Alexandre Sévère, de Philippe, et certains bains dits d'Olympias, qu'on n'est pas à même de mesurer. On peut bien compter la superficie des bains publics dans Rome à cent hectares, ce qui serait environ un septième de la superficie totale. Remarquez qu'aucun de ces thermes ne fut démoli ou supprimé avant le temps des barbares.

et ferme, n'avait pas eu peine à discerner et que peut-être il avait cru enrayer, mais que son despotisme militaire avait au contraire rendu plus puissant. L'avenir nous fera voir ce que pouvait produire pour la famille de Sévère, pour ses successeurs, pour les peuples enfin, cette union de l'autocratie impériale la plus complète avec la suprématie militaire la plus absolue.

Il y a ici une leçon instructive, et une leçon que nous verrons plus frappante d'époque en époque, pour servir de réponse aux panégyristes modernes de l'Empire romain. Notre siècle est volontiers monarchique jusqu'à l'emportement. Nous voyons grandir l'idée que l'humanité ne peut rien faire d'utile ni de bon, si elle n'est, je ne dirai pas commandée, mais absorbée par une seule volonté. Dans leur humilité plus que chrétienne, les peuples se laissent enseigner par de prétendus docteurs qu'ils ne peuvent être trop en tutelle ; qu'à l'inverse de l'enfant qui, à mesure qu'il grandit, marche vers une émancipation plus complète, l'humanité, à mesure qu'elle *progresse* (il faut bien ici parler la langue de cette école), a plus besoin d'être gouvernée.

On vient de voir sous le règne de Sévère, et surtout on verra pendant les règnes qui suivront le sien ce que l'humanité a gagné à être de plus en plus gouvernée. Le temps de Sévère est le point de départ d'une époque nouvelle. Comme Auguste et Tibère avaient fondé le Césarisme du premier siècle, comme Nerva et Trajan avaient donné naissance au régime honnête et modéré du second siècle, Sévère à son tour fonda le Césarisme exclusivement militaire du troisième siècle. Il le fonda,

non sans une certaine prévoyance, une certaine intelligence et même une certaine modération. On verra cependant quels ont été les fruits de ce Césarisme renouvelé, pour la paix du monde, pour le salut des nations, pour la félicité même des empereurs.

---

# LIVRE III

## LES HÉRITIERS DE SÉVÈRE

CARACALLA. — MACRIN. — ÉLAGABALE

— 211-222 —

## CHAPITRE PREMIER

### CARACALLA A ROME

— 211-212 —

Ce qu'étaient les fils de Sévère, ce qu'avait été leur nature première, ce qu'était leur nature façonnée par l'éducation impériale, on vient de le voir [1]. Septime Sévère, comme tous les princes qui n'ont pas d'aïeux,

1 .... Septimius Bassianus, fils de Septime Sévère et de Julia Domna, né le 4 avril 188 (à Lyon ?) — nommé César en 196 et appelé M. Aurelius Antoninus comme petit-fils de Marc-Aurèle par adoption posthume. — Auguste en juin 198, avec la puissance tribunitienne. — Marié en 203 à Plautilla, fille du Préfet du Prétoire Plautianus. — Empereur avec son frère le 4 février 211. — Seul Empereur par le meurtre de son frère, en février 212. — Tué par les soldats le 8 avril 217 — Consul en 202, 205, 208, 213. — Titres de *Pius*, *Félix* (208), *Britannicus* (209), *Armeniacus*, *Medicus*, *Parthicus*, *Germanicus*. — Après sa mort, fait dieu par le Sénat. — Ses surnoms populaires : Caracalla ou Caracallus, d'après un vêtement qu'il portait ; Taranta, nom d'un gladiateur.

Sa femme : Fulvia Plautilla, fille de Fulvius Plautianus. — Mariée à Caracalla en 203. — Qualifiée d'*Augusta* (les monnaies la représentent sous les noms et les emblêmes de *Vénus Victrix* et de *Junon nouvelle déesse*.) — Exilée (204 ou 205). — Tuée 212.

Frère de Caracalla : L. Septimius Géta, né le 27 mai 189, à Milan. — César en 198. — Auguste en 208, avec puissance tribunitienne. — Règne

avait été inquiet et passionné pour l'avenir de sa dynastie. La grande question politique est pour eux celle qui doit surgir le lendemain de leur mort. Il avait voulu préparer ses fils pour l'Empire et l'Empire pour ses fils. Efforts et prévisions qui sont presque toujours trompés !

Avait-il pu se faire illusion sur le caractère de ses fils et en particulier de Marc-Antonin ? Il avait voulu faire de Marc-Antonin un soldat, et à certains égards il avait réussi : Marc-Antonin, vigoureux, quoique de petite taille, faisait trente lieues à cheval (750 stades), nageait par une mer agitée, vivait volontiers avec les soldats, parlait leur langage, flattait leurs sentiments et surtout leur cupidité. Septime Sévère avait voulu aussi (car il n'oublia pas sa première nourrice, la rhétorique) faire de son fils un lettré, et il avait pour le premier moment assez bien réussi ; il fut un temps où Marc-Antonin aimait la conversation des philosophes et passait avec eux une bonne partie de sa journée. Septime Sévère enfin avait voulu ôter à son fils cette douceur de caractère qui avait fait le charme de son enfance, lui donner la dignité d'un prince et l'extérieur farouche d'un guerrier : à cet égard, Septime Sévère n'avait que trop bien réussi; cette nature douce et libérale était devenue une nature violente et sanguinaire, capable de parricide, on le croyait, capable de fratricide, on allait le voir.

avec son frère en février 211.— Tué, février 212.— Consul, 203, 205, 208 — *Pius, Felix* 208 ; *Britannicus* 209. (Son prénom de Lucius avait été changé en celui de Publius vers 205).— Fait dieu après sa mort.— Une seule inscription. (Henzen 5511) constate la courte royauté de Géta avec son frère.

Historiens : Dion LXXVII, Hérodien IV, Spartian. *in Caracallo, in Géta*, et les abréviateurs cités plus haut.

Septime Sévère avait-il pu se faire illusion sur la stabilité de l'ordre politique qu'il avait voulu établir ? Il est permis de le croire. Il pouvait être fier d'avoir simplifié le gouvernement impérial déjà si simple, et en le simplifiant, il devait croire l'avoir affermi. Il avait fait la puissance césarienne plus absolue que jamais ; il pouvait croire l'avoir faite plus durable. Il lui avait donné une sécurité, au moins apparente, que Néron et Domitien, toujours tremblants, n'avaient jamais eue. Il ne voyait pas, ce qui est bien visible pour nous dans l'histoire, qu'à partir de son règne et pendant près d'un siècle, l'armée allait être le seul César ; que cette armée *unifiée,* comme on dit aujourd'hui, serait un maître d'autant plus redoutable, maître fantasque, changeant, capricieux, perfide, tyran de l'Empire et de l'Empereur. Il avait fait l'épée toute-puissante ; mais dans quelle main serait cette toute-puissante épée ? et resterait-elle jamais longtemps dans une même main ?

Dès le lendemain de sa mort, et même avant sa mort, la question se posait entre ses deux fils en attendant qu'elle se posât entre sa race et une autre race. De ces deux frères depuis longtemps ennemis, lequel aurait la faveur de l'armée ? lequel aurait en main l'épée maîtresse de l'empire pour tourner contre l'autre la pointe de cette épée ?

Avant même que les honneurs funèbres eussent été complétement rendus à Sévère, le dissentiment éclatait de la manière la plus violente. Après que des obsèques militaires eurent été célébrées en Bretagne, que le corps de Sévère, brûlé en présence de l'armée, eut été mis

dans une urne de porphyre, on s'achemina vers Rome avec ces derniers débris de l'empereur mort, pour lui faire en face du Sénat et du peuple de plus solennelles funérailles. Mais, tout en faisant ensemble et avec leur mère ce funèbre voyage, les nouveaux Augustes ne cachèrent pas leurs haines et leurs défiances mutuelles. N'habitant jamais sous le même toit, ne s'asseyant jamais à la même table, toujours en garde contre le poison que l'un pouvait donner à l'autre, ils hâtèrent autant qu'ils purent cette longue traversée de l'Océan et de la Gaule, espérant trouver à Rome, en se séparant davantage, une sécurité plus grande [1].

A Rome, il leur fallut cependant paraître ensemble pour recevoir les vœux du Sénat et du peuple, porter ensemble l'urne de Sévère au monument des Antonins (Château Saint-Ange) devenus ses parents par une adoption posthume : Sévère y fut le dernier enseveli ; et du reste, après lui, les Césars n'eurent plus guère personne pour les ensevelir [2]. Il leur fallut assister ensemble à l'apothéose de Sévère, étrange comédie, où l'on joua pendant sept jours autour d'une figure de cire le simulacre de la maladie, de la mort, de l'ensevelissement, du bûcher, jusqu'à ce qu'un aigle, captif au sommet du bûcher et délivré par les flammes, figurât en s'envolant l'âme portée au rang des dieux [2]. Mais ni l'âme de Sévère, ni l'aigle qui la figurait, n'emportèrent dans l'Olympe la haine mutuelle de ses fils. Ils eurent à Rome, chacun sa demeure à part dans le palais, chacun ses gardes, chacun son armée ; ils

1 Hérodien IV, 1.
2 Hérodien III, 15, IV, 1.

ne se rencontrèrent qu'en public et dans les cérémonies officielles, s'évitèrent partout ailleurs et se détestèrent.

On eut même la pensée, pour les séparer davantage, de leur donner à chacun son Empire distinct. Antonin aurait eu l'Occident, Géta l'Orient ; la Méditerranée et le Bosphore formaient une limite naturelle ; on aurait coupé en deux la côte d'Afrique ; le Sénat se serait partagé, les sénateurs originaires d'Europe seraient restés à Rome; les autres seraient allés à Antioche[1] ou à Alexandrie, capitale de l'empire d'Orient. Byzance et Chalcédoine auraient été deux points fortifiés, et comme deux têtes de pont, gardées par deux camps ennemis. Cette pensée d'un Empire d'Orient s'était déjà produite une ou deux fois, mais jamais aussi sérieusement. S'il en faut croire Hérodien, dans un conseil de famille où ce plan se discutait, Julia serait intervenue, en larmes, demandant à ses fils, si, elle aussi, ils allaient se la partager, comme ils se partageaient le monde; en les embrassant et en cherchant à les rapprocher, elle aurait fait échouer ce projet. J'ai peine à admettre cette scène dramatique, racontée par un écrivain qui aime assez à embellir l'histoire. Ennemis déclarés comme l'étaient les deux frères, la sollicitude maternelle devait, autant que possible, les éloigner l'un de l'autre. Je croirais plutôt qu'un reste de patriotisme romain, non chez les jeunes princes, mais chez leurs conseillers, fit écarter cette pensée qui eut changé cette haine domestique en une guerre civile et htâé la fin de l'Empire.

Quoiqu'il en soit, la guerre continua de couver, nul

1 Hérodien IV, 1. Dion LXXVII, 16. Spartianus *in Severo, in fine.* Aurelius Victor, *de Cæsaribus.*

n'osant attaquer, mais chacun se préparant à se défendre. Géta avait plutôt le peuple en sa faveur. Son caractère, un peu âpre de sa nature, s'était adouci ; il était affable, familier même ; il aimait les lettres comme la plupart des empereurs romains affectaient de les aimer; mais, ce qui était bien plus rare chez les empereurs romains, il aimait ses amis. Ses traits portent l'empreinte d'une tristesse douce quoique un peu dédaigneuse. Marc-Antonin, au contraire, jouant le guerrier farouche, assombrissant son visage, me représente un de ces prétendus *vieux grognards*, comme nous en avons souvent rencontré, au chapeau de travers, à la respiration empestée de tabac et d'eau-de-vie, médiocres soldats, mais affectant d'être soldats plus que personne. Grâce à cet extérieur et à une familiarité grossière dans le camp, grâce au commandement militaire que seul il avait exercé, les soldats penchaient pour lui, et qui avait les soldats avait tout.

Au fond, c'était déjà lui qui gouvernait et il gouvernait en proscrivant. Dès les premiers jours de son empire, sans prendre un instant ce masque de débonnaireté hypocrite qui jusque-là avait semblé nécessaire à tout César débutant, il avait donné des ordres de disgrâce et même de mort. Il avait écarté de sa maison Papinien préfet du prétoire. Il avait fait périr Castor, l'affranchi de confiance de son père, Evhode, son propre précepteur, quoique celui-ci l'eût aidé jadis à faire périr Plautianus. La pauvre Plautilla retirée avec son frère à Lipari, n'avait pas langui longtemps, et avait reçu de son mari, à peine devenu empereur, l'ordre de mourir. Sur rien de tout cela, Géta n'avait été consulté, Géta n'avait point résisté ;

Géta ne gouvernait pas, il avait assez à faire de se défendre et il ne put se défendre longtemps.

Un jour en effet (février 212, l'année était à peine révolue depuis la mort de Sévère), sous prétexte d'une tentative de réconciliation, il est appelé à une entrevue dans la chambre de Julia. La présence de sa mère le rassure, et les gardes ou les gladiateurs qui veillaient nuit et jour autour de lui, s'arrêtent aux portes.

Mais il est à peine entré que des centurions, cachés à l'insu de Julia, s'élancent sur lui. Le malheureux, venu là sur la parole de sa mère, n'a que sa mère pour refuge: « Mère ! Mère ! s'écrie-t-il, secours-moi ; on me tue. » Il se jette dans ses bras, se pend à son cou, se réfugie pour ainsi dire dans le sein qui l'a porté ; Julia est couverte de son sang. En essayant une impuissante défense, elle est elle-même blessée à la main. Et ce fils, qu'elle vient de voir mourir, il ne lui sera pas permis de le pleurer. Marc-Antonin, l'abominable fratricide, lui interdit le deuil, et, mère pusillanime, elle obéit. Nous aussi, nous ou nos pères, avons vu le crime maître du pouvoir; nous savons tout ce qu'il a de force et tout ce qu'il rencontre de servilité.

Ce coup fait, Marc-Antonin va s'en faire absoudre par son maître, le soldat. Le soir même, il est au camp, répétant sur la route ce qu'on dit toujours en pareille occasion : un complot était formé, un crime allait être commis contre lui, il l'a prévenu. A peine entré dans l'enceinte du camp : « Salut, dit-il, mes camarades ; il m'est enfin permis de vous faire du bien » ; et il leur fait de si belles promesses, qu'il leur ferme la bouche, dit

l'historien, prête à s'ouvrir pour maudire son crime. « Je suis, dit-il, l'un de vous ; c'est à cause de vous que je veux vivre et pour vous combler de bienfaits. Tous les trésors vous appartiennent ; tout ce que je souhaite c'est de vivre avec vous, et, s'il se peut, de mourir avec vous. Je ne crains pas la mort, mais je veux mourir en combattant. C'est la seule mort digne d'un homme. » Ces belles paroles furent appuyées par une largesse de 2,500 deniers par tête[1]. Les soldats se turent et acceptèrent. Ainsi sont faits les soldats, ou plutôt les hommes.

Cependant tous les soldats n'étaient pas là, et tous les soldats ne prenaient pas aussi aisément leur parti de la mort de Géta. Géta avait eu ses gardes comme Marc-Antonin avait eu les siens. Ceux qui avaient le plus aimé Géta, ou qui aimaient le plus leur devoir, se tenaient à l'écart. Cantonnés ou retirés à Albe, ils disaient qu'ils avaient prêté serment à deux empereurs, qu'ils seraient fidèles aux deux empereurs. Marc-Antonin vint à Albe et eut peine à se faire ouvrir les portes de leur camp. Il fallut encore de nouveaux mensonges, de nouvelles promesses, des libéralités nouvelles, pour que cette dernière opposition militaire cédât et que tous les maîtres de l'empire proclamassent le fratricide seul empereur.

Le lendemain du meurtre, Marc-Antonin vint au Sénat. Il y vint avec une escorte bien plus nombreuse que de coutume ; des soldats entrèrent avec lui dans la Curie et

1 Voyez Dion LXXVII, 3. Hérodien IV. Ce dernier dit ici expressément Δραχμὰς Ἀττικάς. S'il faut prendre ce terme à la lettre, au lieu de le traduire par des deniers romains, ce serait toujours plus de 2000 francs par tête.

formèrent une double rangée entre les bancs des sénateurs, sérieux avertissement pour les pères conscrits. Lui-même par surcroît de précaution portait une cuirasse sous la toge sénatoriale. Il parla, toujours vaguement, des embûches que Géta lui aurait dressées, de son amour fraternel méconnu. Le Sénat osa être froid. Puis, Marc-Antonin se levant comme pour sortir et approchant de la porte afin d'être entendu du dehors[1]: « Grande nouvelle ! s'écria-t-il, et que la terre entière se réjouisse. Tous les exilés, quel que soit leur crime et quel que soit leur juge, vont revenir. » La nouvelle n'était rien moins que réjouissante pour le Sénat et pour les gens de bien. Sévère avait été un tyran, et parmi ses condamnés, il y avait sans doute des proscrits politiques. Mais Sévère avait aussi été un justicier exact, et les exilés de son règne étaient en grande partie des voleurs ou des meurtriers. C'étaient là ceux que le meurtrier Marc-Antonin rendait à leur patrie.

Il n'était cependant pas rassuré et passa la nuit au camp. Il n'osait encore proscrire, et, quand il rencontra sur son chemin des femmes qui pleuraient Géta, on put le dissuader de jeter sur elles ses soldats. Mais le jour suivant, quand il eut osé se montrer au peuple ; quand, pour aller rendre grâces à Jupiter, il eut gravi les degrés du Capitole, appuyé sur le préfet du prétoire Papinien qu'il allait mettre à mort, sur le préfet de la ville Fabius Cilo qu'il allait également condamner, parlant à d'autres sénateurs qu'il allait faire périr : alors enfin, rassuré par la lâcheté universelle, il osa agir. Géta était mort ; mais

1 Spartianus *in Caracalla*.

les amis, les commensaux, les sénateurs, les affidés, les gardes de Géta vivaient. Le massacre commença dans le palais. Tout ce qui habitait chez Géta, jusqu'à des enfants à la mamelle, fut mis à mort. Tout ce qui avait seulement connu ou rencontré Géta, les histrions qu'il protégeait, les athlètes et les cochers qui avaient été ses amis à l'amphithéâtre ou au cirque, les affranchis qui géraient ses biens, furent tenus pour suspects et livrés à la merci des soldats ; on tua les gens au bain, à la table, au lit, dans la rue, partout. Quant aux grands personnages, sénateurs ou femmes de sénateurs, on les honora d'un ordre spécial de l'empereur ou d'un affidé de l'empereur, donné au centurion pour les tuer. Les corps furent jetés dans la rue, traînés au Tibre ou à la voirie. Un Pétronius fut tué auprès du temple d'Antonin le Pieux. Le célèbre érudit, Sérénus Sammonicus, ami de Géta et qui lui avait dédié ses ouvrages, fut frappé comme il était à table. Une fille de Marc-Aurèle, vieille et que tous les princes avaient honorée ne fût-ce qu'à cause du nom de son père, fut tuée parce qu'elle avait pleuré avec Julia la mort de Géta [1]. Avec elle périt un Pompeianus, petit-fils de Marc-Aurèle et fils de Lucille. Vers le même temps, périt le consul Helvius Pertinax, fils de celui qui avait été empereur; mais n'avait-il pas mérité la mort ? Lorsqu'au sénat le

1 Hérodien IV. Elle s'appelait Cornificia et son mari était un Petronius Mamertinus qui avait été tué avec son fils sous Commode. Lampride *in Commodo* 7. « Elle pleura d'abord beaucoup, rappelant son père, son aïeul « Antonin et son frère Commode; mais enfin elle ajouta : Malheureuse âme, « enfermée dans un corps malade, sors de ta prison, sois libre, montre à « tes ennemis que, quoi qu'ils fassent, tu es la fille de Marc-Aurèle. » Et comme par honneur, on lui avait laissé le choix de la mort, elle se dépouilla de ses parures, s'apprêta pour mourir et se fit ouvrir les veines. Dion. *Fragm. apud Maïum* p. 230,

préteur, lisant un édit, énumérait tous les titres de l'empereur : *Parthique* (vainqueur des Parthes), *Sarmatique* (vainqueur des Sarmates) Helvius ajouta *Gétique* (vainqueur des Gètes ou vainqueur de Géta)[1]; ce quolibet sanglant, joint à sa popularité, joint au souvenir de l'empereur son père, causa sa mort. Celui qui avait tué son propre frère, ne devait pas épargner ses cousins; un Septimius Sévérus africain, que l'empereur son oncle avait fait sénateur, reçut en deux jours deux messages de l'empereur son cousin : le premier jour, un plat de sa table (genre de politesse assez familier aux Romains); le second jour, des meurtriers ; il sauta par une fenêtre pour leur échapper, se cassa la jambe, se traîna en rampant jusqu'auprès de sa femme et fut tué devant elle. Ainsi trois dynasties impériales, celle des Antonins, celle de Pertinax et celle même de Sévère étaient proscrites à la fois. Ce fut toujours à Rome une situation peu sûre que celle de fils ou de cousin d'un empereur passé[2] ou même de l'empereur présent.

Une sentence de mort avait été portée, comme je l'ai dit, contre les deux préfets, Papinien et Cilo. C'étaient deux grands amis et confidents de Sévère. Nous connaissons déjà Papinien, ce jurisconsulte soldat, allié, ami et condisciple de Sévère, son compagnon dans la guerre de Bretagne, témoin des complots parricides de Marc-Antonin, témoin aussi de sa haine pour Géta avec qui il avait cherché à le réconcilier. Un pareil témoin ne devait pas vivre. On ajoute (et ce sont là de ces faits que

1 Spartianus *in Geta, in Caracalla.*
2 Quæ res nulli facile privato tuto fuit. Spart. *in Severo.*

nous sommes heureux de croire), que Papinien, interpellé par l'empereur fratricide de justifier devant le Sénat le meurtre de Géta, osa répondre : « Il est plus facile de commettre un pareil crime que de le justifier. » Les soldats le menèrent au palais et le frappèrent de mort devant l'empereur lui-même ; seulement celui-ci trouva mauvais qu'on se fût servi de la hâche : « Tu aurais dû, dit-il à l'assassin, te servir du glaive pour exécuter mes ordres. » Singulier scrupule d'étiquette ! Un fils de Papinien, questeur et qui, trois jours auparavant, avait donné en cette qualité des jeux magnifiques, périt avec son père ou peu après [1].

Fabius Cilo fut plus heureux. Préfet de Rome, il avait appris au peuple à le respecter et à l'aimer ; confident des princes, il leur avait prêché la concorde fraternelle. Il avait eu part, comme Evhode, à l'éducation de Marc-Antonin ; Marc-Antonin affectait parfois de l'appeler son père et disait : « Ceux qui sont ses ennemis sont aussi les miens [2]. » Aussi voulut-il traiter cet apôtre de la concorde comme il avait traité Evhode. Les prétoriens arrivent chez Cilo, le trouvent au bain, pillent sa maison, l'emmènent en tunique et en pantoufles ; ivres de pillage sinon de vin, ils le frappent au visage, déchirent sa tunique, le conduisent par la Voie sacrée au palais. Marc-Antonin voulait être témoin de cette mort, comme de celle de Papinien. Le peuple cependant, qui avait encore quelque

1 L'inscription suivante, précieuse si elle était vraie :

AEMILIO PAVLO PAPINIANO
PRAEF. PRAET IVR. CONS.
Q. VIX ANN. XXXVI, M. IV, D. X, (!)
HOSTILIVS PAPINIANVS
EVGENIA GRACILIS (!)
TVRBATO ORDINE IN SENIO.
HEV PARENTES INFELICES FILIO OPT.
P. M. FECERVNT

(*Gruter*, p. 348, 8.)

2 Dion LXXVII, 5, *fragm. Vatic.*, p. 742.

audace, gémit et s'irrite. Des soldats des cohortes urbaines, qui étaient à proprement parler les soldats du préfet de Rome, s'indignent de cet outrage fait à leur chef; peuple et soldats se soulèvent contre les prétoriens. Marc-Antonin accourt; et, désespérant de faire tuer Cilo, il se résigne à l'embrasser, lui jette sa propre chlamyde sur les épaules, s'indigne contre ceux qui outragent ainsi son père, et fait décapiter les soldats, maladroits exécuteurs d'un ordre qu'il est contraint de désavouer. La tyrannie a aussi, pour la consolation de l'espèce humaine, ses heures de faiblesse et de crainte.

Mais en général c'était pour elle un temps de triomphe. Un grand crime accompli et devant lequel tout un peuple baisse la tête met le comble à la puissance d'un tyran. Marc-Antonin, le lendemain du fratricide, comme Néron le lendemain du matricide, se sentait plus puissant que jamais. L'historien Dion avait dressé une liste des victimes les plus illustres que son abréviateur Xiphilin a trouvée trop longue et a discrètement supprimée. Mais, illustres ou obscures, Dion en comptait jusqu'à vingt mille, hommes, femmes ou enfants. Quand il s'agit d'appuyer le meurtre d'un frère, ce n'est peut-être pas trop de celui de vingt mille concitoyens [1].

En même temps, des meurtres d'un autre genre ensanglantaient l'amphithéâtre, ceux-là destinés, non pas à consolider le fait accompli, mais à le célébrer. Éléphants, rhinocéros, tigres, hippotigres (tigres de haute taille) tuaient ou étaient tués sur l'arène; les gladiateurs y périssaient par centaines ; un d'entre eux et des plus cé-

[1] Xiphelin LXXVII, 4, 5, 6.

lèbres était contraint, pour charmer Antonin, de combattre trois fois le même jour, et, vaincu dans le troisième combat, Antonin le consolait par de magnifiques funérailles. Le crime heureux célébrait ainsi son triomphe.

Mais non ! le crime n'était pas heureux. Le criminel était un païen, païen bien dégénéré de l'hellénisme antique et de la sévère religion romaine, mais païen cependant, superstitieux, croyant à quelque chose au dessus de lui, sans trop savoir à quoi, mais croyant à quelque chose. Ce criminel avait des remords ; le crime moderne, le crime athée, matérialiste, sceptique, n'en a pas. Chose étrange ! Marc-Antonin pleurait Géta ; lui qui avait défendu à sa mère de le pleurer, il versait des larmes quand on prononçait ce nom. Aussi le nom, l'image de Géta dut-elle disparaître pour ne pas éveiller ses remords. Les inscriptions subsistent en foule où le nom du frère assassiné a été visiblement effacé et remplacé par des épithètes honorifiques qui suivent le nom du frère assassin. La comédie qui donnait si fréquemment à des esclaves le nom de Géta, dut les appeler autrement. Géta eut même de magnifiques funérailles comme les avait eues le gladiateur Baton. « Qu'il soit dieu, pouvu qu'il ne soit plus de ce monde (*sit divus dummodo non sit vivus*) », avait dit son assassin en jouant sur les mots. Géta fut un dieu ; son âme, figurée par un aigle, fut envoyée au ciel, et l'urne qui contenait ses cendres fut déposée dans le monument de sa famille [1]. L'honneur était médiocre et ces

[1] Spart. (*in Geta* 7.) indique un monument bâti par Sévère en forme de *septizonium*, mais distinct du *septizonium* attenant au palais, puisqu'il était sur la voie Appia, à droite avant d'entrer à Rome.

hommages officiels rendus par le meurtrier à la victime ne sont pas rares. Mais Marc-Antonin allait plus loin et prenait soin de venger sa victime. Au sang des amis de Géta, il mêlait le sang de ses propres complices dans le meurtre de Géta. L'un d'eux, le second préfet du prétoire, Mécius Létus, reçut du poison de la main de son maître et fut des premiers qui périrent. Telle était, dit un écrivain, la mobilité de cet esprit ou peut-être sa soif de sang, qu'il tuait tantôt les partisans de Géta, tantôt ses ennemis, selon que le sort les lui faisait rencontrer. Mais ni ce châtiment des assassins, si de semblables tueries peuvent s'appeler du nom de châtiment, ni les vains honneurs rendus au mort, ni les soins pris pour en écarter le souvenir, ne calmaient cette conscience dépravée du païen qui n'est pas la conscience abrutie du matérialiste. La vision de Géta le poursuivait ; son frère et son père couraient sur lui l'épée à la main. Il appelait la magie à son aide, il évoquait les morts, il évoquait son père, mais son père ne venait pas ; il évoquait son digne prédécesseur Commode, Commode lui apparaissait et lui disait ce seul mot : « Cours vite au supplice. »

Mais enfin, grâce à son crime, Marc-Antonin était seul Empereur ; il gouvernait, non pas sans conseiller, sans aide, sans influence basse ou élevée qui contribuât à le diriger ; il gouvernait, cependant, par son propre sens et par sa volonté. Marc-Antonin criminel, dépravé, mobile, capricieux, extravagant en certaines choses, n'était pas un fou à cette époque. Il l'était moins que Néron et Domitien eux-mêmes ; il l'était moins sur-

tout que Caligula. Nous ne voyons guère sous lui d'affranchi tout-puissant, de préfet du prétoire maître de l'Empire plus que l'Empereur. Quelques historiens semblent dire que Julia exerçait sur lui une influence presque dominante. Pour l'honneur du sentiment maternel, je ne veux pas le croire ; il serait trop odieux qu'une mère restât puissante sur l'esprit d'un fils meurtrier de son autre fils. Il est vrai que, pour compromettre la mère de Géta, Marc-Antonin aimait à lui donner certaines marques de confiance, à mettre son nom [1] à la fin de ses lettres au Sénat, à la faire écrire à sa place [2]. Mais tout atteste que les conseils de sa mère n'étaient guère écoutés. Marc-Antonin gouvernait véritablement par lui-même.

Son gouvernement, du reste, fut des plus simples. Toute sa politique se réduisit à la maxime de son père mise en pratique plus encore que ne l'avait fait son père : « Payez bien les soldats et moquez-vous de tout le reste. » Son règne fut le règne de Sévère, moins ce que le règne de Sévère avait eu d'utile, de louable, de régulier.

1 C'était la formule : Ego, mater, exercitusque valemus. Dion LXXVII, 18.

2 Quelques écrivains vont plus loin encore. Selon eux, Julia Domna aurait été, non la mère, mais la belle-mère de Caracalla lequel serait né du premier mariage de Sévère; et Julia, toujours belle dans son âge mûr, aurait séduit son beau-fils après la mort de Géta, et un mariage aurait eu lieu, réprouvé par toutes les lois religieuses et civiles de Rome, mais autorisé par la toute puissance impériale (voir Spart. *in Carac.* et d'après lui Aur. Victor, *Epit.*). Mais ce récit est démenti par les dates. Julie fut mariée à Sévère du vivant de Faustine, c'est-à-dire avant l'an 175. Caracalla né en 188 ne pouvait donc être fils du premier mariage. En outre, Julie, pour peu qu'on lui suppose 15 ans à l'époque de son mariage, devait en avoir au moins 52 à l'époque de la mort de Géta, ce qui rend la séduction peu vraisemblable. D'ailleurs, Dion, contemporain, présent à Rome et peu ami de Caracalla, parle toujours de Julie comme mère de ce prince, et en tous cas n'eût pas manqué de signaler un fait aussi monstrueux. Cela n'empêche pas, du reste, d'admettre le surnom de Jocaste donné à Julie par les Alexandrins. La rumeur populaire peut tout supposer et même tout croire.

Sévère, quoiqu'il en dît, ne s'était pas moqué de tout. Il ne s'était même pas toujours moqué du Sénat, cet éternel proscrit des empereurs tyranniques; il était intervenu un jour pour relever la dignité de ce corps. Sous Marc-Antonin au contraire, le Sénat ne fut qu'un souffre-douleur, sujet à toutes les persécutions, à toutes les exactions, à tous les mépris. Il ne saluait même pas les premiers du Sénat, et sa mère, à son exemple ou par son ordre, en faisait autant. Mais par compensation le Sénat était chargé particulièrement de payer les voyages impériaux. « Lorsque Marc-Antonin allait partir de Rome, raconte le sénateur Dion, nous recevions l'ordre de lui préparer à nos frais des édifices somptueux pour l'héberger sur sa route, et cela même pendant ses voyages les plus courts ; nous lui avons ainsi bâti des palais qu'il n'a jamais habités et qu'il n'a pas même vus. Nous lui avons bâti en outre, dans tous les lieux où il a passé l'hiver, des amphithéâtres et des cirques qu'on démolissait après son départ. Il ne voulait que nous ruiner » [1].

Sévère ne s'était pas joué non plus de la justice impériale, et de ce conseil des juges dont il avait fait comme un autre Sénat. Il avait été juge assidu, impartial, jurisconsulte lui-même ou ami des jurisconsultes. Le soldat Marc-Antonin ne se soucia de rien de tout cela ; il appliquait trop à la lettre le bienheureux précepte paternel. La plainte du pauvre Dion, qui faisait partie de ce conseil, est ici encore bonne à entendre : « Antonin, dit-il, rendait rarement, ou plutôt ne rendait jamais la justice. » Il laissait sans doute les jurisconsultes du palais répondre

1 Dion LXXVII, 9.

aux requêtes et mettre son cachet sur des rescrits qu'il ne lisait pas, ce qui fait que les actes de ce genre qui nous sont restés sous son nom sont empreints comme tous les autres du sagace bon sens et de l'esprit à la fois équitable et logique des légistes romains. Mais siéger sur un tribunal, ouïr des plaideurs, cette fonction impériale que Néron et Domitien eux-mêmes, ces princes jeunes et élégants, n'avaient pas dédaignée, était souverainement méprisée de Marc-Antonin. «Il nous faisait dire parfois qu'au lever du jour, il viendrait traiter avec nous les affaires publiques ou privées ; nous arrivions et il nous faisait attendre jusqu'à midi, souvent jusqu'au soir, non pas même dans le vestibule, mais aux portes du palais. Lui, pendant ce temps, écoutait les rapports de sa police [1], ou bien s'exerçait à conduire des chars, tuait des bêtes à coups de flèches, faisait le gladiateur, buvait, s'enivrait. Devant nous passaient des plats, des coupes pleines de vin, qu'on portait de sa part aux soldats de garde. Après une longue attente, il nous faisait enfin appeler pour siéger. » Ainsi était traité ce conseil, à la fois judiciaire et politique, dont Sévère avait voulu faire un contre-poids au Sénat et un point d'appui pour sa dynastie.

Sévère également avait eu souci et grand souci de la bonne administration des finances. Nous avons dit dans quel état prospère il avait laissé le trésor romain. Marc-Antonin, étendant aux questions financières le principe d'universel mépris que son père lui avait enseigné, avait, au bout de peu de jours, retiré les épargnes

1 'Εφιλοπραγμόνευει, ce mot est expliqué dans Dion par ce qui précède LXXVII, 17

paternelles des temples où elles étaient prudemment déposées, les avait dissipées et livrées aux soldats. Les seules libéralités faites aux prétoriens, au lendemain de la mort de Géta, avaient réduit presque à rien les économies de Sévère. On y suppléait par les moyens qu'emploient « les pouvoirs forts ». On créait de nouveaux impôts ; on élevait les droits de succession et d'affranchissement de cinq pour cent à dix pour cent[1] ; les droits de succession étaient, dès cette époque, la commode et inépuisable ressource des gouvernements embarrassés. On faisait de la fausse monnaie, cette autre ressource que les gouvernements européens eux-mêmes ont longtemps pratiquée ; on donnait au peuple du plomb argenté pour de l'argent, du cuivre doré pour de l'or[2]. Le peuple pouvait se plaindre s'il le voulait, se révolter même ; qu'importait quand on avait l'armée pour soi ? « Seul au monde, disait-il, je dois avoir de l'argent pour en donner à mes soldats. » Les dépenses de l'armée s'accrurent, sous son règne, de soixante-dix millions de drachmes par an[3]. Quand Julia, dont la philosophie était sujette à des éclipses, mais qui avait du sens et de l'esprit, hasardait quelque remontrance à son fils : « Bien ou mal acquis, lui disait-elle, avant peu tu n'auras plus de revenus » ; Marc-Antonin montrant son épée : « Ne crains rien, mère, répondait-il, tant que j'aurai celle-ci, l'argent ne nous manquera pas. »

Encore une différence entre le père et le fils : Sévère,

1 Dion LXXVII, 9, LXXVIII, 12. Attribution au fisc des legs devenus caduques quand il n'y avait ni enfants, ni ascendants du testateur. Ulpien *Reg.* XVII, 2 *Fragm. de jure fisci*, § 3.
2 Dion LXXVII, 14.
3 Dion LXXVIII, 36.

rhéteur, grammairien, jurisconsulte, quoiqu'en même temps soldat, avait eu souci des lettres et de l'étude. Il avait voulu que ses fils vécussent au milieu des savants et des philosophes, et ses fils, l'un et l'autre doués d'une vive intelligence, avaient profité de ce contact. Aux premiers temps de son Empire, Marc-Antonin aimait encore la société des gens lettrés. Mais à la longue, l'affectation d'une certaine rudesse militaire, la brutalité de sa politique et plus encore la brutalité honteuse de sa vie personnelle, lui firent classer à leur tour les lettres et la science parmi les choses dont il devait se moquer. « Il oublia, nous dit-on, la science au point de n'en plus savoir le nom; son intelligence, son esprit naturel, sa promptitude à la répartie, ne lui servirent plus qu'à dire brutalement des choses brutales [1]. »

Sévère avait eu souci de sa propre dignité plus encore que de la science. Sérieux dans sa vie privée, il ne prenait qu'une part officielle à ces divertissements populaires pour lesquels il se montrait si magnifique. Marc-Antonin jugea au contraire que, quand on a une armée, on peut se passer de dignité personnelle. Pas plus que Néron et Caligula, il ne se priva de ces exhibitions de sa personne au cirque et à l'amphithéâtre qui blessaient à un si haut degré l'ancienne dignité romaine. Non-seulement les principaux objets de ses soins et de ses largesses furent (après ses soldats) ses bouffons, ses gladiateurs, ses cochers, ses chevaux et ses bêtes sauvages; mais lui-même chassait devant le peuple, c'est-à-dire perçait de flèches le malheureux gibier qu'on poussait devant lui dans l'arène. Un

1 Dion LXXVII, 11.

jour il tua de sa main des sangliers au nombre de cent ; il prit même un triste et sot plaisir à tuer ainsi des chevaux; il se faisait fournir ce singulier gibier par les écuries des sénateurs. Il mena des chars dans le cirque, avec l'habit de la faction bleue, plus ardent que nul autre cocher. Il imagina même, un jour où il courait, et où, comme de raison, il devait être vainqueur, de faire présider les jeux par quelque personnage riche ; en passant devant lui, il le saluait du fouet, et, la course terminée, venait lui demander, comme le dernier cocher, une pièce d'or: ce qui ne l'empêchait pas de comparer son char à celui d'Apollon et lui-même au soleil [1].

Un dernier mot: Sévère avait toujours tenu grand compte du peuple de Rome, et même les pires Césars n'avaient pas laissé que de flatter et de choyer le peuple-roi. Est-ce pour l'amour du peuple ou pour la seule satisfaction de son orgueil, que Marc-Antonin, suivant du moins en cela les traces de son père, voulut donner de nouveaux monuments à cette Rome où les monuments surabondaient, érigea un portique où les actes glorieux de son père étaient représentés, fit sa *Voie neuve*, la plus belle, dit-on, des rues de Rome, et sur cette voie, construisit ces thermes gigantesques que Dioclétien seul devait surpasser? Le marbre, la mosaïque, les statues, les peintures, la voûte circulaire soutenue par des colonnes de bronze et qu'un siècle plus tard les architectes déclaraient impossible à reproduire, les seize cents siéges de marbre destinés seulement à essuyer les baigneurs, toutes ces magnificences furent-elles consacrées

1 Dion LXXVII, 10.

aux voluptés du peuple de Rome ou au seul orgueil de son Empereur ? Nous ne le savons, toujours est-il que, sauf ces largesses architecturales et quelques distributions d'argent [1], le peuple de Rome se trouvait médiocrement traité par son Empereur. Le peuple avait des spectacles, mais il craignait de manquer de pain. Les approvisionnements de blé, que Sévère avaient faits si abondants, avaient été gaspillés au profit des soldats ; l'argent et l'or de son épargne s'étaient changés en cuivre; son préfet de Rome, Fabius Cilo, à peine sauvé de la mort, avait été remplacé, à la honte du Sénat et du peuple, par l'eunuque espagnol Sempronius Rufus, jadis exilé par Sévère pour empoisonnement et magie. Le prince dans ses discours et ses proclamations ne ménageait pas le peuple plus que le Sénat. Il jetait au Sénat le nom de Tibère, le fondateur du despotisme anti-sénatorial, à la démocratie romaine le nom de Sylla, le tyran aristocrate de l'ancienne Rome : c'étaient là ses héros. Il fit rechercher le tombeau de Sylla et lui éleva un monument. Dans les rues, l'arrogance des soldats choquait le peuple ; Caracalla payait des soldats espions et dénonciateurs, se faisait rapporter par eux les plus petites nouvelles, s'amusait ou s'inquiétait de leurs rapports, les protégeait et n'entendait pas que personne autre que lui se crût en droit de les punir. Au cirque, le peuple ose un jour railler un cocher favori de l'Empereur : Marc-Antonin s'indigne, lance des soldats sur le peuple, ordonnant de frapper ceux qui ont sifflé ; les soldats, ne sachant guère qui avait sifflé ou non,

1 Les monnaies mentionnent trois congiaires de Caracalla pendant son règne en 211, 212 et 214.

frappent au hasard, tuent, épargnent seulement ceux qui paient pour être épargnés [1]. C'est ainsi que Marc-Antonin, payant bien ses soldats, se moquait de son peuple comme de tout le reste.

Se moquait-il également du peuple des provinces, c'est-à-dire de son Empire tout entier? Il est vrai, l'extrême indulgence de quelques modernes a cru découvrir un bienfait de Caracalla en faveur des sujets de Rome ; il aurait été, nous dit-on, généreux, libéral, philanthrope, progressif; il aurait couronné par un heureux dénouement ce travail de tant de siècles par lequel les plébéiens étaient d'abord montés au niveau des patriciens, puis l'Italie au niveau de la cité romaine, puis nombre de familles provinciales au niveau des plus anciennes familles de Rome et du Sénat; il aurait institué une admirable égalité entre les hommes libres de l'Empire devenus tous à la fois citoyens romains. Le prince qui a ainsi marché dans la voie du progrès, et signé un édit aussi glorieux, mérite sans doute, aux yeux de ces juges bienveillants, qu'on excuse quelque excentricité de son imagination et quelques intempérances de son caractère.

Le fait en lui-même est incontestable : l'édit qui a nivelé les conditions de l'Empire doit, malgré quelques opinions contraires, être attribué à Marc-Antonin Caracalla. Mais, pour le bien juger, il faut dire avant tout ce qu'était, à cette époque, la dignité de citoyen romain.

Le citoyen romain avait en d'autres temps vécu sous des lois protectrices de sa vie, de son honneur, de sa liberté. Sans un jugement du peuple, à peu près impra-

1 Hérodien.

ticable dans les derniers temps de la république, il n'avait pu ni être emprisonné, ni être fustigé, ni être puni de mort; la peine la plus grave contre lui était l'exil. Mais ces libertés républicaines avaient péri avec la république; l'Empereur, représentant le peuple, pouvait, en droit aussi bien que le peuple, mais en fait plus aisément que le peuple, condamner à la prison, aux verges, à la mort. Le droit du citoyen romain ne fut donc plus qu'un droit d'appel à l'Empereur ; et bientôt, le cours des temps, la puissance croissante des proconsuls, l'augmentation du nombre des citoyens, rendirent ce droit d'appel à peu près impraticable. Il devait l'être, à plus forte raison, le jour où le monde entier, cent millions d'hommes, deviendraient citoyens romains ; ce jour-là, comme il était impossible que l'Empereur fût le juge unique de ces cent millions d'hommes, le droit d'appel du citoyen romain devait passer pour anéanti.

Le citoyen romain avait eu aussi des priviléges pécuniaires. Sous la république, on l'avait déclaré exempt de l'impôt personnel (la capitation) ; mais, si ce privilége avait pu subsister encore lorsqu'il y avait deux millions ou même dix millions de citoyens, il ne devait plus se maintenir le jour où il y en aurait cent millions. Aussi est-il bien certain que, malgré la transformation des sujets en citoyens, la capitation ne disparut nullement des lois romaines. — Il y avait encore, quant à l'impôt foncier, une immunité pour le citoyen romain, en ce sens que les terres d'Italie et quelques autres points assimilés au sol italique étaient exempts de certains tributs ; mais cette exemption, privilége de la terre et non pas de l'homme,

ne put être ni augmentée, ni diminuée par l'extension de la cité romaine.

Pas plus donc en fait d'impôts qu'en fait de liberté, le monde ne gagnait rien à devenir citoyen romain : au contraire, il y perdait. Depuis longtemps, en effet, afin de compenser ces immunités du citoyen romain, fâcheuses pour le trésor, Auguste avait établi un impôt sur les successions, payable par les seuls citoyens romains ; Marc-Antonin venait même de doubler cet impôt, il l'avait porté de 5 0[0 à 10 0[0 [1] et avait supprimé certains cas d'exemptions. On peut dire en toute vérité qu'au temps de Marc-Antonin, le privilége du citoyen romain se réduisait à payer un impôt de plus.

Aussi, ce fut un triomphe de sagacité fiscale et pas autre chose, que de décupler le nombre de ces contribuables, et d'infliger à toute la population de l'Empire le coûteux honneur de la cité romaine. Les cent millions de sujets de l'Empire, loin d'acquérir soit une liberté, soit une immunité de plus, apprirent seulement qu'au jour de leur mort, le publicain viendrait demander à leur succession l'acquittement de ce droit fiscal auquel les nations modernes sont si bien accoutumées, mais auquel Rome avait eu une peine extrême à se résigner. La grande révolution sociale et philanthropique amenée par

1 Dion Cassius (LXXVII, 9) explique que Caracalla porta du vingtième au dixième l'impôt sur les successions et ceux sur les affranchissements, les hérédités testamentaires et les donations, supprimant en même temps les exemptions qui existaient en faveur des parents les plus proches. Voilà pourquoi le jurisconsulte Ulpien, écrivant sous Caracalla, qualifie l'impôt des successions *decima* au lieu du terme usité aux autres époques, *vigesima*. *Instit.* II, *in Collatione legum Mosaicar. et Roman.*. Après Caracalla, l'impôt redescendit à son ancien taux et reprit son nom de *vigesima*, Dion LXXVIII, 12. Lampride *in Elagabalo*.

l'édit de Marc-Antonin ne fut que cela et rien autre chose. Il ne faut pas même accuser ici Marc-Antonin d'hypocrisie. Il ne pouvait tromper personne et ne chercha à tromper personne. Il doit être bien étonné aujourd'hui, s'il se doute que certains historiens démocrates de notre siècle l'ont traité à ce propos de libéral et d'homme du progrès.

Aussi cette grande révolution accomplie par lui n'a-t-elle causé de son temps aucune émotion de joie, ni après lui, aucune reconnaissance. Les peuples de l'Empire n'ont pas chanté un hymne d'action de grâces le jour où ils ont été sujets à payer au trésor romain le dixième de leurs capitaux. Une seule ligne du jurisconsulte Ulpien [1], deux lignes de Dion Cassius [2] qui parle de la mesure comme d'un acte de pure oppression fiscale, voilà ce qui nous reste de témoignages contemporains au sujet de cet édit devenu célèbre chez les modernes. Les peuples ont même prêté si peu d'attention au bienfait qu'ils ont fini par ne plus savoir exactement le nom du bienfaiteur. Aurelius Victor qui vivait sous Constantin semble attribuer cet édit à Marc-Aurèle [3]. Justinien, empereur jurisconsulte et partisan des réformes libérales, connaît si mal l'édit du fils de Sévère que, non-seulement

1 In orbe romano qui sunt, ex constitutione imp. Antonini, cives romani effecti sunt. Ulpian. *Ad edictum* XXII; *Dig.* 17 *De statu hominum* (I, 5).

2 « Pour ce motif, » (pour accroître le produit de l'impôt) « il déclara romains tous les habitants de son Empire, leur accordant en apparence un honneur, mais en réalité y trouvant surtout son profit à cause des impôts que les étrangers étaient dispensés de payer. » Οὗ ἕνεκα καὶ Ρωμαίους πάντας τους ἐν τῇ ἀρχῇ αὐτοῦ, λόγῳ μὲν τιμῶν, ἔργῳ δε ὅπως πλείω αὐτῷ καὶ ἐκ τοιούτου προσῄ, διά το τούς ξένους τα πολλά αυτῶν μὴ συντελεῖν ἀπεδειξεν. LXXVII, 9.

3 Data cunctis promiscue civitas romana. *De Cæsaribus* 16.

il ne l'insère pas dans son Code où figurent des milliers d'autres, mais il attribue à Antonin le Pieux l'acte d'Antonin Caracalla [1]. Saint Jean Chrysostôme veut le faire remonter à Hadrien. Saint Augustin n'en nomme pas l'auteur; mais, vivant deux siècles après la mesure accomplie et ne connaissant pas les conditions où elle s'est produite, il s'extasie comme les modernes et prête à l'auteur de l'édit le sentiment libéral dont lui-même est animé [2]. Voilà tout ce qui nous reste sur ce grand fait social. Si Caracalla avait été véritablement libéral, le monde romain aurait été bien ingrat.

Ne l'accusons pas d'ingratitude. Si on lui donnait l'égalité, c'était l'égalité sous l'oppression. Ces distinctions de nationalité, chères aux peuples auxquels elles rappelaient les souvenirs de leurs aïeux, se liaient à ce qui leur restait de liberté municipale et personnelle. Bien des cités étaient libres, dans une mesure sans doute fort restreinte, mais un peu libres encore, en vertu des traités que leurs aïeux avaient conclus avec Rome ; car Rome avait gagné le monde plus qu'elle ne l'avait conquis. Sous le joug impérial, on les appelait encore cités libres, cités confédérées, peuples alliés, par opposition aux peuples et aux cités tributaires. Mais, quand elles furent toutes romaines, toutes uniformément dépouillées de leur gloire passée et de leur liberté présente, uniformément transformées en municipes romains avec décurions et duumvirs, uniformément soumises au proconsul et au publicain;

1 *Novelle* LXXVIII, 5.
2 Quod postea gravissime et humanissime factum est. *De civitate Dei*, V. 17.

payant uniformément le tribut au fisc de l'empereur et le droit de succession au trésor de l'empire, l'impôt des peuples vaincus et l'impôt du peuple vainqueur ; uniformément privées, ou peu s'en fallait, de leur juridiction locale [1] et de leur droit civil héréditaire ; uniformément sujettes à la prison, aux verges, à la peine de mort, à la torture, avec ou sans appel à César ; uniformément sujettes par dessus tout à cette prépondérance du soldat, arrogante et rapace, qui était la raison suprême de l'empire : croyez-moi, elles ne remercièrent en rien et elles n'eurent aucune raison de remercier Marc-Antonin Caracalla.

Quant à celui-ci, ne s'inquiétant guère plus des murmures de ses contemporains que de l'enthousiasme futur de la postérité démocratique, il fut ravi de ces quatre lignes d'édit si ingénieusement imaginées pour décupler (et probablement plus que décupler) l'impôt peut-être le plus fructueux, mais en même temps le plus détesté de son empire. Il avait besoin d'argent plus que Néron et Caligula ; car, outre ses caprices personnels, il avait à payer une armée plus nombreuse, plus gâtée, plus exigeante que la leur. Mais aussi cette armée, rendue fidèle à force d'argent, devait lui tenir lieu de tout ; elle lui permettait de mépriser et de dépouiller les sénateurs, de se jouer du vénérable conseil de l'empire, de gaspiller les trésors et les approvisionnements de son père, de traiter cavalièrement le peuple-roi au cirque et ailleurs, de se rendre même ridicule aux yeux de celui-ci sans se

1 Sur l'assimilation à cet égard des villes de provinces aux villes d'Italie, voyez le *Digeste*, 4, § 3 et 4 *de damno infecto* (XXXIX).

rendre pour cela moins redoutable. Les soldats veillaient pour lui, régnaient pour lui, rançonnaient les peuples pour lui. Les soldats, en un mot, lui permettaient de se passer de tout le monde et de se moquer de tout.

Maintenant, ces soldats, seuls êtres dans l'empire dont il ne lui fut pas permis de se moquer, comment se les assurait-il ? Qu'en faisait-il ? Comment accomplissait-il en un mot la première partie du précepte paternel dont il accomplissait si bien la seconde ? C'est ce qui nous reste à dire.

---

## CHAPITRE II

### CARACALLA DANS SON CAMP

— 212-217 —

rc-Antonin n'aimait point Rome et Rome ne l'ai-
pas. Il n'avait pas même aux yeux du peuple le mé-
e cette prodigalité facile et vulgaire qui avait rendu
aires Néron, Caligula, peut-être même Commode.
yé sur le soldat, il croyait n'avoir pas besoin du
e et ne se souciait pas de l'acheter. Rome de plus
iit intolérable comme un remords; la ville et le pa-
ì Géta avait péri n'étaient pas habitables pour cette
ience assez dépravée pour avoir commis le fratricide,
ssez endurcie pour l'oublier.

camp, au contraire, et même la rudesse de la vie
ire, plaisaient à Marc-Antonin. Libéral envers le
:, aimé du soldat, il trouvait au camp son appui, sa
sa sécurité. Il y cherchait sa sûreté plus que sa
. Peu de mois donc après la mort de Géta, il quitta
pour n'y faire désormais que des séjours rares et
ırte durée [1]. Cette vie de soldat que Marc-Aurèle,

ı rescrits insérés au Code de Justinien, nous indiquent la présence
calla à Rome.

pendant vingt ans, s'était imposée par devoir, Marc-Antonin, pendant ses six ans de règne, l'adopta par précaution. Ce voyage à travers l'Empire qui avait été une grande et salutaire idée d'Hadrien, Marc-Antonin l'entreprit à son tour par un calcul personnel plutôt que par une pensée politique, par un acte de fastueuse grandeur plutôt que par un sentiment de gloire sérieuse. Presque toute sa vie se passa ainsi dans les provinces plus qu'à Rome, dans les camps plus que dans la cité ; et cela par haine de Rome, non par dévouement aux provinces, par ennui de la cité plutôt que par amour pour les camps.

Du reste, en s'éloignant ainsi de Rome, Marc-Antonin obéissait à un sentiment commun à tous les tyrans de l'Empire romain. Même en demeurant dans la ville éternelle, Caligula, Néron, Domitien, Commode avaient eu la haine du nom romain et de la race romaine. Ce n'était pas précisément le peuple qu'ils détestaient, comme le détestait Marc-Antonin ; c'étaient les souvenirs, les institutions, les rites, les traditions de cette vieille cité, qu'ils haïssaient, insultaient, profanaient. Caligula se fût volontiers fait Alexandrin, Néron Syrien ou Grec, Commode Asiatique ; et nous allons voir Marc-Antonin se faire successivement Germain, Macédonien, Égyptien, Syrien. Le nom de Rome, si dégénérée qu'elle fût, sonnait en-

En l'an 212; les 15 mai (Voyez *Cod. Justin.* VII, 14, 5.), 17 juin. (*ibid.* VI. 24, 2) 25 juin (V, 37, 3) 13 août (V, 43, 1).
En l'an 213 ; le 8 mars (VI, 25, 2) et le 29 juillet (V, 60, 1)
En 214; 5 février (VII, 16, 2).
En 215; 1er (VIII, 18, 1) et 15 juillet (V, 50, 1).
En 216; 8 (VI, 37, 8) et 10 mars (II, 19, 7), 1er octobre (VIII, 19, 2).
Les médailles attestent des distributions faites au peuple en 211, 212, 214, lesquelles doivent coïncider avec des séjours de Caracalla à Rome.

core un peu pour ces oreilles vicieuses comme le mot de vertu ou le mot de devoir.

Ainsi, avant que la seconde année de son règne soit finie (213), nous trouvons Marc-Antonin dans les Gaules. Il passe les Alpes, il visite Lyon, cette métropole des Gaules, dans laquelle il a reçu le jour ; il fait périr le proconsul de la Narbonnaise, change d'autres gouverneurs, enlève aux cités leurs droits héréditaires, bouleverse tout. Au milieu de ces agitations, il tombe malade, d'un mal qui devait l'accompagner jusqu'au tombeau ; plus ou moins rétabli, il s'irrite contre ceux qui l'ont soigné, les maltraite cruellement, peut-être même les fait périr ; et revient à Rome, après une tournée de quelques mois dans sa province natale qu'il laisse son ennemie. A Rome du moins il rapporte un beau trophée. Ce trophée du voyage impérial, c'est la *caracalle,* vêtement gaulois que le César romain a adopté en le modifiant; tout l'univers portera désormais la *caracalle,* devenue plus noble que le *pallium* des Grecs ou la toge des Romains. C'est là le don futile et anti-romain qu'à son retour il fait au peuple de Rome ; le soldat porte la *caracalle,* et la seule largesse un peu notable de Marc-Antonin au peuple romain est une distribution de semblables vêtements sous lesquels il voulut que le peuple vînt le recevoir à son entrée [1]. L'habit prit le nom de l'empereur et se nomma Antoninien; l'empereur à son tour prit le nom de l'habit et fut surnommé Caracalla. Les historiens modernes lui ont conservé ce nom que nous lui donnerons

1 Dion LXXVIII, 2.

désormais. Et, à vrai dire, c'est dans son histoire un fait plus notable et plus digne d'être noté, d'avoir revêtu les Romains de ce vêtement gaulois, que d'avoir revêtu les Gaulois et les autres sujets de Rome de l'insignifiante dignité de citoyen romain.

L'année suivante (214), nous le voyons sur les bords du Rhin. Caracalla, s'il ne sut pas être autre chose, sut au moins être soldat. Les Alemans, peuplade nouvelle ou nouvelle confédération de peuples teutoniques, menaçaient les *Champs décumates*, cet avant-poste de la frontière romaine sur la rive droite du Rhin. Caracalla marcha contre eux. L'empereur soldat se montra là au moins le digne compagnon, je ne dis pas le digne chef, des soldats qui régnaient avec lui. Néron n'avait jamais habité les camps; Commode presque jamais ; Caligula et Domitien n'y avaient paru qu'avec le faste, la mollesse, les allures peu militaires de leur vie habituelle. Caracalla se montra à la tête de ses troupes, à pied plus souvent qu'à cheval ou dans son char, portant lui-même ses armes ou les lourds étendards de ses légions, vivant avec le soldat et comme lui, faisant comme lui son pain, se servant comme lui de coupes et d'assiettes de bois, ne se baignant pas plus souvent que lui et ne changeant pas plus souvent de vêtements, travaillant de ses mains, travaillant aux fossés, aux portes, aux remparts. Ce n'était pas un général, mais c'était un camarade ; et quand les soldats voyaient cet homme de petite taille et dont la santé était déjà altérée, marcher, travailler, causer avec eux, quelquefois même défier en combat singulier les plus robustes des chefs ennemis, ils étaient ravis et croyaient

avoir le plus grand des généraux et le plus grand des empereurs.

La guerre ne fut pas longue. Les Alemans furent vaincus sur le Rhin, mais ils combattirent avec une énergie dont leurs vainqueurs eux-mêmes demeurèrent effrayés. Ces hommes combattaient à cheval, avec un courage et une agilité merveilleuses. Parmi eux, les Cenni, peuplade du reste inconnue et qui n'est pas mentionnée ailleurs, poursuivis par les archers de l'Osrohène qui faisaient partie de l'armée romaine, atteints par les flèches, arrachaient avec leurs dents le dard qui les avait blessés afin de garder les deux mains pour combattre et conduire leurs chevaux. Un grand nombre de femmes furent faites prisonnières; Antonin leur fit demander si elles aimaient mieux mourir ou être faites esclaves. Ces femmes, courageuses autant que les hommes, demandèrent la mort. Marc-Antonin, au lieu de leur tenir parole, les fit vendre comme esclaves; alors elles se tuèrent et quelques-unes tuèrent leurs enfants.

Ainsi se révélait par ses premières luttes contre les Romains la nation Alemannique, l'une de celles que pendant les deux siècles suivants, Rome et la Gaule devaient le plus apprendre à redouter, « nation singulièrement puissante, disait un romain du quatrième siècle, souvent vaincue, mais plus forte après chaque revers, poursuivie à son berceau par mille vicissitudes et voyant reverdir sa jeunesse, si bien qu'elle semble être demeurée intacte depuis des siècles »[1]. C'est ce peuple

1 Immanis natio jam inde e cunabulis primis varietate casuum imminente, ita sæpius adolescens ut per sæcula æstimetur fuisse intacta. Ammien Marcellin XXVIII.

que Clovis devait vaincre à Tolbiac et dont le nom se perd ensuite dans les courants de l'histoire.

Caracalla était-il fatigué de la guerre ? l'énergie de ce peuple lui inspirait-elle de l'admiration ou de l'effroi ? Faut-il croire, avec Dion, qu'après un premier succès, son péril fut tel qu'il ne put échapper qu'à prix d'or ? Il est certain qu'il traita avec eux. De grosses sommes d'or et d'or véritable (on gardait la fausse monnaie pour les Romains) furent données aux barbares, ou pour conclure le traité, ou pour s'assurer à l'avenir l'amitié de ces redoutables ennemis. Il y a plus, et par suite de son esprit anti-romain, Caracalla se mit à courtiser ces hommes qu'il avait appris à craindre. Il se donna une garde germaine et scythique, comme l'avaient déjà eue les premiers Césars ; cette garde qu'il appelait ses lions, dont tous les hommes, quoique souvent esclaves d'origine, avaient le grade de centurion, cette garde l'entourait de plus près et avait sa confiance plus que personne. Souvent il porta l'habit germain ; souvent, pour se déguiser en Teuton, il mit une perruque blonde sur sa tête ; il aimait peu Rome et il lui plaisait d'aimer les barbares. Plus tard, on crut même savoir que, dans ses entretiens secrets avec les chefs teutons (bien secrets, puisqu'en sortant de là il faisait mettre à mort les interprètes dont il s'était servi), il leur avait dit : « S'il m'arrive « malheur, attaquez l'Italie, attaquez Rome. Rome est « facile à prendre. » Après sa mort, les barbares, au lieu d'accomplir son souhait, l'auraient révélé [1]. Il n'y a là rien d'impossible, quand on pense à cette antipathie pour

1 Dion LXXVII, 13, 14; LXXVIII, 6.

Rome qui, parmi tant d'autres Césars, fut surtout le lot de Caracalla.

L'année suivante (215) nous le fait voir ailleurs encore, mais pas assez loin de Rome pour ne pas y revenir au moins quelques jours. Il médite cependant un plus lointain voyage. L'Orient l'appelle, l'Orient qui a été le rêve de tous les Césars, et qui est le rêve de ce siècle tout entier. L'astronomie a raison et la flatterie a tort : ce n'est jamais du Nord, c'est toujours de l'Orient que nous est venue la lumière. Mais la lumière que ce siècle malade cherchait vers l'Orient n'était pas celle qu'il aurait dû y chercher, celle de l'éternelle vérité ; c'était la lumière menteuse de la superstition et de la rêverie. Les rites de la Grèce et de Rome, percés à jour, surannés, usés par la poësie même et l'éloquence qui s'étaient exercées sur eux, ne satisfaisaient plus ce besoin des choses surnaturelles qui, heureusement, sera éternel dans les âmes humaines. On espérait le satisfaire avec les mystères de l'Orient, plus antiques par leur date, plus vénérables, et en même temps pour les races occidentales plus nouveaux. Le souffle qui poussait vers l'Orient avait été ressenti par presque tous les princes bons ou mauvais, et en dernier lieu, nous l'avons dit, par Septime Sévère. Caracalla à son tour s'était montré à Rome si fervent pour les dieux orientaux, qu'on lui a parfois attribué l'introduction dans cette ville du culte d'Isis. Ce sacerdoce égyptien dont Auguste avait eu peine à se défendre, dont le César Domitien avait porté l'habit, dont Commode avait rempli les fonctions, était depuis longtemps et bien ouvertement exercé dans la cité de Romulus ; mais Caracalla lui avait ouvert

24

de nouveaux temples, avait donné plus de solennité à ses fêtes, avait fait plus que jamais d'Isis la grande déesse des princes et de Rome. Il ne lui restait plus qu'à aller adorer Isis dans ses souterrains égyptiens et fouler de son pied la terre sacrée.

A ces motifs religieux, la politique ou le dépit en ajoutait d'autres. Caracalla était, depuis la mort de son frère, peu aimé en Italie; depuis son voyage de la Gaule, peu aimé dans les Gaules ; la Bretagne avait été jadis témoin de sa haine pour Géta et des inquiétudes trop justifiées de Sévère mourant. L'Occident ne l'aimait pas et l'Occident lui était odieux. Pourquoi ne pas se jeter dans les bras de ces orientaux, qui n'avaient été témoins ni des querelles fraternelles, ni de la douloureuse vieillesse de Sévère; qui, longtemps privés de la présence des Empereurs, seraient indulgents pour tout Empereur venant à eux, en même temps qu'ils auraient des mystères assez saints et des incantations assez puissantes pour laver les mains fratricides ?

A ces impulsions se joignaient encore les influences féminines, puissantes en ce siècle et dans cette cour où l'homme, plus dégradé que jamais, pliait devant l'ambition, l'intelligence, l'énergie supérieure de la femme. Julia Domna, mère de Caracalla, Mésa sa tante, les deux filles de Mésa, Sohémias et Mammée, nées en Orient, prêtresses des dieux orientaux, se faisaient une gloire d'amener sur leur sol natal et aux pieds de leurs dieux un fils et un cousin empereur, de se retrouver reines dans Antioche et dans Emèse qui les avaient vues humbles plébéiennes, de transporter dans leur Asie la chaise

curule de César et d'Auguste. Septime Sévère lui-même n'avait-il pas aimé l'Orient, combattu en Orient, conduit en Orient sa famille, et, avec elle, rencontré en Orient les premiers triomphes qui avaient fait la gloire et la force de sa dynastie ?

Le voyage fut donc décidé. Quelques soins cependant arrêtèrent Caracalla sur la route. Au pied des Alpes rhétiques (Grisons et Tyrol), il eut à combattre des barbares ou insoumis ou envahisseurs ou seulement suspects; grand nombre d'entr'eux périrent et leurs terres furent, à la façon de Sylla, distribuées aux vétérans. Sur le Danube, il y eut un roi des Quades, Gaiobar, rebelle ou soupçonné de rébellion, que Caracalla fit mettre à mort, et dont il voulut faire dévorer les restes à ceux qu'il appelait ses complices [1]. Ailleurs il y eut un peuple jadis puissant et célèbre, les Marcomans, allié des Vandales, que Caracalla se vanta d'avoir par sa finesse politique rendu ennemi des Vandales. En Daçie, il y eut des combats à livrer et contre les Sarmates, ces anciens ennemis de l'Empire et contre les Goths, dont le nom apparaît ici dans l'histoire et qui, pendant les siècles de la puissance romaine, avaient cheminé, inconnus parmi les ombres de la barbarie, de la presqu'île scandinave jusque sur les bords de la mer Noire. Mais ni ces combats ni ces crimes n'occupèrent longtemps Caracalla, il se hâta de traverser la Thrace, de gagner Byzance et de franchir l'Hellespont. Dans cette traversée il faillit périr ; l'antenne de son navire fut brisée ; il dut se réfugier dans une chaloupe, mais bientôt une trirême

1 Dion, LXXVII, 20.

de la flotte prétorienne le recueillit, et il toucha cette Asie où sa vie devait s'achever (215).

Caracalla avait alors quatre ans de règne et son cerveau commençait à se troubler. Il n'était né ni sans cœur, ni sans esprit, mais l'éducation du palais avait gâté son cœur et l'avait conduit au fratricide ; à son tour le crime, le remords, la maladie, l'orgueil et les défiances du pouvoir troublaient son intelligence. La folie césarienne le prenait, folie redoutable et sanguinaire dont Caligula avait été le premier type, qui chez l'un comme chez l'autre s'alliait aux maladies du corps et défiait la médecine en même temps qu'elle égarait la politique.

Ainsi, en quittant l'Occident, Caracalla lui avait-il laissé pour adieux des proscriptions nouvelles. En sa présence, en son absence, Rome avait vu et voyait des condamnations au profit de sa gloire. Comme aux jours les plus sinistres de Tibère, les images du prince devenaient des talismans propres à donner la mort à quiconque s'en approchait. S'arrêter devant elles dans une attitude irrespectueuse, ôter la couronne qu'elles portaient, même pour lui en substituer une autre, étaient des crimes dignes de mort. Les talismans impériaux firent la guerre aux talismans populaires ; on crut voir une pensée politique dans ces amulettes que le peuple portait au cou pour se préserver de la fièvre tierce et de la fièvre quarte. On condamna ceux qui les portaient, comme on condamnait ceux qui n'avaient pas assez honoré l'image de César.

C'est ce qui se passait à Rome, loin du prince. Quant au prince lui-même, au moment où il allait quitter l'Europe, son cerveau malade avait été traversé par une folie

plus innocente, mais toujours une folie anti-romaine. Tout à l'heure en Germanie il voulait se faire Germain; en Macédoine, il veut se faire Macédonien. Dès son enfance, il a aimé le nom d'Alexandre, envié les exploits d'Alexandre; il a même altéré les traits de son visage et la douceur native de son caractère pour prendre cette inflexion de la tête sur l'épaule gauche si célèbre chez Alexandre et une férocité de regard et de sentiments qu'Alexandre n'avait pas. Passant dans la patrie ou près de la patrie d'Alexandre, prêt à franchir cet Hellespont qu'Alexandre avait franchi au début de ses conquêtes, plus que jamais Alexandre lui revient au cœur. Il aime à exalter les gloires étrangères pour humilier les gloires romaines; parmi les Romains, il n'admire que Sylla. Il a donc des coupes et des armes à la mode d'Alexandre, des statues d'Alexandre dans tous ses campements, dans les temples, à Rome et même au Capitole; il a une phalange Alexandrine, de seize mille hommes armés à la façon des Macédoniens d'Alexandre; il a des éléphants dans son armée comme il y en avait dans l'armée d'Alexandre. Un tribun des soldats se fait remarquer par son agilité à monter à cheval; il lui demande : «D'où es-tu? — De Macédoine. — Comment t'appelles-tu? — Antigone. — Et ton père? — Philippe. — J'ai ce qu'il me faut. » Et il le fait sénateur. Un accusé est traduit devant lui, pour des crimes atroces, mais il s'appelle Alexandre. L'accusateur répète imprudemment ce nom : le meurtrier Alexandre, Alexandre, l'ennemi des dieux. Caracalla bondit de colère : « Ne parle plus d'Alexandre, dit-il, ou tu es perdu. » Il a lu, je ne sais où, qu'Aristote avait été complice du

prétendu empoisonnement d'Alexandre ; il en veut à Aristote et aux disciples d'Aristote ; il brûle les livres de l'un, il enlève aux autres leurs écoles. Il fait peindre ou sculpter des figures à deux visages, l'un est celui de César Antonin, l'autre celui d'Alexandre. Il fait appeler Alexandre l'Auguste oriental, comme lui-même veut se faire nommer l'Alexandre de l'Occident. « Je suis « Alexandre, écrit-il au Sénat ; l'âme du grand homme « a passé en moi ; sa vie avait été trop courte, il était « juste qu'il revécût en Marc-Antonin. »

Enfin il arrive en Asie. — A Pergame, ce sanctuaire d'Esculape, toujours malade d'esprit et de corps, il consulte le dieu de la médecine. On consultait le dieu en dormant dans son temple, et le dieu en rêve vous envoyait un remède. Caracalla se procura beaucoup de rêves, mais nul remède. — De Pergame il vient aux ruines d'Ilion : là, ses louanges ne sont ni pour Hector, ni pour Enée, pères des Romains. Ils sont pour Achille, leur ennemi, dont il couvre le tombeau de fleurs. Hier, il était Alexandre, aujourd'hui il est Achille. Un de ses affranchis, confidents, ou favoris vient de mourir ; cet affranchi mort doit jouer le rôle de Patrocle. On lui dresse un bûcher magnifique comme celui qui est décrit dans l'Iliade. On immole des victimes sans nombre. Caracalla, en Achille, tenant une fiole à la main, fait des libations sur le bûcher. Ensuite, pour satisfaire au programme tracé par Homère[1], il lui faudrait couper sa blonde chevelure et la déposer dans les mains de son ami étendu sur le bûcher. Mais hélas ! Caracalla n'a pas de cheveux

1 Iliade XXIII.

blonds, et même il n'a plus guère de cheveux : peu importe, au milieu des rires étouffés de l'assistance, il coupe ce qu'il peut couper sur sa tête, et en fait hommage au mort [1]. Si du moins il n'eût pas eu d'autres folies que celles-là !

Malheureusement, à mesure qu'il marche, sa démence s'accroît et devient plus sanguinaire. — A Nicomédie où il passe l'hiver (215-216), occupé à préparer une campagne contre les Parthes, il célèbre son jour de naissance et le célèbre par les jeux sanglants de l'amphithéâtre. Un gladiateur blessé lui demande la vie : « Je n'ai pas le droit « de te l'accorder, demande-la à ton adversaire. » L'adversaire n'ose être plus clément que l'empereur, il égorge celui que, plus libre, il eût épargné. — A Tyanes, il se contente de faire acte de superstition et décrète un monument au magicien ou dieu Apollonius, dont la gloire vient d'être renouvelée par les soins de Philostrate et de Julia. — A Antioche, ville de délices et de débauches, Caracalla se baigne, se fait épiler, s'amollit, s'abrutit, mais n'en écrit pas moins au sénat : « Je vis au milieu des dangers et des labeurs, » (ces dangers et ces labeurs étaient tout au plus en perspective) « et vous, oisifs, paisibles, vous ne prenez pas même la peine de vous réunir promptement ni d'opiner chacun à votre tour. Du reste, murmurez, si vous le voulez, contre mon règne ; j'ai mes soldats et je saurai imposer silence aux mécontents [2]. »

Cependant sa guerre contre les Parthes, depuis si

1 Hérodien IV.
2 Dion LXXVII, 20.

longtemps méditée, vient à lui manquer. Il avait compté sur la discorde qui régnait entre les fils de la dynastie Arsacide, et il n'avait pas eu honte, lui meurtrier de Géta, d'écrire au Sénat que les guerres fratricides qui déchiraient l'empire parthique hâtaient la ruine de cet empire. Mais ces guerres civiles sont finies maintenant, et Artaban (Ardivan) vainqueur de ses frères, règne seul à Ctésiphon. Caracalla avait compté aussi sur un refus du roi parthe auquel il redemandait deux fugitifs, l'arménien Tiridate et le philosophe Antiochus; contre son attente, ces fugitifs lui sont rendus. L'occasion et le prétexte lui manquent donc pour faire la guerre; les deux colossales machines de guerre qu'il a fait construire dans l'Asie-Mineure et que ses vaisseaux ont amenées en Syrie, démontées pièce par pièce, lui auront été inutiles.

Mais, à défaut du roi Parthe, une moindre proie n'est pas à dédaigner. Le roi d'Edesse, appelé Abgare comme ses prédécesseurs et comme eux fidèle vassal de Rome, ce roi qui avait fourni à Caracalla des archers pour sa guerre de Germanie, ne devait pas lui inspirer de défiance; loin de se brouiller avec Rome, il se brouillait avec ses propres sujets en voulant leur imposer les mœurs romaines. Aussi Caracalla le mande-t-il auprès de lui, comme un ami (216). Mais, à peine arrivé, il le fait saisir et s'empare de ses États[1]. Autant voudrait-il en faire au roi d'Arménie; il l'appelle amicalement pour le réconcilier, dit-il, avec ses fils; il le fait saisir et prétend aussi s'em-

[1] Dion LXXVI, 2. Est-ce à cet Abgare que s'applique l'épitaphe, trouvée à Rome : D. M. ABGAR PHRAATES FILIVS REX PRINCIPIS ORRHENORUM Orelli 921 ?

parer de ses États. Mais l'Arménie, royaume plus puissant et plus vaste, résiste et, les armes à la main, redemande son roi. Caracalla veut envoyer un général pour la conquérir ; mais il en est déjà venu à ce degré de césarisme où tout général sérieux est suspect et où les favoris prennent la place des généraux. Un Théocrite, étranger ou affranchi (son nom le dit assez), fils d'esclave, d'abord danseur de théâtre, puis fournisseur de l'armée, favori, confident, délateur au service de Caracalla, et plus puissant auprès de lui qu'aucun de ses préfets du prétoire, est le général improvisé qu'il envoie en Arménie et qui se fait battre par les Arméniens.

Caracalla pendant ce temps marchait vers Alexandrie. Était-ce pour honorer la mémoire d'Alexandre fondateur de cette cité? Était-ce, en dépit du souvenir d'Alexandre, pour châtier les habitants? Les Alexandrins, riches, désœuvrés, beaux diseurs, satiriques et médisants à tout prix, parlaient tout haut et très-librement de l'Empereur. Julia Domna était pour eux Jocaste, mère des deux frères ennemis, Etéocle et Polynice ; cette lugubre mythologie thébaine se retrouvait pour eux tout entière dans le palais des Césars. La médisance proverbiale des Alexandrins avait autrefois irrité Vespasien, provoqué Titus, fâché Hadrien ; mais nul ne s'était vengé comme Caracalla. A son arrivée, les prêtres et les sénateurs viennent au devant de lui avec les objets les plus sacrés et les plus secrets de leur culte, entourés de flambeaux, d'aromates, de fleurs, de chants, de musique, avec un appareil, en un mot, que nul prince n'avait encore rencontré. Il visite avec eux le monument d'Alexandre, y

dépose, à titre d'hommage, son baudrier, ses armes précieuses, son manteau de pourpre orné de pierreries. Il invite les grands de la cité à un banquet, tout le peuple à une série de fêtes et de jeux. Mais, après quelques jours de fêtes, et lorsqu'Alexandrie regorge d'étrangers, Caracalla rassemble la jeunesse de la ville sous prétexte de former, là aussi, une seconde phalange macédonienne, la fait entourer par ses troupes, et un massacre commence. Le massacre se répète dans la cité, dans les rues, à la table même du prince. Caracalla pendant ce temps, se retire dans le temple de Sérapis auquel il vient de consacrer l'épée qui a tué Géta, ; il veut, dit-il, demeurer pur des meurtres qui ensanglantent la ville. Il écrit au Sénat de Rome : « Je ne saurais vous dire combien d'hommes ni « quels hommes ont été tués. Tous méritaient la mort. »

Alexandrie demeura donc désolée, sanglante, veuve d'une multitude de citoyens ; les étrangers ou commerçants chassés de ses murs, leurs richesses confisquées ; quelques-uns de ses temples pillés. Ses théâtres lui furent ôtés; son musée et les académies (συσσίτια) de gens de lettres qui y avaient leur demeure, furent supprimés; la ville fut même coupée en deux par un rempart. Un oracle l'avait avertie de redouter la bête féroce ausonienne, et Caracalla, tout en faisant périr ceux qui colportaient cet oracle, ne laissait pas que de se faire gloire de ce surnom de bête féroce [1]. Un homme qui avait eu un certain bon sens et même une certaine douceur d'âme, à force d'être Empereur, en était venu là.

Il en était venu là, au bout de cinq ans de pouvoir et

1 Dion LXXVII, 22, 23

avant l'âge de vingt-neuf ans [1]; il touchait au dernier degré d'abrutissement sanguinaire auquel le despotisme puisse conduire un despote. Cette énergie du soldat qu'il avait montrée lui faisait maintenant défaut. Il craignait la chaleur et la fatigue. Au lieu de la cuirasse trop lourde à porter, il revêtait une tunique étroite à manches, dessinée en forme de cuirasse. La maladie le dévorait ; sa tête était déjà chauve ; la débauche l'avait amené, dès cet âge, à l'impuissance du vieillard ; mais sous une forme ou sous une autre, la débauche ne s'en continuait pas moins [2]. La superstition, l'observation des présages, l'astrologie, les rites secrets, les cérémonies et les dieux de l'Orient achevaient de l'énerver par la peur ; à toutes ces sources impures, il allait demandant ce qu'il ne pouvait trouver nulle part : la fin de ses souffrances et la fin de ses remords. Ni les uns ni les autres ne devaient finir, mais le moment approchait où ils devaient se continuer au delà de la tombe.

Sa folie en effet devenait de plus en plus meurtrière. Il se faisait rendre compte de l'horoscope de chacun pour mettre à mort ceux que les astres lui indiquaient comme menaçants pour son avenir, pour élever ceux qu'il prévoyait inoffensifs ou utiles. Il s'informait des cérémonies accomplies, des prières offertes en secret, des oracles consultés, des victimes immolées par les uns ou par les autres, persuadé (et peut être pas à tort) qu'il se faisait

1 Eutrope et Spartien donnent à Caracalla 43 ans à l'époque de sa mort. Il faut en effet le vieillir pour arriver à le croire beau-fils et non pas fils de Julie, comme le font ces auteurs (V. ci-dessus p. 350.) Mais cette computation d'âge, en désaccord avec Dion et avec tout l'ensemble de la chronologie, n'a été, ce me semble, admise par aucun moderne

2 Dion LXXVII, 16.

plus de vœux contre lui que pour lui. Émilius Cecilianus, proconsul de la Bétique, fut mis à mort pour avoir consulté l'Hercule de Cadix. Un sacrifice à je ne sais quelle déesse [1] amena une accusation, non-seulement contre ses auteurs, mais même contre les spectateurs. Chez Caracalla rien n'était plus près de sa haine que son amitié. Ceux qu'il affectait d'aimer (car il n'eut jamais d'ami) devaient trembler ; quelquefois une disgrâce ou même un ordre de mort venait rompre soudain cette amitié impériale [2] ; quelquefois, sous prétexte d'honneur et de fortune, le malheureux était envoyé par l'Empereur dans quelque province éloignée dont le climat devait lui être mortel, les poitrinaires dans le nord et les fiévreux dans les pays sujets à la fièvre [3]. La vertu et le talent étaient un danger, le vice et la médiocrité d'esprit ne sauvaient pas. Que Thraséa Priscus, qui ne le cédait à personne ni pour sa naissance ni pour l'élévation de son esprit, fût disgracié, maltraité, peut-être mis à mort [4] ; c'était tout simple. Mais Létus, meurtrier de Géta, n'avait pas été mieux traité, et Caracalla, en le faisant périr, l'avait appelé imbécile et impie [5].

A ces meurtres il faut ajouter ceux des Vestales. C'était le malheur privilégié de ces pauvres filles qu'assez importantes dans la cité pour attirer l'attention du pouvoir, le pouvoir afin de les faire périr les déshonorait. Quand César voulait perdre une Vestale, il ne manquait

1 Τῃ θεῇ τῇ Κουλήνῃ. Dion LXXVII, 20, *fragm. Vales.*
2 Dion LXXVII, 5-6, *fragm Vales.*, p. 742.
3 Dion LXXVII, 2, *fragm. Vales.*, p. 746.
4 Κατεχρήσατο Dion LXXVII, 5-6, *fragm. Vales.*, p. 742.
5 Dion, *ibid.* Spartien.

is de lui supposer un amant, et, juge en sa qualité de
and pontife, il la condamnait à être enterrée vive. Ca-
calla, à des époques que nous ne saurions déterminer,
i fit ainsi mourir quatre; une entre autres (il faut ajouter
t abominable détail,) qu'il avait voulu déshonorer et
ui avait résisté à sa violence; au moment de périr, elle
renait César à témoin d'une chasteté qu'elle n'avait aux
eux de César que trop bien gardée. Ces abominations,
es contradictions, ces caprices sanguinaires, rien de tout
ela n'est incroyable au sein d'une société dans laquelle
force a tout droit, dans laquelle ni l'honneur, ni la
istice, ni l'honnêteté, ni la vérité, ni Dieu enfin n'a
icun droit.

Il restait cependant chez Caracalla, si abruti qu'il fût,
ertaines fantaisies de guerre. Il voulait absolument faire
ontre les Parthes une campagne quelconque et se faire
ppeler par le Sénat *Parthicus Maximus*, comme il était
éjà *Germanicus Maximus* et *Alemannicus Maximus*. Pour
onquérir une si belle gloire, il s'avisa d'écrire au roi des
arthes et de lui demander sa fille en mariage: « Il était,
disait-il dans sa lettre, Empereur et fils d'Empereur. Il
n'y avait qu'une reine (ainsi appelait-on les filles des
rois) qui fût un parti digne de lui. Le monde se parta-
geait entre deux grands Empires : celui de Rome et
celui de Ctésiphon. Ces deux Empires unis par une
telle alliance, qui pourrait leur résister ? L'infanterie
romaine unie à la cavalerie parthique, la conquête du
monde serait facile, et l'on inaugurerait la monarchie
universelle. Quelle puissance et en même temps quelle
richesse ! L'Orient donnerait à l'Occident ses parfums

« et ses étoffes somptueuses ; l'Occident donnerait à l'O-
« rient ses richesses métalliques. Tout cela passerait de
« l'un à l'autre, librement, ouvertement, non par une
« contrebande furtive et dangereuse. Il n'y aurait plus
« qu'un seul pays, un seul Empire, où, sans entrave et
« sans gêne, tout appartiendrait à tous [1]. » Ainsi Caracalla plaidait-il la cause de l'unité des peuples, du libre échange et du progrès.

Le roi barbare fut cependant insensible à cette magnifique perspective d'avenir. Il avait peu de goût sans doute pour le libre échange, et de plus il soupçonnait chez son gendre futur quelque perfide dessein. D'ailleurs un hymen entre un César romain et une fille des Arsacides était chose que Rome et Ctésiphon eussent également repoussée. « Nos langues, nos mœurs, nos dieux ne sont pas les mêmes, répondit cet esprit arriéré au progressif Caracalla. Tu as autour de toi des filles de patriciens auxquelles tu peux t'unir, comme nous, nous marions nos enfants à quelqu'autre branche des Arsacides. Ne souillons ni votre sang ni le nôtre. »

Le barbare persista-t-il dans son refus ? Hérodien veut croire que non, et il décrit avec une certaine vivacité pittoresque la marche de Caracalla allant chercher sa fiancée ; le camp somptueux sous les murs de Ctésiphon où les légions romaines se rencontrent amicalement avec les milices parthiques venues au devant du futur époux ; enfin, l'indigne surprise par laquelle Caracalla, ayant une fois franchi les fleuves qui sont le rempart de l'Em-

[1] Μιας δὲ γῆς οὔσης ἡ μιᾶς ἐξουσιας, κοινήν κάι αλώλυτον ἀμφοτέροις τήν ἀπολάυσιν ἔσεσθαι. Hérodien IV.

; parthique, tombe avec ses soldats sur ces Parthes
us sans armes, sans chevaux et en longues robes flot-
tes, massacre, pille, ravage, et revient chargé d'or
la terre romaine où l'attend le titre de *Parthicus*
*ximus* et les acclamations du Sénat. Dion Cassius est
ins romanesque et probablement plus vrai. Le refus
roi Artaban, selon lui, fut définitif, et c'est pour s'en
iger que, dès le lendemain de ces propositions paci-
les, César entra subitement sur le territoire parthique,
trouva qu'un petit nombre de troupes pour lui résister,
facilement vainqueur, et revint avec son butin jouir
· la rive gauche de l'Euphrate de ce surnom si ardem-
nt désiré.

Cependant la guerre n'était pas finie pour cela. Les
rthes irrités se préparaient à envahir à leur tour le
ritoire romain et il fallait s'attendre à une campagne
is sérieuse pour le printemps suivant (217). Caracalla
ssa l'hiver à Edesse, chassant, conduisant des chars,
se livrant à ses voluptés habituelles. Mais, plus que
mais, ses voluptés étaient sinistres. Il pouvait facilement
'essentir qu'il règnerait peu de temps, et il réprimanda
Sénat qui lui avait souhaité de vivre cent ans, en lui
sant qu'il ne faut pas souhaiter des choses impossibles.
eu auparavant, célébrant les Saturnales à Nicomédie,
ı milieu du festin, il avait appelé l'historien Dion et lui
rait murmuré des vers d'Euripide sur l'incertitude du
rt et la fragilité des espérances humaines [1].

Plus que jamais d'ailleurs le remords enfantait chez lui
superstition. A la veille de son dernier départ d'An-

[1] Dion LXXVIII, 8.

tioche (pour Edesse, je suppose) son père lui était apparu en songe, tenant un glaive et lui criant : « Je te tuerai comme tu as tué ton frère. » Son lion favori Acinacès, qu'il avait auprès de lui à table et même au lit, qu'il caressait et qu'il baisait, avait semblé vouloir l'empêcher de partir et, comme il franchissait la porte de la ville, avait pour le retenir déchiré ses habits. Un incendie avait éclaté à Alexandrie dans l'intérieur du temple de Sérapis où Caracalla avait consacré le glaive qui tua Géta ; le temple avait pu être sauvé ; l'instrument du meurtre avait seul disparu. Troublé par ces présages, Caracalla consultait plus que jamais les devins, les magiciens, les entrailles des victimes; il les faisait consulter même dans Rome, et Flavius Maternianus, préfet de la ville, avait eu l'ordre de rassembler l'élite des astrologues et des prophètes pour savoir au juste combien de temps Caracalla devait régner encore et quelles embûches il avait à craindre.

Où pouvait-il craindre des embûches si ce n'est dans son propre camp? On raconte que sept ans auparavant Papinien, préfet du prétoire, au moment où Caracalla le faisait périr, s'était écrié : « Bien fou sera mon successeur, à moins qu'il n'ambitionne ma charge pour me venger ! » Il n'avait pas besoin d'être prophète pour parler ainsi ; car, depuis qu'il y avait un Empire romain, le préfet du prétoire pouvait passer pour l'assassin juré des Empereurs: Tibère avait été étouffé par le sien, Caligula assassiné par un tribun du prétoire, Néron livré par la trahison de son préfet Nymphidius, Domitien par un complot dont les deux préfets du prétoire étaient les chefs, Commode par le complot du préfet Létus et de Marcia ; et le temps allait

venir où le préfet du prétoire serait, pour ainsi dire régulièrement, et le meurtrier et le successeur du prince. Pouvait-il en être autrement dès que le préfet du prétoire était le second personnage de l'Empire, le chef de cette milice qui disposait de la pourpre, par suite très-menaçant et très-menacé?

En ce moment, cette charge redoutable était partagée entre deux dignitaires, Adventus et Opilius Macrinus. Adventus était un soldat, mais un soldat vieilli, lourd, inepte, ne pouvant dire un seul mot et qui, à l'époque où il fut consul, se fit malade tous les jours de cérémonie publique pour se dispenser de parler. Macrin, au contraire, légiste plutôt que soldat, était (on peut se servir de ce mot après les innovations de Sévère) préfet du prétoire au civil. Il ne manquait ni de capacité, ni de probité, ni de fermeté; mais ses habitudes peu militaires, ses délicatesses d'homme nourri loin des camps, le faisaient railler et parfois cruellement railler par Caracalla, soldat en paroles, même depuis qu'il ne l'était plus en action. La raillerie avait été jusqu'à l'offense et jusqu'à la menace.

Bientôt un péril plus grand encore dut inquiéter Macrin. Quelqu'un de ces magiciens que Maternianus avait dû consulter, ou, selon d'autres, un devin qui prophétisait tout haut en Afrique et que par suite on avait exilé à Rome, avait désigné Macrin, non comme conspirateur, mais ce qui, pour Caracalla, revenait au même, comme empereur futur. Maternianus avait immédiatement envoyé cette prophétie à Julia Domna qui, trônant à Antioche, y recevait les correspondances impé-

riales et déchargeait Caracalla des moins importantes. Mais, avant même que Caracalla fût averti par Julia, Macrin l'avait été directement de Rome par le consul Ulpius Julianus; il pouvait donc être sûr que la première dépêche arrivée de Rome ou d'Antioche serait son arrêt de mort[1].

Ainsi menacé, Macrin n'eut pas de peine à trouver des hommes menacés comme lui et prêts à le seconder ; à la cour des tyrans, ni les gens menacés ni les meurtriers ne sont rares. Macrin put s'associer deux frères, tribuns des cohortes prétoriennes, Aurelius Némésianus et Aurelius Apollinaris ; avec eux, l'*evocatus* (garde du corps) Julius Martialis, aigri, selon Dion, par le refus qui lui était fait du grade de centurion, aigri, selon Hérodien, par le meurtre de son frère que le prince avait ordonné; Retianus, préfet de la légion parthique, Marcius Agrippa, commandant de la flotte (de l'Euphrate), la plupart des chefs de l'armée, favorisèrent le complot. Les soldats ou au moins les prétoriens, enrichis par Caracalla, pouvaient l'aimer; les chefs toujours menacés, devaient le craindre et le détester. Il fut convenu que Martialis, qui approchait le plus près de la personne du prince, porterait le coup et le porterait au premier moment opportun.

Ce moment ne se fit pas attendre (217). Pendant que Caracalla demeurait à Edesse, la fantaisie lui prit d'aller à Carrhes (Haran) consulter le dieu Lunus. Le dieu Lunus ainsi appelé par les Romains, n'était que la lune mysté-

1 Dion LXXVIII, 6.
Selon Hérodien, il y eut une dépêche directe de Maternianus à Caracalla; mais celui-ci, prêt à monter en char au moment de l'arrivée du courrier, remit toutes les lettres à Macrin pour les examiner, et Macrin put supprimer la dépêche de Maternianus. Mais il n'en dut pas moins craindre que le fait ne fût connu par une dépêche ultérieure.

rieusement adorée à Carrhes sous la forme virile [1], et une croyance dont je ne cherche pas ici l'origine prétendait que quiconque aurait adoré l'astre des nuits sous cette forme serait à jamais délivré de toute domination féminine. Mais ce n'est pas de cette délivrance qu'avait besoin Caracalla, peu dominé par les entraînements du cœur ; c'était bien plutôt la guérison de ses plaies qu'il venait demander à un dieu non encore fatigué de ses prières, à un dieu plus vénéré parce qu'il était plus nouveau pour lui.

Quoi qu'il en soit, Caracalla monta à cheval pour franchir les quelques lieues qui séparaient Edesse de Carrhes (8 avril). Martialis, les deux tribuns, quelques soldats de sa garde germaine ou scythique étaient près de lui. A moitié chemin, comme il marchait avec un seul serviteur en avant de son escorte, il s'arrêta et descendit de cheval. Martialis, qui épiait chaque mouvement du prince, s'élança comme s'il était appelé ou comme s'il voulait lui rendre quelque service, tira une courte épée qu'il cachait sous ses vêtements, et le frappa par derrière au défaut de l'épaule. Caracalla tomba mort. Martialis, remonté à cheval, fuyait tenant encore son poignard. Mais la garde germaine à cet indice reconnut le meurtrier et le perça de ses traits [1]. Les tribuns ses complices l'achevèrent. Que le meurtre d'un tyran comme Caracalla, en

1 On a trouvé une statue et des médailles de ce dieu (Maffei) ; à Palmyre entr'autres, deux figures masculines dénommées Malackbel et Aglibol (le Soleil et la Lune), dieux nationaux (θεοί πατρωοί) de Palmyre. M. de Vogüé. *Inscr. Sémitiq., Inscript. de Palmyre*, 93.

2 Selon Spartien, Caracalla aurait été frappé, prêt à remonter à cheval, par le palefrenier qui l'aidait à remonter. Mais il ajoute que le coup n'en fut pas moins attribué à Martialis. Spartian. 7 : Hérod. IV. 13 ; Victor *Epit.* 21.

de telles circonstances, puisse être appelé un acte de défense légitime, cela est possible ; mais c'est un meurtre, et il entraîne après lui toutes les lâchetés qu'un meurtre rend nécessaires.

Une de ces lâchetés, c'est le mensonge et l'hypocrisie. Les historiens, que nous possédons, accusent tous trois Macrin de complicité dans le meurtre de Caracalla; mais, malgré cette complicité, on vit Macrin, arrivant auprès du corps de Caracalla, se lamenter sur ce cadavre et prendre part au deuil de l'armée. Du reste, quels que fussent les regrets de l'armée, elle avait besoin d'un empereur ; les Parthes étaient en armes et leur roi irrité marchait contre le territoire romain. Les soldats, seuls électeurs possibles de cette royauté toute militaire, restèrent deux jours dans l'hésitation. Ils offrirent la pourpre à Adventus, le plus âgé des deux préfets ; Adventus se servit de sa vieillesse pour échapper à ce triste et périlleux honneur. Il fallut en venir à son collègue, et, le quatrième jour après le meurtre, Macrin, meurtrier de Caracalla, fut proclamé sans enthousiasme, mais sans répugnance, par les soldats adorateurs de Caracalla.

L'hypocrisie obligée du premier moment se continua encore. Macrin, faisant son jeune fils César, se crut forcé de lui donner le nom d'Antonin qui était, on se rappelle, le nom officiel de Caracalla. Macrin se crut obligé de faire brûler avec honneur les restes de l'homme qu'il détestait, et d'envoyer son urne au Sénat en grande pompe, par les mains de son collègue Adventus.

Rome cependant et même le Sénat, un peu plus libres, ne dissimulaient pas leur haine pour le tyran ; là,

on ne l'appelait pas du nom toujours vénéré d'Antonin ; on l'appelait ou de son nom d'enfance Bassianus, ou du nom ridicule de Caracalla, ou du nom odieux du gladiateur Taranta, personnage difforme, petit de aille comme le fils de Sévère, sanguinaire comme lui. L'annonce de sa mort fut une fête dans Rome. Le Sénat au premier moment n'eut qu'un cri d'imprécation contre Caracalla, et pour son successeur, quel qu'il pût être, une acclamation enthousiaste : « Qui que ce soit, plutôt que ce parricide, plutôt que cet incestueux, plutôt que cet impur, plutôt que cet assassin du Sénat et du peuple ! » Ce fut là la parole solennelle et passionnée qui s'échappa, dès le premier instant, de la poitrine des sénateurs.

Mais le Sénat était prudent, et Macrin, s'il en était besoin, allait lui donner des leçons de prudence. Au camp, les prétoriens imposaient à Macrin un regret officiel pour la mémoire de Caracalla. Dans Rome les cohortes urbaines imposèrent au Sénat un regret pareil pour cette mémoire chère à la toute-puissante armée. Qui eut dit trop haut ce qu'il pensait eut été égorgé par les soldats. Le peuple lui-même, qui eut bien voulu glorifier Martialis, se contentait de glorifier le dieu Mars et, grâce à la ressemblance des noms, d'offrir, sous prétexte du dieu, des fleurs et des louanges au meurtrier de Caracalla. Le Sénat eut bien voulu déclarer Caracalla ennemi public ; mais il n'osait, et lorsqu'on lui demanda de le déclarer dieu, le Sénat effrayé par les soldats de Rome, Macrin effrayé par les soldats du prétoire, furent d'accord pour conférer à Caracalla ces honneurs divins que Caracalla lui-même avait conférés à Géta. Il y eut donc

des prêtres, un temple, une confrérie antoninienne. Caracalla mort vola à Faustine le temple que Marc-Aurèle lui avait fait bâtir en Asie auprès du mont Taurus; Elagabale devait un peu plus tard le voler à Caracalla.

Pendant qu'on faisait le fils dieu, qu'allait-on faire de la mère? Julia Domna était à Antioche lorsque lui vint la nouvelle de la mort de son fils. Cette malheureuse femme, passionnée, malgré sa philosophie, pour ces grandeurs royales auxquelles sa naissance l'avait si peu destinée, avait trop facilement oublié son fils Géta, afin de trôner, avec plus ou moins de crédit, sous le frère et l'assassin de Géta. Elle eut, ce semble, oublié plus facilement encore son fils Caracalla, pour peu que Macrin lui eût laissé quelque reste des splendeurs impériales. A la première nouvelle du meurtre, elle avait jeté des cris de douleur, elle s'était frappé la poitrine, elle s'était emportée en injures contre Macrin ; elle avait voulu se donner la mort. Des ordres cependant arrivèrent d'Edesse ; Macrin parlait d'elle en termes bienveillants ; il lui laissait les gardes et la pompe impériale dont elle était entourée. Elle se remit à vouloir vivre. Mais Macrin de son côté apprit les discours que Julia avait tenus au premier moment; on lui parla d'intrigues nouées par elle pour détacher de lui les soldats. Il lui envoya donc, non pas un ordre de mourir, mais simplement un ordre de quitter Antioche pour aller où elle voudrait. Quoiqu'elle se fût, sous Caracalla, résignée à bien d'autres sacrifices, elle ne sut pas se résigner sous Macrin. Elle vit dans cet ordre la fin de son règne et par suite la fin de sa vie. Les coups qu'elle s'était portés à la poi-

trine avaient irrité un cancer assez lent jusque-là ; elle ajouta à la maladie le défaut de nourriture, et elle mourut. Malheureuse femme, digne d'étonnement pour sa fortune, de pitié pour ses malheurs, de mépris pour son ambition ! Son urne, à elle aussi, fut portée à Rome et déposée dans le mausolée d'Auguste [1]. Celle de Caracalla venait d'être placée, à titre d'Antonin, dans le monument d'Hadrien [2]; celle de Géta était depuis six ans dans un tombeau privé appartenant à sa famille. Cette séparation était assez raisonnable : que se fussent dit ces trois morts s'ils se fussent rencontrés?

Ainsi avait fini le règne de celui qui avait été Bassianus, que l'on appelait officiellement Marc-Aurèle Antonin, que les historiens modernes, pour le mieux distinguer, appellent presque toujours Caracalla. Sa vie est un grand témoignage de ce que pouvaient produire l'éducation princière d'alors et le pouvoir souverain d'alors. Né avec un cœur bienveillant, une intelligence ouverte, un caractère doué de quelque énergie, une santé robuste, l'éducation du palais fit de lui un fratricide ; le pouvoir impérial fit de lui, avant l'âge de vingt-neuf ans, un assassin, un fou et un malade. Il y a eu des tyrans partout et dans tous les siècles ; mais la tyrannie maniaque, la folie du sang, ou pour mieux dire la folie de la peur, ce despotisme furieux et hors d'état de se gouverner que la langue latine désigne admirablement par le mot *impotentia,* me paraît spéciale aux sociétés placées en dehors de la loi chrétienne. Cette sorte de démence est fréquente chez les

1 Dion LXXVIII, 23, 24.
2 Aurélius Victor *De Cæsaribus*; Eutrop, Dion LXXVIII, 9.

empereurs romains. Néron touche presque à Caligula et Caracalla suit Commode à bien peu de distance. Sur deux siècles d'empire romain que j'ai parcourus, on peut compter plus de cent ans de tyrannie et plus de cinquante ans de tyrannie en démence. Cette démence est endémique, ou peu s'en faut, dans les pays mahométans ou païens. Il y a eu quelque chose d'approchant en Angleterre dans la personne d'Henri VIII, sortant de la loi chrétienne par l'audace de son schisme et la violence de ses passions. Il a pu exister quelque chose de pareil en Russie, où la religion, absorbée dans l'omnipotence du prince et dans le culte du prince, devenait un demi-paganisme. Dans les pays catholiques, je n'en vois guère d'exemple ; là, il y a eu sans doute d'abominables tyrans, mais des tyrans qui savaient un peu ce qu'ils faisaient et aux victimes de leur politique n'ajoutaient pas les victimes de leur folie. D'où cela vient-il?

Mais maintenant, pour considérer l'histoire de ce règne par rapport à ceux qui vont suivre, remarquez quel triste legs Caracalla laisse à ses successeurs. Sévère a fait l'armée prépondérante ; Caracalla l'a faite maîtresse absolue. Sévère a fait d'elle une caste à part, une caste privilégiée pour l'argent et pour la licence ; Caracalla l'a mise au dessus du Sénat et au dessus de tout ; il lui a donné en fait de licence et en fait de largesses, bien plus que Sévère [1]. L'épée était déjà trop puissante sous Sévère, mais il en tenait encore le pommeau dans sa

1 Les soldats, qu'il estimait toujours beaucoup au dessus de nous, dit le sénateur Dion. LXXVII, 13, (*fragm. Vales.*, p. 749) Il avait augmenté leur solde annuelle de cinquante millions de dragmes (*id*. LXXVIII, 36) ; mais il donnait tout autant aux barbares (*ibidem* 17).

ı, et il était assez homme de guerre pour le tenir; calla, soldat et non général, ne le tenait plus. Le César, le vrai maître de l'Empire romain, choyé par ère, fait tout-puissant par Caracalla, le soldat ne ra plus être détrôné. — Et nous allons voir combien n coûte à des peuples d'avoir, je ne dirai pas un at, mais le soldat pour souverain.

---

# CHAPITRE III

## MACRIN

— 217-218 —

arcus Opellius Macrinus [1], était un de ces hommes, me il y en avait tant sous les Césars, que le caprice rince ou le caprice de la fortune, plus que leur mé- avait pris dans les rangs inférieurs pour les conduire plus élevés. Natif de Césarée (Cherchell), en Mauri- e, il portait le signe usuel des gens de sa race, une lle percée pour recevoir un anneau. A titre d'Africain, ait été le protégé de Plautianus, qui, pour une cause lée avec succès, avait fait de lui un de ses inten- ts ; mais, en retour, à titre de protégé de Plautianus, ait couru le risque d'être entraîné dans la chûte de

1. Opellius (ou Opilius) Severus Macrinus, né à Césarée de Mauri- en 163 ou 164. — Préfet du Prétoire (après Papinien, 211 ou 212 ?) — reur en avril 217 — Consul en 218 — Vaincu et tué le 7 juin 218.
femme : Nonia Celsa
fils : M. Opellius Macrinus Diadumenianus, né le 19 septembre 208 — César et prince de la jeunesse, et surnommé Antonin en 217. — Fait ste, puis tué en juin 218.
toriens : Dion extrait par Xiphilin, Théodose etc LXXVII; Capi- *in Macrino;* Lampride *in Diadumeniano;* Aurelius Victor, etc.

son patron, et avait été sauvé, non sans peine, par le crédit de Fabius Cilo. Ensuite il avait obtenu de Sévère une petite place dans le service des postes de la voie Flaminia ; puis de Caracalla, diverses missions temporaires relatives à la gestion de son domaine [1] ; puis tout à coup, la dignité de préfet du prétoire, la seconde de l'Empire. Sous des souverains tels que le fils de Sévère, l'avancement est prompt comme la disgrâce.

Macrin, préfet du prétoire, n'était donc ni un vaillant soldat (ni même un soldat), ni un jurisconsulte profond; Macrin, empereur, ne fut pas un homme de génie. Par allusion à l'obscurité de sa naissance et à la médiocrité de ses talents, on ne manqua pas de voir un présage de sa fortune dans le fait d'un âne, qui, vers le temps de la mort de Caracalla, était monté au Capitole, mené, disait-on, par un démon sous forme humaine [2].

Cependant Macrin était honnête homme, juge intègre, sévère plutôt qu'indulgent, faible néanmoins de caractère quand il s'agissait, non de juger, mais d'agir. Et, si la tâche de succéder à un mauvais prince peut être facile quand on est au milieu de ceux qui l'ont ou renversé ou détesté, la succession d'un mauvais prince est la plus périlleuse de toutes pour qui est au milieu de ses amis et de ses complices, pour qui a besoin d'eux et a été élu par eux. L'Empire détestait Caracalla, parce que son règne avait été celui d'une soldatesque arrogante et in-

[1] Ὀνόματα τινὰ ἐπιτροπείας ὀλιγοχρονίου. (Dion LXXVIII, 11.

[2] « Un démon sous forme humaine, apparut à Rome, au Capitole, puis au Palatin, conduisant un âne qu'il fit monter jusque-là et dont il cherchait le maître, disait-il. Le maître était mort, disait-il, et Jupiter régnait seul. On l'arrêta et on voulut le mener à l'Empereur, mais il disparut... Cet âne figurait Macrinus. » Dion LXXVIII, 7, 11).

disciplinée; mais cette soldatesque l'aimait d'autant plus que sous lui elle avait été maîtresse. Or, Macrin avait autour de lui et auprès de lui, non l'Empire, mais les soldats.

Aurait-il dû, comme le pense son contemporain Hérodien, dissoudre l'armée de Caracalla, renvoyer chaque légion dans la province d'où ce prince l'avait fait sortir, partir pour Rome, se faire proclamer par le Sénat qui ne pouvait manquer d'adorer le successeur de Caracalla, quel qu'il fût, s'appuyer sur le Sénat et le peuple, être l'homme de l'Empire, non de l'armée?

Le Sénat et le peuple de Rome, que Dion nous peint à cette heure là même tremblant devant les cohortes urbaines et n'osant maudire tout haut Caracalla mort, eussent-ils été un grand appui pour Macrin? Pouvait-il dissoudre cette armée de Syrie, réunie contre les Parthes, à l'heure même où les Parthes entraient en armes dans le territoire? Ne devait-il pas rester ou pour faire face par les armes à cet orage ou pour le dissiper par des négociations? Nous ne savons. L'Empire devenu, comme l'avait voulu Sévère, une monarchie purement militaire, et gouverné depuis vingt ans par la toute-puissance de l'épée, qui pouvait briser cette épée? Comment gouverner avec de tels maîtres et comment se débarrasser d'eux? Comment satisfaire à leur avidité et comment satisfaire aux plaintes de l'Empire? Comme tous les prétendants à la pourpre, s'il l'avait désirée la veille, Macrin dut bien la maudire le lendemain.

Il essaya pourtant, et ses actes témoignent d'une politique qui n'était pas dénuée de modération et de sagesse.

Il se garda sans doute de heurter ces tout-puissants soldats qu'il commandait et qui lui commandaient; il continua l'hypocrisie forcée des premiers jours; ne faisant pas l'éloge de Caracalla, mais ne le blâmant pas, même dans ses lettres au Sénat; lui reprochant tout au plus sa guerre contre les Parthes, parce qu'en cela les soldats étaient de son avis, et les tributs payés par lui à certains peuples barbares parce que ce fait pouvait exciter une certaine susceptibilité nationale et militaire. Les soldats lui demandaient que Caracalla fût proclamé dieu: docilement il en écrivait au Sénat, et le Sénat, non moins docile, votait l'apothéose du monstre. Les soldats aimaient le nom d'Antonin à cause de Caracalla, et l'Empire aimait ce nom à cause d'Antonin le pieux et de Marc-Aurèle: Macrin faisait venir d'Antioche au camp d'Edesse son fils âgé de dix ans à peine; en chemin les soldats de l'escorte, ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre secret, proclamaient *spontanément* cet enfant César; et à l'arrivée, Macrin, tout en confirmant ce vœu des soldats, faisait prendre à son jeune fils le nom d'Antonin. Les soldats se fussent irrités s'ils eussent vu insulter les images de Caracalla; aussi sur l'ordre de Macrin, à Rome même, un certain Aurélianus était jugé et mis à mort pour avoir détruit quelques-unes de ces images. Dans le camp, la statue d'Antonin c'est-à-dire de Caracalla, en argent et en or, des images antoniniennes sur les enseignes des légions, sept jours de fêtes en l'honneur du nouveau dieu Antonin, témoignaient assez que c'était son prédécesseur immédiat que Macrin avait voulu honorer en donnant à son fils ce nom vénéré de tous. Satisfaisant ainsi l'opinion et les regrets de ses sol-

dats, il fallait à plus forte raison satisfaire leurs appétits. Dès le jour de son élection, il y eut une paie extraordinaire pour les légionnaires et les prétoriens [1] ; le jour de la proclamation de son fils, cinq pièces d'or par tête au nom du fils, trois pièces d'or au nom du père, avec promesse de renouveler ce don tous les cinq ans ; un peu plus tard, une nouvelle promesse de 750 deniers [2]. Le suffrage universel des soldats n'est pas comme le suffrage universel des nations ; celles-ci paient, mais celui-là il faut le payer.

Cependant, tout en subissant ces tristes exigences, Macrin eut voulu ne pas compromettre l'avenir et préparer pour l'Empire une armée plus disciplinée, des finances moins embarrassées, un régime plus humain qu'on ne l'avait eu sous Caracalla. Tout en conservant aux soldats actuellement sous les drapeaux les libéralités et les licences du règne précédent, il rétablissait pour les levées futures la solde, la discipline, le service du camp, les congés, sur le pied où les avait mis Sévère, déjà si favorable au soldat. Il rétablissait aussi pour tous les citoyens le régime de Sévère en ce qu'il avait de tutélaire et de sage ; il faisait redescendre du dixième au vingtième ces impôts sur les successions et sur les affranchissements, si odieux à la population romaine [3]. Il faisait même quelque chose pour la liberté municipale de l'Italie si complétement écrasée, et il semble que la juridiction impériale établie sous Marc-Aurèle, abusivement accrue sous Commode

1 Capitolin, 7. Stipendium dedit solito uberius.
2 Lamprid. *in Diadumeniano*. Dion LXXVIII, 19.
3 Dion LXXVII 9. LXXVIII, 12.

et sous Sévère, ait été supprimée sous lui[1]. Il rétablissait enfin autant qu'il était en lui cette politique de simplicité personnelle et de clémence si oubliée depuis Marc-Aurèle. Il n'acceptait pour sa propre personne que des honneurs modérés, ne voulait pas de jeux annuels pour célébrer son avènement à l'Empire ; ce jour, étant aussi celui de la naissance de Sévère, se trouvait déjà un jour de fête, et le César vivant se contentait de cette commémoration du César mort. Il limitait le poids des statues faites en son honneur (car il y avait à cet égard une ruineuse émulation) ; ses statues en argent ne durent pas peser plus de cinq livres, ses statues en or plus de trois. Il abolissait enfin toutes les poursuites et annulait toutes les condamnations pour impiété envers le prince (c'est ainsi qu'on appelait depuis longtemps le crime de lèse-majesté). Il livrait, non à la colère du peuple, mais à la rigueur de la justice, les délateurs si nombreux qui s'étaient fait redouter sous Caracalla : il y en avait de tout sexe et de toute condition, soldats, affranchis du palais, chevaliers, sénateurs, matrones ; le Sénat demandait que tous fussent poursuivis, que les papiers de Caracalla fussent examinés et les dénonciations retournées contre leurs auteurs. Macrin répondit sagement que nulle dénonciation ne s'était trouvée dans les papiers de Caracalla, que la justice pouvait agir, mais qu'il ne voulait pas qu'un seul sénateur fût mis à mort : « Ne nous rendons pas

1 Voici le passage assez obscur de Dion :
Και μετά τοῦτο το τε διαδιδοσθαι τινα ἐν ταίς τῶν στρατηγώντων θεαίς, πλὴν τῶν τη Φλώρα τελουμένων δικαίονόμοι ὁι την Ιταλιαν διοικοῦντες ἐπαύσαντο, ὑπερ τα νομισθέντα ὑπὸ του Μάρκου δικάζοντες. (Djon LXXVIII, 22).

coupables envers eux de la cruauté que nous leur re-
·ochons » dit-il. Trois de ces délateurs qui étaient mem-
·es du sénat furent relégués dans une île. On en fit
ıtant pour L. Priscillianus, proconsul d'Achaïe. Cet
omme étrange avait fait deux métiers, tous deux propres
mener à la fortune sous un prince comme Caracalla:
·lui de combattant à l'amphithéâtre et celui de délateur
ıprès du prince. On comptait les cicatrices qu'avaient
issées sur son corps les dents d'un ours, d'une pan-
ıère, d'un lion et d'une lionne qu'il avait combattus
ıus à la fois (s'il faut en croire Dion) ; on comptait, plus
ombreuses encore, les victimes, chevaliers romains ou
·nateurs, qu'il avait fait périr [1]. Cet homme si odieuse-
ent célèbre ne fut pourtant pas condamné à mort.
euls, des esclaves coupables d'avoir dénoncé leurs
aîtres furent traités selon le droit commun et mis en
·oix. Rome respira, délivrée par l'exil ou par la peur
e ceux qui l'avaient opprimée sous Caracalla ; quels que
ıssent les torts et les faiblesses de Macrin, il donnait au
ıoins quelques mois de liberté. — Ainsi cherchait-il à
oncilier le peuple et les soldats, les nécessités du
résent et la sécurité de l'avenir.

Mais ce que le peuple et les soldats, le présent et l'a-
enir lui demandaient également, c'était la paix. Cette
uerre insensée et inique, entreprise par Caracalla, pe-
ıit à la sagesse des citoyens, pesait aussi à la mollesse
·s soldats; car ces soldats si gâtés étaient peu soldats.
s aimaient Caracalla pour ses largesses et pour la li-
·nce qu'il leur donnait; ils n'aimaient pas ses fantaisies

[1] Dion LXXVIII, 11, 21.

belliqueuses. Ils eussent voulu les largesses sans la guerre, la récompense sans la peine, l'opulence jointe à l'inaction.

Macrin envoya donc une ambassade au roi barbare, déjà en marche avec une nombreuse armée. Par ce message, il désavouait la politique de Caracalla, rendait les captifs, proposait la paix. Artaban, qui connaissait bien l'armée romaine et peut-être aussi son chef, se montra arrogant, exigea qu'on rebâtît les châteaux détruits par Caracalla sur le territoire parthique, qu'on rétablît le tombeau renversé des rois Arsacides, qu'on abandonnât la Mésopotamie tout entière; et, tout en répondant ainsi, il continua sa marche. Il fallut combattre. On se rencontra près de Nisibe.

L'armée romaine n'était déjà pas bien puissante sous Caracalla; sous Macrin, elle était de plus divisée. Son chef était peu aguerri et ce chef lui était suspect. Deux rencontres eurent lieu où les Romains furent vaincus. Mais les guerriers parthes, de leur côté, en armes depuis longtemps, réclamèrent ce privilége du repos qui appartient aux armées féodales et qui rend sous ce régime les guerres moins désastreuses. Admirable pour une défense momentanée du territoire, l'armée parthique n'avait pas l'haleine assez longue pour attaquer et conquérir au dehors. Les deux armées à la fois se trouvèrent donc exiger la paix. Mais cette paix, il fallut que Macrin la payât, sinon par des humiliations, du moins par de l'or. Des présents au roi Artaban, des présents aux grands de sa cour, en tout cinquante millions de deniers, assurèrent aux Romains une paix assez hono-

rable pour que les flatteurs du camp et du Sénat pussent la réputer un triomphe. Le Sénat célébra la victoire de Macrin et lui décerna le surnom de Parthique qu'il eut la pudeur de refuser [1].

On avait donc la paix, à quelque prix que ce fût. Quelques autres expéditions militaires avaient pu être terminées, avec non moins de courage que de bonheur [2], par le prince ou par ses lieutenants. Les peuples de l'Arabie-Heureuse avaient été vaincus; l'Arménie, si imprudemment attaquée par Caracalla, avait été amenée à faire la paix; Rome en avait été quitte pour couronner de ses mains le nouveau roi Tiridate, et pour lui rendre sa mère que la violence étourdie de Caracalla avait tenue onze mois captive. Il n'y avait pas là sans doute de quoi valoir à Macrin le titre d'*Invaincu* que lui donnent ses monnaies. Mais il y avait peut-être une sécurité assez grande pour lui permettre de se rendre enfin à Rome et de dissoudre cette armée de Syrie, si peu sûre, si peu guerrière, si fanatique du nom de Caracalla.

Ses pensées de réforme elles-mêmes, s'il eut le temps d'en avoir de bien sérieuses, étaient un motif de revenir au centre de l'empire. Il voulait, disait-on, refondre le droit civil de Rome devenu, depuis l'édit de Caracalla, le droit civil de tout l'Empire; effacer ces rescrits sans nombre qui statuaient sur le juste ou l'injuste avec la signature de Commode ou de Caracalla, et ne pas permettre qu'une décision de circonstance devint une loi immuable. Il voulait rendre plus sévère contre les mal-

1 Dion LXXVIII, 24, 27. Monnaies portant: VICT (*oria*) PARTH (*ica*).
2 Capitolin.

faiteurs la justice, qui, sous Caracalla, n'était sévère que pour les proscrits. On nous parle même d'une justice rigoureuse jusqu'à l'excès, d'esclaves fugitifs jetés sur l'arène pour combattre comme gladiateurs, de condamnés traités avec la cruauté de Mézence qui attachait un vivant à un cadavre, de coupables enfermés vivants entre quatre murailles construites tout exprès autour d'eux, d'amants adultères liés ensemble et brûlés ensemble, de délateurs punis s'ils avaient menti, payés mais déclarés infâmes s'ils avaient dit vrai. Rumeurs douteuses et peu croyables que nous répète un historien, plus sévère que tous les autres envers la mémoire de Macrin.

Mais la grande réforme à faire était celle de l'armée. La laisser dans sa licence et son indiscipline, c'était se perdre. Enseigner la discipline à ces soldats, déjà gâtés par Sévère et bien autrement corrompus par Caracalla, était une rude tâche. Macrin l'entreprit, selon le même historien, par des moyens de rigueur semblables à ceux que nous racontions tout à l'heure. La croix, ce supplice servile, la condamnation en cas de révolte d'un homme sur cent, sur vingt, sur dix, tels auraient été ses moyens de réforme. Quels qu'ils fussent, c'était de Rome et vis-à-vis des légions dispersées dans tout l'empire, qu'une réforme efficace pouvait se faire ; il fallait avant tout que les légions rentrassent dans leurs cantonnements et le prince dans la cité.

Mais pour toutes ces réformes, soit militaires, soit civiles, la force et le temps allaient manquer à Macrin. La force lui manqua : il n'avait pas assez de vigueur dans le caractère pour résister aux séductions de l'empire. Il

ne fut sans doute, pendant ses quelques mois de règne ni monstrueusement cruel ni extravagant, comme les plus célèbres de ses devanciers. Il put même réparer quelques-uns des maux qu'avait causés son prédécesseur. Mais il fut faible; il ne comprit pas combien devait être sévère envers lui-même un empereur plébéien, presque étranger, un parvenu, succédant au plus détestable des princes héréditaires. Il fallait faire absoudre, il fallait glorifier, à force de services rendus, cette origine obscure qu'on lui reprochait. Au contraire elle le rendit soupçonneux envers autrui, sans le rendre plus rigoureux envers lui-même. On vit plus d'une fois disparaître des hommes qui avaient murmuré ou de son obscurité native ou de sa subite élévation à la pourpre. Et d'un autre côté, la vie molle, délicate, fastueuse, insolente des Césars commençait à être la vie de cet homme d'affaires africain, que le hasard, plus que son mérite, avait fait empereur.

La force lui manqua donc et le temps lui manqua aussi ; il était encore à Antioche lorsque se forma l'orage dans lequel il devait périr.

A une cinquantaine de lieues de cette ville, le dieu Soleil, appelé dans les langues orientales Alagabal ou Elagabale [1], avait un temple à Émèse. Ce dieu Soleil était une pierre noire, conique, de grande dimension,

1 Il y a un certain nombre d'inscriptions votives à ce dieu, toujours identifié au Soleil : SOLI ALAGABALO (Rome ; DEO SOLI HEELAGABOLO (Alba Julia en Pannonie); DEO SOLI ELAGABAL ; D. S. HALAGAB. (Pannonie) (Orelli 1940, 1941). Ce culte, sans doute par suite d'une influence judaïque, imposait la circoncision et l'abstinence du porc. V. plus bas sous le règne de l'empereur Elagabale.

Le nom d'Elagabale aurait été en langue syrienne *Alah Gabal, deus montis*. Ce dieu soleil serait le Bel ou El des Phéniciens et des Babyloniens, le Malackel des Palmyréniens, le Mithra des Perses, etc. D'autres s'identifiaient à Jupiter (Lampride. *in Heliogab.* 17).

couverte d'images symboliques qu'une main céleste, disait-on, avait tracées, en tout pareille à tant d'autres *bétyles* ou pierres déifiées de l'Orient. Son temple était magnifique, couvert d'or et d'argent, orné de merveilleuses sculptures. On y venait de toutes parts; les peuples de Syrie y arrivaient en foule; les rois voisins, vassaux de Rome ou de Ctésiphon, embellissaient le sanctuaire de leurs présents. Les Romains, toujours avides de superstitions étrangères, n'étaient pas les derniers à visiter le temple et à s'incliner devant le dieu. Un camp romain placé en ce moment auprès d'Emèse fournissait au dieu Elagabale de nombreux et fervents adorateurs.

Or, parmi les prêtres voués au service de ce dieu, figuraient à cette époque deux adolescents dont les souvenirs de famille pouvaient éveiller plus d'un regret chez les soldats de Sévère et de Caracalla. C'étaient des petits-neveux de Julia Domna, élevés à Rome et à la cour de Sévère. Leur aïeule était Mésa, sœur de la dernière impératrice; leurs mères étaient les deux filles de Mésa, Sohémias et Mammée; ces trois femmes syriennes, amenées à Rome par le mariage de leur sœur et de leur tante, avaient vécu au milieu des splendeurs de la cour de Sévère. Elles avaient suivi Caracalla dans ses voyages en Orient. Le meurtre de Caracalla, le suicide de Julia les avaient renvoyées dans leur ville natale d'Emèse et aux pieds du dieu Soleil auquel elles consacrèrent leurs jeunes enfants. Mais, ardentes et ambitieuses, la gloire modeste d'un sacerdoce asiatique pour leurs fils ne leur suffisait pas. Julia Domna,

avait été femme et mère d'empereurs romains; pourquoi Mésa, elle aussi, ne serait-elle pas aïeule d'un empereur? pourquoi Sohémias ou Mammée ne serait-elle pas mère d'un empereur? pourquoi sous le nom de leurs petits-fils et de leurs fils leurs mains féminines ne gouverneraient-elles pas le monde? Il y avait de l'audace, du courage même au cœur de ces syriennes plus qu'au cœur de bien des Romains. Et c'est chose remarquable que l'influence exercée pendant près de trente ans sur les destinées de l'Empire, par ces quatre femmes asiatiques, Julia Domna, Julia Mésa, Julia Sohémias, Julia Mamméa : influence funeste, honteuse, détestable à certaines époques; influence bienfaisante, tutélaire, sainte à d'autres moments. Les femmes en ce siècle là valaient mieux que les hommes. Elles étaient moins dégradées même quand elles étaient dégradées; elles étaient plus fortes, plus courageuses; elles étaient ambitieuses mais douées d'une ambition plus noble. Comme je le lisais tout à l'heure dans Clément d'Alexandrie, la hardiesse et la virilité étaient passées au sexe le plus faible; le sexe viril ne s'était pas seulement efféminé, il était tombé au dessous des femmes.

On résolut dans ce gynécée qu'on ferait un empereur. De ces deux petits-fils de Mésa, prêtres du dieu d'Emèse, l'un, le fils de Sohémias, s'appelait du nom de son père et de son aïeul, Varius Avitus; son cousin, le fils de Mammée s'appelait alors Bassianus ou Alexianus. Le premier avait quatorze ans, il était d'une rare beauté, et, comme le plus âgé des deux, c'était lui qui remplissait l'office principal dans les cérémonies du temple.

Lorsque, dans les pompes mystérieuses de ce rite barbare, sous sa robe sacerdotale, longue et traînante, ornée de pourpre et d'or, avec sa tunique tissée d'or et sa tiare brillante de pierres précieuses il conduisait solennellement le chœur autour de l'autel, aux sons d'une musique merveilleuse, les soldats romains étaient ravis. C'était, disaient-ils, Bacchus adolescent. Ils savaient que ce prêtre asiatique était un neveu de leur impératrice; un enfant grandi dans le palais de Sévère, un parent de leur prince Marc-Antonin. Bien mieux encore; selon une rumeur qui commençait à se répandre, c'était le fils même de Marc-Antonin. Ainsi le disait publiquement le chef de cette intrigue, l'affranchi Eutychianus que son métier de bouffon avait fait surnommer Comazon; un certain Gannys qui élevait le fils de Sohémias, le disait également; Mésa le laissait dire. Sohémias elle-même le laissait dire; Sohémias, qui dans une inscription encore subsistante, en son nom et au nom de ses enfants, avait rendu hommage à la mémoire de Varius Marcellus « le plus aimé des époux « et le plus tendre des pères [1] »; Sohémias laissait dire et finit par dire officiellement qu'elle avait été infidèle à cet époux bien-aimé, que le jeune Avitus n'était pas le fils de ce père si tendre, mais qu'il était né en réalité de son cousin à elle, Marc-Antonin Caracalla. Cet aveu était probablement un mensonge; car à l'époque de la naissance d'Avitus, Caracalla n'avait guère que seize ans. Au

1 Inscription de Velletri, en grec et en latin : S. VARIO MARCELLO etc..... IVLIA SOEMIAS BASSIANA C. F. CVM FILIIS MARITO ET PATRI AMANTISSIMO et en grec : ΣΥΝ ΤΟΙΣ ΤΕΚΝΟΙΣ ΤΩ ΠΡΟΣΦΙΛΕΣΤΑΤΩ ΑΝΔΡΙ ΚΑΙ ΓΛΥΚΥΤΑΤΩ ΠΑΤΡΙ. (Orelli 946.)

reste, il faut convenir qu'en fait de réputation, Sohémias avait peu à perdre à cet aveu ou à ce mensonge.

Mais que l'aveu fût ou non vraisemblable, peu importait aux soldats. Ils étaient irrités de la sévère discipline de Macrin, humiliés de leur défaite par les Parthes, à laquelle on osait donner le nom de victoire, mécontents de ne pas retrouver chez Macrin l'inépuisable libéralité de Caracalla. Ils prenaient parti pour les habitants de Pergame qui jadis protégés par Caracalla, aujourd'hui moins favorisés par Macrin, avaient insulté ce prince et avaient été punis de leur insolence. De plus, à Rome, des signes de révolution apparaissaient au ciel et sur la terre ; il y eut éclipse de soleil, « un astre apparut dont la « queue s'étendait d'Occident en Orient ; si bien que « nous ne cessions, ajoute Dion, de répéter ce vers « d'Homère :

« Le ciel et Jupiter font entendre leur voix [1]. »

Une mule enfanta ; une truie mit au monde un pourceau qui avait quatre oreilles, deux langues, huit pattes ; la terre trembla, il sortit du sang d'un tuyau destiné à conduire l'eau ; des abeilles firent leur miel dans le forum Boarium. L'Amphithéâtre brûla, par suite, disait-on, de la colère de Vulcain, parce que Macrin avait supprimé la fête des Vulcanales, et cet incendie ne fut pas éteint même par une pluie abondante. Les domaines impériaux, tant que Macrin régna, furent plus d'une fois visités par les flammes. Le Tibre déborda, sans doute

1 Dion LXXVIII, 25, 30.

par suite de quelque méfait commis envers ce dieu, et fit périr plusieurs hommes. Enfin, au milieu de ces désastres, une femme d'une taille colossale, d'une physionomie sinistre et menaçante, apparut et dit à plusieurs: « Tous ces malheurs ne sont rien auprès de ceux qui vont venir.» Les esprits étaient donc émus, à Rome de tristesse et d'effroi, au camp de Syrie de colère et d'espérance.

C'est alors, qu'une nuit, l'affranchi Eutychianus fit entrer furtivement le jeune Avitus dans le camp placé aux portes d'Emèse. Le matin (17 mai) il le montra aux soldats revêtu d'un vêtement que Marc-Antonin avait porté dans son enfance ; il le proclama fils de Marc-Antonin, réveilla la popularité de ce prétendu père, parla surtout des abondantes richesses que Mésa avait apportées de Rome en Asie et qui allaient récompenser les soldats de son petit-fils; en un mot il fit déclarer Avitus empereur, sous le nom devenu héréditaire de Marc-Aurèle Antonin : pauvres noms d'Antonin et de Marc-Aurèle, quel usage on en faisait ! Cela se passait, selon Dion, à l'insu de Mésa et de Sohémias ; selon d'autres, elles étaient présentes. En tout cas, elles acceptèrent, avec enthousiasme et résolution, cette occasion de redevenir impératrices, comme les soldats acceptaient avec enthousiasme cette occasion de faire un empereur.

Macrin ne crut pas devoir marcher lui-même contre cette révolte; mais d'Antioche, il envoya son préfet du prétoire Ulpius Julianus combattre les rebelles qui ne s'étaient pas encore hasardés à sortir de leur camp. Peu s'en fallût que cette journée ne mît fin au règne du

jeune Avitus. Le camp d'Emèse fut assiégé ; les soldats Maures, compatriotes de Macrin, avaient déjà forcé quelques-unes des portes. Néanmoins Julianus crut prudent de remettre l'assaut au lendemain, espérant dans la nuit la soumission des rebelles. Loin de se soumettre, ils passèrent la nuit à fortifier l'enceinte du camp; et le lendemain, à l'aube du jour, le jeune Empereur parut sur le rempart, porté dans les bras des soldats. On montrait à côté de lui des images de Caracalla enfant pour rendre plus frappante la ressemblance de leurs traits ; on montrait ces images et on montrait aussi des vases d'argent, car les trésors de Mésa devaient coopérer à cette révolution au moins autant que l'amour de Caracalla. « Que faites-vous, camarades, criaient les assiégés, vous faites la guerre au fils de notre bienfaiteur ! » L'enfant lui-même, du haut des remparts, répétait des paroles qu'on lui soufflait, à la louange de celui qu'il appelait son père, à la honte de Macrin. Les soldats de Julianus étaient ébranlés. Comme leurs officiers cherchaient à les retenir, Eutychianus ne craignit pas de provoquer des assassinats ; ses agents répandus dans le camp ennemi, promirent, à qui tuerait un centurion, le grade et même les biens de sa victime. Grâce à ces promesses, l'armée de Julianus se révolta, tua ses officiers ; Julianus voulut se cacher, on le découvrit et on le tua.

Pendant ce temps, le malheureux Macrin s'était enfin décidé à agir. Il s'était avancé d'Antioche jusqu'à Apamée. Il y avait là un camp de soldats Albaniens [1],

[1] Ἀλϐανιοι ou Ἀλϐινιοι. Dion 33. — Etaient-ce des Albaniens des bords de la mer Noire ? Ou ces Prétoriens casernés à Albe que nous avons

dont il voulut s'assurer la fidélité. A ses côtés était son fils Diadumenianus, devenu lui aussi Marc-Antonin César, lui aussi enfant et plus jeune qu'Avitus. Diadumenianus n'avait que dix ans; mais sa taille déjà grande, ses cheveux blonds, ses yeux noirs, sa beauté pleine de grâce, ravissait les soldats; lorsque, pour la première fois, il était apparu au camp, avec la pourpre impériale et l'équipement militaire des Césars, il avait semblé, dit un historien, un astre descendu du ciel. Macrin voulut se faire un appui de cette popularité enfantine, et en même temps avoir une occasion d'acheter le dévouement intéressé des soldats. Il proclama son fils Auguste, et en l'honneur du nouvel Auguste, rendit aux soldats ce que la sévérité de ses débuts leur avait ôté, promit à une partie d'entre eux le blé pour rien, à d'autres cinq mille deniers par tête, en donna mille immédiatement, prodigua au jour du péril l'argent qu'au jour de sa puissance il avait tant ménagé.

Il écrivit en même temps à Rome pour qu'elle fêtât le nouvel Auguste, promettant au peuple à titre de festin (*epulum*) 150 deniers par tête, et ne disant rien de la révolte d'Avitus pour que sa largesse ne parût pas intéressée. Mais il fallut bien qu'en écrivant au Sénat, ou ce jour-là ou un peu plus tard, il parlât de son péril. Il le fit en homme faible et maladroit; reprochant aux partisans d'Avitus la jeunesse de leur prince, sans penser que Diaduménien était encore plus jeune; appelant toujours celui-ci Diaduménien, comme s'il n'était ni César, ni Antonin,

vus défendre un instant la cause de Géta? Ou (ce qui me semble le moins probable) d'anciens soldats d'Albinus, compétiteur de Sévère. ?

ni Auguste; se plaignant de l'insatiable cupidité des soldats, se plaignant des largesses excessives auxquelles Caracalla les avait accoutumés; disant que sa consolation serait d'avoir survécu à ce monstre. Sa lettre était si pauvre d'espérance et de courage qu'on le tint pour vaincu; tout en souhaitant son succès, tout en redoutant le règne qui allait suivre, le Sénat n'osa pas maudire trop violemment ses ennemis. Les consuls et les principaux du Sénat, qui ne pouvaient se dispenser de parler, invectivèrent, selon l'habitude, mais en termes faibles, contre les révoltés. On déclara ennemis publics Avitus et sa famille, comme Macrin le demandait; on promit amnistie à ses partisans s'ils se repentaient, comme le faisait Macrin; et on se retira tristement entre un règne honnête que la pusillanimité allait perdre et un règne nouveau qui triomphait par l'argent et par le meurtre.

A ce moment, du reste, le Sénat et le peuple de Rome étaient sans influence aucune sur les destinées de l'Empire. Peut-être étaient-elles déjà tranchées contre Macrin au jour et à l'heure où le Sénat condamnait solennellement ses ennemis. Dans son camp d'Apamée, Macrin ne recevait que des nouvelles fatales. Un soldat, déserteur de l'armée de Julianus, mit le comble à l'insulte en apportant à Macrin un paquet scellé au sceau de Julianus. Ce paquet contenait une tête humaine et Macrin put croire un instant que c'était celle de son rival. Mais quand on l'eut dégagée des bandelettes qui l'enveloppaient, on reconnut celle de Julianus. Ce fut peut-être par cette atroce dérision que Macrin sut la défaite de son lieutenant. Consterné, il ne crut pas pouvoir tenir à

Apamée, rétrograda vers Antioche ; l'armée albanienne, abandonnée de son empereur, oublia les largesses qu'elle venait de recevoir, les acclamations qu'elle venait de proférer, et mit sur ses enseignes le nom du petit-fils de Mésa.

Malgré tant de défections, une troisième armée restait encore à Macrin. Les camps rebelles d'Emèse et d'Apamée n'étaient probablement que d'une légion chacun ; la masse principale des forces réunies jadis par Caracalla devait se trouver dans le voisinage d'Antioche, capitale de la Syrie, capitale, on peut le dire, de l'Asie romaine. En outre, les prétoriens que Macrin avait longtemps commandés, soldats aguerris, hommes de haute taille choisis dans toutes les légions, restaient dévoués à leur empereur. Le préfet d'Égypte, Basilianus, devenu, depuis la mort de Julianus, préfet du prétoire ; le commandant de la Phénicie, Marius Secundus, soutenaient ardemment le parti de leur prince, faisaient arrêter et mettre à mort les émissaires d'Avitus, levaient des soldats pour les envoyer à Macrin. La cause de celui-ci n'était donc pas encore désespérée.

Mais, dans les guerres civiles surtout, il semble qu'il y ait des pressentiments de la victoire qui donnent du cœur aux plus faibles, des pressentiments de la défaite qui ôtent le cœur aux plus braves et la raison aux plus sages. Tous ceux qui agissaient pour Avitus agissaient avec zèle, ardeur, confiance, succès. Tout ce qui combattait pour Macrin, combattait mollement. Le commandant des troupes d'Avitus n'était autre que son esclave pédagogue Gannys, devenu tout à coup général, général

actif et intelligent. Il marcha droit et rapidement sur Antioche. Macrin, sortant de cette ville, le rencontra à 180 stades (9 lieues) de distance seulement, dans une position que Gannys avait habilement choisie. Cependant les prétoriens de Macrin étaient braves, animés par la présence de leur empereur; et, débarrassés de leur lourde armure, ils excellaient dans l'attaque de ces défilés où l'ennemi s'était retranché. Un instant, les troupes d'Avitus commencèrent à fuir en désordre. Mais ce fut le tour des femmes de rallier ces soldats d'un empereur enfant, commandés par son précepteur. Mésa et Sohémias, qui jouaient là leur fortune, leur gloire, leur vie, la vie et la gloire de leurs enfants, présentes à l'arrière garde de l'armée, s'élancent de leurs chars, arrêtent les soldats qui fuient, les ramènent au combat. Il n'y eut pas jusqu'à ce misérable enfant qu'on avait fait empereur, qui ne fût homme ce jour-là, lui dont toute la vie devait être bien peu virile. Il tira l'épée, lança son cheval vers l'ennemi; cheval et cavalier semblaient poussés par un dieu. Les soldats eurent honte et furent touchés. Ils retournèrent combattre avec plus de courage pour ces femmes et cet enfant si courageux.

Et tandis que, de ce côté là, esclaves, femmes, enfant, trouvaient du courage dans leur ambition et dans leur péril, de l'autre, un homme fait, un romain, un empereur n'en savait pas trouver dans le sentiment de son intérêt et de son devoir. Les soldats de Macrin ne désertèrent pas sa cause; ce fut lui qui déserta ses soldats. Pendant qu'ils combattaient, leur prince repartait pour Antioche, s'y faisait annoncer comme vainqueur, craignant, s'il y arri-

vait à titre de vaincu, de n'y trouver que des ennemis; envoyait de là son jeune fils pour le confier au roi des Parthes, et se disposait à fuir vers l'occident. Les prétoriens cependant, eussent pu, grâce à la supériorité des armes et du courage, mettre de nouveau l'ennemi en fuite, si leur empereur ne les eut abandonnés. Ils combattirent, bien que sachant leur prince parti, pour leur honneur et parce qu'ils s'attendaient à être humiliés et dégradés sous le nouveau règne. Mais quand on leur eut fait savoir, au nom d'Avitus, qu'ils garderaient leur rang dans l'armée, ils se rendirent; et le nouveau Marc-Antonin, ayant les prétoriens pour lui, eut désormais toute la légitimité qu'un empereur romain pouvait avoir (8 juin).

Macrin fuyait cependant. Quand la nouvelle de la défaite de ses troupes était parvenue à Antioche, elle n'avait pas été reçue de tous avec une égale satisfaction. Parmi le peuple et parmi les soldats, chacun des deux rivaux avait ses partisans. Il y eut querelles, agitations, troubles, combat, meurtres. Au milieu de ce désordre, Macrin, délaissant encore une fois ses partisans, rasa sa barbe et ses cheveux, mit sur sa chlamyde de pourpre un manteau noir à capuchon, prit un de ces *diplômes* qu'il délivrait à ses courriers pour qu'ils pussent trouver des chevaux de poste, et la nuit, cachant son visage, il partit à cheval. Sa pensée, malheureusement pour lui trop tardive, était de gagner l'Occident et Rome, espérant trouver là un peuple plus dévoué et des armées plus fidèles. Il s'en fallut de peu qu'il ne réussît. Escorté par quelques serviteurs, il parvint à cheval à Eges en Cilicie;

prit là les voitures qui portaient les courriers impériaux ; traversa la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie, évita Nicomédie, grande cité où il avait séjourné longtemps avec Caracalla et où l'on eût pu le reconnaître; arriva au port voisin d'Eribole sur la Propontide, et voulant la traverser, fut rejeté par les vents à Chalcédoine. Là il n'avait qu'à passer le Bosphore pour être à Byzance, sur la terre européenne, au milieu de peuples, de légions, de cités qui ne portaient qu'un médiocre intérêt à la mémoire de Caracalla. Mais, malade, obligé de s'arrêter dans un faubourg de Chalcédoine, il fut trahi par un de ses procurateurs auquel il avait écrit pour lui demander de l'argent. Des émissaires d'Avitus, qui étaient à sa poursuite, le saisirent et l'emmenèrent sur un chariot comme un dernier trophée qui devait sanctionner la royauté de leur maître.

Macrin ne pouvait donc plus rien espérer pour lui-même, mais il se disait que son fils au moins aurait atteint la frontière parthique. Cette illusion ne fut point de longue durée, il apprit bientôt sur la route que son fils était pris. Dans son désespoir, il se jeta hors du chariot, se brisa une épaule, et peu après, sur un ordre qui arriva du camp d'Avitus, ses gardiens l'achevèrent. En même temps, Diadumenianus, ce pauvre petit empereur de dix ans, le plus digne d'intérêt de toute cette histoire, était lui-même mis à mort. Les soldats avaient eu d'abord pitié de son jeune âge; mais un des esclaves qui le servaient leur montra des lettres écrites, disait-on, par cet enfant ou en son nom par un de ses précepteurs, lettres probablement apocryphes, dans lesquelles il re-

prochait à son père d'avoir épargné quelques proscrits. Les soldats n'hésitèrent plus. La tête de l'enfant put être, comme celle du père, portée aux pieds d'Avitus, révoltant hommage qu'on offrait à un empereur enfant.

La résistance, s'il y en eut encore après la mort de Macrin, ne fut pas de longue durée. Les deux préfets d'Égypte et de Phénicie eussent voulu prolonger la lutte; mais déjà, à la nouvelle de la défaite de Macrin, des mouvements soldatesques ou populaires avaient éclaté autour d'eux. Ce n'est pas que les populations fussent unanimes; on se battit les uns pour, les autres contre le nouveau César, et bien du sang fut versé. Peu importait, la question avait été tranchée ailleurs; Basilianus préfet d'Égypte s'enfuit, arriva par mer jusque non loin de Brindes, fut trahi par un ami habitant Rome auquel il avait fait demander assistance (en ce siècle-là les proscrits n'avaient guère d'amis), puis ramené en Asie, pour être supplicié à Nicomédie [1].

Avitus était donc maître de l'Orient. Il lui restait à conquérir l'Occident, l'Italie, Rome, le peuple et le Sénat; ou, pour mieux dire, cette conquête était déjà faite, il n'avait plus qu'à en prendre possession. Si l'Empire romain eut été autre chose que ce qu'il était, le peuple romain un autre peuple, le Sénat romain une autre assemblée, il eut été possible qu'à la vue de l'ignoble et désastreuse domination qui se préparait le Sénat refusât obéissance, le peuple se soulevât, que les légions de l'Occident arrêtassent sur le Bosphore ou sur le Danube la marche triomphante de

1 Dion LXXVII. 35.

celui qui fut plus tard Elagabale. Mais deux cents ans de servitude depuis Tibère, vingt ans de monstrueuse tyrannie sous Commode et sous Caligula, vingt-six ans de cette prépotence militaire que Sévère avait instituée ou perfectionnée, avaient trop bien façonné les âmes romaines pour que rien de semblable pût être à espérer. On n'était même plus aux temps qui avaient suivi la mort de Commode, dans lesquels les légions armées contre les légions avaient opposé empereur à empereur, et, par la lutte de ces forces rivales, avaient laissé au vœu du peuple une certaine importance. Depuis le temps de Sévère, l'armée prétorienne, l'armée personnelle du prince était prépondérante : elle avait décidé; légions, peuple, Sénat n'avaient plus qu'à se soumettre. Avide, ingrate, infidèle, elle avait vendu tous ses maîtres ; elle avait assassiné Géta et accepté pour empereur Caracalla, meurtrier de Géta ; elle avait laissé tuer Caracalla et avait donné la pourpre à Macrin son meurtrier; elle avait trahi Macrin à son tour et replaçait au pouvoir le prétendu fils de Caracalla. Le monde n'avait rien à dire, elle était maîtresse. Avec un sentiment de douleur et d'effroi, mais sans une velleité de protestation, le monde, Rome, le Sénat, allaient, avant peu de jours, accepter pour maîtres le prêtre adolescent Avitus, la prostituée Sohémias, le pédagogue Gannys, le comédien Eutychianus (car c'est ainsi que se composait le conseil intime du régime nouveau). Macrin avait été défait le 8 juin; et le 14 juillet, d'après une inscription qui nous reste, la confrérie sacerdotale des Frères Arvales offrait au Capitole des vœux solennels pour « le

« salut et la conservation de l'empereur César Marcus-« Aurélius-Antoninus, pieux, heureux, Auguste, grand « pontife, tribun du peuple, consul, père de la patrie » (un enfant !), « proconsul, et de Julia Mésa Augusta et « de toute leur divine famille [1]. »

1 PR. ID. IVL. IN CAPITOLIO (etc...) FRATRES ARVALES CONVENERVNT AD VOTA ANNVA SVSCIPIENDA PRO SALVTE ET INCOLVMITATE IMPERAT. CÆS. M. AVRELII ANTONINI PII FEL. AVG. P. M. TR POT. CONSVLIS. PATRIS. PATRIAE PROCOS. ET IVLIAE MAESAE AVG. (etc....) *marini atti dei frati arval (tab.* 41).
Eckhel et Marini lisent la date de cette inscription PR *(idie)* ID *(ūs)* IVL *(ias)*; d'autres lisent au lieu de IVL., IVN *(ias)*, c'est-à-dire le 13 juin. Selon ces derniers, la nouvelle de la défaite de Macrin qui eut lieu le 8, serait venue à Rome par des signaux, le Sénat se serait réuni, et il aurait rendu en faveur d'Elagabale le sénatus consulte accoutumé; tout cela en cinq jours. Je ne puis le croire; même en l'état actuel et après tous les perfectionnements modernes une nouvelle arriverait-elle en cinq jours d'Antioche à Rome? Orelli (947) suit la leçon de Marini.

# CHAPITRE IV

## ÉLAGABALE

218-222

Nous voici arrivés à l'époque la plus étrange peut-être de l'étrange gouvernement des Césars.

En lisant les détails du règne de ce prince que nous avons appelé jusqu'ici Avitus et que l'histoire connaît plutôt sous le nom d'Elagabale ou d'Héliogabale, le doute vient à l'esprit, et on se demande si de tels récits sont croyables; si tant d'ignominies, tant d'extravagances, tant de monstruosités sont possibles; si elles ne dépassent pas la limite de la perversité, de la déraison et de la puissance humaine.

Ce doute m'est venu à moi-même, et cependant je ne puis pas ne pas admettre cette histoire. Nous avons ici, chose rare dans l'antiquité, deux témoins contemporains et même deux témoins oculaires. Le bithynien Dion Cassius était à cette époque habitant de Rome, sénateur, vraisemblablement préteur ou investi de quelque autre magistrature, puisque sous le règne suivant il fut consul.

Hérodien, comme lui Grec de langage quoique son pays natal nous soit inconnu, passa aussi une partie de sa vie à Rome, dans les emplois. Nous pouvons nous appuyer sur le témoignage d'un troisième contemporain, Marius Maximus, qui fut consul peu d'années après, dont les écrits sont perdus, mais que Lampride, écrivain de seconde main, a consulté. Que la rumeur publique ait exagéré certains détails, cela est possible, et Lampride est le premier à l'admettre. Mais que l'ensemble soit mensonger ; que Lampride, malgré son prudent scepticisme, ait brodé sur le texte de Marius Maximus ; qu'Hérodien rêve quand il nous décrit des cérémonies qui se seraient passées à la face de Rome tout entière ; que Dion soit fou quand il parle des hommes qu'il a connus, du prince qu'il a acclamé et maudit au Sénat, des spectacles qu'il a vus du premier rang de l'amphithéâtre, ayant Rome tout entière derrière lui ; que tous aient falsifié l'histoire de manière à nous faire voir l'extrême délire et l'extrême scélératesse là où il n'y avait que raison et vertu, ou tout au plus une extravagance modérée et une malhonnêteté médiocre : c'est ce que je ne puis croire.

On ne saurait d'ailleurs trop le dire : les jugements de l'histoire sont des jugements d'ensemble. La certitude historique n'isole pas les faits. La justice, elle, juge les faits isolément et sur des preuves spéciales à chacun d'eux. Elle peut le faire, car elle a à se prononcer sur des faits récents, et d'après des témoins qu'elle force à parler, des écrits qu'elle sait se faire remettre, des traces en un mot toutes vives et toutes palpitantes encore. Elle peut le faire, et même elle ne saurait faire autrement ;

car ce sont des faits de la vie privée dont le retentissement et les conséquences n'ont qu'une portée restreinte, et qui doivent être jugés chacun à part. Il en est autrement de l'histoire, et surtout de l'histoire des temps éloignés; elle n'a pas les mêmes moyens de preuve, mais elle en a d'autres; elle n'a pas les témoins vivant, parlant, debout devant elle, elle n'a pas les traces encore ineffacées du fait, le sang de la victime et les pas du meurtrier sur le sol. Mais, comme les faits qu'elle traite appartiennent à la vie publique, elle a pour elle la publicité, la notoriété, la solennité du fait; elle a surtout sa liaison et sa concordance avec toute une chaîne de faits également publics, notoires, solennels, qui en sont ou les causes ou les conséquences. Il y a donc une certitude historique toute différente de la certitude judiciaire, mais tout aussi logique et tout aussi puissante. L'histoire (dans les grands faits s'entend, et non dans les détails) se démontre par elle-même et par le seul enchaînement du récit. Pourquoi ne croirais-je pas les extravagances d'Elagabale? Celles de Commode en approchent. Pourquoi ne croirais-je pas celles de Commode? Celles de Néron en approchent. Ce sont des plantes qui ont poussé sur le même sol, plus ou moins vigoureuses, mais d'espèce semblable; les unes font croire à la réalité des autres. Dira-t-on que, les unes comme les autres, toutes ces histoires ont été falsifiées? que Tacite et Suétone, Romains du premier siècle; Dion et Hérodien, Grecs de la fin du second; Marius Maximus dans le cours du troisième; Vopiscus, Spartien, Lampride, Capitolin dans le quatrième et d'autres encore, se sont entendus

pour fabriquer dans leurs ateliers si divers une série de Césars tyranniques, tous jetés dans le même moule et tous faux? Non : si vous me faites voir un arbre à distance, il est possible à la rigueur que cet arbre ne soit qu'une pièce de carton adroitement fabriquée; mais si vous m'en faites voir des centaines autour de lui, j'affirme que c'est une forêt.

Hélas ! il faut le dire, nous ne connaissons pas les limites de notre dépravation et de notre folie, pas plus que celles de notre héroïsme. Ne pas croire un récit, parce qu'il suppose dans les personnages une vertu trop grande, c'est une injure que je ne ferai jamais à l'espèce humaine. Mais ne pas croire un récit parce qu'il suppose dans les auteurs une perversité trop grande, c'est un honneur que je ne ferai jamais non plus à l'espèce humaine. Dans le bien et dans le mal, l'homme n'atteint pas seulement les limites du possible, il les dépasse ; dans l'un comme dans l'autre, il s'élève et il descend jusqu'au surnaturel ; des anges sur la terre et des démons sur la terre, il y en avait au temps d'Elagabale et il y en aura toujours.

D'ailleurs, il y a ici une raison qui nous autorise à admettre plus facilement encore toutes les extravagances et toutes les infamies. Le règne de Caligula, celui de Néron, celui de Commode, celui de Caracalla, même quand c'était le règne d'un fou, était encore le règne d'un homme. Le personnage qui gouvernait, pouvait posséder un certain bon sens, ou, dans sa démence, avoir de certains moments lucides. Son intérêt personnel, son péril, la puissance redoutable de certaines idées, les ménagements dus à

certains principes, à certains intérêts, à certaines traditions pouvait bien lui apparaître par moments et tempérer sa fureur. Caligula lui-même, de tous le plus positivement atteint d'aliénation mentale, Caligula respecta un jour la démocratie dans la personne d'un cordonnier.

Mais ici, c'est le règne d'un enfant. Elagabale devient empereur à quatorze ans et meurt à dix-huit. Il n'eut pas le temps de sortir de l'adolescence, et l'on comprend ce que pouvait être l'adolescence d'un César romain, combien dépravée et combien insensée. Il lui eut fallu une sage tutelle, et qu'avait-il autour de lui ? Une aïeule ambitieuse et, lorsqu'elle était sage, mal écoutée ; une mère corrompue et qui, d'un adultère vrai ou faux, s'était fait une gloire et un moyen de succès ; non pas des courtisans, mais des valets, acteurs de cette intrigue par laquelle la révolution s'était faite, des valets servant à la débauche, d'autres servant au théâtre (ce qui alors était à peu près la même chose) ; tous manquant d'honneur puisqu'il n'y en avait ni pour l'esclave, ni pour le comédien ; la plupart manquant de raison. Le plus grand mal de ces influences subalternes et anonymes, c'est qu'elles n'entraînent pas de responsabilité. Celui qui les exerce se juge plus facilement dispensé de tout ce qui s'appelle devoir, honnêteté, raison. Tel homme eût été excellent comme souverain ou comme ministre qui sera détestable comme favori.

Aussi le règne d'Elagabale n'a-t-il été qu'une longue orgie, une monstrueuse, gigantesque, fantastique bacchanale. Ce sont les Ménades de la Thrace, disons mieux, ce sont les fanatiques et les énergumènes de l'Orient,

lâchés dans Rome, l'épouvantant et la faisant rougir, elle accoutumée déjà à tant d'extravagances et d'infamies. Cette débauche de près de quatre années s'est appelée dans l'histoire le gouvernement d'Elagabale; mais tous ses excès ne sauraient être imputés à cet enfant dépravé qui en fut le chef apparent. Le César de cette époque s'appelle légion ; le César de cette époque fut une bande d'esclaves asiatiques, d'esclaves enivrés et d'esclaves devenus maîtres.

Seulement (chose étrange), une pensée plus sérieuse, une pensée qu'on pourrait appeler religieuse ou philosophique, semble percer à travers ces saturnales. Ce sont des esclaves, mais les esclaves d'un temple ; ce sont des Asiatiques, mais ils apportent avec eux le dieu de l'Asie ; ce sont des bacchants et des enivrés, mais ils sont ivres de leur dieu. Non-seulement ils apportent à Rome un dieu nouveau, ce qui s'est fait vingt fois; non-seulement ils l'honorent par des cérémonies publiques et solennelles où Rome tout entière est conviée bon gré malgré, ce qui s'est déjà fait: mais ils veulent faire de ce dieu le seul dieu de Rome ou au moins le centre de toute la religion de l'Empire et de toutes les religions du monde. Est-ce seulement mépris, haine, dérision des dieux romains, du culte romain, des institutions romaines, du nom romain ? C'est cela, mais autre chose encore; car, dans cette fusion des religions, non-seulement les cultes étrangers, mais le judaïsme, mais le christianisme lui-même ne sont pas oubliés. Le dieu Elagabale doit être le lien de ce syncrétisme universel. A qui est venue une telle pensée?

Au prince lui-même dans l'intempérance d'une raison qui ne s'est jamais formée? A sa mère au milieu des prostituées qu'elle gouverne? A quelques-uns de ces serviteurs-maîtres, au milieu de leurs débauches? On ne peut le dire.

Ce qui est certain, c'est qu'une telle pensée ne pouvait venir que de l'Orient. Parmi tant de personnifications divines et tant de personnifications du soleil, c'est le dieu soleil d'Emèse, un dieu syrien, qui a été choisi pour devenir dominant dans Rome comme nul dieu ne l'avait été jusque-là. Certes, le royaume d'Emèse, s'il existait à cette heure, était un bien petit royaume et un bien humble vassal de l'Empire romain. Certes, l'occident de l'Empire avait politiquement, nationalement, militairement, une importance supérieure à celle de l'orient; et Rome, placée entre deux, attendait bien plus de force des régions gauloises et ibériques que de l'Asie dégénérée et affaiblie. Mais néanmoins, tandis que les dieux gaulois, espagnols, bretons, fuyaient devant les dieux de Rome et s'affublaient des noms des divinités romaines, les dieux de Rome à leur tour étaient pourchassés dans Rome même par les dieux de l'Orient; les temples asiatiques venaient gêner leurs temples, les cérémonies orientales éclipsaient leurs cérémonies. Le culte romain qui envahissait l'Occident, à Rome était envahi par l'Orient; les dieux de Rome, ceux de la Grèce, depuis longtemps n'avaient plus à Rome que la seconde place. Et maintenant, au dessus même des dieux égyptiens comme Isis et des dieux persans comme Mithra, venait un autre dieu oriental, un dieu syrien, voisin des Juifs et qui prétendait

rallier à lui les Juifs et les chrétiens. Quel instinct divinatoire ou quelle manifestation pleine de lumière faisait comprendre au monde que le Dieu de tous les dieux, la religion une, éternelle, universelle, devait lui être apportée de l'Orient, de la Syrie ?

Quoiqu'il en soit, le prêtre adolescent du dieu soleil Elagabale, Varius Avitus, que les soldats venaient de faire César, Auguste et Antonin, accompagné de Julia Mésa son aïeule, de Julia Sohémias sa mère, de son premier ministre le bouffon Eutychianus Comazon, et du général de son armée, le pédagogue Gannys, entrait avec ses troupes victorieuses de Macrin dans la cité reine de la Syrie et de l'Orient, Antioche (juin 218)[1]. Antioche, à ce qu'il semble, aimait peu ce vainqueur, un

1 .... Varius Avitus Bassianus, fils de S. Varius Marcellus, sénateur, et de Julia Sohémias, né en Syrie en 205 ; —proclamé Empereur le 16 mai 218, sous le nom de M. Aurelius Antoninus ; — vainqueur de Macrin le 8 juin. — Consul en 218 (à partir du 8 juin), 219, 220, 222. — Surnommé du nom de son dieu Elagabalus (d'après Lampride, Heliogabalus ; d'après Dion, Ἐλιογαβάλος ; d'après Hérodien, Ἐλαιογαβάλος. Une inscription le qualifie (*sa*)CERD(*os dei*) INVICTI SOLIS ELAGABAL(*i*). Henzen 7414) Ses surnoms populaires : *Pseudoantoninus*, *Sardanapalus* (ce nom se lirait sous un buste de lui, selon Visconti). *Assyrius* ; après sa mort, *Tractitius* et *Tiberinus* parce qu'il fut traîné au croc et jeté dans le Tibre (Dion). — Tué le 11 mars 222.

Ses femmes : 1° (219) Julia Paula, répudiée en 221 ; 2° (221) Julia Aquilia Severa, vestale, répudiée ; 3° (221) Annia Faustina, petite-fille de Marc-Aurèle et veuve de Pomponius Bassus ; 4° Puis Severa réépousée ; et, avant elle deux autres que l'on ne nomme pas.

Sa mère : Julia Sohémias, (Soœmis, Soœmias, Semiamira) Bassiana. fille de Julia Mœsa, et de Julius Avitus, consul (Dion LXXVIII, 30, LXXIX), 16, —épouse S. Varius Marcellus d'Apamée, sénateur Dion LXXVIII, 30). — Appelée Augusta au moment de l'avènement de son fils, — qualifiée *Vénus Céleste*, *Junon reine*, et *Mère des dieux*. — Tuée avec son fils le 11 mars 222.

Grand'mère d'Elagabale : Julia Mœsa, sœur de Julia Domna, femme de Sévère (v. ci-dessus p. 107...) fille d'un C. Julius Bassianus, et mariée à Julius Avitus. — Devenue *Augusta* à l'époque du règne de son petit-fils. — Ses médailles avec les mots FECVNDITAS, PIETAS, PVDICITIA, MATER CASTRORVM, —meurt sous le règne d'Alexandre Sévère et est déifiée par lui.

Historiens : Dion LXXIX, Lampride *in Heliogabalo*, Hérodien IV. Aurelius Victor, etc...

parti s'y était soulevé pour la cause de Macrin et l'eût fait peut-être triompher si Macrin terrifié n'eût abandonné son parti. Aussi les soldats d'Avitus demandaient-ils à grands cris le pillage d'Antioche. Il eut ou l'on eut pour lui la sagesse de refuser. Ce pillage tant souhaité fut remplacé par une libéralité de cinq cents drachmes par soldat que leur accorda l'Empereur et qu'Antioche, trop heureuse d'en être quitte à ce prix, dut lui rembourser [1].

En même temps, il écrivait au Sénat de Rome, accusant le prince défunt, promettant un règne meilleur; déclarant choisir pour ses modèles Auguste et Marc-Aurèle, modèles fort différents de Caracalla qu'il appelait son père; s'investissant lui-même et sans attendre le décret du Sénat, des surnoms de Pieux et d'Heureux, du proconsulat et de la puissance tribunitienne. Le pauvre Sénat se fâcha peu de cette brèche faite à de bien vains priviléges, et surtout il ne s'en fâcha pas tout haut. Comme Avitus écrivait en même temps aux troupes de Rome de prêter main forte, s'il en était besoin, à l'exécution de ses volontés, et que les troupes, à Rome comme en Syrie, étaient éprises de la mémoire de Caracalla, le Sénat se soumit cette fois comme il se sou-

1 Ne sont-ce pas des soldats revenus de cette guerre et enrichis par cette libéralité qui ont témoigné leur reconnaissance à Elagabale, Mœsa et Sohémias « mère des Camps et du Sénat », par une inscription faite au nom des « *Duplarii* » de la troisième légion, « Auguste, pieuse, victorieuse » après leur « retour d'une très-heureuse expédition Orientale ? » Suivent les noms de deux cent quatre-vingt-dix-huit soldats, avec des grades et des qualifications diverses. A Lambèsa en Afrique. Renier. *Inscriptions romaines de l'Algérie* 90. Les noms d'Elagabale, de Mœsa et de Sohémias ont été effacés comme dans toutes les inscriptions; mais leurs qualifications les font reconnaître.

mettait toujours. Il maudit tout haut Macrin et son fils enfant qu'il regrettait tout bas, bénit tout haut la mémoire de Caracalla que tout bas il maudissait, honora tout haut Elagabale, Mésa et Sohémias qu'il vouait au fond du cœur à tous les dieux infernaux, souhaita au fils de ressembler au père, par ses vertus, disait-il tout haut ; par sa fin, pensait-il tout bas. Moins d'un mois auparavant, il honorait Macrin et son fils, déclarait Elagabale, Mésa et Sohémias ennemis publics, et s'il avait eu un peu plus d'audace, aurait condamné la mémoire de Caracalla. Il y a eu des bassesses partout ; mais il n'y a eu qu'à Rome un corps, officiellement, perpétuellement, constitutionnellement établi pour commettre des bassesses.

Il faut dire cependant que le nouvel Empereur faisait une promesse et qu'il la tint. Il promettait amnistie pour les torts que lui révélaient les papiers de Macrin. Le Sénat, les grands personnages, les plus petits aussi, avaient écrit au prince tombé, contre Caracalla et contre Avitus, des lettres, officielles ou non, qui devenaient maintenant criminelles. Avitus promettait de tout oublier, il tint parole ; son règne n'en fut pas moins sanguinaire, mais (Dion l'atteste, et il est croyable) la correspondance de Macrin resta comme non avenue.

Il s'agissait maintenant de partir pour Rome. Le nouvel Empereur s'en souciait peu. Il était peu romain ; son éducation commencée à Emèse était asiatique ou grecque plutôt que romaine ; en tout cas, elle n'était ni bien avancée ni bien savante. Son entourage, sauf son aïeule et sa mère, n'était pas plus romain que lui ; il en coûtait

à ces Asiatiques de s'éloigner de leur Asie, à ce prêtre de s'éloigner de son dieu. Proclamé au mois de juin, il gagna lentement l'Asie Mineure et passa l'hiver à Nicomédie. Là, l'Empereur romain continuait les chants et les danses sacrées du prêtre d'Emèse, en gardait le vêtement, ne connaissait ni la toge romaine, ni le pallium des Grecs, ni la chlamyde impériale, ni le casque, ni le manteau militaire. Un fil de laine sur sa personne lui eût paru une grossièreté, peut-être même une impiété; sa robe était toute de soie (délicatesse que Rome, plus modeste, réservait aux seules femmes), brodée de pourpre et d'or, tenant le milieu, dit Hérodien, entre la stole sacrée des phéniciens et le somptueux vêtement des Mèdes. Ses bras et son cou étaient chargés de bracelets et de colliers; sa tête portait une tiare ornée d'or et de pierres précieuses. En voyant un Empereur romain ainsi vêtu célébrer les orgies sacrées à grand renfort de flûtes et de tambours, Mésa, plus romaine et plus sage, se récriait, mais en vain; le prêtre était fanatique de son dieu, l'Asiatique du costume de l'Asie, l'enfant de ces rites qui étaient le jeu de son enfance; et plus encore peut-être, la coterie qui l'entourait était enchantée de cette folie sacerdotale qui laissait au prince les rites sacrés, à elle le pouvoir.

Cette folie du prince ou cette domination de ses favoris ne laissait pas déjà que d'être sanguinaire. Ceux qui avaient écrit pouvaient être amnistiés; mais ceux qui avaient combattu ne l'étaient pas. Nestor Julianus, second préfet du prétoire de Macrin, Fabius Agrippinus, préfet de Syrie, d'autres préfets coupables de n'être pas

venus assez tôt rendre hommage au nouveau prince, Triccianius qui avait commandé sa légion albanienne, les principaux amis de Macrin périrent. Comment eussent vécu ceux qui avaient combattu contre Avitus, lorsqu'on voyait mourir ceux là même qui avaient combattu pour lui ? Gannys, le fidèle Gannys, ce général improvisé qui avait fait la fortune de son élève devenu son empereur; Gannys que Mésa aimait parce qu'elle l'avait élevé et que Sohémias aimait d'un autre amour; Gannys que le jeune Empereur, disait-on, avait un moment voulu faire César et marier à sa mère; Gannys pouvait être coupable de luxe, de mollesse, de facilité à recevoir des présents : mais il était humain, il était fidèle, il osait reprendre et conseiller son empereur. C'est pour ce crime que Gannys périt; le premier coup lui fut donné de la main de son ingrat disciple parce que nul des soldats n'osait frapper son général [1].

Rome cependant demandait ou était censée demander son empereur. Et les temps n'étaient pas encore venus où l'on devait voir Dioclétien faire impunément de Nicomédie le siége principal de sa royauté. Mais le prêtre allait-il donc se séparer à jamais de sa divinité? A douze cents lieues d'Emèse, Avitus serait-il à jamais étranger au dieu soleil Elagabale ? Sa dévotion lui inspira d'emmener avec lui l'objet de son culte et de faire trôner le dieu Elagabale au dessus de tous les dieux, comme lui l'empereur Elagabale (car il allait en prendre le nom) trônerait au dessus de tous les citoyens de Rome.

Le voyage du dieu fut résolu, et avant qu'il s'accomplît,

1 Dion LXXIX, 6.

pour accoutumer les yeux des Romains au spectacle étrange qu'ils allaient avoir, une image du prince revêtu du costume et accomplissant les fonctions sacerdotales, une image du dieu que le prince adorait furent envoyées de Nicomédie à Rome. Elles durent être placées dans la salle du Sénat, au dessus de cette statue de la Victoire, à laquelle chaque sénateur en entrant allait faire une libation et offrir un grain d'encens ; l'encens et le vin désormais furent offerts, non plus à la Victoire, mais au nouveau dieu. Dans les sacrifices, prêtres et magistrats eurent ordre de nommer avant tous les dieux le dieu Elagabale. La religion romaine tout entière était ainsi humiliée aux pieds d'un dieu asiatique ; mais qu'était-ce, alors surtout, que la religion romaine?

Enfin le dieu et l'Empereur arrivèrent, et Rome, avec son inaltérable patience, vit s'installer dans son sein le nouveau culte qui devait dominer tous ses cultes surannés. La Bonne déesse de Bérécynthe avait déjà été apportée solennellement dans ses murs du temps de la république; le serpent Esculape y était venu en grande pompe; les dieux de l'Égypte, après s'y être introduits dans l'ombre, avaient fini par y être solennellement adorés. Mais on n'avait jamais vu ce qui allait s'y faire maintenant.

Au milieu des fêtes, des spectacles, des largesses qui célébraient d'ordinaire l'avènement ou l'arrivée d'un empereur, on vit s'élever sur le mont Palatin, vers la partie du palais où l'Empereur avait sa résidence, un temple magnifique remplaçant le vieux et sinistre temple de Pluton ou de la Mort (*Orcus*) [1]. Autour du temple, on vit des autels

1 Lamprid. *in Heliogab.* 3, 33.

où chaque matin des hécatombes de taureaux et de brebis furent immolées, des parfums brûlés en abondance, des amphores de vins précieux répandus sur le marbre pour que des flots de vin se mêlassent à des flots de sang. Là retentissaient les chants et la musique; là des Phéniciennes, armées de cymbales et de tambourins, menaient leur ronde autour des autels, et l'empereur César-Marc-Aurèle-Antonin-Auguste conduisait lui-même les chœurs sacrés.

Et, une chose plus étrange encore, c'était de voir, sur des bancs étagés comme ceux du théâtre, les sénateurs et les chevaliers, spectateurs recueillis et respectueux de ces extravagances; les préfets du prétoire portant sur leurs têtes les plateaux qui contenaient les aromates et les entrailles des victimes; les grands de l'Empire, vêtus de la longue robe phénicienne avec une bande de pourpre au milieu, chaussés de lin comme les *prophètes* syriens, et obligés de se croire très-honorés parce que l'Empereur Elagabale leur permettait de prendre part au culte du dieu Elagabale.

Au fond de tout cela y avait-il une pensée un peu sérieuse? un rêve philosophique? une certaine foi aux rites que l'on pratiquait? Non pas sans doute chez ce César enfant, pourri avant d'être mûr, dépravé avant d'être homme. Mais chez sa mère peut-être ou chez quelqu'un des siens, le projet exista de réunir tous les cultes de l'Empire dans le culte du dieu d'Emèse. Son temple fut le temple dominant auquel devaient aboutir directement ou indirectement les prières et les hommages de l'humanité tout entière. Tout ce qu'il y avait dans Rome de

symboles vénérés, de talismans sacrés et mystérieux, fut impitoyablement sommé de s'y rendre. L'Empereur-prêtre se faisait successivement affilier à tous les sacerdoces pour en connaître les emblêmes cachés, et amener ces dieux au pied de son dieu. Il s'associait aux mystères de Vénus Salambo, pleurant Adonis, gémissant et balançant sa tête avec les serviteurs de la déesse. Il se faisait initier aux mystères de la Mère des dieux, il subissait l'humiliante et sanglante cérémonie du Taurobole ; il s'unissait aux Galls, les fanatiques de Cybèle, dansait au milieu d'eux, se déchirait ou feignait de se déchirer la peau à coups de couteau, tout cela pour découvrir leurs types sacrés et les porter dans son sanctuaire du mont Palatin. Il s'était emparé « pour son dieu Soleil, pour son dieu Élagabale ou pour lui-même (tout cela était une même chose) » du temple que jadis Marc-Aurèle avait élevé dans les gorges du mont Taurus à Faustine sa peu digne épouse, et qui ensuite avait été attribué à Caracalla [1]. Il voulut ravir au sanctuaire de Diane à Laodicée les pierres qu'Oreste y avait déposées jadis et qui elles-mêmes, comme la pierre noire de Bérécynthe ou comme la pierre noire d'Émèse, étaient des aérolithes devenus des dieux. Il voulut même dérober à Mars ses boucliers sacrés, éteindre le feu des vestales, voler à ces prêtresses le Palladium qu'elles gardaient et qui avait été tenu pour le talisman de la fortune romaine. Qu'était le Palladium? Nul ne le savait bien. Que ce fût une image de la déesse vierge Minerve, ou au contraire un emblême obscène, Elagabale voulut le voir et s'en emparer. Avec

1 Heliogabalus Antoninus sibi vel Jovi Syrio, vel Soli, incertum enim id est, templum fecit. Spartian. *in Antonino Caracallo; ad finem.*

ses impurs amis, au mépris de ce qui restait encore de religion romaine, il entra de force dans le sanctuaire intime où seuls les vestales et les pontifes avaient droit d'entrer ; il prétendit se faire remettre l'objet sacré ; la grande vestale lui remit en effet une jarre de terre cuite (*seriam*) qu'il trouva vide et qu'il brisa contre terre ; il crut cependant reconnaître le Palladium dans une statue d'or qu'il emporta pour en orner son temple. Il est à remarquer qu'aucune de ces profanations tentées par lui ne nous est racontée comme ayant été accomplie jusqu'au bout ; les mystères de l'antiquité avaient trop grand besoin de se faire passer pour inviolables : on ne manqua pas de dire que le Palladium emporté par Elagabale n'était pas le vrai Palladium. Quoiqu'il en soit, sa pensée ou celle des hommes qui le dirigeaient était bien cette fusion de toutes les religions païennes ; « il disait que tous les dieux n'étaient que les serviteurs de son dieu ; ceux-là ses valets de chambre, ceux-ci ses gardes, d'autres ses ministres [1]... Ce n'était pas seulement la religion romaine qu'il voulait abolir, mais c'était le monde entier dans lequel il prétendait que son dieu Elagabale fût seul et partout adoré [2]. »

Cette concentration de tous les cultes païens au profit du dieu Soleil devait s'étendre même aux cultes qui rejetaient les idoles : « il disait qu'il amènerait aussi dans son temple du mont Palatin la religion des Samari-

1 Omnes sane deos sui dei ministros esse aiebat; cum alios cubicularios, alios servos, alios diversarum rerum ministros appellaret. Lampride.

2 Nec romanas tantum extinguere religiones, sed per orbem terræ unum studens ut Heliogabalus deus unus ubique coleretur. (Lampride. Id volens ne quis Romæ deus præter Heliogabalum coleretur. (*Id.*)

tains, celle des Juifs, celle même des chrétiens, afin que le sacerdoce d'Elagabale fût en possession des secrets religieux du monde entier [1]. » Ou pour se rattacher les Juifs, ou peut-être parce que ces observances étaient passées antérieurement du culte mosaïque dans les cultes païens de l'Asie, il se soumit à la circoncision et pratiqua l'abstinence du porc. Et quant aux chrétiens, le désir de les appeler à lui fut peut-être la raison pour laquelle ce temps de saturnales païennes ne fut pas un temps de persécution contre l'Église. Il savait certes bien mal ce qu'est le christianisme ou même le judaïsme; mais d'où pouvait venir, soit à lui, soit à Sohémias, soit à tout autre de ses conseillers, une telle fantaisie ou un tel rêve? D'où pouvait venir cette pensée d'une religion universelle, tandis que jusque-là dans le Paganisme les religions avaient été nationales, puissantes et vénérées surtout comme nationales? Sans doute sous l'Empire romain, on s'était accoutumé à vénérer, à l'égal de Jupiter et à côté de Jupiter, un Sérapis, une Astarté et tant d'autres, soit que sous ces noms divers on vît la même pensée, soit qu'on adorât des dieux distincts en même temps et à titre égal. Mais que tout à coup vint du fond de l'Asie un dieu dominateur, dieu de toutes les nations, détrônant à la fois Jupiter et Sérapis de leur céleste suprématie et les réduisant à n'être que ses esclaves, c'était chose nouvelle. D'où cette pensée serait-elle venue dans le cerveau malade d'Elagabale ou de ses compagnons d'orgie,

1 Dicebat præterea Judæorum et Samaritanorum religiones et Christianam devotionem, illuc transferendam, ut omnium culturarum secretum Heliogabali sacerdotium teneret. *Id.*

si auprès d'eux ne se fût révélé le véritable Dieu suprême, le Dieu des dieux et le Seigneur des seigneurs, la véritable religion universelle et éternelle dont l'Empereur romain donnait au monde une misérable, honteuse et sacrilége contrefaçon ?

Mais, sauf cette pensée, sérieuse ou non, réfléchie ou non, personnelle ou non à l'Empereur, le règne d'Elagabale ne fut qu'une longue orgie. Ce fut, pendant près de quatre ans, une impure et gigantesque bacchanale qui remplit Rome et l'humilia, je ne puis malheureusement dire la révolta. Ce qui avait pu se passer jusque-là dans quelques bouges infâmes ou dans quelques sanctuaires non moins infâmes de l'Asie, se passa maintenant au plein jour de la cité romaine, sur le mont Palatin, dans le Forum, au Champ de Mars. Pendant quatre ans, des esclaves débauchés, des comédiens impurs, de ces énergumènes attachés au service de certains dieux, ralliant à eux toutes les corruptions et toutes les superstitions, purent promener librement dans Rome leurs idolâtries et leurs débauches; mettant à leur tête cet Empereur adolescent, la victime peut-être plutôt que le chef de leur orgie.

Ne parlez pas désormais de pensée politique, du gouvernement de l'État. Qui gouverne? On ne le sait pas. Des femmes probablement; car c'est en elles encore que se retrouve un peu de bon sens et de virilité, Mésa, plus qu'une autre, a le sentiment vrai des intérêts et des périls publics; mais bientôt Mésa ne sera plus écoutée. Sohémias peut-être trouverait dans son ambition assez de force et de clarté d'esprit pour gouverner l'Empire;

mais la laisse-t-on gouverner? Rien ne se révèle au dehors que l'extravagance et le désordre. Le préfet de Rome est cet Eutychianus surnommé Comazon [1] (chanteur ou danseur des bacchanales), affranchi comédien, le premier auteur de l'intrigue qui a donné la pourpre au jeune Avitus. Il avait été jadis soldat et puni pour des méfaits; plus tard il retrouva pour le faire périr le juge qui l'avait puni. Ce personnage fut successivement préfet de Rome, préfet du prétoire, trois fois consul; et son nom de théâtre se lit encore dans les fastes consulaires de Rome. Les confidents habituels et les conseillers du prince, sont les deux cochers du cirque, Hiéroclès et Protogène qui ont eu l'honneur de courir avec lui le jour de sa première course. Hiéroclès est un esclave venu de Carie; et, non-seulement lui-même est honoré, mais sa mère, femme esclave venue à Rome avec des soldats, est élevée au rang des matrones consulaires [2]. Un autre cocher, Gordius est préfet des Vigiles. On nomme des sénateurs sans tenir compte ni de l'âge, ni de la naissance, ni de la fortune; on les choisit au hasard, mais au hasard de l'enchère; car tout est vendu, ou par le prince, ou par ses esclaves, ou par ses compagnons de débauches, commandements militaires, gouvernements de provinces, offices du palais. Quand on ne vend pas, on donne au plus indigne; l'impôt des successions, cette taxe si importante et si odieuse au peuple, est administré par un muletier, puis par un coureur, puis par un cuisinier. D'autres charges se donnent au prix

1 Κώμαξ, scurra; κωμάζειν, Bacchi festum agere, orgia cantare.
2 Dion *ibid.* 15.

des services les plus infâmes et des plus honteuses aptitudes. Les gens de théâtre, si dégradés par les lois et si méprisés dans les mœurs romaines, sont élevés aux plus hautes dignités; un comédien est Prince du Sénat, un autre Prince de la jeunesse ; un troisième est à la tête de l'ordre équestre; cochers, mimes, histrions se partagent les emplois; des affranchis et des esclaves de l'Empereur, et les pires d'entre les esclaves ont des commandements de provinces [1]. Le dernier projet du prince était de prendre pour ses fonctionnaires les plus vils entremetteurs de débauches, un comme préfet de chaque cité, quatorze à la tête des quatorze régions de Rome: c'est ce qu'il eut fait, dit l'historien, s'il eut vécu.

Ne parlez pas non plus de Rome, du nom romain, du sang romain. Tout cela est, pour Elagabale comme pour Commode, comme pour Caracalla, mais bien plus encore pour Elagabale, un objet de haine, de dérision et de mépris. Ce César est asiatique; la Syrie a été son asile, le sanctuaire d'Emèse son refuge; l'Orient le lieu de son triomphe; il ne l'oublie pas, et celui qui a mis un dieu oriental au dessus du Jupiter Capitolin ne traitera pas mieux les institutions romaines que la religion romaine. Au milieu du Sénat, ce qui ne s'était jamais vu, il a fait apparaître une femme : Mésa l'a accompagné là, comme elle l'accompagnait dans le camp; elle s'est assise auprès des consuls; on lui a demandé son avis, et elle a opiné; elle a certifié comme les autres sénateurs les actes du Sénat [2]. Pourquoi son aïeule et non sa mère? C'est que

1 Hérodien V.
2 Lampride. Par suite, après la mort d'Elagabale, un décret fut rendu

sa mère préside un autre Sénat qui est la parodie du Sénat romain : sur le Quirinal, au lieu où les matrones consulaires se réunissaient autrefois pour les cérémonies religieuses, des femmes se réunissent aujourd'hui pour traiter des questions de haute politique ; là, sous la présidence de Sohémias, on règle par des sénatusconsultes les graves difficultés de la préséance, de l'étiquette, du vêtement, quelle femme doit céder le pas à une autre, quelle femme peut porter tel vêtement, quelle peut avoir une voiture [1], quelle un cheval [2], quelle un âne, quelle un chariot attelé de mules [3], quelle une litière revêtue de peaux ou d'os travaillé ou d'ivoire ou d'argent, quelle une chaussure ornée d'or ou de pierreries, à qui une femme doit ou ne doit pas donner son front à baiser. De tels sénatusconsultes pouvaient bien passer pour aussi sérieux que ceux du Sénat romain, quand l'Empereur recevait les sénateurs étendu sur son canapé et les appelait des « esclaves porteurs de toges [4] ». Quant aux chevaliers, il les comptait pour rien ; et quant au peuple romain, prenant pitié de sa misère, il disait « Ce pauvre fermier d'un petit domaine [5]. »

Ne parlez pas non plus d'économie, d'épargne, de sagesse financière ; cela était bon au temps de Septime Sévère. Mais aujourd'hui, qui prêchera l'économie à un Cé-

pour que jamais une femme ne fût admise au Sénat, avec imprécations contre celui qui l'aurait fait entrer. *Id*

1 Pilento.

2 *Equo sagmario*, cheval de charge ; *σάγμα*, harnais, selle, charge d'une bête de somme.

3 Carpento mulari.

4 Mancipia togata.

5 Unius fundi cultorem.

sar de quinze ans, à une mère de César vivant au palais en prostituée, à tous les prêtres et prêtresses, courtisans et courtisanes que l'Asie a donnés à Rome, ou que Rome a donnés au dieu de l'Asie? Quoi donc! Elagabale sera magnifique, même envers ce peuple romain qu'il méprise ; dans ses distributions solennelles, ce ne sont pas des pièces d'argent ni même des pièces d'or qu'il lui jette, encore moins des dragées ; mais il lui donne des bœufs magnifiques, des ânes, des chameaux, des esclaves qu'il pousse sur la place publique et qu'il abandonne à qui veut les prendre; c'est là au moins, dit-il, une largesse impériale. Quelquefois il donne une loterie où un lot gagne cent pièces d'or, un autre mille pièces d'argent, un autre au contraire une livre de bœuf, un autre un chien mort ; et le peuple, enchanté ce jour-là, crie : Vive Elagabale! et voudrait qu'Elagabale régnât toujours.

Pour ses amis, il fera bien plus encore. Pour eux aussi il a institué des loteries qui se tirent au milieu de ses festins, où les gains aussi sont de valeurs bien diverses; car l'un gagne dix chameaux, l'autre dix mouches, celui-ci dix livres d'or, celui-là dix livres de plomb[1]. De plus, au sortir du repas, à la place de ces friandises que l'on donnait à emporter aux convives, il donne un esclave, un eunuque, un cheval, une litière, une voiture, cent livres d'or. Parfois il distribue aux convives toutes les coupes dans lesquelles ils ont bu ou la vaisselle d'argent dont ils se sont servis. Sur la table apparaissent des fleurs et des fruits semés de pierreries ; et pour ne pas oublier le

1 Sortes sane convivales scriptas in cochlearibus habuit tales ut unus quidem exiret (et non pas *exhiberet*), decem camelos etc. (Lampride).

peuple, on lui jette par la fenêtre des mets aussi exquis que ceux qui ont nourri les convives.

Mais, quand César fait tant pour les autres, comment ne ferait-il pas quelque chose pour lui-même ? Il y aurait à emprunter à Lampride une liste sans fin de recherches incroyables, fantastiques, extravagantes, impossibles à comprendre et à traduire (et je ne parle ici que de ce qui tient au luxe). — Ce sont des repas qui coûtent au moins trente livres d'argent, (environ 2,250 fr.), quelques uns qui coûtent, tout compte fait, jusqu'à trois millions de sesterces [1]. Et quels affreux repas, inspirés par cette gastronomie dépravée des Romains qui n'estimait que ce qu'elle payait cher ! six cents cervelles d'autruche, des cervelles de grive, de perdrix et de phénicoptère, des têtes de perroquet, des entrailles et des barbes de surmulet, des langues de paon et de rossignol (comme préservatif de la peste !), des talons de chameau [2], des crètes enlevées à des coqs vivants. — Ce sont les chevaux des écuries impériales nourris de raisins apportés d'Apamée en Syrie, les lions de la ménagerie du prince nourris de faisans et de perroquets. — Ce sont des tables et jusqu'à des marmites en argent. — Ce sont des parfums précieux dans la piscine où le prince se baigne, des bains de rose, de safran et de nard ; ce sont à Rome des bains d'eau de mer pour lui et pour ses amis. — Quand il est près de la mer, jamais un poisson ne paraît sur sa table ; mais quand il est à Rome, des poissons de

1 Nunquam minus C H.-S. cœnavit, hoc est argenti libris triginta. Aliquando autem tribus millibus H.-S. cœnavit, omnibus supputatis quæ impendit. Lamprid. Saumaise lit *trecentis millibus H.-S.*

2 Comedit sæpius ad imitationem Apicii calcaneas camelorum, etc.

mer nagent dans ses bassins ou lui sont apportés par charretées à travers le marché public dont l'indigence lui fait pitié. — Ce sont, dans ses jardins, en plein été, des monceaux de neige renouvelés chaque jour par des envois venus de loin. — Sur sa personne jamais ne paraît une étoffe qui ait été blanchie même une seule fois, (il n'y a, disait-il, que des mendiants qui se fassent blanchir) ; jamais deux fois la même chaussure ; à ses pieds des pierres précieuses gravées. — Ce sont pour ses promenades, des voitures non plus seulement ornées d'argent, d'ivoire et de bronze, mais d'or et de pierreries, six cents voitures à sa suite lorsqu'il voyage. — C'est non pas seulement l'argent, mais l'or, l'onyx, les vases murrhins employés aux usages les plus immondes [1]. — Ce sont des maisons de plaisance et des thermes dont il se sert une fois et qu'ensuite il fait démolir. — C'est de la poussière d'or et d'argent semée sur les chemins où il doit passer.—Il a un vêtement d'étoffe précieuse, il se plaît à le déchirer ; si un navire chargé arrive pour lui dans un port, il le fait couler ; il dit que c'est là de la grandeur. L'épargne, cette passion de Septime Sévère, est le scandale de son petit-fils, si toutefois Elagabale est son petit-fils. « Me gardent les dieux, dit-il un jour, d'avoir des « enfants ; il se trouverait peut-être parmi eux un homme « économe » [2]. Et une autre fois : « Si j'ai un héritier, « je lui donnerai un tuteur qui l'obligera à vivre comme

1 Onus ventris auro excepit ; in murrhinis et onychinis minxit. Lampride 32. Les vases murrhins étaient très-rares et très-chers (analogues à la porcelaine chinoise ? V. Pline *H.-N.* XXXVII, 8.

2 Idem filios se nolle dicebat ne quis eorum frugi esse contingeret. *Id.*

« moi. » Il accable ses amis de présents; mais à ceux qu'il soupçonne d'être économes, il ne donne rien.

Il était de ceux qui pensent que de telles prodigalités enrichissent les nations; je me permets de croire qu'elles les ruinent. Pendant ces splendides festins d'Elagabale, le peuple de Rome, et à plus forte raison le peuple des provinces, mourait de faim. Les sept années d'approvisionnement de blé que Trajan et Septime Sévère avaient prescrit de garder dans les greniers publics de Rome avaient disparu. En un seul jour, toute une année de cet approvisionnement avait été distribuée aux corps des *lenones* et des prostituées romaines. Une autre année avait été promise à ceux de la banlieue [1]. Vous comprenez qu'il n'en restât guère pour le peuple ; mais au lieu de pain il avait la chance de gagner ou un bœuf ou un chien mort à la loterie d'Elagabale.

En tout, il est impossible, en lisant les historiens de ce règne, d'y voir autre chose qu'un monstrueux et infâme carnaval (et un carnaval ensanglanté) qui déborda sur Rome quatre années durant. Ce n'est pas un empereur, ce n'est pas un homme, ce n'est pas un enfant, c'est je ne sais quoi d'infâme et d'insensé que l'on voit apparaître rasé, épilé, couvert d'une tunique en or tissé chargée de pierreries au point de lui faire sentir comme il le disait « le poids de sa magnificence » [2]. Ayant sur sa tête un diadème en pierreries comme celui

1 Lamprid. *in Alex. Severo,* Id. *in Heliogab.*, Jusserat et canonem populi R. unius anni meretricibus, lenonibus, exoletis intramuranis dari; extramuranis alio promisso, cum eo tempore juxta provisionem Severi et Trajani septem annorum canon frumentarius Romæ esset.

2 Cum gravari se diceret onere voluptatis. *Idem.*

que portent les femmes, ayant le geste, l'attitude, la chevelure, l'accent, parfois le vêtement d'une femme, disant à ceux qui l'appellent Seigneur: « Appelez-moi Madame »; dans les rares occasions où il marche, il marche en dansant et c'est même en dansant qu'il prononce ses harangues [1]. Mais le plus souvent il se fait traîner dans les rues, aujourd'hui par un attelage de quatre chiens ou de quatre cerfs; demain par un attelage de lions, comme la Mère des dieux et avec les attributs de la Mère des dieux; après-demain comme Bacchus par un attelage de tigres; souvent nu, ayant à son char quatre ou six femmes attelées deux à deux.

Ce ne sont pas des Romains, ce ne sont pas des hommes que ce troupeau de parasites et de débauchés qui festoient éternellement avec le prince, partagé en dominateurs qui le gouvernent et en esclaves dont il fait ses victimes. Ceux-ci ont à subir tous ses caprices et parfois d'étranges caprices. Pendant qu'ils sont à table, un lion vient tout à coup s'étendre à côté d'eux sur leur couche, celui-ci n'a ni griffes ni dents, mais ils ne le savent pas et ils meurent de peur. D'autres fois, enivrés, on les enferme dans une chambre bien close; ils se réveillent et trouvent un ours ou un léopard auprès d'eux; quelques-uns en meurent de frayeur. Moins innocente encore est la plaisanterie qui consiste à les ensevelir sous des fleurs: pendant qu'ils sont à table, le plafond s'ouvre, une délicieuse pluie de feuilles de roses et de violettes tombe sur eux, ils sont ravis; mais peu à peu la pluie augmente, les fleurs s'entassent à leurs pieds, puis à la hauteur de leurs genoux et de leurs poitrines, ils sont près d'étouffer et quelques-uns

1 Dion 14.

périssent[1]. Moins innocent encore est son jeu d'Ixion, quand il fait attacher un malheureux parasite à la roue d'un moulin de façon qu'il passe et repasse, tantôt dans l'eau et la tête en bas, tantôt à l'air et respirant.

Mais si Elagabale a des victimes, il a aussi des maîtres : des maîtres qui le gouvernent et gouvernent l'État, si toutefois il y a quelque chose qui puisse s'appeler le gouvernement de l'État. C'était hier le bouffon Comazon ; c'est aujourd'hui le cocher Hiéroclès qu'Elagabale un jour a distingué au cirque et dont il a fait son ami ou plutôt son tyran intime ; car il est injurié, quelquefois même battu par Hiéroclès. Maîtres, victimes, esclaves, comédiens, patriciens, Empereur, tout cela vit dans un perpétuel vertige, incompréhensible et indescriptible. Un festin a lieu aujourd'hui et remplira toute la journée ; il a vingt services et chacun dans une maison différente, l'un au Capitole, l'autre au Palatin, celui-ci sur le rempart de Servius, celui-là au delà du Tibre ; l'orgie se transporte successivement à chacun de ces rendez-vous ; traverse Rome, Dieu sait avec quelle pompe ; on dîne vingt fois, on se baigne vingt fois (s'il faut en croire l'historien), car il n'y avait pas de repas qui ne fût précédé d'un bain. Cette orgie ambulante était pour l'instant tout le gouvernement de cette société si parfaitement civilisée et organisée qu'on appelle l'Empire romain.

Je ne raconte pas tout et il est impossible de tout raconter ; la pudeur manquerait-elle pour le taire, la langue nous manquerait pour le dire. Nos langues chrétiennes, quoiqu'on les ait pliées à bien des excès, n'ont pas ici de

1 Lamprid. *in Heliog*.

mots pour traduire ; pour la dépravation moderne trop innocente, la dépravation antique est incompréhensible. Et cependant les historiens que je me refuse à traduire, eux-mêmes n'ont pas tout dit : « Il est des choses infâmes, écrit Dion, que nul ne voudrait ni entendre ni raconter. Je m'en tiens à ce qu'il est impossible de ne pas dire. » Lampride, à son tour, demandant pardon de ce qu'il a raconté, ajoute : « Je passe sous silence beaucoup d'infa-« mies qu'on ne saurait dire sans une extrême honte. Ce « que j'ai dit, je l'ai déguisé, autant que je l'ai pu, par « l'honnêteté des paroles. » Nous n'avons donc qu'un Elagabale expurgé, et, tel qu'il est, cet Elagabale est intraduisible.

Mais la débauche ne fait pas tort au meurtre ; loin de là, elle le stimule et l'encourage. Nous venons de dire que les jeux d'Elagabale firent plus d'une fois des victimes parmi ses convives, à plus forte raison parmi les gladiateurs qui venaient égayer son repas. Même à cette époque si peu politique, les meurtres politiques ne cessaient pas. Un Sylla périssait pour avoir, en venant à Rome où l'Empereur l'avait mandé, cheminé de concert avec des soldats germains qu'on rappelait par suite de leur indiscipline ; — Seïus Carus périssait à cause de sa richesse et de son esprit ; — Pétus Valerianus pour avoir fait son médaillon en or et l'avoir mis dans le boudoir de ses concubines (ces médaillons, disait-on, étaient une monnaie qu'il voulait répandre à titre d'empereur et pour se faire empereur) ; - Pomponius Bassus et Silius Messala, pour avoir médit du gouvernement de l'Empereur, avec ces circonstances aggravantes que le premier avait une très-

belle femme, que le second montrait quelqu'énergie dans le Sénat, si bien qu'Elagabale, étant encore en Syrie, l'avait appelé auprès de lui afin de priver l'opposition de son chef. Pour la plupart de ces hommes, quoiqu'ils fussent sénateurs, on ne prit pas la peine d'écrire au Sénat leurs méfaits. Les deux derniers seuls furent jugés par cette assemblée et voici en quels termes Elagabale provoqua leur condamnation : « Ces gens-là se sont constitués les juges et les censeurs de tout ce qui se fait au mont Palatin. Je ne vous envoie pas les preuves des embûches qu'ils m'ont dressées. Ce serait inutile, car ils sont déjà exécutés. » Là-dessus le Sénat ne pouvait faire difficulté de condamner, et il condamna.

D'autres périrent parce qu'approchant de la personne d'Elagabale, ils avaient été assez ses amis pour lui conseiller un peu de décence ou un peu de raison. D'autres périrent enfin, simplement parce que le dieu Soleil du mont Palatin demandait leur mort, et qu'il fallait au dieu des victimes humaines. Les sacrifices humains que Rome s'était fait gloire d'abolir dans tout son empire, qu'elle avait du moins forcés à se cacher et qui ne se pratiquaient plus que dans l'ombre, lui revenaient maintenant de l'Asie; les dieux de l'Orient, moins modérés que les humbles dieux du Capitole, voulaient du sang humain sur leurs autels. Commode avait ouvertement pratiqué ces sacrifices, Elagabale les pratiquait plus ouvertement encore. Il se faisait amener des enfants choisis dans toute l'Italie pour leur naissance et leur beauté, et, par une recherche de cruauté et de superstition, il voulait des enfants dont les pères et mères

fussent vivants encore ; sans doute afin d'être cause de plus de douleur [1]. Entouré de ses devins orientaux, il égorgeait ces jeunes victimes, ouvrait leurs corps, les examinait, croyait y voir l'avenir et remerciait les dieux des présages favorables qu'ils lui faisaient lire dans ces entrailles humaines. Voilà quel sang et quelles victimes il faut aux hommes lorsqu'ils méconnaissent l'adorable Victime humaine dont le sang a coulé sur le Calvaire.

Il ne faut pas demander les événements de cette histoire; il n'y eut ni politique, ni guerre, ni aucun fait notable pendant les quatre ans de l'orgie d'Elagabale; cette orgie était toute la politique de l'Empire et elle en est, pendant ces quatre années, toute l'histoire : demandrez-vous à un homme ivre de vous raconter les péripéties de son ivresse ? Les seuls événements, les seules dates de ce règne ce sont les mariages d'Elagabale. Enfant, dégradé, efféminé, il lui fallait cependant au palais une Augusta quelconque bien inconnue et bien tremblante. —Dès son arrivée à Rome, à peine âgé de quinze ans, il fut marié à une Cornélia Paula (219). Ce mariage fut célébré par des largesses dans lesquelles le Sénat même eut sa part. On était alors au début; le peuple eut, à titre de festin, six pièces d'or par tête, les soldats dix. On tua un éléphant et cinquante et un tigres dans l'amphithéâtre. — Mais le règne de Cornélia Paula n'en fut pas plus long pour cela : la seconde ou la troisième année (220 ou 221), Elagabale découvrit que sa beauté n'était pas parfaite, la répudia, et lui enleva même le titre d'Augusta qu'il lui avait donné ; il avait alors dix-sept ans,

1 Credo, ut major esset ab utroque parente dolor (Lampride).

se croyait un homme, n'écoutait plus son aïeule Mésa et était pleinement livré à sa folie impériale et sacerdotale. Il déclara donc officiellement dans une lettre au Sénat qu'afin d'avoir des enfants dignes d'un dieu, il allait, lui grand prêtre, épouser une vestale. C'était, aux yeux de la religion romaine, un épouvantable sacrilége; mais le prêtre du dieu de Syrie se souciait peu de la religion romaine. Il y eut donc pour la vestale Aquilia Severa des fêtes comme il y en avait eu pour Paula ; des cadeaux, il est vrai, non plus faits au Sénat, mais exigés du Sénat; des médailles avec l'inscription *Concordia æterna*, pour la seconde femme comme pour la première. — Mais cette concorde ne fut pas éternelle, et, avant la fin de l'année, la vestale était renvoyée à ses autels. En condamnant ce Pomponius Bassus dont je parlais tout à l'heure, Elagabale avait fait et probablement avait eu l'intention de faire une veuve; c'était une Annia Faustina, petite-fille de Marc-Aurèle, dont la beauté avait séduit le prince et qui, sous peine de mort, fut contrainte, même avant la fin de son deuil, à cette triste union : chez les chrétiens seuls il y avait des martyrs de l'honnêteté publique. — Mais le supplice d'Annia Faustina ne fut pas long. Avant un an écoulé, elle était remplacée par une autre dont l'histoire n'a pas conservé le nom, celle-ci par une autre et cette dernière par Aquilia Severa reprise au temple et ramenée au palais : décidément, la femme la plus parfaite était celle qui avait commencé par être vestale. Voilà donc cinq femmes et six mariages pendant les trois ans qu'Elagabale habita Rome [1].

1 V. Dion LXXIX, 5-9, et les médailles : IVLIA PAVLA — CONCORDIA

Ce goût du mariage s'étendait même à ses dieux. Ce qui suit semble n'être que folie, mais il faut se rappeler que de telles folies étaient toujours un prétexte de fêtes, de débauches, d'exactions. Ce dieu qu'il avait ramené de Syrie, il voulut le marier. Il lui donna d'abord pour femme cette Pallas en or qu'il avait enlevée elle aussi au sanctuaire de Vesta. Puis le dieu trouva que cette épouse en casque et en cuirasse était trop belliqueuse pour sa mollesse assyrienne, et il demanda en mariage la vierge céleste de Carthage, la Vénus Uranie des Grecs, l'Astarté des Phéniciens, cette grande déesse de l'Orient transportée en Afrique par Didon. C'était donc l'Asie et l'Afrique, l'Orient et l'Occident, le soleil (puisque le dieu Elagabale était le soleil) et la lune (car Astarté était la lune) qui allaient s'unir dans Rome. La fiancée fut mandée, on l'arracha aux larmes des Africains, elle et tout l'or de son temple enlevé à titre de dot[1]. Toute l'Italie se mit donc en fête ; l'Italie et même le monde, car le monde fut censé se réjouir, et des dons furent exigés de toutes les nations de l'Empire pour le dieu fiancé, comme elles en avaient fourni pour chacune des fiançailles de l'Empereur. Un temple fut bâti hors de Rome pour être la villa de ce ménage divin qui avait sa demeure de ville au mont Palatin. Chaque année, à un jour marqué, le dieu partait pour son temple de la campagne. Ce dieu, il

AET. — VENVS GENITRIX. — FELICIT. AVG. (Assise sur le trône ou debout et donnant la main à l'Empereur.) — Puis, devises pareilles CONCORDIA, LAETITIA, et pareils emblèmes pour la vestale IVLIA AQVILIA SEVERA (ici Elagabale est représenté avec une chevelure, une ceinture de femme, et un collier). Une des monnaies rappelle le nom de la déesse VESTA dont Aquilia a abandonné les autels. — Enfin ANNIA FAVSTINA AVG. avec l'éternel mot CONCORDIA, les mains unies, etc.

1 Selon Lampride. Mais, selon Dion (LXXIX, 11) Elagabale ne prit pour dot que deux lions en or qu'il fit fondre.

faut se le rappeler, était tout simplement une pierre noire de forme conique. On le plaçait sur un char orné d'or et de pierreries, attelé de six chevaux d'une taille majestueuse et d'une blancheur éblouissante, lui-même tenait les rênes (c'est-à-dire sans doute qu'elles étaient passées autour du cône sacré) ; car nul mortel ne devait monter sur le char du dieu. L'Empereur, placé devant les chevaux, les tenait par la bride, marchant à reculons et ne cessant de regarder son dieu ; des soldats l'entouraient, veillant sur les chevaux et sur lui ; la voie qu'il parcourait était semée de sable d'or, et le peuple courait le long du cortége, agitant des torches, jetant des fleurs ; suivait une procession de tous les dieux, de tous les talismans sacrés, de toutes les magnificences du palais impérial accompagnant le grand dieu. Après la cérémonie sacrée, Elagabale, du haut d'une tour construite tout exprès, jetait au peuple des coupes d'argent et d'or, des étoffes précieuses, même des animaux, comestibles ou non, apprivoisés ou sauvages (mais jamais des cochons, par respect pour la règle mosaïque passée dans le rite syrien). On se disputait ces largesses, bien des hommes tombaient écrasés par la foule ou blessés par la pique des soldats ; mais on avait eu ce curieux spectacle d'un César-Auguste vêtu en femme, fardé, frisé, chantant, dansant, menant des chevaux, et l'on s'amusait du drame tout en méprisant l'acteur.

Mais le drame, même pour l'acteur, avait son côté sinistre. Il savait bien que le dénoûment serait terrible. A défaut du bon sens qui lui manquait, des prêtres ou divinateurs syriens lui avaient annoncé une mort violente.

Il avait voulu du moins s'assurer une mort digne de lui, une mort fastueuse et qui coûtât un peu d'or. Il avait chez lui, pour le cas où il serait obligé de se pendre, de délicieux nœuds-coulants de laine et de soie entrelacées, nuancées de violet et d'écarlate. Il avait également préparé des glaives d'or pour se percer convenablement la poitrine. Dans de petits flacons formés d'une émeraude ou de quelque autre pierre précieuse [1], il conservait des poisons délicats pour se soustraire aux horreurs du supplice. Enfin il avait dans le palais une haute tour au pied de laquelle était un pavé de riche mosaïque, pour avoir la satisfaction de se briser la tête sur l'or et les pierres précieuses. S'étant apprêté ainsi un quadruple suicide, il aimait à se dire qu'au moins sa mort serait somptueuse et qu'il finirait plus magnifiquement que personne n'avait jamais fini. Il se trompait.

Je le sais, tout ce que je raconte peut sembler un rêve; c'est une page des mille et une nuits, avec des turpitudes de plus. Mais non ce n'est pas un rêve; nous ne savons pas encore, nos neveux sauront peut-être quelque jour, ce qu'est une extrême civilisation jointe à une puissance immense et à la complète abdication de toute loi morale. L'homme alors descend autant qu'il prétend s'élever. Nous nous servons d'une expression trop adoucie quand nous disons en pareil cas que l'homme tombe au niveau de la brute; à vrai dire, l'homme n'est jamais à l'exact niveau de ces créatures privées de raison et par conséquent innocentes; quand il n'est pas au dessus d'elles, il est au dessous.

1 Smaragdis, cerauneis et hyacinthinis, Lamprid.

Cependant, au milieu de ces hontes et de ces horreurs, il y avait quelque part un peu de bien ; un filet d'une eau limpide coulait à travers ce bourbier impur. Dans ce palais si affreusement souillé, où les vices de Rome s'unissaient aux superstitions de l'Orient, il y avait une mère chaste, grave, pieuse ; il y avait un jeune enfant qui grandissait dans l'amour du bien. La prostituée Sohémias avait pour sœur une femme que la dignité de ses mœurs fait appeler *sainte* par les historiens païens ; l'infâme Elagabale avait pour cousin un jeune prince dont l'enfance était aussi pure que la sienne avait été dépravée. Mammée et son fils Bassianus ou Alexianus ne sortaient pourtant pas d'un autre monde que Sohémias et Elagabale ; Mammée avait, comme sa sœur, vécu à la cour de Septime Sévère ; elle avait, comme elle, suivi Caracalla en Orient ; comme elle, après la mort de leur tante Julia Domna, elle avait pris Emèse pour son refuge. Alexianus, comme son cousin, avait été prêtre du soleil ; pour lui comme pour son cousin, on avait parlé d'une paternité attribuée à Caracalla, et Mésa, sinon Mammée, avait exploité ce bruit pour l'un comme pour l'autre. Mais « l'Esprit souffle où il veut [1] », et Mammée était chrétienne.

On peut au moins le croire. Cette « femme d'une vertu et d'une piété éminentes », comme le dit Eusèbe, évêque de Césarée [2], avait entendu prononcer le nom d'Origène ; pendant son séjour à Antioche après la défaite de Macrin, elle s'était fait amener avec une escorte l'illustre docteur d'Alexandrie. « Il était resté quelque temps au-

1 Joan. III, 8. 2 *Hist. Eccl.* VI, 21.

près d'elle, et lui avait fait comprendre par d'abondantes preuves, la grandeur de Dieu et la sublimité de la révélation divine. » L'avait-il déjà trouvée, ou la laissa-t-il chrétienne? On peut croire l'un ou l'autre. Ajoutons qu'un voyage qu'il fit à Rome vers le temps qui suivit confirma encore la foi de Mammée. Orose, au v[e] siècle, affirme qu'elle était chrétienne, et S. Vincent de Lérins, au même temps, en parle comme d'une femme « pleine de la sagesse de Dieu et brûlante d'amour divin »[1].

Ainsi, cette singulière famille des Bassiani, que le mariage de Septime Sévère avait amenée d'Orient à Rome, où les hommes avaient été si obscurs et où les femmes furent si puissantes, n'avait pas produit seulement des ambitions insatiables comme celle de Julia Domna, désordonnées comme celle de Sohémias. Elle avait produit aussi dans la personne de Mésa une ambition plus sage, plus prudente et plus digne; elle produisait dans la personne de Mammée une ambition plus noble que toutes les autres, celle de donner au monde un sage Empereur.

Il y eut donc pour Rome une lueur d'espérance le jour où Mésa obtint d'Elagabale qu'il adoptât le jeune Alexianus (221). C'était une chose étrange sans doute que cette adoption d'un enfant de treize ans par un enfant de dix-sept ans, mais moins étrange que ne l'avait été Sévère se faisant adopter par un mort. Mésa représenta à son petit-fils que, déchargé des soins politiques le jour où il pourrait les remettre à ce jeune César, il aurait plus

1 Vincent Lirin, 23.

de loisir pour ses fonctions sacerdotales ; elle aurait pu ajouter pour ses orgies. Elagabale se laissa persuader ; il amena au Sénat le jeune prince entre Mésa et Sohémias, déclara qu'il en faisait son fils, le proclama consul et le nomma César Marcus Aurelius Alexandre : le tout, ajoutait-il, « par l'ordre de son dieu. Il pouvait désormais ne pas s'inquiéter d'avoir des enfants, l'avenir de sa maison était assuré. »

Ce nom d'Alexandre, nouveau dans la liste des Césars et que nul Romain, je crois, n'avait porté, était dû peut-être au souvenir, toujours populaire et depuis peu réveillé par Caracalla, du héros macédonien. Peu auparavant, un fait étrange s'était passé dans la Mésie supérieure et dans la Thrace. Un homme avait paru qui se disait Alexandre le Grand ; il était parti des bords du Danube, suivi de quatre cents hommes armés de thyrses, dansant et chantant comme ceux qui célébraient les fêtes de Bacchus, ne faisant du reste aucun mal. Nul, citoyen, soldat, magistrat, n'avait tenté d'arrêter sa marche, et, comme il l'avait annoncé, il était arrivé jusqu'à Byzance ; puis s'était embarqué pour Chalcédoine, y avait célébré de nuit quelques cérémonies religieuses, avait enterré un cheval de bois et avait disparu. « C'était un démon, » écrit Dion Cassius qui à cette époque habitait près de là. La puissance des noms, si grande dans l'antiquité, ou plutôt si grande toujours, était donc en faveur du nouveau César qui devenait Alexandre pour les Grecs, Marc-Aurèle pour les Romains. Des oracles circulaient déjà qui annonçaient pour successeur à Elagabale un Alexandre venu d'Emèse. On entrevoyait un avenir meilleur sous une

domination plus pure. Cette mère chrétienne en secret, ce fils presqu'à demi chrétien étaient l'espérance et allaient faire le bonheur de Rome païenne.

Une autre espérance, c'est que la chûte d'Elagabale semblait ne pas être éloignée. Ce n'est pas que le peuple, le Sénat, les provinces, donnassent le moindre signe de révolte, de colère ou de résistance. On s'était si bien et par tant de degrés accoutumé à plier sous toutes les tyrannies qu'on pliait même sous celle-là. Les inscriptions et les monnaies rendent à Antonin Elagabale les mêmes hommages officiels qu'à ses homonymes Antonin le Pieux et Marc-Aurèle Antonin, ou à son prétendu père Marc-Antonin Caracalla ; les mêmes formules s'appliquent à tous. La religion romaine, humiliée et profanée par lui, ne lui rend pas moins ses hommages habituels. La confrérie des Frères Arvales s'écrie au Capitole : « Marc-Antonin, Empereur César Auguste, « que les dieux te gardent et qu'ils prennent de nos « années pour ajouter au nombre des tiennes[1] ! ».

Mais il y avait une puissance plus grande que celle du peuple et du Sénat : l'armée avait fait Elagabale, elle pouvait le défaire ; elle avait fait le mal, elle pouvait le réparer. Déjà plusieurs fois, dans des provinces lointaines, les ambitions militaires, excitées par l'exemple de Macrin et encore plus par celui de Septime Sévère, avaient essayé de folles tentatives. Des hommes de famille obscure, arrivés des derniers grades de l'armée au rang de sénateur, avaient voulu se faire proclamer Césars :

1 FRATR. ARVAL. IN CAPIT(olio)..... SAEPE DE NOSTRIS ANNIS AVGEAT..... DII TE SERV(*ent*), Marini, *Atti dei frati Arv. Tab*, 41 (an 218).

tels un Sévère dans la troisième légion gauloise; un Gessius Maximus, fils d'un médecin, dans la quatrième Scythique cantonnée en Syrie ; tels, à d'autres époques et dans les mêmes légions, un fils de centurion et un tisseur de laine. Pendant qu'Elagabale était encore à Nicomédie, un homme de condition obscure avait voulu faire révolter la flotte de Pergame. Tous ces prétendants avaient été menés au supplice. Mais le sentiment subsistait que l'armée pouvait tout et qu'on pouvait tout par l'armée.

Il eut été cependant plus juste de dire : par l'armée de Rome. Les autres armées étaient trop isolées, trop éloignées du centre de l'Empire. L'Empereur, placé au sein de l'armée prétorienne, pouvait toujours être défendu par elle, de même que, par elle, il pouvait toujours être renversé. Or, pour cette armée-là elle-même, si accoutumée qu'elle fût à être le témoin payé de tous les scandales et l'instrument payé de toutes les tyrannies, la mesure à la fin allait être comblée. Une scène dont nous ne savons pas l'époque avait pu irriter chez elle une certaine susceptibilité d'honneur militaire. Un jour, au milieu de ses orgies, Elagabale avait imaginé de rassembler et de passer en revue tous ces misérables, hommes et femmes, qui, sous des noms divers, heureusement sans équivalents dans nos langues, étaient par profession au service de la débauche; il les avait appelés mes compagnons d'armes *(commilitones)*, il les avait harangués, leur disant de prier les dieux qu'ils augmentassent cette infâme milice, et il avait fini en leur accordant, comme aux soldats, trois pièces d'or par tête à titre de largesse.

impériale *(donativum)*. Était-ce cette honteuse parodie de la milice qui avait blessé le soldat romain? Nous ne le savons; mais le soldat romain, d'ordinaire si endurci, commençait à rougir et à s'indigner.

La popularité militaire que perdait Elagabale, Alexandre, son fils adoptif, la gagnait. L'amour du peuple et des soldats allait volontiers à ce prince adolescent, pur des crimes et des souillures du passé. Elagabale avait voulu le rattacher à lui par la similitude des mœurs, l'initier à ses orgies religieuses d'abord, à ses orgies voluptueuses ensuite. Mais Mésa et Mammée gardaient avec une pieuse sollicitude leur petit-fils et leur fils, l'éloignaient de ce culte du dieu Soleil devenu le culte de toutes les infamies, le préparaient à être, non un Asiatique et un être avili, mais un Romain et un homme, fortifiaient son corps par les jeux virils du gymnase, son âme par l'exemple des vertus maternelles, son intelligence par les plus doctes leçons; elles eussent voulu donner au monde un César qui ne fût pas élevé en César. Elagabale put aisément s'apercevoir de cet éloignement et de ce contraste; incapable de se contenir, son dépit se manifesta au dehors. Par un acte violent d'autorité, les maîtres qui instruisaient le jeune Alexandre furent éloignés de lui, quelques-uns mis à mort et entre autres le rhéteur Silvinus que le prince lui-même avait désigné pour élever son fils adoptif. La vie même du prince adolescent fut menacée. Parmi ceux qui le servaient Elagabale espéra lui trouver des assassins : « Tuez-le, leur disait-il, par l'épée, par le poison, dans le « bain, comme vous voudrez; je vous récompenserai. »

Avertie de ces embuches, Mammée n'en était que plus vigilante; les leçons qui étaient enlevées à son fils, elle les lui rendait en secret; elle écartait de lui les échansons et les cuisiniers de la maison impériale, elle voulait qu'il ne fût servi que par des mains bien connues. En même temps, sachant qu'il avait besoin de l'appui des soldats, elle lui donnait en secret de l'argent pour qu'il leur fît quelques largesses. Elle tremblait pour cette vie, cette vertu, cet avenir si menacés.

Enfin Elagabale éclata. Un matin, il quitte le palais, se retire dans cette villa de l'intérieur de Rome appelée de son nom Jardins de Varius, embellie, agrandie par lui, où l'on trouve aujourd'hui encore des ruines de ses constructions [1]. Il envoie de là au Sénat une lettre où il déclare se repentir de l'adoption d'Alexandre et lui retire le titre de César; il envoie aux soldats une lettre pareille. En même temps ses agents commencent à briser les statues d'Alexandre, comme on faisait pour les princes renversés; des meurtriers partent pour donner la mort à Alexandre. Le Sénat écoute la lettre du prince dans un morne silence, statue ou remet à statuer, on ne nous le dit pas. Les soldats, moins patients, entendant lire l'ordre d'Elagabale et voyant insulter les images d'Alexandre, se soulèvent. Le plus grand nombre d'entr'eux marchent au palais, où ils trouvent Mésa, Mammée

1 Ces jardins étaient situés dans le quartier appelé *Spes Vetus* (Lamprid. 13) près de l'Eglise actuelle de Sainte-Croix de Jérusalem. Il y a, hors des murs de la ville actuelle, des restes d'un cirque, qui serait celui dont parle Lampride (14, un portique, une) abside (provenant d'une basilique?) appelés à tort temple de Vénus et de Cupidon, des restes d'un amphithéâtre et d'un réservoir d'eau; le travail de brique de la plupart de ces monuments est celui du temps de Caracalla. On a trouvé de ce côté une statue de la femme d'Alexandre Sévère.

et Alexandre, les font placer au milieu d'eux, les conduisent dans leur camp pour les mettre en sûreté. Les autres soldats marchent vers le lieu où ils savent trouver Elagabale. La pauvre Sohémias les suit à pied, tremblante pour les jours de son trop digne fils. Celui-ci, au contraire, attendait avec impatience la nouvelle de la mort de son cousin et de son fils adoptif, et, tout en attendant, il préparait une course de chars. Au bruit des soldats qui s'approchent, il cherche à se cacher, la portière qui fermait sa chambre à coucher dérobe sa fuite à leur vue; il arrive ou il fait parvenir un message jusqu'aux préfets du prétoire et ceux-ci négocient avec les soldats. Les soldats, peu nombreux, sans chef, sans drapeau, écoutent le préfet Antiochus qui leur parle de leurs serments et se décident pour cette fois à épargner Elagabale.

Pendant ce temps, de semblables exhortations étaient adressées à ceux des soldats qui, dans le camp, veillaient sur Mésa, sa fille et son petit-fils; ces exhortations obtenaient un succès à peu près pareil. Les soldats exigèrent cependant que la vie du prince changeât, que ses favoris, bouffons, eunuques, vendeurs de places et trafiquants de grâces impériales, fussent éloignés, que le cocher Hiéroclès, le cocher Gordius, un autre favori appelé Murissimus, deux autres encore fussent livrés au supplice. Ils recommandèrent Alexandre à la garde vigilante de leurs préfets et défendirent (les soldats pouvaient défendre et ordonner) que le César Alexandre vît un seul des amis de l'Auguste Elagabale. A ces conditions, ce dernier pouvait vivre et régner [1].

1 Dion LXXIX, 19. Lampride, Hérodien.

Il fallut alors qu'Elagabale se montrât aux soldats; car il avait bien des promesses à leur faire et une grâce à leur demander: la grâce de cet Hiéroclès qui, simple esclave, était devenu le maître de l'Empire et le maître souvent brutal, mais d'autant plus aimé, de l'Empereur. Elagabale supplia, pleura, sacrifia tous les autres proscrits, mais quand il s'agit d'Hiéroclès, il découvrit sa poitrine en disant : « Quelque chose que vous pensiez de lui, laissez lui la vie ou tuez-moi. » L'armée, le véritable souverain, s'attendrit et accorda cette grâce aux larmes de l'Empereur [1].

Mais la réconciliation ne pouvait être de longue durée. Elagabale avait été trop humilié par la toute-puissance des soldats et par la popularité d'Alexandre pour qu'il se résignât. Cette nature étourdie et violente devait amener bientôt un nouvel éclat. Aux kalendes de Janvier (1er janvier 222), lui et son fils adoptif devaient revêtir le consulat. Sa mère et sa grand'mère eurent grand peine à le décider, en le menaçant de la colère des soldats, à paraître publiquement avec Alexandre comme il était d'usage ce jour-là. Ce fut seulement vers midi qu'il en prit son parti, et mena solennellement au Sénat Mésa et le jeune César [2]. Mais il fallait ensuite aller au Capitole offrir aux dieux comme consul les vœux accoutumés; il s'y refusa obstinément et les vœux furent prononcés par le préfet de Rome comme s'il n'y avait pas eu de consul.

Un peu plus tard, cette froideur peu dissimulée amenait une violence ouverte. Elagabale sans doute croyait

1 Dion 19 ; Lampride.
2 Vocata avia et ad sellam producta.

s'être assuré quelque force militaire, et de nouveau, il voulut se débarrasser de son cousin. Alexandre eut ordre de ne pas sortir ; le Sénat eut ordre de quitter Rome. Jamais ordre pareil, si je ne me trompe, n'avait été donné jusque là; mais Elagabale redoutait l'hostilité du Sénat, capable, croyait-il, de soutenir Alexandre vivant, ou après sa mort, de faire un autre César à sa place : Élagabale faisait au Sénat beaucoup d'honneur. Le Sénat exilé, comme jadis le Parlement sous nos rois, dut partir en hâte, employant toutes les litières, tous les portefaix, tous les chevaux de rencontre, tous les mulets de louage de la ville de Rome. Le consulaire Sabinus tardant à s'en aller, Elagabale donna à un centurion l'ordre de le tuer; Sabinus fut épargné uniquement parce que le centurion avait l'oreille dure.

Mais la docilité du Sénat ne devait pas être imitée au camp. Alexandre, enfermé par ordre, ne paraissait plus, le bruit de sa mort se répandait. Les soldats du Prétoire s'inquiétèrent et ils se refusèrent à envoyer comme de coutume un poste garder le palais, menaçant de rester dans leur camp si on ne leur faisait pas voir Alexandre. Elagabale cède une fois encore, et dans un char brillant d'or et de pierreries, il vient avec Alexandre à ses côtés. On les mène dans un temple situé au milieu du camp, on leur fait passer la nuit, on répète mille fois le nom d'Alexandre, on ne prononce pas le nom d'Antonin. Antonin Elagabale revient au palais ulcéré de haine et de dépit [1].

Que se passa-t-il les jours suivants? Y eut-il chez Ela-

1 Hérodien.

gabale un retour de confiance ? Se hasarda-t-il, comme le dit Hérodien, à ordonner le supplice de quelques prétoriens qui, plus violemment que les autres, avaient fait entendre des acclamations en faveur d'Alexandre ? Dressa-t-il de nouvelles embûches à son cousin, comme le raconte Dion Cassius ? Les trois récits d'Hérodien, de Dion et de Lampride, sans se contredire précisément, ne s'amalgament qu'avec difficulté. Ce qui est certain, c'est qu'il y eut une dernière révolte militaire. Elagabale et Sohémias, Alexandre et Mammée vinrent au camp, les uns et les autres croyant avoir des partisans. On vit alors (chose horrible !) les deux sœurs, les deux cousins, le père et le fils adoptifs, animer les soldats l'un contre l'autre. S'il y eut un combat, il ne fut pas long. Les dieux et les soldats étaient depuis longtemps pour Alexandre. Elagabale s'enfuit, et, dans ce moment suprême, il n'eut à sa disposition ni ses lacets de soie, ni son pavé de mosaïque pour se donner la mort. Il se cacha dans le lieu le plus infime du camp [1]. Il y fut surpris et égorgé avec Sohémias.

Cette mère et ce fils, si coupables tous deux, mais mourants dans les bras l'un de l'autre (car Sohémias s'était enlacée autour de son enfant et ne s'en laissait pas détacher), n'attendrirent pas le cœur et ne satisfirent même pas la haine des soldats. Il fallut qu'on coupât leurs têtes, que leurs corps fussent dépouillés. On voulut jeter celui d'Elagabale dans un égout ; comme l'orifice était trop étroit, on le traîna au croc par toute la ville et à travers toute la longueur du cirque, puis on lui attacha un

1 In latrina in qua confugerat occisus. Lampride.

poids aux pieds et on le jeta du pont Emilius dans le Tibre pour être bien assuré qu'il resterait sans sépulture. Les complices de sa tyrannie et de ses débauches ne furent pas épargnés ; Hiéroclès, les deux préfets du Prétoire, le préfet de Rome Fulvius, l'Eméšénien Eubulus qui chargé des finances avait présidé à de nombreuses confiscations, furent déchirés ou par les soldats ou par le peuple ; un seul des favoris d'Elagabale échappa parce qu'il avait été peu auparavant disgrâcié et exilé [1]. C'était une des tristes conditions de l'Empire romain, surtout de l'Empire romain tel que Septime Sévère l'avait fait, que même le meilleur règne fût forcément inauguré par des meurtres.

La mémoire d'Elagabale resta détestée, plus peut-être encore qu'il ne le méritait, car était-ce bien lui qui avait régné? Le Sénat ordonna que son nom fût effacé dans les inscriptions; et du reste, pendant cette période de cent ans entre Commode et Dioclétien, il est peu de noms impériaux contre lesquels pareille sentence n'ait été rendue ou exécutée; les marbres où il faut deviner les noms des Césars abondent dans l'épigraphie romaine. On ne l'appela plus Antonin, car on était honteux d'avoir profané un si beau nom ; le Sénat l'appela dans ses décrets Varius et Elagabale; le peuple, lui, l'appela Sardanapale, l'impur, l'Assyrien, Tibérinus parce qu'il avait été jeté dans le Tibre, Tractitius ou Trajectitius parce qu'il avait été traîné au croc, genre d'infamie auquel jusque-là les pires Empereurs avaient échappé. Puériles vengeances qui n'atteignent pas les

1 Dion LXXIX, 20.

morts et devraient bien peu satisfaire les vivants!

En effet, si Elagabale n'est pas le pire des Empereurs romains, son règne est du moins le pire de tous les règnes. C'est l'apogée de la tyrannie césarienne. Tibère avait eu du sens politique, Caligula une certaine audace virile, Néron une certaine élégance d'artiste, Domitien un peu de grandeur, Commode avait été du moins un homme ; Elagabale semble n'avoir été qu'un mannequin sanguinaire et souillé entre les mains les plus avilies. Les tyrans jusque-là s'étaient succédé en se dépassant, mais on était arrivé au comble ; ce superlatif du César ne pouvait pas et ne devait pas être dépassé.

Faut-il récapituler maintenant quels fruits avait portés la pensée politique de Septime Sévère de fonder l'Empire sur la toute-puissance du soldat ? Une lutte abominable entre ses deux fils, le meurtre de l'un, la tyrannie de l'autre ; sous Macrin, un faible effort du prince pour briser le joug de l'omnipotence militaire et un effort qui ne fait que précipiter une chûte inévitable ; après lui, la dynastie sévérienne revivant par de prétendus bâtards, les soldats élevant l'un, puis s'indignant avec raison de sa tyrannie, le renversant et élevant l'autre qu'ils devaient hélas ! renverser à son tour. Telle est l'histoire de la dynastie que Sévère avait prétendu fonder sur la souveraineté de l'épée.

Faites l'épée grande et glorieuse, il le faut ; mais faites la obéissante, et à plus forte raison ne la faites pas souveraine.

---

# APPENDICES

---

## APPENDICE A

### DE LA VALEUR DES MONNAIES

V tome I, p 37 et ailleurs

Je n'ai pas la prétention d'indiquer ici toutes les variations des monnaies depuis Commode jusqu'à Constantin. Voici quelques faits qui peuvent faire juger combien elles ont été fréquentes et quelle était la tendance à en diminuer la valeur.

Pour l'époque qui précède depuis Néron, on peut accepter la valeur d'un franc pour le denier romain, par conséquent de 25 centimes pour le sesterce, et de 25 francs pour la pièce d'or (*aureus*) ; mais à partir de ce moment, et le poids intrinsèque des pièces de monnaie et leur titre et les rapports des divers métaux entre eux varièrent sans cesse, soit par suite de l'appauvrissement du monde romain, soit par suite des manœuvres frauduleuses des empereurs.

Ainsi Caracalla le premier fabrique une monnaie d'argent plus grande et plus lourde, mais de titre inférieur. Elle se continue sous Macrin et sous Élagabale.

Alexandre Sévère, financier intelligent et honnête, fait disparaître cette monnaie. Je parlerai ailleurs de sa refonte de la monnaie d'or où il introduisit des fractions de moitié et de tiers d'*aurei*. Sous lui l'*aureus* pèse 6 grammes 60. (Auparavant, il avait été sous Auguste de 8 gr. 05, sous les Antonins de 7,32.)

Dans les troubles qui suivent la mort de Maximin, on revient aux pièces altérées pareilles à celles de Caracalla. Il y a aussi des pièces frappées dans des provinces à demi barbares, et d'une fabrication très-grossière. Sous Gordien III, le premier prince qui, après Maximin, a un règne un peu long, l'*aureus* pèse 5 gr. 30.

Sous Dèce, la monnaie de cuivre d'un as, qui depuis le commencement de l'empire n'avait apparu que momentanément sous Néron et sous Trajan, reparaît et se maintient quelque temps, non pas dans la monnaie de Rome, mais dans celle des cités, des colonies et d'Alexandrie. Les *aurei* de son temps pèsent 4 gr. 80 ou 70.

Sous Gallus et Valérien, son successeur immédiat, l'*aureus* se relève à 5,90 et même 6,10.

Sous Valérien, époque de sa plus faible valeur, il tombe à 3,35.

Sous Gallien, il se relève à 5,15. Mais la monnaie de ceux qu'on appelle *tyrans* est meilleure que celle des Césars de Rome, au moins dans la Gaule. Ainsi parmi les *tyrans* de nos contrées, Posthume émet des *aurei* de 6,20 à 7,40; Lælianus de 5,70; Victorinus de 6,20 à

5,60 ; Marius de 5,10 à 5,35 ; ceux de Tetricus ne sont que de 4,40.

Sous Claude II, l'*aureus* pèse 4,65. Mais à partir de ce temps, il n'y a plus de monnaie d'argent ; celle qui passe pour telle n'est que du cuivre recouvert d'une légère feuille d'étain, sauf quelques exceptions sous Aurélien et Probus. Alexandrie seule conserve une monnaie à part ; du reste toutes les monnaies des villes et des colonies disparaissent. Ce qui se comprend très-bien : c'était un signe d'autonomie qui disparaissait avec les autres ; de plus, la monnaie impériale étant aussi défectueuse, il eut été désavantageux d'en émettre de meilleure, et en faire d'aussi mauvaise eut été une cause de discrédit.

Les temps étant devenus meilleurs, Aurélien cherche à réformer le système monétaire et fait remonter l'*aureus* au poids de 6 gr. 45. La révolte des *monetarii* dont je parlerai en son temps, empêcha probablement la réforme de s'opérer complétement.

Sous Probus, les monnaies de cuivre se multiplient extrêmement, ce qui est facile à concevoir eu égard à l'altération des monnaies d'argent. Par suite de la centralisation du système monétaire, les villes, au lieu d'avoir comme autrefois des types monétaires à elles, se font seulement reconnaître par une lettre ou un signe indiquant l'hôtel des monnaies où les pièces ont été frappées. Ainsi SIS pour Siscia, lieu de naissance de Probus. Ces *différents* (comme on les appelle en langage technique) se montreront désormais en grand nombre.

Dioclétien cherche à remettre en usage l'argent pur,

mais incomplétement; car il permet aux monétaires l'*æs pelliculatum*, c'est-à-dire le cuivre recouvert d'une légère couche d'argent.

La monnaie courante sous Dioclétien est le denier de cuivre *saucé* d'étain, qu'on emploie comme unité dans les comptes (voyez entre autres l'édit de maximum de Dioclétien). Il est désigné dans les inscriptions par un sigle approchant plus ou moins de la lettre X (dix). Il est difficile d'en apprécier la valeur à cause de l'ignorance où nous sommes des rapports existant à cette époque entre le cuivre et les métaux précieux. Cependant M. Waddington, dans son explication de l'édit de maximum, croit pouvoir estimer le denier au 288[e] de l'*aureus* dont le poids à cette époque était en moyenne de 5,45. La valeur de l'*aureus* serait dans notre monnaie de 17 fr. 78 c. et par conséquent celle du denier de 6 c. 2 (Rappelons ici qu'au temps des premiers empereurs, la pièce d'argent appelée denier valait un franc.)

Constantin depuis prohiba l'*æspelliculatum*.

Les villes dont on reconnaît les *différents* sont :

ANT *(iochia)*; AQVI *(leia)*; CAR ou KAR *(thago)*; KYZ *(icus)*; LUG *(dunum)*; MED *(iolanum)*; NIK *(opolis)*; RV ou RAV *(enna)*; ROMA; SERD *(ica*, Sardique); SIR *(mium)*; SIS *(cia)*; TEBS ou TES (Thessalonique); THEU (Theopolis ou Antioche de Syrie) ; TR *(eviri)*.

La rareté croissante des métaux précieux s'explique aisément par l'appauvrissement de l'empire, la diminution de l'industrie, le commerce avec l'Asie orientale à laquelle on achetait des objets de luxe (pierreries, parfums, soie) et à laquelle on n'avait rien à vendre, le peu

de produit du travail des mines qui ne se faisait que par des condamnés et des esclaves. J'ai dit tout cela dans les *Antonins* (tome III, livre VII. ch. I).

---

# APPENDICE B

## EXTRAITS DE CLÉMENT D'ALEXANDRIE

V. Tome I^er, p. 206 et suiv.

### § I. — USAGE DE LA PHILOSOPHIE

« Fragments de vérité épars entre toutes les écoles (αἱρέσεις) grecques ou barbares, comme les membres de Penthée quand les Bacchantes le déchirèrent... Portions de l'éternelle vérité, empruntées, non à la mythologie de Dionysos, mais à la théologie du Verbe éternel qui, rassemblant lui-même les lambeaux déchirés et leur rendant l'unité, nous permettra sans crainte d'erreur de contempler le Verbe parfait, la vérité. » *Strom.* I, 13.

« Quoique la vérité soit une, il y a dans la géométrie la vérité géométrique, dans la musique la vérité musicale, dans la vraie philosophie la vérité hellénique (ou philosophique). Mais la seule et dominante vérité, la vérité inaccessible est celle que nous enseigne le Fils de Dieu. De même qu'une drachme, si elle est donnée à un

matelot, s'appelle fret; si à un publicain, tribut; si à un homme qui loue sa maison, loyer; de même toutes les vertus et toutes les vérités ont un nom qui leur est commun, quoique chacune d'elles ait son nom à elle; et toutes ont un effet commun, celui de nous mener au bonheur.»

Et plus loin : « la philosophie, en tant qu'elle s'occupe de la recherche de la vérité, est une préparation à l'enseignement du gnostique.... La philosophie a pu quelquefois justifier les Grecs, mais non les faire participer à l'universelle et parfaite justice.

.... Ce n'est pas sans doute que la doctrine du Sauveur ne soit en elle-même parfaite et ait besoin d'aucun secours étranger,... la philosophie grecque en s'y ajoutant ne rend pas la vérité plus puissante; mais, rendant impossibles les attaques des sophistes et repoussant les perfides embûches qui lui sont dressées, elle est la haie ou la muraille qui défend la vigne. La vérité est le pain nécessaire à la vie; l'instruction humaine qui la précède en est l'assaisonnement. » *Stromat.* I, 20.

« Ce qu'on appelle philosophie, c'est l'ensemble des dogmes incontestables produits par l'une ou l'autre des écoles philosophiques; ces vérités, dérobées au trésor divin accordé de Dieu aux barbares (aux Juifs), ont été ornées par l'éloquence hellénique. » *Str.* VI, 7, p. 278.

« Le Verbe est le maître unique qui depuis la création du monde a instruit et perfectionné les hommes, en des lieux et par des moyens divers, comme dit saint Paul (*Hebr.* I, 1). » *Stromates* VI, 7, p. 280.

Voyez sur l'utilité chrétienne de la philosophie le chapitre *Stromat.* I, 5 et le suivant « contre les gens qui se

croient bien doués et ne veulent ni étude philosophique ni contemplation naturelle, mais seulement la foi pure et simple. »

## § II. — LA PHILOSOPHIE COMPARÉE A L'ANCIEN TESTAMENT

« Dieu est la cause de tout le bien, mais immédiatement (κατὰ προηγούμενον) de certains biens, comme l'Ancien et le Nouveau Testament, médiatement (κατ' ἐπακολούθημα) de certains autres, comme la philosophie. Et encore est-il vraisemblable que Dieu a donné immédiatement la philosophie aux Grecs, avant que le Seigneur ne les appelât. Car la philosophie pour les Grecs, comme « la loi » pour les Hébreux, était « l'instituteur qui devait les amener au Christ » (Gal. III, 24). La philosophie nous fraye la route vers le but de notre perfection qui est le Christ. » — *Stromat.* I, 5 (*in princ.*), p. 282.

L'Écriture « nous montre que le Dieu unique est connu selon la loi judaïque par les Juifs, selon la loi des nations (ἐθνικῶς) par les Grecs, en dernier lieu et spirituellement par nous chrétiens. Elle montre aussi que Dieu a été pour les uns et les autres l'auteur d'un double Testament, puisque c'est lui qui a donné aux Grecs la philosophie grecque par laquelle les Grecs ont glorifié le Tout-Puissant. Venant donc ou de l'école grecque ou de l'école de la loi, ceux qui reçoivent la foi se réunissent et forment le peuple sauvé.... Ce ne sont pas trois peuples distincts dans le temps ni trois natures d'homme différentes, mais instruits par des Testaments divers, ils appartiennent en réalité à un seul Seigneur. Dieu voulant

sauver les Juifs leur a donné les prophètes; et, de même pour les Grecs, il a choisi les plus illustres d'entre eux pour être dans la mesure où ils pouvaient comprendre la miséricorde de Dieu, les prophètes de leur langue et de leur nation. » *Stromat.* V, 6, *in fine.*

« Avant l'arrivée du Seigneur, la philosophie était nécessaire aux Grecs pour la justice (c'est-à-dire pour la justification ?) Maintenant elle est utile pour la piété, et c'est un enseignement préparatoire (προπαιδεία τις) à l'usage de ceux qui arrivent à la foi par démonstration... » *Stromat.* I, 5.

« Mais heureux celui des Grecs qui, négligeant la science hellénique, s'est mis en possession immédiate de la vraie doctrine ; quoique ignorant, il a dépassé les autres de beaucoup, il a pris pour arriver au salut le chemin plus court de la perfection par la foi. » *Strom.* VII, 2 (*in fin.*), p. 425.

## § III. — INTERPRÉTATIONS ALLÉGORIQUES DE L'ANCIEN TESTAMENT

L'histoire d'Agar et de Sara personnifiant la philosophie grecque et la loi de Moïse (d'après Philon). *Stromat.* I, 5.

Les prescriptions mosaïques au sujet de l'abstention des viandes expliquées par des préceptes moraux. *Ibid.* II, 20, v. 8 (à rapprocher des explications pareilles données dans l'épître de saint Barnabé, 10).

Le tabernacle, le voile du temple expliqués par l'astronomie. *Stromat.* V, 6.

L'histoire de Rebecca (d'après Philon, *de Plantatione Noë*) *Pædagog*. I, 5.

La loi de Moïse contre les eunuques et les bâtards, expliquée d'après Philon (*De nominum mutatione*), *Protreptic*, II.

Sur les nombres : signification des nombres 4, 5, 7, 10. *Stromat*, II, 12 (p. 381) ; sur le nombre 7 en particulier, voyez *ibid*. VI, 16, p. 685.

Sur les lettres : signification de la lettre I de Ἰησοῦς *Pædag*. I, 9. Le Psalterion à dix cordes signifie le Christ à cause de la lettre X (*ibid*., XI, 4).

## § IV. — SOUVENIR DES MYSTÈRES PAYENS

« Après avoir achevé cet enseignement préparatoire (car la vérité a besoin de préliminaires qui y disposent), nous arrivons à considérer ce qui constitue à proprement parler la doctrine gnostique (γνωστικὴν φυσιολογιάν), nous initiant ainsi aux petits mystères avant d'en venir aux grands, afin que, purifiés et instruits par la science et les traditions qui devaient précéder, rien ne fasse plus obstacle à la divine Hiérophantie. Car l'étude, ou, pour mieux dire, l'intuition (ἐποπτεία) de la règle de vérité que nous donne la tradition gnostique, commence par la doctrine de la naissance du monde (τοῦ περι κοσμογονίας λογοῦ) et s'élève ensuite jusqu'à la contemplation des choses divines (ἐπι τὸ θεολογικὸν εἶδος) *Stromat*, IV, 1, *in fine*.

« Ce n'est pas sans raison que dans les mystères des Grecs, tout commence par la purification, comme chez

les barbares (les Juifs) par l'ablution. Ensuite viennent les petits mystères, qui sont un enseignement servant de fondement et de préparation à ce qui va suivre. Dans les grands mystères enfin dont le but est l'universalité des choses, il n'y a plus à apprendre, il n'y a plus qu'à contempler et à comprendre la nature des choses. Ainsi nous nous purifierons par la confession (ὁμολογίᾳ), nous apprendrons par l'analogie à contempler, etc. » (V, 11).

« La préparation aux mystères est elle-même un mystère. » *Strom.* I, 1.

### § V. — CARACTÈRE SECRET DE LA GNOSE

« La tradition publique n'est pas la seule qui soit donnée à l'homme digne de sentir la grandeur du Verbe. Il faut cacher avec soin cette sagesse de Dieu qui nous a été enseignée dans le mystère et que le Fils de Dieu nous a apportée...... Non-seulement notre langue, mais nos oreilles doivent être purifiées, si nous voulons participer à la vérité. Aussi hésité-je à écrire, et je crains encore de « jeter des perles devant des pourceaux »..... Il est difficile, en parlant de la vraie lumière, d'adresser des discours purs et clairs à la fois à des hommes grossiers comme des pourceaux... Les sages ne répètent pas sur la place publique tout ce qu'ils ont médité dans leur assemblée. Et quand le Seigneur dit : « *Ce qui vous a été dit à l'oreille, prêchez-le sur les toits* » (*Matth.* X, 27), il nous ordonne sans doute d'interpréter saintement et dignement les traditions cachées de la Gnose véritable, de redire ce qui nous a été dit à l'oreille, mais de le redire à ceux qui doivent l'en-

tendre, non pas de divulguer à tous le sens caché des paraboles » *Stromat.* I, 12, p. 297.

Caractère caché de la science,.... la vérité toujours sous un voile et chez les Grecs et chez les barbares (les Juifs)...; voile de la poësie...., les songes, les symboles (*Stromat*, V, 4, p. 556).

Nécessité de cacher les mystères de la foi. « Ce que l'apôtre appelle « la plénitude du Christ » (*Col.* II, 9) est la tradition gnostique (τὴν γνωστικὴν παράδοσιν). » Saint Paul rapproché de Platon sur la nécessité de ne pas confier les secrets de la science à l'écriture, ou de ne les écrire qu'en termes ambigus. *Ibid.* 10.

« Ceci suffit à celui qui a des oreilles pour entendre. Car il ne faut pas dévoiler le mystère, mais il suffit de l'indiquer assez pour le rappeler à ceux qui ont participé à la Gnose. » id. VII, 14.

Prudence dans l'usage de la parole. La science divine assimilée au puits dont parle Moïse (*Exod.* XXI, 33, 34) et qui doit être couvert. Le gnostique, maître du puits, ne doit le découvrir qu'à celui qui a véritablement souci de la vérité *Str.* V, 8 (p. 82). Citations des philosophes qui disent qu'il faut cacher la vérité. *Ibid.* 9, p. 89.

Il finit sur la même pensée : « Comme nous l'avions promis, nous avons répandu çà et là les dogmes de la vérité gnostique afin qu'il ne soit pas facile à ceux qui ignorent les mystères (τῶν ἀμύητων) de comprendre les saintes traditions..... « Comme un jardin, l'Écriture veut être cachée à la cupidité de ceux qui pillent et dérobent les plus beaux et les plus mûrs d'entre les fruits. » VII, *in fin.*

§ VI. — LA FOI ET LA GNOSE

« Trois choses appartiennent à notre philosophie : d'abord la contemplation, ensuite l'observation des préceptes, et enfin le soin de former des gens au bien. Ces trois choses réunies forment le gnostique. » *Stromat.* II, 10 (*in princ.*).

La *gnose* fidèle n'est qu'une démonstration scientifique (ἐπιστημονικὴ ἀπόδειξις) de ce qu'enseigne la vraie philosophie. Nous dirons donc : c'est une méthode qui, s'appuyant sur les points admis, nous amène à une foi certaine sur les points mis en question. » (Et tout ce qui suit) II, 11, *in princ.*, p. 381.

« Il a été dit : « Il a été donné à qui a déjà » (Luc XIX, 26), c'est-à-dire à la foi, la Gnose ; à la Gnose, la charité; à la charité, l'héritage... Le premier progrès est celui qui se fait du paganisme à la foi, le second de la foi à la Gnose. » *Strom.* VII, 10.

« L'homme spirituel (πνευματικός), le gnostique est le disciple du Saint-Esprit, celui à qui Dieu enseigne quelle est la pensée du Christ. Il est opposé au psychique (*animalis homo*) qui ne reçoit pas ce qui vient de l'Esprit Saint » (I Cor. xi, 14).

« La foi commune (κοίνη πίστις) est le fondement, la perfection gnostique est l'édifice ; l'une est le lait qui nourrit les enfants ; l'autre est la nourriture qu'on donne à ceux qui ont grandi » (Voyez I, Cor. iii, 1, 2, 3) *Strom.* V, 4, *in fine*.

« Quelques-uns disent que la foi vient du Fils, la

gnose de l'Esprit-Saint, mais ils ont tort » et tout ce qui suit. V. 1, *in princip.*

§ VII. — PERFECTION DU GNOSTIQUE.

« Vous l'avez mis un peu au dessous des anges » (*Ps.* VIII, 6). On entend cette parole, non du Seigneur, quoique lui aussi se soit revêtu de notre chair, mais de l'homme parfait et gnostique qui, vivant dans le temps et revêtu de la chair, est par là abaissé au dessous des anges. » *Strom.* IV, 3, p. 417.

« Le gnostique avance dans l'intelligence de l'Évangile, non-seulement parce qu'il se sert de la loi (*juive*) comme d'un degré pour y arriver, mais parce qu'il s'unit à la loi et en pénètre le sens, tel que l'a transmis aux apôtres le Seigneur qui nous a donné les deux Testaments. » IV, 21 (*in princ.*).

Le gnostique n'est pas mû par la pensée de la récompense ou de la peine : « La vertu dont le seul mobile est l'amour et la recherche du bien en lui-même est celle qu'il faut attendre du gnostique..... Il ne lui convient pas de désirer la science de Dieu pour une utilité quelconque, pour que telle chose arrive ou n'arrive pas. Pour lui, le seul mobile de la contemplation est le désir de connaître.... J'ose même dire que ce n'est pas dans le désir d'être sauvé qu'il embrasse la Gnose, mais bien pour la science divine que la gnose lui révèle ». *Ibidem* 22 (*in princip.*).

Voyez encore sur la perfection du gnostique le ch. 23 qui finit ainsi : « Ceux qui sont en mer sur un navire

maintenu par une ancre tirent l'ancre à eux, et alors, au lieu de mettre l'ancre en mouvement, ils se tirent eux-mêmes jusqu'auprès de l'ancre. Ainsi ceux qui par la voie gnostique cherchent à attirer Dieu à eux, sans le savoir, s'attirent eux-mêmes à Dieu. Qui honore Dieu s'honore lui-même. Dans la vie contemplative, qui vénère Dieu prend soin de lui-même. »

C'est là qu'il est question de l'impassibilité du gnostique, qui est un peu trop semblable, au moins dans les termes, à l'impassibilité des stoïciens.

Ailleurs : « Le gnostique est seul saint et pieux, seul il rend à Dieu un culte digne de Dieu. Et celui qui est digne de Dieu est nécessairement ami de Dieu et aimé de Dieu. » VII, 1.

« Je tais le reste en rendant gloire à Dieu. Mais je dis que les âmes gnostiques, s'élevant par la hauteur de leur contemplation au dessus de toutes les sphères de sainteté (ὑπερβαινούσας ἑκάστης ἁγίας τάξεως τὴν πολιτείαν) entre lesquelles se partagent les demeures bienheureuses des dieux (*des élus*) [1]; ces âmes réputées saintes entre les saints, élues intègres parmi les plus intègres, transportées en des lieux meilleurs parmi les meilleurs; n'embrassant pas seulement la divine contemplation en un miroir ou à travers un miroir, mais participant à cette nourriture dont les âmes aimantes sont insatiables; demeureront pendant les siècles infinis glorifiées dans l'identité de l'universelle suprématie (ταὐτότητι τῆς ὑπερο-

[1] Ce terme se trouve ailleurs : « Notre habitation future en Dieu avec les dieux (κατὰ θεὸν μετὰ θεῶν)..... On appelle du nom de dieux ceux qui deviennent les assesseurs (σύνθρονοι) des autres dieux qui les premiers ont été appelés par le Sauveur ». VII. 10.

χῆς ἁπασῆς τετιμημένας διαμένειν). Telle est cette contemplation saisissable seulement par les cœurs purs. Telle est cette action du gnostique parfait, qui s'approche de Dieu par la médiation du Pontife suprême et qui, dans la mesure de sa puissance, s'assimile à Dieu par le culte qu'il rend à Dieu..... Le gnostique est à lui-même son auteur et son créateur (ἑαυτον κτίζει καὶ δημιουργεί). Semblable à Dieu, il perfectionne même ceux qui l'entendent, assimilant autant qu'il se peut l'impassibilité que ses efforts lui ont fait acquérir à l'impassibilité innée de Dieu. » *Strom.* V, II, 3.

« La mort sépare l'âme du corps, et la gnose, elle aussi, qui est une mort spirituelle, sépare l'âme de ses passions; elle nous conduit à la vie du bien, afin que nous puissions dire librement à Dieu: Je vis selon votre volonté. » *Ibid.* 12.

« Quelques-uns souffrent le martyre à cause de certaines joies et voluptés qui les attendent après la mort; ceux-là sont enfants dans la foi: bienheureux sans doute, mais n'ayant pas atteint l'âge viril de la charité divine, comme l'a atteint le gnostique. Car, dans l'Église comme dans les combats du gymnase, il y a des couronnes pour les enfants et d'autres pour les hommes faits. La charité est digne d'être recherchée pour elle-même et non pour aucun autre motif. » VII, 11.

---

[illegible]

# TABLE

## LIVRE PREMIER

## COMMODE ET LA GUERRE CIVILE APRÈS SA MORT

180-197

### CHAPITRE PREMIER

### LES FAVORIS DE COMMODE

180-189



### CHAPITRE II

### COMMODE RÈGNE PAR LUI-MÊME

184-193

## CHAPITRE III

### PERTINAX

(Janvier à mars 193)

## CHAPITRE IV

### JULIANUS

(Mars à juin 193)



## CHAPITRE V

### LUTTES DE NIGER, ALBINUS ET SÉVÈRE

193-197

---

# LIVRE II

## SEPTIME SÉVÈRE SEUL EMPEREUR

197-211

## CHAPITRE PREMIER

### SÉVÈRE EN ORIENT

197-202

## CHAPITRE II

### L'ÉGLISE SOUS COMMODE ET SOUS SÉVÈRE

## CHAPITRE III

### PERSÉCUTION DE SEPTIME SÉVÈRE

## CHAPITRE IV

### SÉVÈRE A ROME ET EN BRETAGNE

203-211

---

# LIVRE III

## HÉRITIERS DE SÉVÈRE : CARACALLA — MACRIN — ÉLAGABALE

### CHAPITRE PREMIER

#### CARACALLA A ROME

211-212

## CHAPITRE II

### CARACALLA DANS SON CAMP

212-217

## CHAPITRE III

### MACRIN

217-218

## CHAPITRE IV

### ÉLAGABALE

218-222

## APPENDICE A



## APPENDICE B

### EXTRAITS DE CLÉMENT D'ALEXANDRIE



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

183. Abbeville, Briez, C. Paillart et Retaux, imprimeurs



